ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

NOTES DE VOYAGES

II

ASIE MINEURE. — CONSTANTINOPLE.

GRÈCE. — ITALIE. — CARTHAGE.



PARIS

LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 17

MDCCCCX

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

LA PRÉSENTE ÉDITION DÉFINITIVE
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU D'UNE AUTORISATION
DE M. LE GARDE DES SCEAUX
EN DATE DU 30 JANVIER 1902.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION
50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE CHINE.

ASIE MINEURE

SMYRNE

DE SMYRNE À CONSTANTINOPLE PAR LES DARDANELLES

ASIE MINEURE.

SMYRNE.
DE SMYRNE À CONSTANTINOPLE PAR LES DARDANELLES

De Rhodes à Marmorisse. — *Lundi 14 octobre 1850*, embarqués de Rhodes pour Marmorisse, dans un bateau dont l'avant et l'arrière sont seuls pontés. Au milieu, paniers et pierres du lest. — Notre raïs : yeux bleus, brèche-dent, tête carrée, air franc; un de ses hommes : veste de drap brodée aux manches; foulard sur son tarbouch, bras retroussés, air barbare; vilain mousse : grosse tête de Tartare, petits yeux sales; un passager : vieux à traits réguliers et à barbe blanche.

Nous avons dormi sous l'arrière presque tout le temps de la traversée. L'entrée du golfe de Marmorisse me rappelle le lac de Côme : succession inégale de rochers, de hauteur moyenne, les uns derrière les autres, et de tons bleu foncé. La mer est très calme, nous sommes trois heures à passer le goulet. A Marmorisse ça s'élargit un peu. La ville est tout au bord de l'eau, la lune se lève comme nous y arrivons; en qualité de ville mili-

taire, à cause de sa petite forteresse, on ne peut entrer à Marmorisse après le coucher du soleil; nous passons la nuit à bord, moi sous l'arrière.

Marmorisse. — *Mardi 15*, visite à Méhémet-Dar, gros bonhomme, grand, replet, nez aquilin, barbe du samedi. Nous avons pour lui une lettre du pacha de Rhodes. Nous le trouvons assis sur une estrade donnant sur le fond du golfe. Il est tranquille comme un lac et tout entouré de montagnes boisées. — Latrines publiques sur la berge avec un courant d'eau. — Pendant que nous sommes chez Méhémet-Dar, visite du nazir de la Douane, à qui son fils, habitant de Rhodes, vient d'envoyer une barrique d'eau-de-vie. C'est chez lui, près d'une grande cheminée et sur un tapis de feutre, que nous nous habillons et déjeunons avant de partir.

La route commence par monter et descendre entre des sapins, à peu près comme à Rhodes. — Grande plaine entre des montagnes. — Quelques chameaux, mais le chameau, là, n'est plus dans son pays, il m'y plaît moins. — Une rivière entourée d'arbres, qui retombe en s'élargissant dans les bouquets. — Beaucoup de vigne sauvage, elle dévore les autres arbres et leur fait des couvertures de sa verdure; quelquefois elle s'étend sur un arbre mort qui ne sert plus qu'à la supporter; d'autres fois cette verdure suit à la file tous les arbres et compose ainsi, avec eux, des haies consécutives démesurées.

Halte : un moulin, un gourbi; des nègres font marcher nos chevaux en sueur. Nous repartons à 2 heures et demie, montée, descente; à notre gauche, ruisseau, une plaine; au bout, à gauche,

elle s'ouvre, une grande ligne blanche, c'est la mer. Nous marchons sur les restes d'une ancienne petite voie. — Trois ponts. — Les bouquets d'arbres entremêlés de broussailles vous fouettent la figure en passant; au bout de la voie, au pied de la montagne, quelques bâtisses.

IOVADA. — Un grand khan en bois, qui, de loin, avec son toit en planches, a des tournures de chalet. Avant d'y arriver, tout près de lui, une citerne ronde comme le dôme d'un santon; nous n'y trouvons personne, tout est désert, nous ne voyons que des négresses. Stéphany nous installe dans une chambre vide. — Estrade aux deux bouts de la galerie. — Derrière le khan, du côté de la mer, un grand arbre. — Dans la cuisine, Stéphany se fait aider un peu par deux négresses, toutes affreuses, l'une brèche-dent avec un petit garçon très gentil qui a peur de moi; dans la cour, grands bâtiments bas à un seul étage, pour les chameaux et les chevaux. C'est bien là la halte des longs voyages, le lieu où l'on arrive en pelisse avec des marchandises lointaines. Le soir, avant de dîner, nous avons, à la porte, regardé la vue et fumé sur une des estrades de la galerie côté Nord, celle qui regarde la montagne; un nègre nous a fait signe de ne pas trop nous avancer au bord, que le bois était pourri.

Mercredi 16. — Moins belle journée qu'hier. Partis à 7 heures du matin (levés à 6 heures), il était trop tard pour aller, comme on nous l'avait proposé, chasser les sangliers, dont il y a grand nombre dans les environs du lac de Cos; nous ne nous sommes pas levés à 4 heures du matin, comme il l'eût fallu. Pour gravir la montagne, il faut

monter l'ancienne voie à escaliers. Au bout de deux heures environ, à peu près en haut, gourbi où nous haltons. Nous mangeons un morceau de pain, quelques figues enfilées très serré à de petits roseaux disposés triangulairement, nous prenons une tasse de café, nous repartons. Le cafetier était un vieux Turc, assez nul; une petite fille, grosse, pataude, fort laide, à qui Stéphany fait des mamours; il nous dit avoir laissé un fils en Perse, qui doit avoir six ans maintenant et qui s'appelle Napoléon.

Ce ne sont plus, comme hier, de grands arbres et de larges feuillages, mais un makis clairsemé. Le temps est tout à fait européen, nuages toute la journée. Nous descendons une montagne. — Plaine, nous nous y perdons. — Restes de l'ancienne voie, la même qu'hier. — Un Turc qui voyage à pied et porte à son tarbouch une grande fleur jaune nous avertit de notre erreur; nous filons un temps de galop à travers champs, dans de la terre grasse, vers une maison, au bas de la montagne, sur notre gauche, pour savoir notre route. Un homme sort de cette maison, met son manteau sur ses épaules et marche devant nous; nous remontons et descendons. — Une plaine; au bout de la plaine, au pied d'un mont, Moglah.

Moglah. — Toits en tuiles. Longues varangues, les maisons saillissent entre la verdure clairsemée, aspect froid et suisse; du village s'élèvent deux minarets. Les montagnes sont moins boisées; au sommet, la couleur grise de la roche paraît. En descendant la seconde montagne pour venir ici, nous avons longtemps marché entre des petits rochers de couleur bleu clair, comme serait de l'eau de

lessive très délayée. Dans la campagne, à un endroit qui semblait très désert, nous avons rencontré quelques tombes très couvertes de verdure. Hier, même rencontre, mais elles étaient couvertes d'épines. Avant d'entrer à Moglah, il y a un grand cimetière, le neuf et l'ancien; des branches d'arbres arrachées sont posées sur les tombes, tout comme chez nous le buis bénit; au lieu de croix ce sont seulement des turbans. — Il y aurait de belles choses à dire sur cette coutume universelle de répandre de la verdure sur les tombeaux. D'où vient-elle?

Le Moglah est désert et surtout à cause du Courbbaïram; beaucoup de portes ont des cadenas, les belles et grandes portes neuves ne sont pas rares. — Conac du gouverneur. — Visite au lieutenant du gouverneur ou chef des cawas, nous causons avec lui de la route à suivre.

Nous sommes logés chez des Grecs : chambre à estrade, découverte, cheminée aux deux bouts; nous couchons vers celle de gauche en entrant, Stéphany établit la cuisine vers celle de droite. La maîtresse de la maison est une grosse femme à teton pendant, à gros ventre et à visage ouvert. Petite fille de 11 à 12 ans, cheveux rouges, portant un enfant sur son dos, et filant son fuseau à la porte quand nous sommes arrivés. On égorge pour nous un poulet, qui se débat longtemps dans la cour, quoique la tête soit séparée des vertèbres. Stéphany, assis à la turque, avec son pantalon bleu persan, en chemise, nu-tête, au milieu de la famille, rangée en cercle, débite des histoires : on boit ses paroles : « Tous ces gens-là, savez-vous bien (avec le geste de l'index au front), je les ferais

devenir fous si je restais ici. » Nous attendons le moucre qui doit nous conduire à Milassa.

Jeudi 17. — Quitté Moglah à 11 heures du matin. — Encombrement de chevaux dans la cour; mine brigande des zeibeks, la manière dont ils mettent leur ceinture qui leur serre les fesses les force à marcher des hanches; nous disons adieu à toute la maisonnée.

Presque toujours nous suivons une grande plaine, il n'y a qu'aux approches de Ekiissar que l'on monte un peu. La plaine est comme dans un parc, çà et là semée d'arbres espacés; ce sont presque tous sapins ou chênes nains. La montagne de gauche, dont nous longeons le pied, est beaucoup plus boisée et plus belle que celle qui est à notre droite. Les montagnes ont la forme de grandes vagues, celles du fond sont bleu foncé; le ciel est égayé de petits nuages blancs.

De temps à autre un gourbi, ordinairement ombragé d'un grand arbre. — Un grand platane évidé, séparé en deux à sa base et qui a l'air de s'appuyer sur deux pieds.

Au premier café où nous haltons, deux hommes se reposent; l'un est vêtu à peu près comme un soldat turc (uniforme actuel), il vient de Smyrne, il a mis cinq jours, il y en a deux qu'il est parti de Gusel-Issar. Au second café, personne, tout est vide; place de pelouse très verte et charmante, quelques tombes. C'est à gauche de la route que le terrain a un léger mouvement qui monte.

De temps à autre nous retrouvons la voie, comme les jours précédents, mais elle est plus effondrée et plus ruinée.

Nous avons pour escorte un nègre, dont le

large gland de son tarbouch éparpillé est retenu par les rouleaux de son turban. Quand nous entrons dans Ekiissar, nous le trouvons au café.

Ekiissar. — Les maisons du village ont des clôtures faites avec les ruines antiques, colonnes rondes, colonnes cannelées. Les maisons sont bâties en pierres sèches, avec des cheminées carrées en pierres sèches; le ton général est assez celui des vallées des Pyrénées. Ces habitations sont enfouies dans la vigoureuse verdure des grands arbres, les troncs, des ceps de vigne enlacent les arbres comme des serpents, ceux qui sont desséchés ont l'air de serpents raidis dans la mort. D'autres fois et plus souvent, c'est l'arbre qui est mort et la vigne verte qui dévore son squelette; cela fait des guirlandes, des nœuds, des pendentifs, des culs-de-lampe.

Sérail du gouverneur. — La maison est au fond; des Turcs, brodés d'or, sont sur l'escalier et sous la large varangue devant la maison; un fin gazon vert s'étend sur la cour, où le nègre promène son cheval en sueur. A gauche dans la cour, en entrant, ruines en pierres énormes, un grand arbre; derrière la maison, ce sont des arbres partout; montagnes au fond. Au bout de la varangue est une tonnelle couverte de vignes et de raisins; le feuillage, de chaque côté, est en masse oblique, ça fait comme les deux rideaux d'une alcôve.

Tour dans le village avant le dîner. — Ruines à profusion : une porte encore debout, avec une frise en astragale d'un assez joli goût; ailleurs on a converti en linteaux de porte deux morceaux d'une frise en rinceaux très belle; colonne corinthienne, debout; profusion d'inscriptions grecques

partout (elles ont été toutes relevées par M. Lebas). — Vestiges réguliers d'un ancien théâtre, disparaissant sous les arbustes : c'est en dehors du village, au pied de la montagne. — Dans la cour *de la colonne corinthienne qui est demeurée* debout, il y a un grenadier avec toutes ses grenades et une vigne qui est montée sur un arbre mort, crochu : c'est comme un bras qui étendrait l'ample manche qui le recouvre.

Au coucher du soleil, les nuages sont accumulés sur les montagnes, comme seraient d'autres montagnes, ils en ont la forme; dans l'Ouest, les nuages sont au contraire longitudinaux et incendiés.

Un chien noir suit Stéphany et le caresse.

Nous dînons dans le pavillon de verdure avec notre vieux Turc à barbe blanche; une lanterne, accrochée dans un coin, éclaire à peine. — Effet d'un de ses zeibeks armé, encadré par le feuillage à la porte. — Le soir, à la lueur d'un machallah porté par un Grec, on nous montre, dans la cour du harem du gouverneur (grande maison carrée), une petite vasque carrée ornée de guirlandes attachées à des têtes d'hommes, d'un goût lourd et très décadent.

Nous couchons dans une chambre, près d'une cheminée dont le dessus est percé de quantités de petits trous carrés et où brûle à peine un feu de sapin. J'entends la voix de Stéphany qui blague avec les gardes. Nuit pleine de puces. A 3 heures, les gardes dans la salle à côté (ils dorment avec leur silaklik tout garni de pistolets) se réveillent et font du feu; de temps à autre j'y vais. — Nègres tout armés et couchés par terre auprès du feu,

enveloppés dans des couvertures. — Le matin, à 5 heures, la pluie tombe.

Vendredi 18, partis à 7 heures du matin. Tout le temps de la route sous des pins; à gauche, un ravin que l'on passe et repasse cent fois; des veaux tranquillement paissaient dans un cimetière planté de chênes; ailleurs une tombe d'où s'élèvent trois bâtons qui supportent une guenille rose, laquelle pend par son poids et fait guirlande. Je ne saurais dire combien cela m'a frappé, j'en retrouve une tentative d'esquisse sur mon calepin.

Déjeuner dans un café où sont arrêtés plusieurs Turcs.

Descente qui domine la plaine, entourée de montagnes, au fond de laquelle est Milassa; à gauche, ravin profond, rochers de forme quadrilatérale entassés les uns sur les autres.

Le chemin que nous avons fait aujourd'hui a par moments des allures forêt de Fontainebleau (sauf les sapins toutefois); nos chevaux marchent sur un sol doux, capitonné par les petites branches rousses des sapins tombées. Quand nous sommes près d'arriver à Milassa, le ciel, à notre droite, est couvert de nuages, et la pluie, telle qu'un grand rideau gris bleu entre les gorges, tombe sur les montagnes que nous venons de quitter; l'autre côté du ciel est assez pur, bleu avec quelques nuages blancs. Il y a du vent, la pluie semble imminente, Sassetti met son manteau, Maxime son paletot, je les imite.

Milassa. — Rues assez longues, eau croupissante au milieu, la boue remuée par les pieds de nos chevaux est infecte. On nous fait attendre dix minutes au conac.

Nous allons loger chez M. Eugène de Salmont, médecin français, de Marseille. Il vient de quitter Samos et porte un grand fez à la grecque, avec un large col de chemise rabattu sur sa redingote verte.

Promenade tout le long de l'aqueduc. Les piliers des arcades sont seuls restés, ça fait des piliers carrés se suivant régulièrement dans la campagne, au milieu des arbrisseaux et de la verdure. Ton gris des pierres. En certaines parties la construction est faite avec des pierres rapportées et qui avaient servi à d'autres architectures; au bout de l'aqueduc, quelques arcs sont encore intacts et même avec la pile supérieure. La campagne et les montagnes bleues vont se renforçant de ton à mesure qu'elles s'éloignent, vues par le cadre des arcs gris. Sur quelques-uns des arcs en ruines, grands nids de cigognes délaissés.

Visite au second du gouverneur. Nous voyons passer sa fille près de nous avec des piastres sur sa tête. — Une pastèque sur une planche est atteinte par M. Salmont. — Inscriptions grecques très nombreuses.

Au bout du pays, *tombeaux à colonnes*, édifice de marbre carré posé sur maçonnerie. La première partie est une muraille de huit pieds de haut; là-dessus sont des colonnes doubles; aux coins, ce sont des piliers carrés, toutes les autres colonnes sont rondes, doubles. La partie inférieure, où était le corps (?), est une petite salle à piliers carrés, sans ornement, et pleine de toutes les m... du pays.

Le soir, chez le docteur, visite d'un compatriote, levantin de Smyrne, figure et mains de

charbonnier, affreuse canaille. Notre hôte me fait l'effet d'en être une autre, il nous débite d'affreuses blagues. — Son portrait par lui-même! Celui de la reine de Grèce lithographié, signé Salmont au crayon.

Samedi 19. — Le docteur nous accompagne jusqu'au pied de la montagne. Toute la journée s'est passée à monter, puis à descendre la montagne que sépare la vallée de Milassa de celle où nous sommes maintenant. Près du sommet de la montagne, colonnes disposées en rond (restes d'un temple de Vesta?). Près de là, un grand morceau de mur en pierres ajustées les unes sur les autres, ouvrage romain. — Déjeuner près d'un ruisseau à eau jaunâtre, stationnant dans les creux de rochers. — Au haut de la montagne, à un tournant de la route, vue magnifique : toute la vallée, les montagnes boisées à droite et à gauche, se succédant en forme d'accents circonflexes élargis les uns derrière les autres et passant par tous les tons du bleu; le plus foncé est au fond, tandis que les premiers plans sont verts.

Nous descendons pendant près de cinq heures, par des chemins fantastiquement mauvais, Stéphany déclare qu'il n'en a jamais vu de pareils; cependant il n'y a ni précipice ni ravin. De temps à autre une fontaine couverte en pierres sèches, un tronc d'arbre creusé et plein d'eau. Moins d'arbres brûlés que sur l'autre versant de la montagne. Dans la montagne, couverte de sapins partout, nous rencontrons une jument et son poulain paissant tout seuls. Avant d'arriver à Karpouzelou, petit cimetière à droite, avec des chiffons suspendus sur les tombes.

KARPOUZELOU. — Café, gourbi. Nous couchons à vingt pas de là, dans une petite maison où l'on monte par un escalier en bois. Dormi sur la terrasse, nuit froide et étoilée, clair de lune tout le temps.

Dimanche 20. — Toute la journée nous avons été à plat, sans descendre ni monter, la route suivant la plaine entre les montagnes; pendant les quatre premières heures, c'est encore assez boisé.

Café où il n'y a personne; seulement un zeibek assis devant, sous un arbre, garde les animaux qui paissent parmi les broussailles tout alentour. Après le café, on passe trois fois la même rivière, plus large chaque fois : elle s'appelle Kina tchaï (la rivière de la Chine). Les montagnes deviennent de moins en moins boisées, celle de droite surtout est complètement grise et marquée de taches blanchâtres; à gauche, de l'autre côté du fleuve qui est vert pâle, la montagne est mamelonnée en petits dômes.

Arbrisseaux maigres. — Au premier plan, des herbes longues (chardons?), rousses et espacées les unes des autres; des chameaux nus passent et se rendent vers le fleuve; ils sont forts et couleur tabac d'Espagne. Le vent est âpre, il fait du soleil, ciel bleu et froid. Le soleil passe dans les poils roux de la bosse d'un jeune chameau qui lève le nez dans les herbes. — Autre, petit et bossu, de figure ressemblant à Amédée Mignot en costume d'agréé au tribunal de commerce.

Un peu plus loin, le fleuve est très large; îlots de sable sur lesquels, de place en place, sont des lauriers-roses, mais rares. — Au premier plan, touffe d'arbrisseaux. — Paysage sauvage et à

mauvais coups. — Sur la montagne pelée, groupe de cinq à six maisons en pierres sèches, les arbustes se tassent, c'est presque un petit makis. On tourne brusquement à droite, contournant le pied de la montagne et l'on arrive au fleuve que l'on passe en bac. Le bateau se conduit avec une corde faite de ceps de vigne rattachés avec des ficelles. Au pied de la montagne d'en face, un peu sur la gauche, Haïdin (Gusel-Issar), avec les minarets blancs de ses mosquées. De là à la ville on marche dans une plaine; la route, bientôt, va entre des espèces de hauts bords, nous rencontrons des chariots à roues pleines, au lieu de ridelles ce sont de hautes claires-voies en osier, c'est conduit par un timon et deux bœufs.

Gusel-Issar. — Nous traversons la ville et logeons à l'autre bout, au Seraï, très grand, dans une pièce spacieuse. Divans larges.

Achats de provisions de voyage dans la ville. Elle est en pente, grands auvents au-dessus des boutiques. On voit qu'on est dans un pays froid : feutres, gros vêtements de drap, jambarts en laine. — Aspect un peu tartare. Quoique le pays, comme nature, ressemble bien plus à l'Europe qu'à la Syrie par exemple, ça paraît plus asiatique, plus reculé, plus lointain. — Un beau platane dans une rue, près de la boutique où nous avons acheté des feutres pour nos chevaux. — Chez les marchands de tabac, le tabac est dans de grands bocaux de verre, comme il y en a chez les confiseurs pour mettre les dragées. — On vend de la glace; marchands de gâteaux au miel et de calvas (sorte de gélatine élastique au miel). — Notre hôte Hadji Osman Effendi, homme de hautes façons. —

Petit pavillon où il se retire pour boire; derrière, vue sur les montagnes. Nous y parlons de Crésus et des collections de Paris.

Lundi 21. — Partis le matin, à 6 heures moins un quart, et traversé, comme hier pour entrer dans la ville, un long faubourg. — Caravane immense de chameaux partant pour Smyrne, ils nous encombrent la route, nous passons à côté. Ils sont roux, poilus. Le dernier a sur l'épaule une énorme cloche, sorte de fragment de tuyau de poêle qui fait un grand bruit. — Chariot à roues pleines, traîné par deux buffles à jambes épatées, écartées; toute une famille est dedans pêle-mêle, les femmes voilées.

A 9 heures du matin, déjeuner à un gourbi de zeibeks.

Toute la journée, pendant près de huit heures, nous allons tantôt entre des bosquets d'arbustes, tantôt sur une lande garnie d'une herbe rare. Le sentier tourne dans des verdures. Ruisseaux passés à gué, du reste il y en a moins qu'hier; le pays aussi est plus boisé, plus riant. Toutes les heures nous rencontrons un gourbi avec un grand arbre et une fontaine; la route est plus peuplée de voyageurs que les jours suivants. Nous avons deux hommes d'escorte, donnés par le gouverneur de Gusel-Issar, et deux moucres qui vont au trot, montés sur leurs bêtes; la route tourne en suivant le cours d'eau que nous avons à notre gauche, coulant en bas, entre des verdures très vertes, jeunes et hautes.

A 1 heure un quart, halte sous un gourbi au pied d'une montagne; les zeibeks, là, sont effroyablement armés. Nous prenons le café, servis par

un petit homme gris et maigre et qui ressemblerait à une femme, sans ses moustaches. Il passe une femme à cheval, à califourchon, toute voilée de blanc de la tête aux pieds.

Montée; nous retrouvons la voie antique qui nous suit jusqu'à Éphèse. — Descente : à gauche, torrent encombré de chênes, de frênes, etc., le torrent tombe en petites cascades; paysage de romans de chevaliers, il y a là quelque chose de vigoureux et de calme. Je pense à Homère, il me semble que l'eau dans son murmure roule des vers grecs perdus. Je suis en avant de tout le monde; je passe au milieu d'un troupeau de chèvres : elles sont rousses et noires avec des taches blanches, elles ont des yeux jaunes, pêle-mêle, au hasard, perchées sur des pointes de rocher entre les arbres, une surtout, qui baissait la tête, en bas, regardait l'eau et semblait l'écouter. Il faisait du vent dans les feuilles, au-dessus de moi le ciel bleu pâle. La route ici est très resserrée entre les flancs des deux montagnes.

Un aqueduc de marbre, tout gris maintenant, va d'une montagne à l'autre; il a deux rangées d'arcades, grêle d'ailleurs; une inscription le déclare dédié à César Auguste.

Plaine d'Éphèse. — Ah! c'est beau! orientalement et antiquement splendide! ça rappelle les luxes perdus, les manteaux de pourpre brodés d'or. Erostrate! comme il a dû jouir! La Diane d'Éphèse!... A ma gauche, des mamelons de montagne ont des formes de teton poire. Suivant toujours le sentier, nous traversons un petit bois d'arbustes (*ligaria*, en grec) et nous arrivons à Éphèse.

IASOULOUK (ÉPHÈSE). — Dômes en briques.

La forteresse, avec le pays, est sur une éminence évasée par la base et à l'œil complètement détachée de la plaine; de loin, la forteresse éclatait; on la voit de très loin, ainsi qu'une colonnade sur la droite, qui n'est autre que les restes d'un aqueduc.

Des oliviers sauvages ont poussé dans la grande mosquée, nous faisons envoler une nuée de corbeaux. — Restes d'une vasque. — La mosquée divisée en deux parties. Était-ce une église? Portes et fenêtres d'un charmant style comme arabe primitif. Nous allons jusqu'à la porte de la forteresse. — Dîner chez le sheik, les gardes et les moucres mangent avec Stéphany et Sassetti, tous en rond, sous la petite lanterne suspendue à une corde; un gars tout en rouge (robe et veste) rôde par là, et allume nos pipes. — Notre hôte, personnage désagréable et taciturne.

Mardi 22. — Promenade de quatre heures au milieu de ruines éparses d'Éphèse. — Restes de monuments romains méconnaissables; beaucoup de constructions en briques sur des constructions en pierres; des trous faits dans les pierres indiquent un revêtement en marbre qui n'existe plus. Ces ruines sont surtout à gauche du village d'Iasoulouk, au pied de la montagne; la ville, établie dans la plaine, entre les montagnes, se dégorgeait largement vers la mer, que l'on voit parfaitement de la hauteur d'Iasoulouk. Le peu de sculpture que nous voyons : deux morceaux qu'on nous apporte, et d'autres rapportés avec une intention de symétrie à la porte de la forteresse, sont d'une époque décadente, c'est lourd. — Six chacals que nous voyons presque en même temps en visitant les ruines.

Jolie petite mosquée près des cafés, à côté de la fontaine et du cimetière, ombragée de deux frênes énormes. Le portail a des colonnes antiques; sous les arcs, système de gouttières et de bâtons alternatifs qui, de face et de trois quarts, fait le plus joli effet du monde. Le minaret, comme celui de la grande mosquée, est en forme de colonne évasée par le haut, il est de même ornementé de macaronis blancs qui courent sur les briques. La mosquée est bâtie avec des morceaux de pierres et de marbres; chaque morceau est encadré de deux briques; un peu plus haut, croisillons, comme dans toute l'architecture arabe. Sur les stèles plates des tombes, on peut étudier l'ancienne forme des turbans; le turban en rouleaux longitudinaux oblongs s'arrête net au milieu du tarbouch, qui le surmonte de beaucoup. Au-dessus de quelques tombes, un petit trou pour observer les oiseaux. (J'ai vu cela en Bretagne, mais c'est pour y mettre de l'eau bénite.) Ces tombes, de côté, dans tous les sens, ont l'air de cartes blanches, fichées en terre et qui vont s'abattre; très belles écritures dessus.

Les coiffures de ces pays sont démesurées; la quantité de rouleaux que l'on se contourne autour du chef monte si haut et est si lourde, que notre moucre est obligé de les retenir par une ficelle mise de côté.

A 1 heure moins 5, nous partons d'Iasoulouk. La route va entre des makis de ligaria et de menthes, le vent les courbe, quand nous passons près des arbres le feuillage frémit; toute la journée le ciel fut sombre. Axiome : c'est le ciel qui fait le paysage. Au sortir d'Iasoulouk, caravane de cha-

meaux, le dernier portant un énorme tocsin; un surtout avait de formidables bouquets de poil au haut des fémurs et des espèces de fanons qui *lui pendaient du cou; il crie quand nous passons près de lui.*

Çà et là, tentes de Turcomans.

Une demi-heure après Iasoulouk, une rivière fait un coude; elle est, en cet endroit, large et assez dénudée, c'est le *Méandre.* Au delà, montagnes grisâtres, mont des Chèvres, très ardu, avec une forteresse dessus, à gauche lorsqu'on s'en va d'Iasoulouk, de l'autre côté du fleuve. Rencontre de chameaux dans un chemin creux, qui nous barrent le passage; l'enfant qui les conduit, voyant que nous les brutalisons pour passer, hurle de peur, sans doute à l'aspect de nos mines et de nos fusils. Une heure avant d'arriver à Tyra, temps de galop; j'avais un excellent petit cheval gris sale, à crinière abondante éparpillée sur son cou.

TYRA. — A l'entrée de Tyra, platane démesuré, cinquante hommes avec leurs chevaux y tiendraient à l'ombre; si ce n'est cinquante, plus de trente à coup sûr. Nous sommes un quart d'heure à traverser la ville, où tout est fermé; la lune levante brille dans la cour d'une mosquée auprès de laquelle nous passons, sur notre gauche.

Au Séraï, nous sommes reçus dans la salle des officiers. — Amabilité de ces messieurs, on crie en turc et en grec, tapage superbe à l'occasion de la route des moucres. Une négresse, vêtue de blanc et se voilant, entre, en se cachant et essayant de se fourrer dans la muraille, c'est une esclave qui vient de s'échapper de chez son maître et qui se réfugie ici. Le chef des moucres de Tyra, gros

homme à prestance de pacha, lui donne une claque sur le menton, en manière de facétie et de mépris, et l'emmène chez lui. — Visite au gouverneur, homme nul.

Mercredi 23. — Rien de particulier dans les bazars. — Auvents en bois. — Rue avec un ruisseau carré au milieu pour les chevaux. — Cimetières dans la ville. Depuis plusieurs jours, nous trouvons souvent, dans la campagne, des tombes à des endroits complètement inhabités; là sans doute fut quelque campement, ce sont les tombes des amis de ceux qui ont porté leurs tentes ailleurs, cela donne à la route quelque chose de très grand et d'inattendu. En venant d'Iasoulouk à Tyra, un enclos contenant quelques tombes, un peuplier au milieu; dans le cimetière d'Iasoulouk, des oies se promenaient; un coup de vent est venu, elles se sont assises et rengorgées en bateau pour le laisser passer; quelques-unes ont mis la tête sous l'aile.

Partis à 8 heures et demie. — Déjeuner sous un platane, près d'une citerne; on puise de l'eau dans une outre, l'eau coule d'elle par tous les côtés. Un troupeau de moutons vient à côté de nous.

Nous avons marché toute la journée dans une grande plaine; cirque immense au milieu des montagnes en amphithéâtre. Les montagnes sont loin de nous; sur la gauche, leur galbe est sinueux et aigu. Nous passons près d'un chariot tassé de chanvre (roues à jantes et rayons) et traîné par des buffles, ils soufflent bruyamment lorsqu'ils sont arrêtés.

Nous passons par le village de Odemisch, au milieu du petit bazar qui forme sa rue principale : beaux enfants et en assez grande quantité, les

petites filles surtout, avec leur chevelure blonde qui a des tons jaune doré dedans.

Birké est au pied des montagnes (à gauche quand on vient de Odemisch), entouré de bois; de loin, une ligne de peupliers. Avant d'arriver à la ville, lit d'un torrent large et profondément entré dans la terre; des deux côtés, oliviers. On monte. Le torrent (à sec) passe au milieu de la ville en pente; au fond, un grand pont en accent circonflexe.

Dans la route nous avons passé sur un pont en bois; il n'y a que des poutres assez petites, mises de travers, elles sont la plupart pourries ou cassées, les pieds de nos chevaux enfoncent dedans; mais il y a un parapet, chose étrange! — Moins de tentes de Turcomans que la veille. — Maxime tire un aigle qu'il manque. — Nous rencontrons couché sur le chemin un cheval qui se crève, il a le dos tout suppurant, l'épaule dénudée, rouge; il est dévoré par des millions de mouches. — Il a fait toute la journée un temps lourd, le ciel était couvert; nos chevaux tourmentés des mouches, le mien faisait des bonds subits et donnait des saccades de tête.

Position d'un chameau de Turcoman à une halte de caravane; il était couché sur le côté, comme un cheval à l'écurie (position très rare), et au lieu d'avoir les jambes repliées sous lui, l'épaule droite de devant et une partie de son cou étaient appuyées contre un sac, il se prélassait là comme un monsieur dans un fauteuil élastique.

Arrivés à Birké à 3 heures de l'après-midi, logés au conac, dans une charmante petite chambre turque : panneaux en boiseries peintes, plafond

vert croisillonné de baguettes jaunes; au milieu, un grand carré rouge croisillonné de baguettes jaunes.

Nous descendons la ville par où nous sommes arrivés. — Aspect suisse de la partie supérieure de la ville, à cause de ses maisons jetées au hasard sur la pente, avec des toits en tuiles, et carrées. — Nous fumons un narguileh dans un café (partie gauche de la ville en montant). — Entrés dans l'église grecque en bois que l'on est en train de bâtir.

Le soir, à dîner, nous nous empiffrons avec d'excellent melon, beaucoup de perdrix et une sorte de pudding en pâte épaisse, faite avec du miel, de la farine, du beurre et du sucre. — Sassetti a encore trouvé une tortue.

Jeudi 24, partis à 7 heures et demie. Montée qui tourne sur elle-même; au bout d'une heure, planure. — Petite montagne que l'on monte et descend, prairie encaissée entre deux montagnes sèches; elle est verte, herbue, plantée de peupliers.

Déjeuner au village de Bosdall. — Noyers monstrueux, enclos de pierres sèches. Combien il y a sur la terre d'existences enfouies! Nous suivons la prairie encore quelque temps, puis nous nous séparons du ravin, que nous laissons sur la droite, et nous continuons parallèlement à lui. Un moulin, l'eau tombe et pleure du ruisseau en bois qui va se verser dans un grand entonnoir carré, le jour passe entre la nappe et les filets d'eau.

Rencontré deux Grecs, le gamin est à cheval et le jeune homme à pied. L'enfant de 12 ans qui est l'aide de notre moucre, resté en arrière avec

Sassetti, lui propose de couper le cou aux Grecs, *et, comme il ne comprend pas, il lui fait signe* avec son couteau, signe du reste qu'il traduit lui-même clairement, quand Stéphany lui a ensuite demandé ce qu'il avait voulu dire.

Nous nous tenons sur le versant gauche, les deux montagnes ont l'air d'avoir été tout à coup et brusquement séparées par le torrent, les angles rentrants de l'une faisant face aux angles sortants de l'autre. Le versant de droite est plus dénudé; sur cette grande pente, presque à pic ou du moins fort inclinée, d'un ton brun très pâle, çà et là quelques arbres fichés, la verdure revient de notre côté : chênes, petits frênes, noyers, fougères, de l'eau. On tourne un coude à gauche, et, au bout de l'étroit vallon formé par le torrent est une immense plaine, blond pâle, terminée par un bourrelet bas de montagnes. Par son étendue, ça rappelle le désert; le ciel est bleu, le soleil brille, bouffées d'air chaud. Au bas de la descente, grand lit à sec du torrent; là, il s'élargit dans la plaine comme pour se venger d'avoir été si longtemps comprimé. Des vaches noires marchent dans un champ, en cassant sous leurs pieds les tiges sèches du maïs; quelques tentes de Turcomans, toujours en rude et rugueuse toile noire de chameau; sous l'une d'elles, à gauche, un enfant nu nous regarde passer. Nous suivons encore une heure la plaine; à 4 heures, arrivés au village de Salikli.

Salikli. — L'éteignoir en fer-blanc de son minaret brille de loin. — Le collecteur d'impôts arménien nous paraît vexé de nous céder l'unique chambre logeable. — Beau lévrier noir.

Vendredi 25. — Toute la journée dans la même

plaine qu'hier. Pour aller coucher à Salikli, nous avons incliné à l'Est; maintenant nous allons dans l'Ouest, nous dirigeant sur Smyrne.

Sart (Sardes). — A 1 heure et demie de Salikli, ruines de Sardes (Sart); à côté, petit café où nous déjeunons. Les ruines de Sardes sont au bas de la montagne, sur un espace d'un quart de lieue : souterrains en pierres et en mortier, arcades parallèles, à demi enfouies en terre; fragments de constructions romaines en pierre (belle construction), surmontées de fragments de maçonneries en briques fort belles, ouvrage solide. Deux colonnes en marbre : pas une seule assise de même dimension, le chapiteau est à volutes ioniennes, le tailloir semé d'oves; entre les volutes, des oves; la base du chapiteau cannelée; sur le profil du chapiteau, écailles de poisson. Le chapiteau de la colonne de droite (en arrivant de Salikli) est déplacé de la colonne et comme poussé du dehors. Très bel effet de l'ensemble, surtout en se tournant du côté de l'Ouest. Entre ces deux colonnes, petite montagne à angles et crêtes aigus, de couleur argileuse et nue; au premier plan, au pied des colonnes, des broussailles, parmi lesquelles une colonne écroulée, comme dans la cour des Bubastites à Thèbes, seulement ici les dalles sont en marbre, cela fait de fières meules de moulin; ces deux colonnes sont un peu grises et roussies par le haut.

Rien de remarquable, le reste de la journée. Pendant que nous déjeunons, passe une longue file de chameaux; quelques-uns ont, des deux côtés de la tête, des espèces de pendants d'oreilles en coquillages de couleur. Ah! qu'elles ne se doutaient

guère ces coquilles, lorsqu'elles étaient au fond de la mer, que, suspendues à l'oreille des chameaux, elles voyageraient par les plaines, les montagnes, le désert!

Nous trottinions dans la plaine, quand nous avons vu venir devant nous, allant vers Salikli, à une cinquantaine de pas à droite, un groupe de cavaliers escorté de beaux lévriers. Stéphany les appelle, ils viennent à nous. Le lévrier qui me fait le plus envie avait un collier de coquilles blanches et coûterait 600 piastres si on voulait le vendre. — Maxime achète un cheval blanc moyennant 275 francs. Nous continuons. — Halte à un café, où nous mangeons une pastèque. — Maxime a reçu à la jambe un coup de pied du cheval que montait Sassetti. — Nous cheminons toute la journée côte à côte; des roseaux à tige blanche et à cime violet pâle s'agitent au vent, toute la journée il a fait du vent; à gauche, petites montagnes bleues. Arrivés à Cassaba à 4 heures.

Cassaba. — C'est un très grand village, au milieu de la plaine, entre la verdure. Pour entrer nous passons par de longues rues étroites et boueuses : rues larges, bazars en bois, marché aux fruits ombragé d'un grand arbre; on sent vaguement que l'on est près d'une grande ville, il y a plus de monde, c'est plus ouvert, plus animé.

Logés au khan, fort grand. — Jolie levrette avec ses petits, que l'on habille le soir. — Dîner avec beaucoup de plats. Nous sommes dans une petite chambre à escalier séparé, à gauche en entrant dans le khan. — Nuit bourrée, hérissée, échevelée de puces! je n'en ai jamais tant eu, ni de si grosses! mon lit donne sur la niche des

lévriers! Il fait beau clair de lune, je me promène dans la cour; au fond, à gauche, du côté des écuries, un Arabe joue de la flûte.

Samedi 26, à 5 heures du matin, nous partons. Interminable file de chameaux qui défilent dans la clarté vaporeuse et blanche du matin; la caravane était peut-être composée de trois à quatre mille chameaux (?), les petits ânes qui en conduisent les différentes sections ne paraissent pas plus grands que des chiens; sur l'âne est le conducteur, dans son habar raide de feutre blanc.

Nous marchons d'abord dans une espèce de désert, lande ouverte, puis grand ravin à sec. On monte, plateau à gauche; au pied des montagnes est Nymphio.—Colique stomachique de Stéphany. — Déjeuner à un café grec où je le trouve couché sur le dos. — De là à Nymphio, une heure à travers champs, chemin plein d'ombre, d'eau, de sources, de broussailles et de cascades; je dors sur mon cheval et je ne vois guère Nymphio que d'un œil entr'ouvert.

Je suis pris de la rage d'arriver, ce que j'éprouve toutes les fois que je dois terminer quelque chose, que je touche à un but quelconque, à une fin quelle qu'elle soit; je galope. — Village au haut de la montagne qui domine la plaine de Smyrne; descente sur une voie pavée, oliviers; la ville n'arrive pas! — Je retrouve Sassetti. — Champ des morts des deux côtés de la route. — Pont des caravanes; désillusion complète, la plus forte ou, pour mieux dire, la seule que j'aie eue en voyage : il a une balustrade en fer! — Nous entrons par le quartier arménien et grec. Maisons européennes; ça ressemble à une ville de province de second

ordre. Stéphany et Maxime me rejoignent dans la ville. — Arrivés à 4 heures du soir à l'Hôtel des Deux-Augustes, chez Milles. Pas de lettres!

SMYRNE.

Dimanche 27. — Le soir au théâtre français, troupe du sieur Daiglemont. Nous voyons *Passé minuit, la Seconde année, Indiana* et *Charlemagne.* Maxime est pris de la fièvre.

Pluie et temps exécrable toute la semaine.

Lecture d'*Arthur,* d'E. Sue, les *Souvenirs d'Antony* de Dumas, la moitié du premier volume du *Solitaire* de d'Arlincourt, *Jacqueline Pascal* de Cousin.

Hôtel des Deux-Augustes. — Personnages de l'hôtel : M. Aublé, redingote jaune, chapeau gris, barbe grisonnante; M. Horace Walpole, possesseur d'un chien d'Erzeroum, a voyagé dans le Hauran; il a été volé plusieurs fois; dépossédé et sans ressources, il a volé un âne et a forcé son propriétaire, qui était un juif, à le suivre à pied pour le servir; le colonel américain Willougby, vieux, solide, à barbe grise; Weber Oscar; famille italienne d'un docteur d'Erzeroum qui vient s'établir à Smyrne; famille valaque logée en face de nous; la comtesse, son fils et le précepteur, pasteur protestant de Marseille, petit pingre en lunettes; Diamanti, drogman en fustanelle; le frère de Stéphany, Joseph, domestique de l'hôtel, petit, noir, doux, collier.

Smyrniotes; le Dr Raccord; le Dr Camescasse, famille d'iceluy, sa fille en corsage de tricot rouge.

M. Pichon, consul; Guillois, air d'avoir des engelures quoiqu'il n'en ait pas, carottier achevé; le père Ledoux, bien nommé, pied-bot; Carabette, a la figure au bas de sa perruque; M. Dautin, inepte directeur de la poste.

Temps triste et ennuyeux tout le temps que j'ai été à Smyrne; je suis nerveusement et moralement mal disposé, l'hiver approche.

Promenade à Boudja. — Weber nous accompagne. — Froid. — Nous montons. En haut de la montée, ruines blanchâtres d'un aqueduc, Boudja à gauche dans le fond, maisons entourées de jardins, petit cimetière turc. Nous traversons le village. — Halte dans un café, promenade aux aqueducs, il y en a trois. — Moulin. — Vue d'en bas, les pieds dans la rivière, l'eau déborde de l'aqueduc et tombe en nappe, le soleil passe à travers, il perce aussi les filets d'eau tombant des arcades supérieures. — Retour par la petite vallée Sainte-Anne. — Couvent grec, grande bâtisse blanche. — Nous rencontrons des chasseurs à l'affût.

Promenade à Bournabah. — Un autre jour, je vais tout seul à cheval, suivi du drogman Théodore (Stéphany a la fièvre). Au premier village à droite, en sortant de Smyrne, après le grand champ, on tourne à gauche. Au milieu du chemin passe une Grecque en vêtement blanc, nu-pieds, nu-col, nu-tête; je ne me rappelle plus ses traits, mais c'était d'un très grand style comme ensemble. — Route pavée entre des verdures, elle incline à droite.

Bournabah, *petite ville au pied de la montagne, maisons de campagne des commerçants levantins.* — Deux très grands cyprès dans un jardin qui a, sur le devant, une maison blanche. — Entrée ridicule que je fais dans le jardin d'un certain gros M. Nicolazzi (?) qui me dit : « Misérable! » en me montrant des choux et des rosiers. Il était en habit noir et en pantalon blanchâtre, cheveux ras, grosse boule, parlant un jargon que j'ai pris tour à tour pour français, anglais, italien, turc et grec. — Nous traversons en droite ligne toute la plaine, par des chemins, entre des arbres, pleins d'eau à cause de la pluie des jours précédents; nous pataugeons dans la terre labourée par places, nous baissons la tête pour passer sous des arbres. Plantations nombreuses. Nous coupons la route qui mène à Nymphio; par une pente escarpée on monte au village de Cacoutjath.

Cacoutjath. — Vue de toute la plaine : au premier plan, verdure des oliviers; en face, montagne d'un ton roux très pâle; à droite, montagnes bleues de Nymphio; à gauche, la mer, ardoise, et Smyrne blanc avec ses toits rouges. Le ciel est froid, bleu, clair.

Dans le village, ancienne mosquée, de même construction que la petite mosquée d'Éphèse. Je monte droit toute la montagne (c'est dans ces environs qu'il y a deux jours on a arrêté et volé deux jeunes gens de Smyrne qui chassaient) et je retombe sur Boudja.

Retour à Smyrne par une descente pavée.

Mont Pagus. — Montée du mont Pagus. — Petit cimetière. — Peu à peu, Smyrne grandit à mes pieds, la nuit vient. J'entre dans la forteresse

par une des anciennes portes; dans la cour intérieure, une petite mosquée, de l'herbe partout; je n'ai pas le temps de voir s'il y a quelque chose à voir, la nuit tombe et je regarde le coucher du soleil. Je n'en ai pas encore vu de si diversement beau, à cause des découpures du golfe et des montagnes : à gauche, derrière les montagnes des Deux-Frères, bleu ardoise sombre; au-dessus, le ciel est empourpré, vermeil; du côté de Bournabah, les montagnes sont blondes de tous les blonds possibles, puis roses, rouges... O mon Dieu! mon Dieu!... !!!... ???

Je m'en reviens, je traverse le petit champ des morts, en pente, et je rentre dans la ville par le quartier juif et turc. Rues étroites, la pluie des jours passés fait des rivières entre l'espace des deux trottoirs des rues; petites lampes allumées aux boutiques; foule grouillante. Approche de l'hiver, froid. Quelques maisons éclairées, gens qui entrent, gens qui sortent, de la mangeaille, des chiens et des enfants sur les portes, intérieurs sombres.

Jeudi 7 novembre. — Promenade à Cordelio avec Stéphany. — On suit la route de Cassaba, puis on tourne à gauche comme pour aller à Bournabah, et on la quitte pour prendre à gauche, au bout de quelque temps. Chaussée pavée, grand marais salin au bord de la mer, petites criques. A droite, montagnes nues; à gauche, au premier plan, la mer; Smyrne de l'autre côté du golfe; en face de nous, les verdures de Cordelio. — Passe dans les rochers; à l'entrée un laurier-rose. Je m'arrrête là à regarder les chameaux qui viennent.

Halte à un café, servi par un jeune homme

nègre, boiteux. — Levantins smyrniotes en partie de campagne, avec une flûte et un violon. — Nous faisons le tour du pays.

Halte à un café, bâti sur pilotis dans la mer.

A travers champs, fossés et marais, Stéphany me conte des histoires de sorcier : il a vu à Beyrout un sorcier qui faisait venir à travers les airs, de Damas à Beyrout, une fille sur son lit; il finit pourtant par m'avouer qu'il n'a vu que le nuage qui enveloppait la jeune fille, ou même qu'un nuage. A Smyrne, on croit beaucoup au sortilège, aux enchantements; quant à lui, il n'accepterait jamais une tasse de café ou un verre d'eau d'une jeune fille, de peur d'être forcé malgré lui à l'aimer. Une jeune personne, amie de Mlle Camescasse, m'a dit que celui qui cueillait les feuilles du *Ligaria* se faisait aimer de la personne qu'il aime; j'en ai souvent cueilli sans y songer, je cherche à savoir qui m'aimera. O vertu de la plante! comme je t'aurais bénie dans ma jeunesse!

Nous revenons à Smyrne en trois quarts d'heure, temps de galop brillants. — Le soir, dîner chez le docteur Ballard. — Mme Matron, grosse bonne de Smyrne, en robe verte, bonnet, gants blancs, trois mentons, et le nez pointu quoique épaté de la base. — Après le dîner, au théâtre, « il signor Nicosia », grec, violoniste à longs cheveux et qui met son mouchoir dans la poche de son pantalon; Webber, ivre et troublant la salle de spectacle; présentation à M. Daiglemont, en robe de chambre, quelle cordelière! et à M. Desbans, œil du sieur Desbans, paletot du sieur Andrieu. Nous revoyons la *Seconde année* de Scribe!

De Smyrne à Constantinople. — *Vendredi 8,*

départ pour Constantinople sur l'*Asia* de la Compagnie du Lloyd. — Weber est ému d'un déjeuner qu'il vient d'avoir avec Oscar.

Passagers : M. Constant, gros et bon brutal Américain; Mme Constant, petites boucles d'oreilles en diamant; son fils, maniaque de la lorgnette; Oscar; un gros armateur de Trieste, charpenté, en redingote jaune blanc, figure de bouledogue, insipide; M. Peyret, français établi à Constantinople; sa femme en coiffure grecque, lèvres boudeuses et suceuses, pelisse jaune; gros Arménien bon enfant, qui nous donnait des prises de tabac (nous l'avons rencontré aujourd'hui dans la cour du tekeh des derviches tourneurs), il avait la figure toute bleue, ce qui venait d'un mouchoir en toile peinte tout neuf, dont il se servait; sa fille, Arménienne viandée, à cheveux noirs, venait avec lui à Constantinople chercher une femme pour son frère; Aline Duval; le gouverneur de Samos.

Je suis sorti de ma cabine et j'ai vu Ténédos à gauche, derrière moi; plus en remontant, Lemnos.

Sur le rivage à droite, buttes de terre; on vous en montre une que l'on dit le tombeau de Patrocle. Le rivage est bas, mais c'est dans un admirable pays; je ferai, coûte que coûte, le voyage de la Troade. (Voilà ce que j'écrivais!). À gauche, nous avons l'Europe. — Aller d'ici à Venise, par terre, ce serait un voyage!

DARDANELLES. — *Samedi 9 et dimanche 10 novembre*, quarantaine aux Dardanelles, nous restons à bord. Quel jambon que le jambon croate de l'*Asia!*

Lundi 11. — Le matin nous descendons dans le village des Dardanelles, côte d'Asie. — Promenade en famille, pataugeant dans la boue des rues, qui sont du reste assez larges et, pour des rues turques, en hiver peu boueuses! — Visité deux potiers. On fabrique ici de grandes jarres vertes, vernies, avec des fleurs d'or par-dessus et pouvant à la rigueur servir de pots; il y a des monstres fantastiques, se rapprochant du Martichoras (ou plutôt de l'Alborak!). — Nous menons Mme Constant dans un grand café propret, chauffé par un manggal; un Turc se lève pour la saluer quand elle entre. Ce café est en même temps la boutique d'un barbier et d'un dentiste. — Nous tâchons vainement d'entrer dans la forteresse.

Pendant toute la traversée des Dardanelles, je pense à Byron; c'est là sa poésie, son Orient, Orient turc, à sabre recourbé; sa traversée à la nage était rude.

Gallipoli. — Le soir, à 2 heures, arrêtés à Gallipoli. Il y a là un petit port avec beaucoup de petits navires tassés dedans; la mer est assez forte, ça remue.

Au delà de la ville, aspects de campagne tranquilles et européens, ciel gris et froid, poules qui picorent dans un champ labouré. — Vieille forteresse dominant le pays et où nous nous promenons, mais nous laissons la compagnie de son côté et nous faisons le tour du pays tout seuls. Nous traversons un cimetière où il y a une vache, Stéphany demande sa route à des femmes turques assises sur le seuil d'une maison (fabriques de tombes) qui est au milieu du cimetière. Café sur le port : deux hommes, dans un coin à ma gauche, sont en af-

faires, l'un en robe, veste, et barbe noire, parlant très vite, avec volubilité.

Retour à bord et partis.

Arrivée à Constantinople. — *Mardi 12 novembre*, à 7 heures du matin, nous apercevons Constantinople. — Iles des Princes, à droite : elles ont l'espect désert ; à gauche, le château des Sept-Tours, puis longues files de maisons blanches ; à droite, Scutari, une forêt au-dessus : c'est le grand champ des morts ; le Bosphore devant nous ; Nez-du-Sérail à gauche, palais dans la verdure ; par derrière, dômes et minarets. On tourne cette pointe et l'on entre dans la Corne-d'Or, golfe entre Stamboul et Péra : c'est une mer peuplée de vaisseaux et gâtée seulement par deux ponts en bois.

Tandis que nous stoppons avant de débarquer, mine d'un caidji dans son caïque, qui se promène autour de nous : veste bleue, tarbouch, cheveux noirs, figure avancée, souriant un peu. Une caravelle a passé tout près de nous, côté bâbord, nous lui avons fait signe qu'elle allait le heurter, il nous a répondu par un sourire de fatuité accompagné d'un *la* de tête, muet, plein de confiance.

Fini de copier ces notes le samedi soir, minuit sonnant, 19 juillet 1851, à Croisset.

CONSTANTINOPLE

CONSTANTINOPLE[1].

Nous débarquons à l'embarcadère de Top-Hana, nous montons la petite rue de Péra. — Hôtel Justiniano.

Tour de Galata. — Escalier intérieur qui donne sur des planchers en bois; en haut, café tenu par les guetteurs de nuit. Nous voyons là les piques qu'ils portent à la main, lorsqu'ils courent la nuit aux incendies. Circulant autour du parapet, il me semble que la tour remue par la base et s'incline par le sommet, comme un mât de navire sur lequel je serais posé : c'était sans doute le mouvement de la mer qui continuait en moi.

Promenade dans le bas quartier de Galata : rues noires, maisons sales, salles du rez-de-chaussée; violon aigre qui fait danser la romaïque; jeunes garçons en longs cheveux qui achètent des dragées à des marchands. — A la nuit tombante, promenade dans le cimetière de Péra : tombe d'une

[1] Voir *Correspondance*, II, p. 5 et suivantes.

jeune fille française qui s'est empoisonnée pour ne pas épouser un homme que son père lui destinait, il l'avait même introduit dans sa chambre. Ces histoires d'empoisonnement par amour sont fréquentes à Smyrne, où l'on s'occupe beaucoup de galanteries. Stéphany nous dit que dans ce cimetière, le soir très tard ou le matin de très bonne heure, les p... turques viennent s'y faire b..., par les soldats particulièrement. Entre le cimetière et une caserne que l'on bâtit à gauche, vallon; dans ce vallon, des moutons broutaient.

Le soir, nous allons voir *la Lucia*, représentée convenablement. — Oscar dans la loge de l'amant de la *prima donna*. — M. Constant et sa femme, en chapeau blanc; à côté d'eux Aline Duval, en chapeau rose avec un voile noir.

Mercredi, nous avons passé le pont de Galata pour aller de l'autre côté, à Stamboul. Sur le pont, rencontré un Indien richement vêtu, de couleurs vertes et or; il marche doucement sous un parapluie, quoiqu'il n'y ait guère de soleil, et porte un binocle en écaille; il a habité trois ans la France.

Bazars : me semblent sans fin. — Ludovic. — Écrivains dans de petites boutiques, où nous faisons écrire le nom de Bouilhet. — Nous allons donner à manger aux pigeons de la mosquée de Bajazet (Baiezidiey), ils s'abattent de tous les côtés de la mosquée. — Bruit du grain qui tombe sur eux et les fait s'envoler un peu, quand on le leur jette. Un homme est là, près d'un coffre plein de grain, où il le puise avec une tasse.

Jeudi. — Été à Scutari. — Rue en pente et déserte, café à l'entrée du champ des morts, où nous attendons l'heure d'entrer chez les hurleurs.

Tekeh des derviches hurleurs. — Pièce carrée, balustrade tout autour. Sur la muraille du côté où est le Merab, instruments de supplice à l'usage des hurleurs : longues broches terminées par une espèce de palette recourbée et espèces de coins ronds terminés par des pointes; de la partie supérieure du cône, chaînettes. Sur des planches tout autour sont rangés de grands tambours de basque, des cymbales et de petits tambourins. On a commencé par des prières. — Iman, vieillard grisonnant; son fils, figure impassible, joues un peu bouffies, nez régulier, droit, un peu de petite vérole au bout, robe verte garnie de fourrure de renard, immobile dans sa pose à genoux. — La file s'est ébranlée : pas de costume particulier, il y avait dedans des soldats turcs, plusieurs vêtus à l'européenne. — Le chef d'orchestre, petit, noir, remuant tout et menant tout; le chef des cérémonies, gros bonhomme en robe puce, ressemblait un peu à Soliman-Pacha. — Un vieux, rien qu'avec son takieh, assis par terre et chantant. — Jeune homme en pantalon, en petit turban, ressemble à Biery, s'est mis à la fin à pleurer à chaudes larmes.

Cela m'a semblé plus musical que ceux que nous avions vus au Caire, la voix de dessus dominant et passant à travers les hurlements. Un moment, ça a ressemblé au bruit du piston d'une machine à vapeur; d'autres fois, en fermant les yeux, à deux ou trois lions en cage et rugissant. — Vers la fin de la cérémonie, malades venant se faire marcher sur l'endroit malade par l'iman; aux petits enfants, il faisait seulement des passes avec la main et les insufflait.

Promenade dans le cimetière de Scutari. — Descendus par la grande rue. — Traversée en caïque, qui manque de sombrer à chaque lame; nous en voyons flotter à l'eau un à qui cet accident vient d'arriver, plusieurs hommes qui le montaient se sont noyés. — Vue d'un milord doré qui appartient à Sa Hautesse, chevaux enharnachés d'argent lourd.

Vendredi 15.—Tourneurs de Galata, tekeh rond, galerie autour en bas et en haut, petites lampes et lustres de verre : ça a l'air bastringue. — Iman, vieillard en robe verte. — Procession à la file, 17 derviches, ils saluent le Merab après l'avoir passé et se saluent eux-mêmes. Bientôt la ronde commence. Cela n'est pas assez vanté : chacun a une extase particulière, vous pensez aux rondes des astres, au songe de Scipion, à je ne sais pas quoi? Un jeune homme, les bras tout levés et la figure perdue de volupté; un autre qui ressemblait à un archange, avec un air d'autorité; un vieux, pointu, à barbe blanche; un de teint blanc jaune (maladie de cœur?), de même teinte morte que son bonnet de feutre. Nul étourdissement quand ils s'arrêtent. — Mouvement de leur robe qui tourne encore et les drape.

Samedi 16, visite au général Aupick, ambassadeur. — Reçu celle de M. Fauvel. — Accident arrivé à un de mes commensaux, M. de Noary, qui a laissé tomber à l'eau un sac contenant 80,000 piastres.

Dimanche 17. — Le matin Bezestain fermé aux trois quarts, les Grecs et les Arméniens et quantité de Turcs faisant dimanche. — Déjeuner dans un café avec du Rebab; le froid nous y fait

grelotter. — Le soir, dîner chez le Dr Fauvel. — MM. Danglars, Mangin, etc.

Lundi 18. — Partis le matin (après avoir attendu deux heures, à l'Hôtel d'Angleterre, avec M., Mme Constant et leur fils, le « petit femme grecque », MM. Fortier, Pélissier qui trimbale ses bottes, et Mme Navie, grosse femme arménienne, plaquée de fard et qui fait l'œil jouisseur quand on passe devant elle), Hamelin (des Andelys), Hoffmann, docteur en droit, vêtu d'un tarbouch porté sur le derrière de la tête. Nous entrons dans le Vieux Sérail par la porte de Top-Kapou (= porte du canon), longue avenue plantée; les arbres sont enguirlandés de vigne. Après avoir défait nos chaussures, nous montons dans les appartements, pièces ovales donnant sur le Bosphore. On voit naviguer à pleines voiles les vaisseaux. Aux murs, pilastres en plâtre, rideaux de mousseline; housses en perse ou en calicot, ameublement et ornementation mesquine, qui jure avec la délicieuse forme architecturale des appartements et leur position. — Galerie longue, sur le mur de laquelle gravures modernes et un tableau de Gudin. — Salles de bain en marbre blanc, robinets de cuivre (!); c'est du reste ce qu'il y a de mieux, avec une pièce du rez-de-chaussée où il y a divan et vasque au milieu.

Les jardins, compris entre les différents corps de bâtiment du Vieux Sérail, sont taillés en petits jardinets rococo. Rien ne répond moins à l'idée du jardin oriental, mais rien ne répond mieux à celle qui nous est représentée dans les gravures anciennes, où l'on voit le sultan avec l'odalisque, existence resserrée, mesquine, fardée, sans gran-

deur ni volupté; c'est enfantin et caduc, on y sent l'influence de je ne sais quel Versailles éloigné, apporté là sans doute par je ne sais quel ambassadeur en perruque, vers la fin de Louis XIV.

Les appartements sont de couleurs différentes, l'un blanc, l'autre noir, l'autre rose, etc.; dessus de cheminées en cuivre taillé à jour. — Bibliothèque dans une autre cour en face. — Collège des Icoglans; nous voyons plusieurs de ces jeunes drôles, dont la plupart serviront plus tard au sultan. — Manuscrits entassés dans une armoire. Par terre, on nous déroule une pancarte sur laquelle sont peints les portraits des sultans, affreux petits bonshommes en turban, et accroupis sur des divans.

Salle du trône : fenêtre grillée, appartement sombre. Le trône est un baldaquin destiné à renfermer un divan, admirable chose en argent doré, incrusté partout de diamants et de pierres précieuses, vrai luxe oriental s'il en fut! La bordure du baldaquin, partie comprise entre l'arc et la corniche, est ornée et terminée par des sortes de petit arcs, terminés par des sortes de glands du plus gracieux effet du monde. — Cuisines, rien de curieux. — Arsenal dans l'ancienne église Sainte-Irène. — Belle salle d'armes en dôme, voûtée, avec nefs pleines de fusils en mauvais état; au fond, à l'étage supérieur, armes anciennes et d'un prix inestimable, casques persans damasquinés, cottes de mailles, communes la plupart, grandes épées normandes à deux mains. — Sabre de Mahomet, droit, large et flexible comme une baleine, la garde recouverte d'une couverture en peau verte; tout le monde l'a prise et brandie, moi

seul excepté. — On nous montre aussi, sous verre, les clefs des villes prises par les sultans. — Vieilles espingoles à bois usé, noir, culotté, tromblons épatés, toute l'artillerie fantastique et lourde d'autrefois. — Machine-Fieschi.

Il y a aussi au Sérail un musée d'antiques : une statuette de comédien avec le masque; quelques bustes, quelques pots, deux pierres avec figures et caractères égyptiens. — Nous sortons par la porte qui donne sur la place de Sainte-Sophie. — Déjeuner dans un café pendant que le reste de la société tâche de voir la Monnaie.

Sainte-Sophie, amalgame disgracieux de bâtiments, minarets lourds; elle est repeinte en blanc et ceinte de place en place de bandes rouges. Nous entrons par une porte de la cour extérieure qui fait l'angle de la place et de la rue, à toit avancé, retroussé. A l'église même, porte de bronze latérale sur laquelle on reconnaît les marques d'une croix. Le vaisseau est d'une hauteur écrasante qui n'est surpassée que par celle du dôme couvert de mosaïque. De la galerie du premier étage, les lampes suspendues ont l'air de toucher à terre et l'on ne sait comment les hommes peuvent passer dessous. Ancienne porte murée sur le côté droit. Aux quatre coins du dôme, chérubins gigantesques. — Arcades romanes (voilà du byzantin!), feuilles de fougère. — Les dalles couvertes de nattes. — Deux drapeaux verts des deux côtés du Nimbar; à l'entrée de la mosquée petites vasques à ablutions.

Achmet, à côté de la place de l'Hippodrome, entourée d'arbres, 6 minarets. Bien plus belle d'extérieur qu'à l'intérieur, piliers lourds, énormes, cannelés en bosse, toute blanche.

Orosmane. — On dirait *Lazer*, je n'ai pu la bien voir. Dans un coin, sous des arbres, sarcophage insignifiant que l'on prétend être celui de Constantin.

Barezed. — Pigeons. — Une négresse leur a apporté à manger de la part de sa maîtresse qui est malade. — *Idem* aux hurleurs. C'était un vase d'eau que l'on devait toucher et insuffler. Comme la mosquée était pleine de monde, nous n'avons pu la voir.

Solimanieh, charmante, toute couverte de tapis, vitraux persans au fond. Çà et là une école avec son maître, qui criait et expliquait tout haut, argumentant et se répondant à lui-même. — Disciples autour, hommes couchés sur le coude et qui étudiaient. — Coffres en dépôt dans un coin, ou plutôt sur tout le côté qui est en face du Merab. Comme existence musulmane calme et studieuse, c'est ce que j'ai encore vu de mieux avec Elazar du Caire; mais ici c'est plus recueilli et plus tranquille.

Turbehs. — Sont des salons dans lesquels, sur des tapis, sont des tombeaux recouverts de cachemires magnifiques, surtout dans celui de Mahmoud, bande de mousseline sur lequel est écrit le Koran entier de sa main. (Le matin, au Seraï, dans une armoire, son admirable encrier.) Dans celui de Bajazet, on nous montre sa chemise, sa ceinture, que l'iman baise devant nous. — Turbans sur les tombeaux, avec des aigrettes. — L'appartement est toujours clair et propret, blanc et plein de lampes luisantes, inondé de jour. Autour du Sultan, sa famille, petites tombes d'enfants en grande quantité, draps de velours brodé d'or.

Turbeh de Soliman. — Allée d'arbres, plan de la Mecque, les hommes figurés par des petits clous, marchant deux à deux.

Mardi 19. — Le matin visite d'un tourneur, le beau jeune homme qui tourne avec une expression si navrante de volupté mystique. Il nous dit que tous, dans son ordre, boivent, quelques-uns s'en font mal; il n'éprouve nullement de vision béate, mais seulement demande à Dieu la rémission de ses péchés; le Diable ne peut entrer en eux quand ils tournent ainsi. L'apprentissage dure de vingt à quarante jours, ils s'exercent sur un disque posé sur un pivot. Selon lui, la corruption est maintenant à son maximum, autour de lui il ne voit que p..... : « Qu'est-ce que fait un Turc? Il prend une femme, la b... trois jours; puis il voit un jeune garçon, lui soulève son bonnet, le prend chez lui et quitte la femme, qui se fait ... par le jeune garçon!!! » L'ordre des tourneurs me paraît très tolérant : la véritable Mekke, selon eux, est dans le cœur; ils ne refusent aucune explication ni communication avec les giaours. Selon ce derviche, le nombre des pèlerins diminue sensiblement et les mosquées deviennent vides.

Le soir, nous avons été encore une fois les voir tourner; même chose que la fois précédente. Ce n'est pas devant le Merab qu'ils saluent, mais devant la chaise de l'iman, et c'est eux-mêmes qu'ils saluent. Chacun part les bras croisés sur la poitrine, fait quelques tours, puis les détend. (Notre ami est capable de tourner les bras croisés six heures de suite.) Ils tournent sur le pied gauche, le droit envahissant par-dessus, la pointe du droit décrivant, pendant que le gauche tourne,

un demi-cercle pour aller rejoindre celui-ci. Ces derviches sont mariés, quelques-uns exercent des métiers. Ils sont à peu près 300 en tout, dans l'Empire ottoman. — Bruit de leurs mains tombant toutes ensemble par terre lorsqu'ils s'agenouillent.

A 6 heures et demie du soir, dîner turc. Mme Constant à ma droite, en robe de soie, sentant le cold cream, charmante et mangeant très résolument avec ses doigts; M. Constant s'empiffre gaiement et M. Fortier silencieusement; M. Kosielski à ma gauche. Après le dîner, *Robert le Diable* dans la loge de M. Constant; à côté de son épouse, je hume son essence de mousseline et son linge blanc. Drôle de ville que celle-ci, où l'on sort des tourneurs pour aller à l'opéra! les deux mondes sont encore à peu près mêlés, mais le nouveau l'emporte; même dans Stamboul, le costume européen domine, pour les hommes seulement, il est vrai!

Mercredi. — Le matin, course au Bezestain, où nous achetons des bouquins, des pipes. Quoiqu'il soit ouvert, le Bezestain, en fait d'antiquités, me paraît assez maigre; il y a beaucoup de gibernes dorées et de sabres modernes. Acheté des lanternes turques, dont les vendeurs sont auprès de la Sulimanieh. Dans la cour de la mosquée, dispute de femmes nègres et de cawas; une surtout, grande, à la peau nubienne, les joues coupées longitudinalement de coups de couteau, criait en montrant ses dents blanches et gesticulait avec ses grandes manches. Manteau couleur tabac d'Espagne.

Jeudi. — Promenade autour des murailles de Constantinople, avec M. Kosielski qui nous rejoint sur le pont de Mahmoud; nous prenons des che-

vaux au bout du pont. — Traversé le Phanar, grande arcade, sous laquelle on passe. — Maison à mâchicoulis.

Balata. — Quartier juif. — Le grand cimetière de Stamboul, immense; on n'en finit plus; infinité de tombes et de cyprès. Nos chevaux passent à travers et dessus. — Pelouse jonchée de tombeaux grecs, les Phanariotes sont là, les descendants des Comnène et des Paléologue. — Église Boulougli (des poissons) : des femmes embrassent à la porte un Saint Nicolas, la place de tous les baisers a sali en noir le panneau; vendeurs de cierges en quantité. On nous montre une fontaine vers laquelle on descend par plusieurs marches et qui se trouve dans une petite chapelle souterraine; l'eau est tellement claire que nous croyons d'abord qu'il n'y en a pas, c'est quand elle s'est ridée que nous nous en sommes aperçus. On nous conte la légende suivante : un marin, en mer, vint à mourir; avant de mourir il fit promettre au capitaine de la barque de porter son corps à cette église et de lui en faire faire trois fois le tour. Le capitaine exécuta sa promesse, le mort ressuscita et resta dans le couvent. Le bruit de ce miracle vint jusqu'en Angleterre où quelqu'un, en doutant, se mit en route pour aller voir le ressuscité; il le trouva qui faisait frire des poissons à côté de la fontaine, il ne voulut pas croire au miracle et dit : « Je ne croirai pas plus ce que vous me dites que je ne crois que ces poissons frits puissent renager ». Ce qui fut dit se fit, ils sautèrent de la poêle dans l'eau et se remirent à nager. En effet nous voyons circuler dans l'eau d'imperceptibles petits poissons.

Les murailles de Constantinople sont couvertes

de lierres par places. — Trois enceintes. — Tours carrées avec des ronces, des arbustes, toute la prodigalité des ruines. Les murs de Constantinople ne sont pas assez vantés, c'est énorme! Nous passons devant la Porte Dorée, murée, et le château des Sept-Tours, nous arrivons devant la mer agitée et qui rebondit. Au pied du mur, à notre gauche, boucherie en bois sur pilotis, odeur infecte se mêlant à celle des flots, grand vent, quantité de chiens qui rôdent par là; des oiseaux de proie voltigent, poussent des cris, tournoient, s'abattent sur les flots. — Revenu à travers tout Stamboul : maisons en bois, coins avec de la verdure, moucharabiehs, fenêtres grillées partout; la vie turque grouillante et tranquille. Ça me rappelle, comme à Smyrne, le moyen âge chez nous.

Aqueduc de Valens, haut, orné de lierres, traverse Stamboul en large; les maisons sont là, en bas, écrasées par lui. Nous revenons au bout du pont de Mahmoud et nous allons chez le peintre persan, qui nous montre plusieurs couvertures de livres, des boîtes et des encriers. Khan persan : tapis de feutre sur lesquels ils sont assis, narguilehs en bois rouge sculptés; intérieur sombre, plein de fumée, les Persans avec leur haut bonnet pointu et leur nez recourbé. Je ne retrouve pas la figure ronde, les yeux sortis et les énormes sourcils des images persanes. Tous leurs chevaux (sur les peintures) ont les jambes très minces, la croupe et le ventre énormes, le corps en cylindre. Nous retraversons le pont de Mahmoud et remontons par les quartiers *brocs* de Galata; la nuit est presque venue, nous ne voyons aucun drôle sur les portes.

Vendredi 22. — Nous allons à bord de la petite

goélette anglaise voir le sauvetage des écus de M. de Noary; il nous donne à tâter son pouls, qui bat très fort pendant que l'on fait les préparatifs du sauvetage. — Casque de l'homme effrayant, ça a l'air d'une énorme bête marine fantastique, tenant le milieu entre l'ours et le phoque, surtout lorsqu'on l'a hissé hors de l'eau et qu'il se débattait entre le canot russe et la goélette.

Nous prenons un caïque à deux rameurs vêtus de chemises de soie (le premier en face de nous, suant à grosses gouttes, figure d'un officier d'armée d'Afrique), et nous remontons la Corne-d'Or. Après le pont de Mahmoud, flotte turque, vaisseaux désarmés, figures de lions et d'aigles à la proue. — Amirauté. — A gauche, Balata, casemate pour les canaux; Eyub, mosquée enfoncée dans les bois, cimetière. La Corne-d'Or décrit une courbe : barrières dans l'eau; le fleuve (réunion du Cydarès et du Barbéris) se rétrécit, prairies, kiosques de pachas, grandes herbes sur l'herbe, place de verdure où l'on descend, arbres à mi-côte; avant eux cimetière juif, plus loin palais du Sultan. — Femmes dans des carrosses dorés, pâleur naturelle sous leur voile ou donnée plutôt par leur voile même (?); à travers leurs voiles, les bagues de leurs mains, les diamants de leur front. Comme leurs yeux brillent! Quand on les regarde longtemps, cela n'excite pas, impressionne, elles finissent par avoir l'air de fantômes couchés là comme sur des divans; le divan suit l'Oriental partout. Aux côtés des voitures arrêtées, musiciens qui jouent de différentes espèces de guitares aiguës et de flûte, accroupis par terre, Levantins à l'européenne : c'est un air vif et toujours le même. —

Affreuses guimbardes soi-disant européennes. — Nous fumons un narguileh près d'une tente d'où s'exhale une violente odeur de raki.

C'est bien en ces lieux que l'on vivrait avec l'odalisque ravie. Cette foule de femmes voilées, muettes, avec leurs grands yeux qui vous regardent, tout ce monde inconnu, qui vous est si étranger, enfants et jeunes gens à cheval, courant au galop, vous donnent une tristesse rêveuse, empoignante; nous revenons à Constantinople sans ouvrir la bouche, le brouillard descend sur les mâts, sur les minarets, sur la mer.

Descendus au bout du pont de Mahmoud, nous remontons par le petit champ des morts de Péra : une baraque en bois, noir, dedans; poules qui picorent à l'entour; autre maison au bout du champ des morts, drapée de feuillage.

Dîner mauvais chez Schefer. — Manuscrits persans et arabes : vignettes moyen âge, reliure peinte ressemblant à J. de Bruges; manuscrit sur l'art militaire, bonshommes à cheval (auxquels quelque enfant a fait une barbe avec de l'encre) qui s'exercent à la lance au sabre, lances à feu, feu grégeois.

Samedi 23. — Resté toute la journée à l'hôtel, à écrire des lettres et à prendre des notes. — Bain à Péra : petit masseur à figure de cheval (Maurepas, Mme de Radepont, Mme Rampal), yeux noirs, vifs, impudents, places de cheveux chauves, cicatrices de teigne. — Le soir, au dîner, champagne bu à propos de la guerre déclarée par la Prusse à l'Autriche; discussion littéraire avec M. Fortier, à propos de Chateaubriand et de Lamartine. — M. de Noary est comme une âme en

peine dans l'hôtel. Son mot, hier, quand on a cru que le sac était retrouvé : « Eh bien, ils n'auront pas été longtemps à retrouver leur argent ».

Mercredi 27. — Course à Thérapia, visite au général Aupick. — Par les hauteurs, terrains plats, avec de légères ondulations, cela ressemble un peu à certaines landes de la Bretagne ; à gauche les plaines de Daoud-Pacha ; à droite le Bosphore ; bientôt, en face de nous, la mer Noire. Nous tournons à droite et descendons vers le Bosphore ; conacs en bois peints en gris, au bord de l'eau. — Le général en robe de chambre à collet et parements de velours ; M. de Saalgi, Édouard Delessert. — Promenade dans le jardin de l'ambassade. — Nous revenons par le même chemin, avec de grands temps de galop, à la nuit tombante. — Apostoli notre drogman.

Jeudi 28. — Re-visite au Sérail et aux mosquées. Dans le Vieux Sérail, revu avec plaisir la pièce du rez-de-chaussée avec ses jets d'eau ; entre les fenêtres et dans les enfoncements de la muraille, étagères pour mettre des pots de fleurs. — Aux alentours la salle du trône, le nain, costumé à l'européenne et quelques anciens eunuques blancs, figures de vieilles femmes ridées, proprement habillés, chaînes d'or sur leurs gilets, pantalons larges à l'européenne, à plis ; par-dessus des pelisses ; un à figure carrée, mâchoire large par le bas, jouant avec le nain du sultan. La vue d'un eunuque blanc fait une impression désagréable, nerveusement parlant, c'est un singulier produit, on ne peut détacher ses yeux de dessus eux, la vue des eunuques noirs ne m'a jamais causé rien de semblable. — La salle du trône, entourée de porcelaine

bleue à partir du milieu, c'est comme une longue plinthe qui règne. — Dans l'arsenal, formidables timbales des janissaires, couvertes de peau; ça ressemble à des cuves à lessive; épées à deux mains, du temps des croisades; piques terminées par une sorte de khandjiar à deux branches; pointes de fers de flèches, à dards rentrants articulés. Quand on voulait retirer le trait de la blessure, les deux pointes rentrées s'écartaient d'elles-mêmes, il fallait tout déchirer. Je manie le sabre de Mahmoud, il me paraît horriblement lourd; celui d'Eyub moins long, plus commode, d'une largeur effrayante, bien en main et terminé en glaive, mêmement recouvert d'une peau verte. Je vois une très belle cotte de maille, flexible et souple comme de la flanelle; en effet, c'étaient les gilets de santé d'alors. — Dans Sainte-Sophie, je ne vois rien de nouveau, je reste longtemps à regarder les arcs, deux rangées; beaucoup de fenêtres en haut, la plus grande partie de la lumière tombe d'en haut; les chérubins sont sans tête, c'est une réunion d'ailes. Pour les ablutions, vases énormes de chaque côté en entrant, fermés comme d'énormes cruches, très ventrues. — Dans le turbeh d'Achmet et de Soliman, longue inscription en caractères blancs sur porcelaine bleue, qui court tout autour; rien n'est propre et gai comme les turbehs. Dans la mosquée d'Achmet, Stéphany va parler à des gens qui écrivent, à droite en entrant, et lit quelques lettres de l'alphabet. Dans la Solimanieh, nous ne voyons pas de docteurs professant comme la première fois; en revanche, des femmes qui font leurs prières et prosternations à la manière des hommes. — Nous retournons voir les

derviches de Scutari, l'iman monte sur le corps d'enfants de 4 à 5 ans; on passe, sous le souffle des derviches, des vêtements de malades. — Beauté pontificale du fils de l'iman, qui ne se fatigue pas. — Un derviche déguenillé, nu-tête, moins de férocité que la première fois? — Le soir, dîner à l'Hôtel d'Angleterre, chez M. de Saulcy.

Vendredi 29. — Vu le Sultan à son entrée dans la mosquée de Fondoukli; la place devant la mosquée encombrée de chevaux et d'officiers étranglés dans des redingotes. Il faut encore plusieurs générations pour qu'ils s'y habituent. Nous étions au bord de l'eau, à côté d'un mur en ruines. — Femmes; on a voulu nous faire déloger pour que nous ne restions pas avec elles, elles sont venues de notre côté trouvant que la place était plus commode pour voir, les cawas n'ont pu les faire s'en aller de là. Le canon des forts a annoncé le Sultan. — Premier caïque, portant deux pachas à genoux, tournés vers le second où était Sa Hautesse; caïques blancs bordés d'un ruban d'or, tendelet à l'arrière, rampe d'argent à celui du Sultan. — Il a l'air profondément ennuyé, petit jeune homme pâle, à barbe noire, nous a regardés fixement, tournant la tête à droite. — Manière particulière de ramer de ses caidjis : ils se lèvent et saluent, tout en ramant; les boules du premier bras de levier de l'aviron m'ont paru moins grosses que celles des caïques ordinaires.

Danses des jeunes garçons dans un café de Galata. Dans une petite chambre, trois jeunes imbéciles, en habits grecs surchargés de broderies, se contorsionnent sans verve; un seul, noir, commun, mais vigoureux et à très belle cheve-

lure, dont les anneaux tombant me rappellent ceux des perruques Louis XIV : c'est, comme danse, un souvenir lointain des danses d'Égypte. En somme, ce fut pour nous une des plus affreuses journées de notre voyage.

Autre excursion à Galata, chez une vieille femme. Ameublement de quartiers maritimes, une caricature sur Louis-Philippe; négresses dégoûtantes, en robe européenne noire, trouée; une énorme, qui était au bain et qui arrive couverte de fourrures. Mais dans une chambre plus propre et mieux meublée était enfermée Rosa, fille de la maîtresse de la maison, blanche, châtaine, avec de la dentelle dans les cheveux, à l'espagnole, casaquin de soie noire qui lui serrait la taille. — Les rues de Galata sont profondes comme mœurs et couleur : lumière noire, ruelles sales, fenêtres donnant sur des arrière-cours d'où sort le son aigre d'une mandoline ou d'un violon; çà et là, à la fenêtre ou sur le seuil de la porte, une sale mine de p....., habillée à l'européenne et coiffée à la grecque; envahissement de la gravure polissonne des Héloïse et des Abeilard. L'émancipation de la femme en Orient entrerait-elle par le chic Faublas? — Importance du ballet. — Dans cent ans le harem sera aboli en Orient, l'exemple des femmes européennes est contagieux, un de ces jours elles vont se mettre à lire des romans. Adieu la tranquillité turque! tout craque de vétusté, partout.

Samedi 30. — Adieux à la bande Saulcy, à bord du *Lloyd.*

Dimanche 1er. — Visite chez Artim-bey, à Kouroutschermé. — Les maisons arméniennes peintes de couleur sombre, grises, noires, ou brun tabac;

intérieurs tristes quoique grands. On a je ne sais quelle contrainte sur les épaules. Artim nous reconduit jusqu'à la maison qu'il fait réparer : petite cour entourée de murs, serre au fond.

Lundi 2. — Visite chez Antonia. — Arméniennes où plutôt Grecques. — « Piccolo, μεγαλω », peur de ma barbe, gestes enfantins en se cachant sous sa pelisse de fourrure. — La mienne, dents découvertes et nez écrasé par le bout, corsage noir, poitrine très belle couverte de s..... sur le sein et au cou. L'homme qui fait des s..... à une p..... va de pair avec celui qui écrit son nom avec un diamant sur les vitres d'auberge. — Lithographies de l'histoire d'Héloïse et d'Abeilard sur les murs.

Mardi 3. — Rencontré Fagnart dans la rue, en sortant de chez M. Cadalvene. Le soir, au théâtre, ballet du *Triomphe de l'amour :* Dieu Pan en culotte avec des bretelles, cancan effréné de ces dames, admiration naïve du public. — Le major X et le petit secrétaire de Kosielski. — Térésa, grosse, couverte de bagues. Pourquoi ses protestations de fidélité à son amant et son dégoût de l'argent m'ont-ils tellement révolté que je suis rentré chez moi avec la mort dans l'âme ?

Mercredi 4. — Sorti seul avec Stéphany, par les hauteurs de Péra, et passé devant le grand champ. Froid, vent. Nous tournons à gauche et nous descendons à travers champs, nous remontons et redescendons, landes, rien. Au fond, à gauche, Constantinople. Dans les gorges, à l'abri du vent, il fait chaud. Tout à coup nous nous trouvons aux Eaux douces d'Europe; un berger bulgare faisait paître ses moutons sur la pelouse où vien-

nent l'été les harabas chargés de femmes, il n'y avait personne, les feuilles jaunies des platanes tombaient à terre. — Douceur des jours d'hiver, quand le froid se repose. — Nous longeons quelque temps le bord de la petite rivière, puis Eyub, mosquée au milieu d'un cimetière planté comme un jardin, plusieurs tombes dorées. — Quartier du coin jaune, Sari-eivah; interminable Balata, sale, noir honteux. Aussitôt qu'on entre dans le Phanar, la rue devient plus propre, maisons à mâchicoulis, aspect boutonné et sévère. Nous passons le pont de Mahmoud et rentrons par le petit champ.

Jeudi. — Promenade aux environs de Scutari. Nous montons la grande rue, nous passons au milieu du grand champ, des soldats allaient sous les cyprès et sur les tombes se livrer à l'amour avec une fille. — Beau jour d'hiver. Nous laissons aller nos chevaux dans la campagne; çà et là un carré de terre labouré, deux ou trois tentes noires, à l'horizon le Gigant. — Un vallon vert; au fond, un carrosse doré qui passe tout seul, un cimetière juif, tombes à plat. Nous retombons au bord du Bosphore.

Vendredi. — Avec Stéphany, aux Eaux douces d'Asie. — Le Sultan passe devant nous pour se rendre à Scutari. — Le vent vient de la mer Noire, beaucoup de navires, les voiles blanches toutes déployées. — A Orta-Reuil ou Arnaüt-Reuil, il y a un cimetière juste au bord de l'eau; des pêcheurs étaient là avec leurs barques; grands filets qui séchaient accrochés aux cyprès, tendus en long; cela faisait draperie avec de grands plis, occasionnés par les câbles du filet; le soleil der-

rière, ce qui faisait que les tombes et les arbres vus à travers les mailles, étaient comme à travers une gaze brune. Plus loin, d'autres filets étaient couchés sur les tombes; les stèles, çà et là, les levaient en vagues. — Abordés aux Eaux douces : ancien kiosque du Sultan, pourri et qui tombe dans l'eau; jolie petite fontaine carrée, soldats à un corps de garde. Que de corps de garde et de casernes à Constantinople! Nous passons dans un champ où Stéphany demande la route à des femmes grecques qui jardinent, chemin boueux, pelouse entourée de montagnes, grands arbres au pied. — Café, Stéphany joue une espèce de partie de trictrac avec des dames jaunes et noires. — Nous revenons par le même chemin; au pied de la fontaine un chien me caresse. — Revenus très vite à Constantinople. — A Top-Hana, rencontré une pipe qu'on ne veut pas me vendre. — Le soir, dîner à l'ambassade, chez le général Aupick.

Samedi. — Resté à l'hôtel toute la journée.

Dimanche 8. — Visite à Fagniart, qui demeure sur le petit champ des morts de Péra. Je descends le champ des morts et je m'enfonce au hasard dans le quartier de Saint-Dimitri : une longue rue où coule un ruisseau sur de la boue, un côté de la rue bordé par un mur de planches, marchands de tabacs, cafés grecs où l'on est enfermé en fumant des pipes, à la chaleur d'un mangal qui brûle; sur un trottoir en terre, une vieille négresse qui demande l'aumône. Je monte par une rue très escarpée, campagne, herbe rase, grand vent, une caserne avec des casemates en corps de logis avancés. Je monte sur la hauteur et je vois Constantinople, qui me paraît démesuré

mais sans me pouvoir rendre compte de la position où je suis. Je redescends une rue moitié à escaliers et moitié en pente, maisons peintes en noir, avancées sur la rue, dames endimanchées qui reviennent de vêpres ou vont faire des visites, moitié à l'européenne, moitié à la grecque. Je me perds dans les rues et parmi tout ce monde; étourdissement de toutes ces figures qui passent devant moi, je m'en vais récitaillant des vers, je me retrouve au bas du petit champ, je le quitte et passe par-devant le pont de Mahmoud, tout le bas de Galata et Top-Hana; rentré éreinté. — Reçu la visite de M. de Margabel, premier secrétaire de l'ambassade. — Le soir, soirée de l'ambassade, exhibition de messieurs et de dames de la localité.

Lundi 9. — Parti avec Stéphany, le matin à 8 heures, pour Belgrade. Landes nues, chemins pleins de boue, typhons. Nous laissons le chemin de Thérapia à droite. Au milieu de la boue, dans une montée, un carrosse embourbé, avec le pauvre petit cheval maigre qui suait et le conducteur à pied. — Descente, pelouse, un bouquet de platanes fort beaux, feuilles toutes jaunes. — Boviou-Kideneh au bord de l'eau, la petite rade pleine de navires avec leurs voiles blanches. Je fais quelques tours à pied sur le quai pour me réchauffer les pieds. — Déjeuner dans un hôtel, le second en arrivant près d'un ship chandler. — Nous remontons à cheval, belle route, prairie, arbre; aqueduc de Belgrade : a l'air tout neuf et n'est beau que de loin... et de près, à cause de la vue qu'on a de là. — Bains de Mahmoud. — Course dans la forêt, beaucoup de chênes, aspect de forêt européenne; j'arrive à une

place où les arbres cessent, vue de la mer Noire qui est bleue; nous redescendons la forêt.

Belgrade, petit village à mi-côte, devant une grande prairie plantée. Que cela doit être charmant en été, mon Dieu! — Quelques maisons brûlées s'écroulent. — Stéphany prend un guide dans un café grec, il nous mène voir trois ou quatre réservoirs : ce sont de grands lacs à sec maintenant et qui font prairie, compris entre des collines couvertes de bois. — A l'extrémité du réservoir, un mur énorme pour soutenir le poids des eaux, maçons grecs qui réparaient le dernier que nous avons vu. — Fondrières où nos chevaux enfoncent jusqu'au jarret. — Nous repassons sous l'aqueduc de Belgrade : de dessous l'arche et encadrées par elle, deux grandes pentes qui descendent en vallons à plans successifs; au fond la mer, bleu ardoise; les pentes rousses, couleur vin de Chypre foncé, tabac brun, avec des bouquets violets par places, comme seraient de grands massifs de bruyères; c'est un paysage vigoureux et plein de largeur.

Bulgarie?... Thrace... Nous rencontrons des Bulgares, les jambes entortillées de cordes. — Temps de galop à travers les flaques d'eau et la boue; le soleil se couche et m'aveugle, le galop et le froid me font pleurer, le ciel fond bleu cru, nuages bruns et noirs, entassés à ma droite les uns par-dessus les autres, longues bandes d'or horizontales qui leur font bordure rectiligne. Mon cheval m'emporte, j'arrive au haut d'une montée et je le lâche, un chien lui fait peur, je suis obligé de le tourner contre un haut bord de la route pour l'arrêter, la nuit vient. Rentrée à Péra, tou-

jours difficile et ennuyeuse, à cause de ce long pavé troué qui n'en finit. En passant devant la caserne qui est près le grand champ, gueulade du soir des soldats qui saluent le Sultan. La première fois que j'ai entendu cela, c'est à Jérusalem.

Mardi. — Resté à l'hôtel, visite de M. de Margabel dans l'après-midi. J'ai mal aux reins et aux cuisses des soubresauts et du galop de mon cheval d'hier.

Mercredi. — Resté à la maison, reçu la visite d'Artim-bey, qui vient avec un pappas de ses parents, plus libéral que lui et dont il contient les excentricités politiques.

Jeudi 12, anniversaire de ma naissance. — A 5 heures je pars, monte en caïque avec Kosielski, et son domestique avec Stéphany me suit dans un autre. La neige couvre les maisons de Scutari et de Constantinople, ça fait des petits dés blancs. Dans les villages, sentiers glissants, il a gelé par-dessus; nos chevaux bronchent, nous allons d'abord au trot, puis au pas. Une fois arrivés aux Eaux douces d'Asie, nous prenons dans la montagne. — Longs mouvements de terrain, vagues blanches de terre, du vent, personne; çà et là, sur la neige, pattes de gibier. — Nous arrivons devant une espèce de maison que l'on bâtit, sorte de khan et de ferme; des ouvriers travaillent aux fenêtres, nous passons. Quelquefois la route, contournant en creux une colline, fait comme la moitié d'un grand cirque; au galop là-dessus, le bruit des pieds des chevaux est amorti par la neige. — Ferme des Lazaristes. — Un peu plus loin nous nous perdons; sur l'indication de bergers bulgares, plus ours qu'hommes, nous pi-

quons dans la direction de la ferme polonaise, nous descendons une pente horriblement inclinée; sans les broussailles nous glisserions comme une tuile : c'est tout ce que nous pouvons faire que de n'être pas écrasés par nos chevaux qui se laissent aller sur les pieds de derrière. — Petits cours d'eau sous des chênes rabougris couverts de neige, quelques bruyères, flaques d'eau gelées dans les fondrières, mais le plus souvent pelouse de neige. La lumière blanche et froide a l'air d'être factice, notre souroudji slave chante dans les intervalles du galop, Kosielski se rappelle la Pologne, et moi je pense à la Tartarie, au Thibet, aux grands voyages d'Asie. — Arrivés à la ferme vers 1 heure et demie : un chevreuil égorgé suspendu à la porte à un poteau, Polonais chauve, un jeune homme à cravate rouge et en blouse, du feu dans la cheminée de plâtre; aux murs, lithographies dans le goût Devéria, représentant les Polonais en Angleterre, scène de cottage, départ des Polonais pour la Sibérie, etc. — Silence de la ferme entourée de neige. — Me chauffant à cette cheminée, il m'est revenu en mémoire le souvenir de jours d'hiver où j'allais avec mon père chez des malades à la campagne. — Nous mangeons un morceau de viande et des pommes de terre.

A 3 heures repartis, on accroche à grand'peine le chevreuil au cheval du souroudji. — En revenant, la route descend presque toujours. — Grand trot soutenu, relevé de temps de galop; je tiens la tête de mon cheval au bout de mon bras, nous passons comme des fous la prairie des Eaux douces. A Randilih, pas de caïque! nous reprenons le pavé. Trot rapide; Kosielski lance son

cheval sur les chiens, qu'il fait hurler à coups de fouet; nous traversons les villages, nous tournons les rues, la course ne se ralentit pas, au contraire. Passivité du domestique de Kosielski qui me suit immédiatement. — Le soleil se couche rouge, la nuit tombe quand nous rentrons dans Scutari; nous sommes gris de boue, à la figure et sur nos habits nous en avons des étoiles, nos chevaux sont noirs. Nous passons le Bosphore agité, il faut se bien tenir. Je m'estime heureux de ne m'être pas noyé en caïque, pendant que j'étais à Constantinople. — Clair de lune sur les flots. — Nous rentrons vers 6 heures du soir.

Vendredi. — Adieux à MM. Fauvel, Cadalvène, etc. — Oscar, Marinitch et Fagniart dînent avec nous. — La veille et l'avant-veille, visite chez Mme Fenez, maigre, yeux noirs, ressemble un peu à Heinefelter.

Samedi. — Fait les paquets, dîner à l'ambassade.

Dimanche. — Adieux à tout le monde. De Noary est revenu. — M. Martin, architecte, et son compagnon Suédois. — Kosielski et M. Hamelin nous reconduisent à bord du vapeur.

Adieux à Kosielski et de lui. Quand nous reverrons-nous? Nous reverrons-nous? et qu'est-ce qui se passera d'ici-là?

M. Javal, Blanche Delalande.

Lundi, beau temps.

Mardi matin, débarqué à Smyrne, visite à MM. Racord, Camescasse, Pichon.

Mercredi, gros temps le matin. Vers midi, doublé le promontoire Sunium. — Colonnade à colonne. — La côte grise, violette, sèche, sans arbres ni

végétation, du rocher seulement (la veille au soir passé devant Chio, les terrains étaient noirs et les montagnes couvertes de nuages). — L'Acropole d'Athènes seule brillait en blanc au soleil, Égine à gauche, Salamine en face, Pausilippe derrière l'Acropole. — La frégate *la Pandore* et le brick *le Mercure* pavoisés pour la fête de Saint-Nicolas. — Shakos de cérémonie des marins russes. — Joie de me trouver à Athènes. — En Grèce!... Mais j'y dois rester trop peu de temps.

Ah! comme j'étais triste, l'autre jour dimanche, en passant dans la cour de la mosquée de Top-Hana! Adieu, mosquées! adieu, femmes voilées! adieu, bons Turcs dans les cafés!...

Au Pirée, jeudi, 19 décembre.

ATHÈNES

ET ENVIRONS D'ATHÈNES

ATHÈNES

ET ENVIRONS D'ATHÈNES.

D'ATHÈNES À ÉLEUSIS.

ELEUSIS[1]. — Aujourd'hui, *mercredi 25 décembre*, jour de Noël, nous sommes partis d'Athènes à 8 heures du matin pour Éleusis (Lepsina).

La route laisse celle du Pirée à gauche et entre dans un bois d'oliviers. Un ciel bleu ardoise foncé, fait de couches épaisses les unes sur les autres, avec des éclaircies d'azur, paraissait par grands morceaux entre la verdure vert gris des oliviers. De l'eau à côté de la route et dans des carrés de terre cultivés, entre les pieds des arbres; de petits courants passent sous leur vieux tronc déchiqueté. A gauche le Jardin botanique. Successivement nous passons sur trois ponts, trois branches du Céphise; le lit principal est, selon

[1] Voir *Correspondance*, II, p. 27.

Aldenhoven, plus à droite et bu par les irrigations des jardins. Où est le fameux pont où les gars d'Athènes venaient engueuler les femmes se rendant aux Mystères? Si mes souvenirs ne me trompent, il y avait un bois de lauriers-roses à côté, dans lequel les gens se cachaient; sur toute la route je n'ai pas vu un seul laurier-rose? Après le bois d'oliviers, le sol est inculte, on ne rencontre que quelques petits bouquets épineux et que des bruyères, beaucoup de pierres. Les montagnes entourant toute la plaine d'Athènes me paraissent ainsi : elles sont grises à leur sommet et sans végétation. Au bout de la plaine, on monte. — Défilé du Gaidarion. — La montée est assez longue, la roche paraît sous la route, on descend.

Vue charmante de la mer : le golfe de Lepsina, pris entre les montagnes, a l'air d'un lac, on ne sait de quel côté en est l'ouverture. La route descend tout droit en face, comme si elle allait se jeter dans la mer. Pentes douces de terrain à gauche; à droite, dans le rocher (à la place de Vénus Phile?) [Aldenhoven], sont taillées plusieurs excavations, la plupart ovales par le haut, un pied de hauteur environ, quelques-unes quadrilatérales et qui semblent destinées à recevoir des statuettes et des tableaux. Nous rencontrons un troupeau de moutons : les bergers portent dans leurs bras de petits agneaux qui ne peuvent marcher; les hommes sont couverts de ces grands cabans en laine blanche et à long poil, et ont à la main de longs bâtons recourbés en croc; chevelures fournies, bouclées, tombant sur les épaules au hasard; la laine des moutons est très blanche et paraît fine. Au premier plan, le troupeau; à

gauche, mouvement de terrain doux, remontant vers les montagnes; à droite, la roche couleur de lichen verdâtre çà et là sur elle, et des cailloux; au deuxième plan, la route descendant, puis la mer fuyant au large des deux côtés et fermée à l'horizon par les montagnes.

Tout à coup, au bas de la pente, on tourne à droite, les rochers sont taillés en ligne droite, on a fait la route à même : c'est l'ancienne voie incontestablement. Le chemin passe entre la mer et les lacs Rheïti, un pont vous fait passer sur la petite rigole qui les unit. Les lacs Rheïti ressemblent aux criques faites par la marée. On dit les lacs; je n'en vois qu'un ou plutôt comme serait un marécage inondé.

Plaine de Thria. Au fond de la plaine, à droite, le village de Mandra, maintenant éclairé par le soleil : on n'y parle point grec, mais albanais. Route plate, monte insensiblement jusqu'au village de Lepsina. A l'entrée du pays, un puits antique : grand disque de pierres, rassemblées en guise de dallage et s'élevant jusqu'au point central, comme qui dirait le moyeu où est le puits même, c'est-à-dire le trou. Couleur verte des pierres à l'intérieur. Le fond de l'eau est ridé en demi-cercles continuels, par une grosse goutte d'eau qui tombe d'entre les pierres 5 ou 6 pouces plus haut.

Le village est composé de quelques petites maisons, baraques basses, à toit. Nous déjeunons dans un café où nous sommes servis par un jeune homme à nez droit, un peu épais du haut, joli col, cheveux bruns, tournure élégante sous son manteau blanc.

Nous montons la colline qui domine Lepsina (où était l'acropole?); de là, nous voyons, à une portée de carabine, le petit môle de Lepsina en croissant. Le ciel est blanc grisâtre sale, un moulin à notre droite.

Tout le village encombré dans sa partie Ouest par des fûts de colonnes cannelées en marbre blanc.

Près l'église de Hagios Zacharios, médaillon colossal, avec arabesques, contenant le buste décapité d'un homme cuirassé : le travail est lourd; c'est plus décadent encore que les bustes de plafond de Baalbek. Dans l'église, qui a plutôt l'air d'un four et où il n'y a de sacerdotal qu'une veilleuse dans un coin : deux statues très drapées, debout, sans tête ni pieds; une tête romaine d'homme, chevelure séparée et poussée par le vent, ainsi que la barbe, d'un travail lourdaud.

Dans les environs d'Éleusis et dans Éleusis, nous ramassons au bout de nos bâtons beaucoup de cornes de chèvres; elles sont droites et ondées; toutes sont creuses.

Du haut de la colline d'Éleusis, en se tournant vers le Sud, vers la mer, l'ouverture du golfe est en face de vous, petite et comme un défilé; en se tournant vers le Nord, on a la plaine de Thria au fond, en face une ligne épaisse d'un vert gris, au pied des montagnes qui sont grises piquées de points de noir et blanchissant de ton en se rapprochant des sommets. De grandes plaques pâles, faites par les lumières passant entre les nuages; ailleurs, c'est comme de grandes voiles noires tombées par terre, ombres des nuages; l'ensemble est très assis, très doux, d'une beauté paisible.

A mesure que l'on s'avance dans cette plaine et qu'on laisse Éleusis derrière soi pour se rapprocher de la montagne qui nous sépare de la plaine d'Athènes, le caractère du paysage grandit; ces montagnes, que l'on souhaitait plus hautes, s'élèvent et cette plaine, que l'on voulait plus étendue, s'élargit.

En revenant, nous rencontrons dans la montagne un troupeau de chèvres, quelques chiens aboient après nous. En passant un pont, nous causions de ceux de la campagne de Rome.

Rencontré près le Jardin botanique, deux amazones. — Les paysannes d'Éleusis ont par-dessus leur jupe une sorte de paletot avec des broderies carrées sur les côtés; c'est, du reste, à décrire d'une façon plus explicite. — Petite fille couverte de gros vêtements blancs, se tenant près de la fontaine.

D'ATHÈNES À MARATHON.

La route prend derrière le palais du roi, on laisse le Lycobettus à droite, et jusqu'à Céphissia on monte. Nous n'y voyions guère, enfermés que nous étions dans la voiture, étant d'ailleurs partis à la nuit, la pluie tombant et le vent soufflant. En fait d'horizon, je vois la manche découpée du cocher qui fouette ses rosses. A ma gauche, quand le jour se lève, de grands mouvements de terrain, plats, verts, lignes se succédant; au fond, une montagne.

Au village de Céphissia, nous changeons de

chevaux. D'abord un bois d'oliviers, puis une lande, un bois de sapins, le village Apasso Samati, la route va entre un mur et un ravin, une plaine.

On commence à gravir le Pentélique. — Petits bois verts, sapinettes, caroubiers, et un arbuste à feuilles ressemblant assez à celles du laurier ou du pêcher, et dont les branches, lavées par la pluie, sont rouges et luisent comme de l'acajou verni. Les marbres blancs, blanchis par les pluies, sonnent sous les pieds de nos chevaux, qui descendent avec précaution. La plaine de Marathon paraît tout d'un coup, comme au fond d'un entonnoir; à mesure qu'on descend, elle s'étend à gauche vers la mer, et elle recule devant vous. Là, dans le bois, au milieu de la montagne, nous avons rencontré sept ou huit chevaux tout seuls, sans mors ni brides, qui paissaient le makis; hennissements; pour nous laisser passer, ils sont montés sur les talus ou se sont enfoncés dans le bois. Vingt minutes après, au bas de la montagne en retour, à droite, village de Prana, déjeuner à une maison où l'on montait par un escalier en bois *non sine lacrimoso fumo.* — Sourd-muet, la figure écorchée par une chute d'âne, en allant chercher du bois, et qui geignait à chaque mouvement comme un malade.

Nous repartons au milieu de la pluie battante, nos chevaux enfonçent dans la terre labourée; nous piquons à travers la plaine, droit au tumulus, en face la mer, nous y faisons monter nos chevaux; pour voir un peu, nous sommes obligés de leur tourner la croupe contre le vent. Sur le tumulus, sillonné par la fente d'un ruisseau, quelques petits arbrisseaux sans feuilles. Le vent

siffle, la pluie tombe, la plaine de Marathon entourée de montagnes de tous côtés, ouverte seulement du côté de la mer, à l'Est. — Pluie, pluie, pluie. — Dans la montagne, rencontre nouvelle des chevaux, qui viennent flairer les nôtres. Les torrents ont grossi; la plaine, entre le pied du Pentélique et le bois de sapins avant Céphissia, couverte d'eau par places, comme un marais.

Dix minutes avant d'arriver à Céphissia, dans le bois d'oliviers, Max et son cheval tombent par terre.

A Céphissia, nous reprenons la voiture qui s'arrête souvent, en route, dans les trous, les fondrières; une fois, on nous prie de descendre au milieu d'un lac, je me mets dans l'eau jusqu'aux genoux pour pousser à la roue.

Grande et large campagne, à plans calmes, avant de rentrer à Athènes.

Partis à 6 heures et demie du matin, arrivés à 9 heures à Céphissia, à 11 heures à Vrana, rentrés à Athènes à 5 heures du soir.

D'ATHÈNES À DELPHES
ET AUX THERMOPYLES

PAR CASA (ELEUTHERES), KOKLA (PLATÉE), ERIMO-CASTRO (THESPIES), LIVADIA (LEBADÉE), CASTRI (DELPHES), GRAVIA, LES THERMOPYLES, MOLOS, RAPURNA (CHÉRONÉE). — PHÈNES, CITHÉRON, HÉLICON, PARNASSE.

4-13 janvier 1851.

Aujourd'hui *4 janvier 1851, samedi,* nous sommes partis d'Athènes à 9 heures du matin, escortés d'un drogman, d'un cuisinier, d'un gendarme et

de deux muletiers. Jusqu'à Daphné, rien que nous n'ayons vu dans notre promenade à Éleusis.

De la hauteur qui domine Daphné, le soleil, qui a brillé très beau toute la journée, nous permet de voir la mer plus immobile qu'un lac et d'un bleu d'acier foncé; à gauche, les montagnes de Salamine; à droite, la pointe de Lepsina qui avance; au fond, en face, les montagnes de Mégare couronnées de neige. A Daphné, halte sous un treillage sans feuilles, où Giorgi raccommode la gourmette du cheval de Maxime, les dindons gloussent, le soleil me chauffe la joue gauche. A ma droite, un monastère grec. Nous descendons, le ciel est sec et très pur. Nous tournons, lacs Rheïti à gauche, nous passons entre la mer et les lacs. La mer fait de grandes rides, efforts pour faire des flots; comme c'est tranquille! L'atmosphère est bleu pâle, verdure affaiblie des oliviers. Quelles femmes se sont baignées dans ces mers-là! O antique!

La plaine d'Éleusis (qui, lorsqu'on arrive au bord de la mer, au tournant de la descente de Daphné, est vue en raccourci et paraît comme une bordure au pied des montagnes) insensiblement se rallonge, s'étend; c'est tout plat, fort long. Nous chevauchons au pas, un soleil traître nous mord l'occiput, dans la direction du petit village de Mandra. Avant d'y arriver : un bois d'oliviers, lit desséché d'un grand torrent (grand, respectivement). Ce que j'ai vu de plus large, comme lits de torrent, c'est à Rhodes et dans les environs de Smyrne. Dans ce village, on parle albanais. Enclos de pierres sèches, village comme tous les villages.

On monte, la route tourne entre des petits sapins et des chênes nains; les montagnes grises, picotées çà et là de vert pâle, ont un glacis rose, léger, et qui tremble sur elles. Rencontré une fois un troupeau de chèvres; peu de temps après, un troupeau de moutons, un petit agneau qui broutait, à genoux sur les jambes de devant. Mais combien j'aime mieux les chèvres! Derrière elles le pasteur avec son grand bâton blanc, recourbé.

De Mandra à Casa, le pays consiste (en résumé) en deux grands cirques séparés par des montagnes. On monte une montagne, on descend, plaine entourée de toutes parts de montagnes, et l'on recommence.

Il faisait froid quand nous sommes arrivés ici (le soleil venait de se coucher), à l'ombre surtout.

En arrivant dans la vallée au fond de laquelle se trouve Casa, on a en face de soi le Cithéron, couvert de neige à son sommet. Comme il y a de petits endroits qui ont fait parler d'eux, mon Dieu!

Logés dans un khan qui ne ressemble guère à un khan : grande maison blanche près d'un poste de gendarmerie, deux cheminées dans la longue pièce où nous sommes : les Grecs paraissent redouter excessivement le froid? A propos de gendarmes, le nôtre n'a voulu manger ni perdrix ni poulet, c'est carême (grec), il fait maigre. Quelle pitié cela ferait à un tourlourou français!

Casa (ancienne Eleuthères?),
8 heures et demie du soir.

Dimanche 5 janvier. — Partis à 7 heures juste. Le soleil se levait derrière le Parnès, que nous avions franchi hier; de grandes bandes rouges s'étendaient dans le ciel, dans l'intervalle béant entre deux pics de montagnes. Nous sommes montés à cheval, couverts de nos peaux de biche et ressemblant à des faunes par les cuisses. La route sur le versant oriental du Cithéron longe un ravin à sec, un vent glacé nous souffle au visage, je suis obligé, malgré mon triple costume, de me battre les bras à l'instar des cochers de fiacre de Paris. Le chemin est carrossable ou à peu près; de temps à autre, aux tournants, ponts en pierre jetés sur le torrent.

Au bas de cette montagne la route cesse, on descend parmi les pierres à même la pente. De là s'étend devant vous toute la plaine de Platée; à gauche, tout près et vous dominant immédiatement, le Cithéron couvert de neige d'autant plus tassée et unie que l'œil remonte vers son sommet, qui est couronné, dans toute sa forme oblongue, d'une calotte de nuages très blancs que l'on prendrait de loin pour un glacier. Ils sont immobiles et se tiennent là comme gelés par les neiges qu'ils recouvrent; à l'extrémité de la montagne ils s'allongent, font une courbe comme pour descendre à terre et s'évaporent. A nos pieds, au bas de la descente, un peu sur la droite, le petit village de Kriekonki. Au fond de l'horizon et fermant la grande plaine, l'Hélicon à gauche et le Parnasse à droite : le premier, en dôme pointu ou angle dont le sommet est adouci; le second s'étendant davantage et bien plus couvert de neige que son voisin. Le côté droit de la plaine (Est) est fermé

à l'œil par le mur mouvementé des montagnes de l'Eubée; ce qui fait mur est au milieu; aux deux bouts, montagnes qui avancent sur un plan antérieur. On nous montre la pointe de Chalus, pic entièrement neigeux et qui brille au soleil, sur la droite, tout à fait presque derrière nous.

Nous sommes sortis de l'ombre de la montagne, nous avons le soleil. Nous passons par le village de Kriekonki, dont les rares maisons blanches, éparpillées comme elles le veulent, ont des enclos de broussailles sèches, provisions de bois pour l'hiver, ou en cailloux. Une femme passe près d'une maison, la bouche couverte de son voile comme une musulmane (ce sont des Albanais qui habitent ce village), une espèce de sale torchon blanc qui lui couvre la tête passe sur sa bouche et revient derrière le col; nu-pieds, elle vide un panier sur un tas de fumier. Les femmes, jusqu'à présent, sont couvertes d'une espèce de paletot gris clair, avec des bordures noires plates sur les côtés, vêtement assez gracieux pour les enfants.

Nous suivons la plaine jusqu'à 10 heures, et passant au milieu de pierres que l'on nous dit être les ruines de Platée, nous arrivons à Kokla, au pied du Cithéron. Il y a, à l'entrée, un seul arbre desséché et sans feuilles; avec un autre au pied du mamelon où est Thespies (Erimo-Castro), sauf quelques petits chênes nains et arbousiers rabougris ce matin, ce sont les deux seuls que nous ayons vus aujourd'hui.

On a fait à l'entrée du pays des trous où il y a de l'eau.

Nous déjeunons dans une chambre dans le goût de celle où nous avons couché. Un pappas

grec, costumé comme les paysans d'ici et dont je reconnais la dignité à sa grande barbe, roule un chapelet et essaie mon lorgnon. Une femme, paletot brodé, deux énormes glands d'argent longs lui ballottent sur les fesses, au bout d'un cordon, gros bas de laine très épais et bien plus bariolés encore que les chaussettes persanes, le jupon descend jusqu'au-dessus du mollet.

Les femmes grecques me paraissent courtes, ramassées, tailles assez lourdes, déformées sans doute par le travail; toute la beauté, jusqu'à présent, me semble réservée aux jeunes gens. Ce matin, dans l'écurie, il y avait une douzaine de gredins embobelinés et drapés de toutes espèces de guenilles et de peaux, qui se chauffaient en rond à un grand feu clair; un d'eux m'a offert un verre de vin que j'ai refusé, redoutant la résine.

De Kokla, la plaine de Platée, inculte, est relevée de place en place par des carrés réguliers de couleur tabac d'Espagne foncé : ce sont les rares endroits cultivés.

L'emplacement de Platée, sorte de vaste terrasse au-dessus du niveau de la plaine, se reconnaît à une enceinte de murs ruinés qui supportent les terrains. Çà et là deux ou trois colonnes; un endroit que l'on dit être le tombeau de Mardonius, rien que des pierres; par-dessus, ruines d'une construction turque ou d'une petite église grecque? Toutes ces pierres, du reste, sont vilaines et considérablement abîmées par les taches de lichen.

De Kokla à Erimo-Castro, où nous arrivons à 2 heures de l'après-midi, rien. Nous suivons toujours la plaine sur un chemin passable, nous

passons deux ou trois ruisseaux où nos chevaux enfoncent dans la boue; partout ces affreux petits bouquets épineux qui ressemblent à des hérissons verts et qui m'ont si joliment arrangé les chevilles l'autre jour, en revenant de l'Ilyssus.

THESPIES est sur un mamelon qui semble, quand on arrive dessus, juste entre l'Hélicon et le Parnasse. Un troupeau de moutons est échelonné au hasard sur le mamelon. Tantôt à Kokla, quand nous sommes partis, le pays, silencieux d'hommes, ne résonnait que du bruit de fer des clochettes des troupeaux; après cela, rien.

Nous logeons dans l'école. Aux murs sont suspendus des tableaux imprimés pour les jeunes gars, avec, à quelques-uns, un petit bâton démonstratif.

Manière grecque de tenir les rênes d'un cheval. — Aux murs extérieurs d'une église située à dix minutes du village, sur un autre mamelon, Giorgi nous montre : 1° Un bas-relief représentant un cavalier drapé seulement au torse, tenant ses rênes de la main gauche, les ongles en dessus; dans le col du cheval on voit très bien les trous où s'attachait la bride métallique, disposition qui se retrouve partout, non pas sur le col comme ici, mais à la bouche du cheval (ici, *sic*) et à la main du cavalier. Celui-ci, à la main droite, tient un bâton, la main posant sur la cuisse, comme une cravache; la jambe gauche du cheval, enlevé au galop, est courbée en l'air, très longue;

2° Une statue de femme, grande Victoire avec des ailes (sans tête), style dur et sec (en marbre pentélique), poitrine étroite, une bosse sous le nombril, mouvement de ventre exagéré; un relief

triangulaire, dans le niveau du marbre, immédiatement au-dessus de la draperie qui passe au haut des cuisses et dont les lignes latérales s'en vont dans la direction de l'aine (un peu au-dessus, pourtant, il me semble?);

3° Un adolescent regardant un chien, style mou, cuisses détestables, Après le Parthénon, j'ai bien peur de ne plus trouver rien de beau en sculpture.

Nous sommes assiégés par des enfants qui chantent des noëls à notre porte, et qui quelquefois l'entr'ouvrent; ils vont ainsi de porte en porte, chanter dans tout le pays. Quel silence dans ces villages grecs! Quel désert! Tout l'après-midi le vent a soufflé avec fureur, nous sommes abîmés de fumée, des troncs d'arbres entiers brûlent dans notre cheminée, dont le manteau est découpé comme une pèlerine.

Erimo-Castro, 8 heures et demie.

Lundi 6. — D'Erimo-Castro à Panapanagia, on monte par une pente douce se rapprochant toujours de l'Hélicon, qui est à votre droite. Vu à sa base, l'Hélicon a l'air d'un dos d'éléphant ou plutôt d'une carapace de tortue très bombée, verte, avec le dessus blanc; nous ne voyons que le versant oriental. Il a trois grandes rides parallèles qui partent d'en haut et coulent en bas, plus foncées comme couleur, presque noires, pleines d'ombre. A travers la neige, nous voyons, aux deux tiers de son élévation, des pins très verts.

A Panapanagia, quantité de pressoirs sur les maisons. Ce sont des boîtes carrées avec des bras, comme serait une chaise à porteur renversée la

tête en bas. Après le village nous entrons dans une église à sales peintures grecques où notre drogman (quel drogman! miséricorde!) nous montre, sur une colonne, une inscription grecque illisible pour nous; il nous dit que tous les voyageurs tiennent beaucoup à la voir.

La route prend à droite, on a l'air de quitter l'Hélicon et de passer seulement entre deux collines, puis tout à coup le sentier tourne brusquement à gauche et l'on est sur le versant gauche d'une ravine escarpée. Le chemin, qui court au flanc de la montagne en montant, en s'enfonçant, en se relevant, va parmi les pierres et les chênes nains, au bruit du ravin qui coule en bas, au-dessous du vous. Le pan de droite, à pic, est décoré de rochers gris taillés comme des cristaux, tenus dans de la terre rougeâtre, avec des bouquets de chênes nains et de chênes tout autour. Les chênes dépouillés sont plus grands, ils se tiennent auprès de l'eau; d'à côté de vous partent de la roche des fontaines qui se perdent entre les troncs des arbustes et vont tomber dans le torrent.

Un soleil chaud nous tiédissait, on était étourdi du bruit des eaux, on avait les yeux singulièrement réjouis par les couleurs des roches et du feuillage, j'ai passé dans tout cela avec un sourire du cœur sur les lèvres.

Une grâce pleine de majesté ressort du singulier dessin de cette ravine, qui est comme un grand couloir bordé de séductions rustiques. J'ai vu de plus beaux paysages, aucun qui m'ait plus intimement charmé. A droite, il y a des dévals de la montagne tout verts, faiblement creusés, s'évasant, avec des troncs noueux de chênes sans

feuilles çà et là, tapis pour les pieds des Muses, quand elles descendaient boire au ravin.

Peu à peu, cependant, cela s'élargit, on monte, les deux côtés s'abaissent.

ZAGORA. — Déjeuner par terre sur une couverture que des paysans nous prêtent. La maîtresse du tapis a sur le dos deux grosses tresses de laine, tressées comme des cheveux, et portant au bout quatre glands d'argent; autour de sa taille, une énorme ceinture noire; jupon très brodé en rouge. Sur le gros paletot de dessus, broderies sous les aisselles et sur les deux côtés; de la broderie sortent horizontalement des peluches, qui font des étages successifs de franges. Sur la tête, mouchoir d'une description difficile et que l'on nous promet de pouvoir acheter à Delphes; par-dessus elle croise un voile blanc. Ce costume a été observé sur une fille blonde rousse, à cheveux épars autour des joues, et qui nous rappelle en laid Mme Pradier.

Après Zagora, prairie, quelques peupliers épars, rares, espacés au bord de la petite rivière; leur tronc ressemble à des têtards, et de là partent, se dirigeant immédiatement en haut, les branches. On entre bientôt dans un petit bois de chênes, les arbres vous viennent à la hauteur du flanc, on passe à cheval entre eux. Le terrain, ici, fait une grande courbe très adoucie, d'où il résulte que le sommet du bois, exposé inégalement à la lumière, revêt des teintes différentes : à droite foncé, clair devant vous, tandis qu'à gauche un glacis violet commence à onduler en nappe transparente sur la couleur de fer des feuilles.

Avant le bois, entre deux gorges, nous aper-

cevons très loin une montagne toute blanche, de la blancheur de la poudre d'iris, sur laquelle se joue une toute petite teinte rose : ce sont les montagnes de Corinthe.

Personne, silence complet, pas de vent, seulement de temps à autre le bruit de l'eau. On monte encore, et voici que s'ouvre devant vous un grand flot de terrain qui se courbe avec rapidité, se relève devant vous un peu sur la droite, et va s'écouler tout à fait à droite, vers la plaine d'Orchomène que l'on commence à voir. A gauche, mouvement grandiose, portant son bois de chênes brun rouge, violacé maintenant. Entre eux, larges pelouses qui descendent. La lumière tranquille, tombant d'aplomb et d'en haut comme celle d'un atelier, donnait aux rochers et à tout le paysage quelque chose de la statuaire, sourire éternel analogue à celui des statues.

Au premier plan, la descente; traces d'une ancienne voie; devant vous le terrain, très creusé, remonte en une haute montagne très portée sur la droite, et qui, s'échancrant et finissant brusquement à la partie gauche, laisse derrière elle et en perspective voir d'autres montagnes. Si vous tournez ta tête, vous apercevez la plaine d'Orchomène, toute plate, avec le lac de Copaïs s'étendant dessus en large, à rives basses, au milieu des sables. Nous descendons sur des dos de verdure. Troupeaux de chèvres; la première que j'ai vue tout à coup était couleur isabelle et portait une grosse clochette de fer.

Max est loin devant nous; deux dogues vigoureux, blanchâtres, à queue fournie, s'élancent sur mon cheval en aboyant, les pasteurs les rap-

pellent à eux, avec un cri guttural qui me remet en tête ceux des muletiers de la Corse : tâe! tâe! Sur les versants sont des enclos en pailles, ovales et dont les murs sont très inclinés en dedans : c'est pour les moutons dont nous voyons ici de grands troupeaux; laine singulièrement blanche et assez propre pour figurer dans une idylle, ce que j'attribue à leur habitude de toujours vivre en plein air; à côté de ces parcs, grandes huttes pour le berger. J'en remarque un presque rond où il y a dedans d'autres petits enclos : l'un est pour les génisses, un autre pour les béliers, sans doute, tout comme au temps de Polyphème, quand il trayait son troupeau sur le seuil de sa caverne.

Descendant toujours par un versant qui incline, pour nous, de droite à gauche, nous arrivons bientôt au village de Kotomoula.

N (Dans une chambre voisine du khan où nous sommes, une vieille femme chante un air dolent et nasillard, une autre voix s'y mêle, je continue.)

Kotomoula. — Nous tournions dans les rues du village quand nous avons entendu des voix en chœur, et, tout à coup, sur une place, nous avons vu un chœur de femmes, avec leurs vêtements bariolés, qui dansaient en rond en se tenant par la main. Loin d'être criard comme les chants grecs, c'était quelque chose de très large et de très grave. Elles se sont arrêtées dans leur danse pour nous voir passer. Le chemin était entre la place et un mur; au pied du mur, se chauffant au soleil, d'autres étaient assises et couchées par terre, vautrées comme si elles eussent été sur des

tapis. Rêve du bonheur de Papety! L'une d'elles, la tête sur les genoux d'une autre, se faisait chercher ses poux. — Petit enfant avec un bonnet de drap brodé, couvert de piastres d'or, avec des gales lie de vin sur le visage.

Quand nous avons été à une portée de carabine en bas du village, notre guide nous a fait revenir sur nos pas, la route était défoncée; nous avons revu sur la hauteur l'essaim colorié de toutes ces femmes, qui nous suivaient de l'œil; elles auront repris leur danse sans doute?

On tourne à gauche pour doubler le mont derrière lequel est Lebadée.

La plaine d'Orchomène à notre droite, le lac Copaïs s'étend. La plaine est fermée, sur son côté oriental, par des montagnes, qui semblent séparées et non en murs comme celles de l'Eubée : une, puis une autre, la voie reparaît par places, nous passons des ponts, quelques arbres. Tout à coup Livadia derrière un monticule.

Livadia. — Toits en tuiles avec des pierres dessus, maisons huchées en pente; aspect suisse, dessins Hubert; — beaucoup d'eau, beaucoup d'eau, des moulins. C'est Noël, les hommes, très propres, se promènent manteau sur l'épaule et en fustanelle. Avant d'arriver à la ville, quelques jardins légumiers. — Rencontre du commandant de gendarmerie. — Nous logeons dans un khan qui a balcon, l'escalier a son pied dans l'écurie.

Notre muletier nous a conduits au bout du pays, près de la source, au pied de l'acropole, sur laquelle ruines franques, selon Buchon; moi je n'ai vu (mais je n'y suis pas monté) que des ruines turques. A droite, laissant le pont en compas à

gauche, à l'entrée d'une gorge profonde et presque à pic, *la roche est entaillée de quantité de petites niches*, comme sur la route d'Éleusis, mais bien plus nombreuses; quelques entaillements quadrilatéraux, mais rares. D'abord, une espèce de chapelle avec des niches autour puis en retour; tout le long de la roche, fendue de deux grandes fentes horizontales (naturelles?), comme si l'on avait voulu en enlever une grande tranche, petits trous inégaux, gros comme les deux poings et plus, et niches; à niveau du sol, entrée d'une grotte où il faut se courber pour pénétrer. — M. Buchon dit qu'au fond il y a un puits.

De l'autre côté du pont, en face, autre grotte naturelle beaucoup plus haute; elle sert d'écurie à des ânes. Peu profonde et finissant en pointe. Est-ce là l'antre de Trophonius? Mais Pausanias n'aurait pas dit : « L'oracle est sur la montagne qui domine le bois sacré », ou bien l'oracle était bien éloigné de l'antre. Ou aurait-il été sur ce qu'on appelle maintenant l'acropole? S'il en est ainsi, ce ruisseau serait l'Hercyna? mais où aurait été le bois sacré. « Lebadée est séparée par le fleuve Hercyna du bois sacré de Trophonius ». De l'autre côté? mais où la montagne complètement pierreuse remonte tout de suite. En tout cas, la quantité de niches à offrandes que l'on voit, en cet endroit, peut permettre l'hypothèse.

Lebadée (Livadia), 9 heures du soir.

Mardi 7. — Quoique levés à 5 heures et demie nous ne sommes partis que deux heures après, grâce à la lenteur de Giorgi; rien n'était prêt, et

le gendarme (nous en avons changé) n'était pas arrivé.

Le Parnasse, au soleil levant, montrait toutes ses neiges; il était taillé en deux tranches aiguës, proéminentes, appuyées sur des bases très larges qui en faisaient, à l'œil, la transition. Sommet épaté, mince, d'un blanc brillant comme de la nacre vernie; la lumière, qui circulait dessus, semblait un glacis d'acier fluide. Bientôt une teinte rose est venue, puis s'en est allée, et il est redevenu blanc, avec ses filets noirs placés où la verdure paraît, où la neige n'est pas tombée. Derrière nous, une partie du ciel toute rouge, roulée en grosses volutes, avec des moires en bosses, et entre elles des places brunes de cendre.

La vallée ici (fin de la plaine d'Orchomène) est assez large; des deux côtés les versants des montagnes, peu élevés, s'épatent jusqu'à vous. Bouquets de chênes nains, reste de la même petite voie qu'hier, beaucoup de boue, chemin exécrable pour les chevaux.

Giorgi avec son cheval est tombé dans un trou plein d'eau, il en a eu jusqu'aux aisselles, le cheval s'en est allé de son côté, l'homme du sien. A peine s'en était-il dépêtré que je le vois s'y reprécipiter avec fureur, c'était pour sauver le bissac aux provisions; il est revenu sans lui sur le bord du trou. Peu ému et avec un calme très stoïque, il a attendu, pour changer, le bagage qui nous suivait de loin.

Le Parnasse est devant nous; il y a une gorge à chacun de ses bouts, nous devons prendre celle de gauche. De là je vois trois grands mouvements de terrain peu distincts : d'abord une petite

montagne ronde toute verte, séparée de ce qui est derrière elle et avancée vers nous; puis, derrière cette masse verte, un mamelon plus gros, qui dépasse le précédent en hauteur et en largeur, et de teinte roussâtre; et enfin, dépassant tout cela, au troisième plan, le Parnasse, blanc, avec ses deux grandes côtes à chaque extrémité, et dont la base est verte.

La route tourne à gauche, et, pour l'Hélicon, semble d'abord éviter la montagne; il semble que l'on va seulement prendre le Parnasse par derrière, que l'on a maintenant à sa droite. On se trouve dans un large vallon, au fond duquel coule un ruisseau tombant de rochers en rochers, de grandeur moyenne, en le lit d'un grand ravin; l'eau, sur sa couche de graviers blancs et entre ses berges escarpées, m'a semblé, ainsi que les roches, couleur bleu turquin très pâle, comme si tout cela était lavé par une teinte délayée de bleu de lessive. La route est sur les bords de ce torrent, que l'on traverse plusieurs fois, tantôt à gauche, tantôt à droite. La montagne, à main gauche, est rayée en long, de place en place, par des lignes vert de bouteille, avec un fond plus brun, comme si le dessous était à l'encre de Chine : ce sont des sapins qui descendent, partant des grandes masses noires qui viennent après la zone de la neige. Du bas des sapins jusqu'à nous, grande pente creusée, couverte de verdure; à main droite, la montagne de temps à autre s'achève en pans de murs naturels, placés à pic sur le sommet oblique de la montagne : ils s'arrêtent et reprennent, comme si l'intervalle qu'il y a entre eux fût une brèche qui les eût rasés.

Nous tournons brusquement à gauche. Y a-t-il un autre chemin vers la route? Est-ce là la place du chemin fourchu d'Œdipe? — Tombeau de Laïus, où es-tu?

A midi moins le quart, nous arrivons au khan Gemino, près d'une petite fontaine où nous voyons un âne, une Anglaise à grand chapeau et en veste de tricot, deux Anglais et un Grec qui voyage avec eux et les exploite, selon Giorgi, lequel, monté sur un tas de matelas, fait du haut de son mulet la conversation avec nous. Comme nous sommes aux fêtes de Noël, le khan est fermé. — Déjeuner sur la fontaine, avec un maigre poulet et les re-éternels œufs durs du voyage. La pluie tombe. Nous saluons le Parnasse, en pensant à la rage que sa vue aurait excitée à un romantique de 1832, et nous repartons.

La pluie nous empêche, à vrai dire, de voir le pays jusqu'au village d'Arachova. De loin, en apercevant les murs blancs de ses maisons, j'ai cru que c'étaient des places de neige sur l'herbe. Le village est grand, situé sur un coteau, avancé à peu près dans la position de Zafed en Syrie. Après le village, champs de vignes; en haut des carrés de vignes, sur les bords du chemin, des cuves en maçonnerie dont le fond très incliné se déverse, par une petite ouverture longitudinale, dans une sorte de petits puits d'où l'on retire le jus de la grappe.

La route a toujours été inclinant sur la droite, on a maintenant le Parnasse derrière soi, on l'a tourné; bientôt, dans la perspective d'une ravine très profonde, entre les montagnes, on aperçoit un bout de mer. La ravine s'agrandit, on arrive

sur elle. A gauche, à dix pas de la route, ruines grecques : mur en pierres sèches carrées, la construction fut quadrilatérale. Nous avons marché tout à l'heure sur des tronçons d'une voie antique, beaucoup plus large que celle d'hier et de ce matin en partant de Livadia. A distances rapprochées les unes des autres, deux ou trois mètres au plus, des lignes transversales qui sortent du niveau du pavé pour arrêter les pieds des chevaux.

Au fond du ravin, coule, blanc comme une anguille de nacre, un ruisseau qui se tortille entre un bois d'oliviers; il va s'épatant ensuite dans la plaine que nous devons passer demain. A gauche, le golfe de Salona s'avance dans les terres; après le golfe, montagne; après, une autre, puis une troisième, noyée dans la brume, et, de côté (à droite), d'autres qui se pressent comme des têtes de géants qui se poussent pour voir.

Delphes. — Au premier plan, à droite, montagne de Delphes. Deux pics en arrivant (à pic, taillés à facettes comme un acculement infini de piliers décapités, étagés tout du long), de ton brun rouge, avec des bouquets de verdure sur les sommets plats de chaque fût de roche. C'est un paysage inspiré! il est enthousiaste et lyrique! Rien n'y manque : la neige, les montagnes, la mer, le ravin, les arbres, la verdure. Et quel fond! Nous passons près de la fontaine Castalie, où plutôt au milieu (le bassin est à droite et la chute à gauche), laissant, de ce côté, des oliviers à grande tournure et d'un vert splendide.

Nous descendons dans une maison, il n'y a pas de cheminée; nous allons dans une autre, où

dans la chambre qu'on nous destine deux couvertures sont étendues par terre, de chaque côté de la cheminée, qui, le soir, nous abîme de fumée.

Giorgi nous présente, pour nous servir de guide, une manière de gendarme qui baragouine un peu de français. Nous sortons avec lui, il nous montre d'abord, dans une roche, un caveau contenant trois tombeaux vides, auges creusées à même le rocher avec une arcade en dessous : cela m'a l'air chrétien et ressemble aux tombeaux des cryptes, comme aux catacombes de Malte. C'est ici le rendez-vous de tous les chiards du pays, on marche sur une effroyable quantité d'étrons de toute dimension.

Petite église grecque, avec un reste de mur qui a l'air grec dans certaines parties, cyclopéen (quoique les pierres soient bien petites pour cela) dans d'autres. Dans l'église, une pierre avec une inscription, où nous lisons ce mot *βιϐλιοθήκη*. Cimetière autour de l'église, sans tombes ni croix, seulement des petites boîtes en bois (destinées à recevoir des chandelles) et couvertes avec des pierres; quand il y a un an, deux ans que cela dure ainsi, on laisse la boîte et puis c'est tout, pas plus de monument sépulcral que ça! rien, on voit seulement que la terre a été un peu remuée.

Dans les environs, le terrain semble indiquer un théâtre et un tronçon de construction concave; le stade, nous dit le guide, était au-dessus.

Nous passons pour revenir vers la fontaine, devant un grand pan de mur qui soutient des terrains : c'est la plus grande ruine de Delphes.

Comme nous arrivions à la fontaine, une

femme, coiffée de rouge, se tenait debout auprès de la chute, en deçà de la route, sous les oliviers; une bande d'enfants nous suivait, quelques femmes lavaient du linge.

Pour arriver au bassin, plein de cresson, on monte sur de grosses pierres de marbre. Au delà du bassin, excavation carrée dans le roc, allant ainsi par le haut, qui est garni de troncs morts d'un lierre; sur cette surface, trois niches, une petite chapelle moderne, en pierres sèches (recouvrant l'*héroum* d'Antinoüs?); plus à gauche, gorge étroite comme un couloir et très haute; l'eau coule sur des rochers de marbre vert et de marbre rouge à raies vertes transversales.

Nous descendons dans les oliviers, à gauche de la route; en descendant, un grand carré dans la roche fendue par le milieu et avec tenons, comme s'il y avait eu là, collé, quelque grand tableau.

Parmi les oliviers, église Panagia. C'est la place du Gymnase, une femme et deux enfants nous regardent de dessus le balcon de bois attenant à la maison qui est dans la cour. L'église est précédée de colonnes de marbre; sur l'une d'elles, couvertes de noms, se lit « Byron », écrit en montant de gauche à droite, moins profondément gravé que sur la colonne du prisonnier de Chillon. Rien dans l'église. — Dans la cour, mauvais bas-relief d'homme, grandeur naturelle (position d'indicateur de chemin de fer), avec des parties génitales de sexe douteux (hermaphrodite?); c'est pourtant bien un homme, les bras et la naissance des mains énormes, les côtes et les muscles du ventre très indiqués, ensemble désagréable.

— Derrière l'église, un mur antique soutenant une plate-forme ou terrasse, fontaine abandonnée.

Nous rentrons à 5 heures et demie, nous nous séchons auprès du feu, quoique j'étouffe de chaleur, à la figure surtout, effet de la pluie sans doute. Elle tombe toujours; un berger a dit à Giorgi qu'il ferait beau temps demain parce que l'on entend les coqs chanter. Dieu le veuille!

Je ne sors pas d'ébahissement à propos de la beauté des gens d'ici. Voilà bien la figure de l'homme dans tout son éclat; les femmes, beaucoup de blondes, moins belles comparativement; l'enfant et l'adolescent admirables. — Un portant un fusil, nez un peu avancé, large chevelure s'échappant de dessous son bonnet, qui a passé près de nous, en dessous de la fontaine. Bâton de berger pour attraper les moutons par la jambe.

Castri (Delphes), 9 heures 1/2.

Mercredi 8. — La chambre où nous avons couché hier avait un bon aspect; enfermé dans ma pelisse, et ma couverture de Bédouin sur les jambes, je l'ai longuement considérée en fumant ma pipe, couché sur mon lit. J'étais dans le coin de droite, un flambeau posé dans l'angle de la cheminée, je regardais les poutres noircies de fumée; une d'elles se trouvait éclairée et se détachait en gris des autres, les murs étaient couleur chocolat foncé, tout le reste poussiéreux; la grande cheminée ronde, la table à X au milieu; dans les coins, des tas d'olives qui séchaient, et des sacs pêle-mêle dans l'autre : c'était un vrai décor de théâtre (drame allemand), scène de nuit,

le rideau vient de se lever. — Il a plu toute la nuit, à travers mon sommeil j'entendais les rafales qui descendaient de la montagne de Delphes.

Ce matin le mauvais temps s'est calmé, nuages rouges quand nous sommes partis. Quelque temps après que l'on a quitté Castri, la route tourne à droite; on a à sa gauche, tout en bas, le bois d'oliviers qui borde le ravin de Delphes et s'élargit une fois arrivé dans la plaine; là, il y a une place vide, prairie, puis une autre grande masse d'oliviers. Au pied de la montagne sur laquelle on est, Crissa; plus loin le golfe de Salona (en se retournant on aperçoit derrière soi les montagnes du Péloponèse) au bord duquel est Galaxidi; en face, sur les penchants de la montagne, de l'autre côté, trois villages : le dernier et le plus gros, Salona.

La route descend toujours, se tenant sur le flanc du Parnasse, que l'on suit dans la direction du Nord. La forme des montagnes qui sont de l'autre côté de la vallée en face est ainsi : un mur oblique dont la base s'appuie sur la vallée, le sommet de ce mur affecte la ligne droite, il est égal comme niveau; là-dessus, un plateau; puis, dans un plan plus reculé, les montagnes reprennent. Au niveau de ce plateau, des nuages se roulaient.

Nous descendons toujours, et nous nous trouvons au bord d'un large torrent à lit tout blanc, plein de pierres, nous le passons. L'eau coule sur la rive droite; il se dirige du côté de la mer, bordé d'oliviers à sa droite. L'eau est toute jaune, elle roule la terre rouge des terrains supérieurs : la teinte rouge domine dans les montagnes de ce

pays, entre le gris naturel des roches et les verdures qui s'y sont cramponnées.

Nous apercevons bientôt le village de Topolia, à mi-côte; devant lui, un rocher vert, à petits carrés longitudinaux, comme de grandes marqueteries; un bois d'oliviers dominé par les hautes pentes des montagnes. Tout cela a quelque chose de déjà vu, on le retrouve, il vous semble qu'on se rappelle de très vieux souvenirs. Sont-ce ceux de tableaux dont on a oublié les noms et que l'on aurait vus dans son enfance, ayant à peine les yeux ouverts? A-t-on vécu là autrefois? N'importe! Mais comme on se figure bien (et comme on s'attend à l'y voir) le prêtre en robe blanche, la jeune fille en bandelettes, qui passe là, derrière le mur de pierres sèches! C'est comme un lambeau de songe qui vous repasse dans l'esprit... tiens... tiens, c'est vrai! Où étais-je donc? Comment se fait-il?... Après, brrr!

Déjeuner sur le devant d'un épicier, en vue d'une nombreuse société de gamins qui nous considère, et d'un petit chien à qui nous donnons à ronger les os de notre morceau de chevreau.

On monte par une route escarpée, pavée, nous retrouvons la voie très bien dallée par places.

Les montagnes sont assez basses, à bassins resserrés; cirques irréguliers où l'œil se roule en des courbes molles, sur une verdure parfois à tons foncés de brun; places de vignobles, terres roussâtres.

Nous sommes dans un bois de petits chênes, à la hauteur des nuages qui, suspendus sur la vallée, à gauche, courent dans le même sens que nous. A un endroit où la pente s'infléchissait,

creusée en cuillère, la nuée grise a monté comme un flot de fumée. — Feuilles fer rouillé des chênes à travers la brume. — Nos chevaux pataugent dans la boue des neiges fondues et nous éclaboussent en glissant sur les pierres.

De temps à autre, au bord du chemin, petites places de neige très blanches; bientôt nos chevaux en ont jusque par-dessus le sabot, la pluie tombe, nous prenons nos peaux de bique.

Tout à coup un val devant nous, grande pente abrupte à notre droite, couverte de neige seulement déchirée par les arbres, qui deviennent plus grands et plus tassés : vieux chênes dans lesquels on a fait le feu et qui n'ont plus que l'écorce, troncs noirs calcinés gisant par terre au milieu du blanc de la neige.

Nous sommes à une jonction de montagnes, une ligne s'en va sur la gauche, celle qui est à notre droite continue dans le même sens. Nous sommes sur une hauteur, vallon étroit très profond dans lequel il faut descendre. De l'eau, de l'eau, sapins, chic alpestre, une grande cascade au delà du torrent à droite; les arbres sont drapés du velours vert des mousses, les feuilles sèches tremblent au vent, la route zigzague dans les chênes et les sapins, nous entendons le bruit du torrent qui descend de cascade en cascade; des arbres pourris se tiennent suspendus sur l'abîme; un, sans feuilles, penché sur l'eau transversalement. Peu à peu nous nous rapprochons de l'eau. Troupeau de chèvres : nous nous arrêtons à les regarder passer sur le pont, tronc d'arbre jeté; le bouc surveille le passage.

Nous quittons le torrent et nous nous élevons par la voie pavée, dont de place en place, dans la

descente, se trouvent des tronçons au hasard. Les arbres cessent un peu, un grand mur gris de chaque côté. Nous apercevons au bout une plaine et quelques maisons rouges à l'entrée : c'est Gravia, où nous devons coucher. Descente.

Gravia, au pied de la montagne. — Khan avec un foyer sans cheminée, des Grecs y font cuire des morceaux de viande sur des brochettes de bois. — Nous attendons le bagage; on nous loge dans un compartiment du khan réservé aux gens de qualité : la cloison est en planches non rabotées, pour plafond les tuiles, entre quatre pierres le feu, mais nous sommes séparés du reste de la société; aux pieds de mon lit, une trappe où l'on serre le grain; la veste du cuisinier se sèche à notre feu, à côté de mon paletot.

La nuit promet d'être froide, j'entends rouler le bruit permanent du torrent et, de temps à autre, sonner les clochettes des mulets qui sont ici, à côté, dans l'écurie.

Gravia, 9 heures du soir.

• •

Jeudi 9. — En sortant de Gravia nous trottons une grande demi-heure et nous atteignons le pied de la montagne. Elle est couverte de chênes, nous allons sous les arbres, nous sentons le vent du matin et l'odeur des feuilles mortes. Quand nous sommes arrivés au pied du bois taillis, sur la berge, un rayon de soleil illuminait par en bas les chênes : c'était la France au mois de novembre tout à fait.

La route monte et descend sous les arbres; troncs tout gris, sans une feuille, couchés par terre avec leurs moignons de branches biscornues. (Avant d'arriver à Livadia, il y en avait ainsi sur le bord

du ruisseau; vu de face (il était couché obliquement) quant à son mouvement convexe, deux grosses bosses qu'il avait ressemblaient à des seins et le tronc, la poitrine, partaient d'au-dessus.) De temps à autre, une clairière; à un endroit, les petits chênes ont leurs branches toutes couvertes de lichens verts, pelucheux, comme si on les eût engainés dedans.

D'en haut on a le Parnasse complètement derrière soi. — Descente. — La montagne s'appelle Laphovouni, nous haltons à ses deux tiers. — Déjeuner sur une fontaine. De là, la vue s'étend sur une partie de la plaine des Thermopyles; un bout de mer (golfe Lamiaque) à droite; sur la montagne, en face, à gauche, Lamia.

On descend encore pendant une demi-heure et l'on tourne à droite au pied de la montagne que l'on a descendue.

Le golfe Lamiaque s'étend devant vous; la plaine est nue, grève blanchâtre, sonnante sous le pied des chevaux, avec quelques filets d'eau qui courent dessus. Au pied de la montagne, qu'il faut tourner, une abondante source d'eau chaude. Avant d'y arriver, un poste de gendarmerie. En continuant la route, on a à sa gauche un grand marais, qui s'étend jusqu'à la mer, et à sa droite une longue colline bombée, à deux plans, couverte d'arbres épineux et qui va se rattacher à la montagne. A un quart d'heure de la source d'eau chaude, on vous fait monter sur un petit tertre carré où il y a des pierres (restes de mur?) et l'on vous dit que c'est là qu'était le lion de Léonidas. Un quart d'heure ensuite, s'écartant plus de la montagne et avancée davantage dans le marais, une sorte de redoute carrée. De ce

point, quand on tourne le dos au Nord, à la mer, à l'île de Négrepont, on a, à droite, la chaîne de montagnes de la Thessalie, avec Lamia à un bout et Stilidia (au bord de la mer) à l'autre, et à gauche, à l'avant-dernier plan, une grosse montagne blanche; le fond est occupé par une ligne de montagnes plus petites, sur laquelle vient s'appuyer la grande continue, de droite. Sur ce côté gauche, pour venir jusqu'à nous, deux côtes de terrains descendant parallèlement. Suit la montagne, qui va dans la direction de la mer, s'abaissant jusqu'à Molos; on la suit l'ayant toujours à sa droite pour aller jusqu'à Molos. Bientôt on découvre, ouverte au milieu, une haute tranchée, sorte de couloir un peu crochu, un peu courbé. Si l'on tirait une ligne droite, elle se trouverait aboutir entre Stilidia et Agia-Marina, petit village à gauche de Stilidia.

Où étaient les Thermopyles? Notre guide et Buchon sont d'accord. Quand Giorgi nous a dit: « Vous y êtes », cela nous a paru absurde. Pourquoi les Perses n'entraient-ils pas plus au delà, par la montagne que nous avons descendue ce matin? Qui les forçait de venir jusqu'ici? Comment se fait-il que, selon Hérodote, les Perses tombaient dans la mer? la mer n'est pas là, elle est à plus d'une lieue! Faut-il entendre par *mer* marais? Alors les Grecs auraient été sur cette colline couverte d'épines où nous nous sommes déchirés tantôt pour voir s'il y avait un défilé par derrière, défilé que nous n'avons pas vu! Le marais est traversé par un grand cours d'eau; est-ce le Sperchius? Je n'ai pas vu les restes du mur de Justinien dont parle Buchon.

Les Thermopyles ne seraient-ils pas la gorge étroite au haut de laquelle est Budanitza? Alors je comprends que, pour arriver à ce sommet, les Perses aient mis toute la nuit. Quel est le sens du mot précis traduit par défilé dans Larcher? En résumé, c'est là, à l'extrémité Nord de cette longue colline, que devait se trouver le passage, ou c'est la gorge de Budanitza. Dans cette hypothèse, les Perses, par le flanc, auraient pu tomber dans la mer, et c'est bien là un défilé, et qui s'ouvre par en bas, qui a une « place plus large ».

Mais l'objection revient toujours : Pourquoi les Perses se sont-ils obstinés à venir par là, tandis qu'au delà des sources d'eau chaude, il y a une grande entrée dans la montagne?

Jusqu'à Molos, route plate, assez belle, entre des arbustes.

Molos, grand village, étendu sur le terrain marécageux, près de la mer, en face Stilidia de l'autre côté du golfe. — Logés chez un pappas.

Molos, 8 heures du soir.

Vendredi 10. — Journée pénible et longue. Partis à 8 heures de Molos, arrivés à Rapurna (Chéronée) à 5 heures du soir, ne nous étant arrêtés que vingt minutes à peu près.

En quittant Molos, on va quelque temps sur la plaine mamelonneuse qui s'étend jusqu'à la mer ou côtoie la montagne. — Tournant à droite. — Un grand torrent. — Après l'avoir passé on aperçoit les platanes; ils augmentent. On monte insensiblement, gardant le torrent à sa gauche, puis l'on entre dans un véritable bois de platanes, ils sont tous dépouillés, leurs feuilles amortissent le bruit

des pas de nos chevaux, on respire une bonne odeur; le ciel est barbouillé de sales nuages bruns, qui estompent le contour des montagnes. Nous déjeunons (moi avec un morceau de pain sec) sur le tronc incliné d'un gros platane, au bord du torrent, qui fait un coude en cet endroit et dégringole doucement de pierre en pierre.

Quelque temps après qu'on a dépassé les platanes et quelques hautes petites prairies inclinées au pied des montagnes, on s'élève. — Mamelons. — A gauche, une série de collines se détachant d'une montagne, et coulant parallèlement vers le fond de l'étroite vallée, ayant la forme de cylindres.

Nous nous élevons sur des crêtes de montagnes où il y a juste la place du sentier; de chaque côté, une vallée d'où l'œil descend par une pente escarpée. Les sapinettes ont succédé aux platanes, elles deviennent de plus en plus rares, la végétation cesse. Montagnes chenues, gris blanc par places et couvertes généralement de petites touffes épineuses vertes. Nous dominons une grande plaine noyée dans la brume et où tombe la pluie; au bas de la plaine, le grand village de Dracmano ou Abdon Rakmahill. — Trois vieux puits comme celui d'Éleusis.

Nous suivons le chemin fangeux qui coupe la plaine par le milieu; bientôt elle se resserre entre deux bases de montagnes qui avancent, on tourne à droite légèrement, et l'on entre dans une seconde division de la plaine, où est situé Chéronée. — Troupeaux de moutons nombreux, tous à longue laine et en bon état. — Nos chevaux enfoncent dans la terre marécageuse, des vanneaux et des bé-

cassines s'envolent, de temps à autre tombe une *petite pluie fine.*

Nous passons à gué une grosse rivière, le Céphissus; de temps à autre, pont bâti sur les places d'eau dans le marais.

Rapurna, au fond de la plaine, à droite, au pied de la montagne. Avant d'y arriver, restes d'un petit théâtre taillé à même dans la pierre : les marches en sont étroites, on n'y pouvait s'asseoir et y mettre les pieds tout à la fois; au-dessus, restes des murs de l'acropole.

En suivant la route que nous devons prendre demain, un peu après le village, à droite, se voient, dans un petit trou au milieu des broussailles, les restes d'un lion gigantesque : ses membres sont épars, couchés et cachés pêle-mêle; tête colossale, à crinière frisée autour du facies. En marbre, assez beau travail. A l'extrémité des incisives de chaque côté de la gueule, un trou qui communique d'un côté à l'autre, comme si le lion avait eu, passé dans la gueule, un frein.

Les chiens de Rapurna hurlent affreusement, se ruent sur nous. Nous les voyons poursuivre deux pauvres diables qui vont de porte en porte : c'est un aveugle qui joue du violon, violon à manche large, à trois chevilles; il marche par-derrière, en tenant sa main gauche sur l'épaule de son conducteur chargé de deux besaces; ils viennent à la maison où nous sommes logés, l'aveugle est sans yeux, une balle lui a passé d'une tempe à l'autre; son compagnon a la tête enroulée d'un voile noir en turban, qui ressemble à un chaperon moyen âge (duc de Bourgogne?), figure de femme, petite moustache noire, l'air d'une affreuse canaille.

Nous attendons le bagage deux heures, il arrive à la nuit; la pluie tombe à torrents, cela ne nous promet pas poires molles pour demain!

Rapurna, 9 h. 1/2 du soir.

Samedi 11. — La pluie et le vent n'ont cessé toute la nuit, Giorgi a demandé à coucher dans la même chambre que nous. Toute la famille, qui l'habite, a passé la nuit dehors, avec les muletiers et l'ironique cuisinier, dont les chalouars blancs sont maintenant noirs de boue; aussi, le matin, les femmes et l'affreuse nichée d'enfants viennent-ils en grelottant se chauffer à nos tisons. A travers la crasse qui les couvre on distingue quelques-uns de leurs traits, qui seraient beaux peut-être s'ils n'étaient si sales; mais quelle saleté! cela dépasse tout ce que j'ai vu jusqu'à présent! La jeune femme du lieu met son marmot dans son berceau, tronc d'arbre creusé, à peine dégrossi, et le dandine auprès du feu : la forme de ce berceau me rappelle les pirogues de la mer Rouge.

Notre bagage part en avant, devant nous précéder à Thèbes; nous partons après lui, à 11 heures, couverts de nos peaux de bique et de nos couvertures de Bédouin mises par-dessus et attachées avec une corde sur le devant de la poitrine, à la manière d'un burnous. La pluie tombe sur nous sans discontinuer pendant deux heures.

La route monte une montagne, puis la redescend; en face de nous nous apercevons Livadia, le Parnasse à droite, noyé dans la brume et dans la pluie.

Le bagage s'est arrêté au khan de Livadia, et les agayaturs déclarent qu'ils ne veulent pas aller

plus loin; la bêtise de notre drogman s'en mêle, force nous est donc de rester à Livadia!

Nous passons la journée à faire sécher nos couvertures et nos hardes et à fumer sur nos lits; en bas, dans l'écurie par où l'on monte à notre chambre, c'est un pêle-mêle de chevaux, de mulets et d'hommes.

Le torrent qui passe devant Livadia grossit toujours, toute la plaine est noyée d'eau, la pluie rebondit sur les tuiles, le vent chante à travers les planches du khan.

La soirée fut employée par nous à recoudre nos peaux de bique et à y ajouter des genouillères en *flocate*.

Dimanche 12. — Journée épique!

Partis de Livadia à 7 heures du matin, le mieux accoutrés que nous pouvons, nous tenons la plaine que nous descendons insensiblement; à notre gauche, au loin, le lac Copaïs est perdu dans les marais; les montagnes sont toutes estompées de brouillard.

A 11 heures nous nous arrêtons dans le khan de Julinari, hommes et bêtes y sont pêle-mêle, les hommes sur une espèce de plancher en bois, construction carrée qui se trouve dans un coin et sur laquelle est le foyer; les chevaux sont attachés au râtelier.

Nous avons changé de gendarme; celui que nous venons de prendre à Livadia est facétieux et folâtre, il donne de grands coups de poing à tout le monde, rit très haut, et va nous chercher du bois, ce que notre Giorgi n'a pas même l'intelligence de faire; le drôle nous sert encore son inévitable agneau et les éternels œufs durs, ma gorge

se ferme à leur vue et je déjeune, comme les jours précédents, avec du pain sec. En face de moi est assis, jambes croisées comme un Turc, le maire d'un village voisin, il mange une ratatouille d'œufs; sur ses cuisses passe son sabre; sa figure est encadrée par sa coiffure, un petit turban noir, roulé autour de sa tête, pend des deux côtés sur sa joue, lui passe sur la partie inférieure du visage, en mentonnière, et va s'enrouler autour du col, comme un cache-nez; c'est un grand gars d'une cinquantaine d'années, grisonnant, nerveux, l'air bandit et très *frank*.

Nous remontons sur nos bêtes trempées et nous poussons notre route; il faut renoncer à aller à Thèbes et à Orchomène, nous allons coucher à Casa.

Nous pataugeons dans la boue, nous passons dans des marais, nos chevaux éclaboussent l'eau tout autour d'eux, j'ai le c.. mouillé sur ma selle.

Des vanneaux et des bécassines s'envolent en poussant de petits cris, le chien du gendarme nous suit en trottant tant qu'il peut de ses petites jambes.

La grêle tombe; nous passons dans des terres labourées où nos chevaux enfoncent jusqu'au-dessus de la cheville; sitôt qu'ils le peuvent, nous les faisons galoper; la nuit vient.

En passant une grande place d'eau, le chien du gendarme se noie; voilà le cheval de Giorgi qui se met à boiter et à enfoncer sa tête entre ses jambes, nous croyons un moment qu'il va crever sur place, et nous nous demandons si les nôtres nous mèneront jusqu'à Casa; quant au mien, il commence à ne plus sentir l'éperon. Quand je dis

l'éperon, c'est le mot, car j'ai perdu celui du pied gauche aux Thermopyles, dans ce petit bois où je me suis si bien déchiré, et d'où nous avons fait débusquer un lièvre.

Nous avons tourné brusquement sur la droite, quittant la route de Thèbes; deux heures après, nous passons devant Erimo-Castro, nous en avons encore pour cinq heures, il est presque nuit, le temps devient non pas pire, c'est impossible; mes pieds sont complètement insensibles, j'ai chaud à la tête. Nous blaguons beaucoup en songeant que nous avons perdu le bagage, et nous nous consultons comme au restaurant pour savoir quoi nous mangerons à notre dîner : Garçon, du sauterne avec les huîtres! une bisque à l'écrevisse! deux filets chateaubriand! crème de turbot! une croûte madère! un feu d'enfer et des cigares! allez!

La neige tombe, elle s'attache aux poils qui sont dans l'intérieur des oreilles de nos chevaux et les emplit; ils ont l'air d'avoir du coton dans les oreilles.

L'Hélicon est sur notre droite, nous apercevons des sommets blancs dans les interstices des nuages et du crépuscule.

Sur une éminence où l'œil est amené par une pente blanche et très douce, enfoui dans la neige comme un village de Russie, avec ses toits bas, Kokla.

Nous n'entendons plus nos chevaux marcher, tant la neige assourdit leurs pas, nous allons nous perdre pour passer le Cithéron, Giorgi demande un guide, personne ne veut venir.

Nous continuons; ma gourde d'eau-de-vie, que j'avais précieusement gardée pendant tout le

voyage, me devient utile, le froid de ma culotte de peau me remonte le long du dos dans l'épine dorsale; s'il fallait me servir de mes mains, j'en serais incapable. Le moral est de plus en plus triomphant. Mes yeux se sont habitués à la neige, qui re-souffle de plus belle, Maxime en est ébloui. Nous allons sur la pente Nord du Cithéron, nous rapprochant le plus que nous pouvons vers sa base, afin de trouver la route. Nous passons un torrent, que nous laissons à droite, et nous nous élevons rapidement. Des pierres sous la neige font trébucher nos chevaux; nous sommes complètement perdus, le gendarme et Giorgi n'en sachant pas plus que nous sur la route. Pour continuer jusqu'à Casa il faudrait savoir le chemin; quant à nous en retourner à Kokla, ce que nous allons pourtant essayer de faire, il est probable que nous allons nous perdre encore.

Nous entendons aboyer un chien, j'ordonne au gendarme de tirer des coups de fusil, il arme son pistolet qui rate; enfin il parvient à tirer un coup, le chien aboie dans le lointain.

Décidément j'ai froid, ça commence à me prendre.

Nous redescendons, le gendarme tire encore deux ou trois fois des coups de pistolet, les aboiements se rapprochent, nous sommes dans la bonne direction, nous repassons le torrent à sec.

Bientôt nous apercevons quelques maisons; les chiens, en nous sentant venir, font un vacarme d'enfer; pas d'autre bruit dans le village, pas une lumière, tout dort sous la neige.

Le gendarme et Giorgi frappent à la porte d'une cabane, personne ne dit mot; ils vont frapper à une

autre, une voix d'homme épouvantée répond, on ne veut pas ouvrir. Le gendarme donne de grands coups de crosse dans la porte, Giorgi des coups de pied; la voix, furieuse et tremblante, répond avec volubilité, une voix de femme s'y mêle. Giorgi a beau répéter *milordji, milordji,* on nous prend pour des voleurs, et l'altercation mêlée de malédictions de part et d'autre continue. Je me range en dehors de la porte, près de la muraille, dans la crainte d'un coup de fusil. O mœurs hospitalières des campagnards! ô pureté des temps antiques!

A une troisième porte, enfin, quelqu'un de moins craintif consent à nous ouvrir. Jamais je n'oublierai de ma vie la terreur mêlée de colère de cette voix d'homme. Quel propriétaire! était-il chez lui! avait-il peur de l'étranger! se moquait-il du prochain! et la voix claire de la femme piaillant par-dessus celles des hommes!

Celui-ci nous mène au khan, que l'on nous ouvre. Nous entrons dans une grande écurie pleine de fumée, où je vois du feu! du feu! Quelqu'un de là m'a détaché ma couverture, et je me suis approché de la flamme avec un sentiment de joie exquis. Souper avec une douzaine d'œufs à la coque, que nous fait cuire une bonne femme, la maîtresse du khan. J'ai bu du raki, j'ai fumé, je me suis chauffé, rôti, refait, dormi deux heures sur une natte et sous une couverture pleine de puces prêtée par l'hôtesse du lieu; le reste de la nuit se passe à faire sécher et à brûler nos affaires. Les chevaux mangent, le bois flambe et fume, de temps à autre je me lève et vais chercher le bois dont les épines m'entrent dans les mains, les autres voya-

geurs dorment couchés tout autour du feu. Quand il arrive quelqu'un, on crie « Khandji! Nadji! », la porte s'ouvre, l'homme entre avec son cheval tout fumant, la porte se referme, le cheval va s'attabler à la mangeoire et l'homme s'accouve près du feu, puis tout rentre dans le calme. — Ronflements divers des dormeurs. — Je pense à l'âge de Saturne décrit par Hésiode! Voilà comme on a voyagé pendant de longs siècles; à peine sortons-nous de là, nous autres.

Le lendemain *lundi 13* (jour de l'an de l'année grecque), dès qu'on y voit, nous sortons du khan. La neige tombe tassée; un enfant (Dimitri, le fils de la bonne femme), avec son capuchon sur la tête, gros petit robuste paysan, à l'air bête et à lèvres sensuelles, nous sert de guide jusqu'à la route, nous n'en avons pas été loin hier au soir; il fallait, comme nous l'avons pensé, laisser le ravin sur la gauche.

Nous passons le Cithéron à grand'peine, nos chevaux un peu plus ne pourraient s'en tirer. La couverture de laine de Maxime a l'air d'une peau de mouton veloutée, et par le bas revêt, en certaines places, des tons bruns à glacis d'or (taches de fumée, ou la laine qui reparaît en dessous?) pareils à de la peau de léopard.

A 11 heures du matin, arrêtés trois quarts d'heure à Casa, il y fait froid. Déjeuner avec du pain chaud et pas mal de petits verres de raki. Nous remettons nos couvertures sur nos dos, ma peau de bique est déchirée. Avec mon tarbouch rabattu sur les yeux, ma grande barbe et mes vêtements de poil et de grosse laine, le tout rattaché par des ficelles et des cordons, j'ai l'air d'un Cosaque.

A mesure que nous nous abaissons, la température s'adoucit, la neige cesse, bientôt le bleu du ciel paraît.

La chaleur vient; à Mandra nous retrouvons des oliviers et du soleil, je fais ferrer mon cheval qui boitait d'une façon irritante.

Au khan qui est avant les lacs Rheïti en venant d'Éleusis, nous rencontrons, dans une voiture, l'Anglaise, les deux Anglais et le Grec leur cicerone, que nous avons déjà vus au pied du Parnasse, en allant de Livadia à Delphes.

A Daphné, mon cheval ne veut pas aller plus loin et se cabre plusieurs fois.

De Mandra à Athènes, tancé le jeune Giorgi d'importance et d'une si belle manière, à ce qu'il paraît, qu'il a avoué à Élias, notre hôte, que je l'effrayais beaucoup.

Après le Jardin botanique, rencontré la reine qui se promenait en voiture.

Nous sommes rentrés à Athènes à 5 heures moins un quart du soir; notre bagage y est arrivé le surlendemain mercredi, dans la matinée, une quarantaine d'heures après nous.

Athènes, jeudi 16, 3 heures de l'après-midi.

MUNYCHIE. — PHALÈRE.

A l'Est du Pirée, un petit port ovale, à entrée étroite; sur le côté Est de ce port, restes de quais éboulés dans la mer; les pierres sont très grises, quoique perpétuellement lavées par l'eau. Pour

des bâtiments de petit tonnage, ce port devait être excellent : c'est là, Munychie.

En suivant le bord de la mer, ruines d'une chapelle où Sa Majesté vient se déshabiller quand elle prend des bains froids. O rivage! ton sable fut foulé par d'autres pieds! O vents de la mer Egéenne, tu as rafraîchi d'autres derrières!!!

Il y a à Munychie une espèce de petit avant-port ou d'arc très évasé, l'extrémité fait promontoire, le rivage rentre tout à fait et bientôt fait un cercle charmant : c'est Phalère. Il y a dans le dessin de ce cirque naturel quelque chose de doux et de grave. A l'entrée, à droite, un grand bloc isolé, énorme, debout. On voit là dedans entrer des barques peintes, la nature avait tout fait pour ces gens-là!

Nous avons continué par le rivage. — Petites criques. — Notre drogman est descendu ramasser des coquilles pour nous, nos chevaux marchaient péniblement dans le sable.

Promenade faite le 21 janvier 1851, mardi.

ACROPOLE.

SCULPTURES.

DANS LE TEMPLE DE LA VICTOIRE APTÈRE.

Bas-relief très ressorti, 3 personnages : une femme, un taureau, une femme. Hauteur approximative, 3 pieds.

En commençant par la gauche, première figure *ailée, sans tête, ni bras droit; le bras gauche seulement jusqu'au coude, rongé ainsi que le devant* de la poitrine et les deux cuisses; pieds disparus. Elle s'incline vers le taureau qui s'élance, le sein gauche rond, proéminent sous la draperie. Dans la ceinture, qui était une simple corde, trois petits trous. La queue du taureau paraît derrière elle. La draperie, attachée sur l'épaule gauche et portée sur cette partie du corps, qui fléchit, s'amasse sur la cuisse gauche, un peu relevée à partir de l'aine elle coule entre les deux cuisses. — Le taureau s'élançant, moignons des jambes de devant, pas de tête, cou rongé, puissante musculature de l'épaule droite; les plis du col indiquent que la tête devait être baissée.

Deuxième figure, vue de face, deux ailes dans un mouvement d'élan emporté, sein droit enlevé. Bras gauche (qui se levait un peu plus haut que l'autre, les deux bras étaient écartés; au-dessus de ce bras, l'aile est plus levée que l'autre) n'existe que jusqu'au coude à peu près. Tout le mouvement de la draperie est furieux; le chiton, serré par une ceinture (un cordon avec deux trous), est poussé par le vent et colle sur le sein gauche pomme; c'est cette partie du corps qui s'avance, la jambe et la cuisse gauches en avant, genou saillant, mollet dessiné, les pieds simplement chaussés d'une semelle. La draperie part de dessous la fesse droite, dans une courbe touffue, se porte sur la cuisse gauche, tourne et laisse retomber sa plus grande masse à la hauteur du jarret droit; le reste dégrade entre les jambes écartées et va reposer à terre. La draperie qui tombe extérieurement du

bras gauche, largement contourné, par le bas se frise presque en volute. — Peut-être un peu trop de frisé dans l'ensemble du style des draperies.

Un torse drapé sans tête. Hauteur de cette feuille de papier.

Le bras gauche repose sur la hanche et y retient la draperie amassée ; la chemise (chiton ?) légère, plis droits suivant le mouvement du gauche ; le corps reposant sur la hanche gauche, le ventre s'en va à droite. Seins ronds. Le bras gauche, nu, abondamment couvert au coude au-dessus et au-dessous par la draperie qui passe entre le bras faisant angle et le corps; le bras droit vêtu de cette même chemise fine qui se ferme de places en places par des boutons laissant voir le nu par losanges. Haut de la poitrine nu, seins très bas. Un cordon passe sous les deux aisselles et fixe la chemise au corps et contourne par derrière le cou qui le porte.

Bas-relief de femme ailée rattachant sa sandale.

Même hauteur que le premier, sans tête ni mains, deux ailes. Appuyée sur le pied gauche dont le genou est légèrement fléchi, sa main droite touche son cou-de-pied droit, dont le talon vient à peu près à la hauteur du genou gauche, la cuisse gauche faisant avec la jambe angle droit. Le bras gauche retient faiblement la draperie qui s'échappe et qui, de ce côté, va tomber, tandis que, de l'autre, elle est relevée par tout le grand mouvement de la cuisse droite. La draperie, attachée aux deux épaules, glisse de la droite qui se baisse et tombe jusqu'à mi-bras, laissant voir l'aisselle. Sous la draperie transparente, seins fermes et ronds, pointus au bout, très écartés. Deux plis

au ventre, le supérieur plus creusé. Le pied droit manque. — On ne peut se lasser de voir cette délicieuse chose.

DANS LA PINACOTHÈQUE.

Torse de femme, chemise plissée.

Les plis tombent tout droit, carrés et réguliers; entre les deux seins, un pli plus large que tous les autres fait milieu et, de chaque côté de lui, tombent les autres, le second descendant plus bas que le premier, ainsi de suite; cela va ainsi comme par étages jusqu'au-dessous des seins.

Coiffure de femme à un petit torse sans tête.

Les cheveux sont divisés en deux; de chaque côté quatre tresses qui tombent sur les seins, que l'on voit entre elles. Les tresses, se touchant d'abord, vont, à mesure qu'elles descendent, en s'écartant.

Une tête d'homme ceinte d'un cordon; entre le cordon et le front, les cheveux sont disposés en petits boutous pressés.

Le travail de chaque boucle peut se comparer à une coquille de colimaçon. Quatre rangées. Cette coiffure, faisant courbe, couvre la moitié du front et descend jusqu'aux oreilles.

Idem dans une petite tête de femme.

Un petit bas-relief: une femme et un faune, partie inférieure du corps seulement.

La femme, debout et comme moulée dans son vêtement qui lui colle au corps, vue de trois quarts; les deux mains cachées sous sa draperie qui fait des plis entre son corps et son bras droit.

Main gauche appuyée sur la hanche gauche, coude (enlevé) faisant angle. Le voile de sa tête pend du côté droit, lui passe sur la gorge et revient s'appuyer sur l'épaule gauche. Menton légèrement incliné sur la poitrine. Sa main droite, couverte de la draperie, la tend. — Le faune est assis, cuisses velues, jambes de bouc, sur un rocher. Ses sabots vont, comme hauteur, à mi-cuisse de la femme; sa tête est sur le même niveau que la sienne. Les jambes du faune sont serrées l'une près de l'autre, il voudrait les croiser et ne peut. Cette pose est pleine d'esprit.

DANS LE THESEUM.

1° *Personnage rustique, à cuisses et jambes de chèvre.*

Adossé tout droit, debout, à un petit pilier carré, il est drapé soigneusement, comme pour se garantir du froid, dans un manteau qui lui passe sous la barbe et va faire une courbe sur l'épaule gauche, d'où il retombe ensuite. Dans la main gauche une syrinx. Barbe longue, peu frisée; oreilles pointues de chèvre, courbées dans le sens du front et confondues avec la chevelure. Pose d'ensemble vivace et gaillarde.

2° *Statue d'un vieillard au front très ridé.*

Rides symétriques, à courbes très profondes sur le milieu du front. La poitrine naturellement couverte de poils de bête. Il porte sur son épaule gauche un personnage sans autres membres ni tête, qui porte à sa main droite une tête d'homme beaucoup plus grosse que lui et même que n'est celle du personnage principal.

3° *Grand bas-relief : statue plate d'homme de la vieille manière, trouvée à Marathon.*

Guerrier debout, tenant à la main gauche une lance; la droite est fermée sur la cuisse, le bras tombe naturellement. Cheveux en petites boucles tombantes sur la nuque; barbe frisée et symétriquement taillée en pointe; œil ouvert et très sorti. Sur son épaule droite, passe une large bande, qui est ou la partie supérieure de sa cuirasse ou comme le collet de son vêtement de dessus, ou son baudrier, l'épée devant être au côté gauche, qui est, par derrière, caché. Supposition moins probable, car ça a l'air de devoir s'attacher sur la poitrine. La ceinture attache autour du corps un vêtement-cuirasse qui pend en plis (ou lames) carrés, longs. De dessous ce vêtement en passe un autre à pans pareils, et sous ce second vêtement on voit passer les plis inégaux et pressés d'une chemisette à tuyautés plats, comme au haut des bras. Doigts des pieds très effilés, chevilles saillantes, jambarts avec les rotules saillantes et de grands plis autour du mollet.

4° *Homme nu, debout, près de son cheval.*

Vu de face; le cheval de profil, seulement le poitrail et la tête trois quarts. C'est un petit tableau en creux. A gauche, un arbre branchu, assez nu de feuillage, avec un oiseau dans ses branches qui ressemble à un geai, à une pie? A l'arbre s'enroule un serpent, monstrueux par rapport à l'arbre. Le cavalier, manteau seulement sur les épaules (un peu trop grand, svelte et mou?), donne à manger au serpent, qui avance sa tête vers lui. Pas de barbe. — Le cheval est derrière

lui, piaffant. — Un enfant, à droite, apporte au héros son casque; de l'autre côté, à gauche, l'épée est passée à une branche de l'arbre près duquel sont sa cuirasse et son bouclier.

5° *Petit pilier carré à quatre faces : trois de femmes, une d'homme.*

Ce pilier, plus large au sommet, et aux quatre angles duquel se voient encore des trous, servait de support à quelque meuble. Trois côtés sont surmontés d'une tête de femme. Seins. Draperie largement traitée et se confondant presque avec la paroi même du pilier. Le quatrième côté a une tête d'homme barbue. La représentation s'arrête après le buste, net. Sur le milieu de la paroi qui est sous cette tête, un phallus dressé, vu de face, avec les testicules.

A L'ACROPOLE.

Près le corps de garde, à gauche en entrant :

Deux femmes, l'une assise, l'autre debout, sans tête ni l'une ni l'autre.

Celle qui est assise est sur un tabouret; l'autre, à droite, debout, porte une boîte dans sa main gauche, la partie droite du buste de celle-ci enlevée. Celle qui est assise, de profil, tourne sa poitrine de trois quarts et tient sur ses cuisses quelque chose qui est brisé (une boîte?). La draperie, attachée aux deux épaules, légère, et couvrant les seins, s'échancre en s'infléchissant sur la gorge et couvre le bras droit, où elle est retenue par des boutons qui, dans les intervalles, laissent voir la chair à nu. A remarquer les plis de la dra-

perie prise entre la cuisse droite de la femme et le tabouret. — Entre les deux femmes, et tourné du côté de celle qui est assise, un enfant (sans tête) *qui lui vient, comme hauteur, au niveau du genou, l'épaule droite nue; drapé sur l'épaule gauche,* sa main gauche très remontée, le coude (caché) devant faire angle aigu sur le genou gauche de la femme.

A côté de là, *une femme sur un char.*

Le pied gauche seulement repose dessus, faisant angle droit avec la cuisse; le pied droit est en l'air complètement, en arrière. (Comment pouvait-elle s'y tenir? la position des gens sur les chars me paraît toute conventionnelle. Dans une des tablettes du Parthénon, un guerrier, avec son bouclier et qui est sur un char, a le pied posé sur la jante de la roue.) Son pied gauche est posé seulement sur le bord du char; ses deux bras en avant tiennent les rênes dans un mouvement très attentif. Le char est évidemment emporté avec vitesse : la draperie est incourbée symétriquement sur le dos, qui penche dans tout le mouvement du corps porté en avant, et du dos elle va se ramasser sur le bras. L'avant-bras est nu. Elle a comme coiffure un gros chignon, carré par le bout.

TABLETTES DU PARTHÉNON.

Mouvement des jambes de devant des chevaux (jambe cabrée) très élevé; la jambe déployée toute droite serait fort longue. Tous les chevaux ont les veines *excessivement* saillantes; *à tous,* au coin de la bouche, un trou; *sic* dans la main du

cavalier. Il y avait, sans aucun doute pour moi, des rênes en métal, qui ont disparu.

Dans une tablette, où une Victoire est entre deux cavaliers et arrête l'un (celui qui est derrière), une grosse veine court longitudinalement le long du biceps du premier cavalier, qui se détourne presque de face et regarde le spectateur. La Victoire debout est aussi grande qu'un homme à cheval; sa tête est sur le même niveau que celle du cheval du cavalier qu'elle arrête; et le cheval se cabre, cette invraisemblance ne choque nullement.

Cette même étude des veines se remarque encore dans la tablette où un cavalier rajuste sa coiffure tout en continuant à courir; le cavalier qui précède celui-ci a les veines indiquées sur sa main gauche : le bras tombe naturellement, le sang descend et doit emplir les vaisseaux.

L'effet est plus marqué encore dans une tablette d'une tout autre manière, et qui évidemment est d'un autre artiste (inférieur). Un homme est assis sur un tabouret, deux femmes *sic*; l'homme a la main gauche levée, le coude plié, les doigts sont fermés et l'index pose sur l'ongle du pouce, comme s'il se grattait cet ongle avec l'ongle de l'index : à sa main droite, le bras tombe naturellement, veines très marquées.

Dans les Propylées, adossé au mur de la tour vénitienne, un torse de femme. *Deux seins* pomme, le gauche couvert d'une draperie, le droit nu! Quel teton! comme c'est beau! que c'est beau! que c'est beau!

Coiffure des cariatides qui supportent l'architrave du temple de Pandrose.

Les cheveux, séparés par une raie, juste sur la

ligne médiane, descendent en bandeaux épais, violemment ondés, jusqu'à la hauteur de l'oreille, d'où partent de chaque côté deux amples tire-bouchons, qui passent sur les épaules et tombent jusqu'à la hauteur des seins environ. Sur le derrière de la tête, portion comprise d'une oreille à l'autre, ce sont trois grosses couronnes de cheveux rangées l'une sur l'autre; la quatrième est écrasée par le coussin carré, chapiteau de colonne qui est sur leur tête et qui supporte l'architrave. De dessous la couronne inférieure partent deux grosses mèches tordues (tortis très lâches et abondants), tombant naturellement en s'amincissant à mesure qu'elles descendent vers le nœud qui les lie ensemble. Les cheveux repartent en s'élargissant en forme (comme ligne extérieure) de catogan. Ils sont libres, frisés naturellement en plus petits tortis, et, vus d'en bas ou plutôt d'en dessous, l'extrémité de chaque petite mèche fait une boucle.

TEMPLE DE THÉSÉE (THESEUM).

Sa face postérieure regarde la montagne de Daphné et le chemin d'Éleusis; son fronton (oriental), l'Hymette.

En tournant le dos à l'Hymette, on a un peu à gauche les deux Pnyx; en deçà, le chemin creux où Cimon, fils de Miltiade, est enterré avec ses chevaux; et plus près, tout à fait à gauche, l'Acropole.

Sur ce côté gauche du temple, plate-forme avec quelques sièges en marbre, vraies gondoles pour la forme; un soldat irrégulier, avec son fusil

creusé pour être mis sous l'aisselle, était assis dans l'un d'eux.

Sur ses deux faces latérales, le temple a treize colonnes, en comprenant les deux colonnes d'angle; et sur ses deux façades extrêmes, six, en comprenant les deux colonnes d'angle.

Le larmier est très avancé, les tablettes du larmier sont ornées de *guttæ.*

Chaque métope est séparée de sa voisine par une sorte de gril composé de trois fûts en relief.

Le joint des pierres de l'entablement tombe juste sur le milieu du tailloir du chapiteau.

Sur la façade orientale et aux angles latéraux y attenant, encore quelques sculptures des métopes (quatre de chaque côté); ailleurs, les sculptures des métopes ont été complètement enlevées ou n'ont jamais été faites.

Aux deux extrémités du naos, la frise représente des combats de Centaures (plus distincts à la partie occidentale au-dessus de l'opisthodome), qui combattent avec de grosses pierres.

Sous le portique, plafond; — les poutres en marbre ont, dans l'espace qui les sépare entre elles, des caissons ou carrés, alternativement creux et pleins.

Sur les ptéromes, les poutres seules subsistent.

JUPITER OLYMPIEN.

Au nord de l'Acropole.

De la petite colonne en face, ou plutôt à droite en regard de l'Hymette, et qui domine l'Ilyssus, on voit que les arcades, qui semblent continuer

le théâtre d'Hérode Atticus, servaient à soutenir le terrassement sur lequel le temple était bâti; d'autant plus qu'au bout de ce mur il y en a un autre tout uni, sans arcades ni contrefort, qui fait angle droit et ne pouvait servir à autre chose qu'à soutenir les terres. De là, du reste, la plate-forme occupée par le temple se voit très bien; mais ce que l'on voit, ces seize colonnes, sont-elles autre chose qu'un portique?

TOUR DES VENTS.

Les figures allégoriques extérieures sont affreusement lourdes. Jambes tuméfiées, leur poids seul empêcherait le corps de voler.

Édifice octogonal. — Corniche avec tambours carrés; au-dessus, à la hauteur de sept pieds environ, une plinthe circulaire, de petites colonnes cannelées à chapiteau dorique; — une seconde plinthe, puis le toit, tranches de pierres, allant s'amincissant vers le sommet et dont la combinaison fait dôme.

Deux portes, une grande vers le Sud-Ouest, une plus petite s'ouvrant en face de l'Est.

A l'extérieur du monument, et communiquant avec lui, une sorte de tourelle ronde, de même construction.

Trois fenêtres ou jours enlevés à même le mur, deux sous la première plinthe, une sous la corniche, à côté du Merab.

THÉÂTRE D'HÉRODE ATTICUS.

Les restes de gradins sont surtout vers la partie

droite quand on descend de l'Acropole et qu'on regarde la mer.

A chaque extrémité, deux grandes masses; à gauche, un double rang de trois arcades encore existantes, puis la grande ligne des arcades plus basses; au milieu, une debout; à droite, une ligne de trois.

Le soleil éclairait en plein l'intérieur roux des arcades et les rendait vermeilles.

Longue ligne d'arcades du côté extérieur; de la plaine, portique où le peuple allait se mettre pendant la pluie.

Quand Pausanias fit sa description d'Athènes, le théâtre d'Hérode n'était pas encore bâti, il en parle incidemment dans son livre de l'Arcadie (?).

Comme j'étais à regarder cela, un âne que je n'avais pas vu s'est mis à renifler et m'a fait détourner la tête.

23 janvier.

THÉÂTRE DE BACCHUS.

Sur le même flanc de l'Acropole, vers l'Est, les deux colonnes du théâtre de Bacchus (la pente me paraît très forte), au-dessus d'un antre à entrée carrée. Il y a, à la gauche de cet antre, des excavations carrées comme pour des tableaux votifs; sur la droite, quelques restes (peu de chose) de gradins taillés à même la roche.

STADE.

Le stade est au delà de l'Ilyssus. Pont en ruines, dont il n'y a plus que les assises; deux grandes

redoutes (*cavaliers* en terme d'artillerie) formant une sorte de quadrilatère allongé, plus large vers l'entrée; à gauche un tunnel dans la roche, il s'élargit après le coude qu'il fait. C'est dans cette partie qu'il y a trace, cette fois évidente, de roues de chars. Le tumulus d'Hérode est de ce côté, plus à gauche, en se dirigeant vers le Lycobettus.

PANDROSE. — ÉRECHTÉE. — MINERVE POLIADE.

Pandrose, comme niveau, est supérieur aux deux autres.

Côté ouest de Minerve Poliade (l'entrée est par le temple de Neptune, qui n'est peut-être qu'un portique) : piliers ioniques sur le mur, devaient être adossés à quelque chose, mais à quoi? Cette colonnade est supérieure, comme niveau, à celle qui est en face, à l'Est. Ici, du reste, ce sont de vraies colonnes.

Le chapiteau de ces ioniques, tassé par la colonne, a l'air d'un coussin.

S'il y avait là deux temples, comme l'inégalité de niveau des murs l'indique, pourquoi cela n'existe-t-il pas extérieurement? Alors pourquoi n'avoir pas fait les deux temples de la même largeur à l'intérieur, quand, à l'extérieur, des deux côtés, c'est une construction faite d'un seul coup?

Le temple du milieu, plus bas comme niveau que Pandrose est de plain-pied avec Érechtée.

Dans les rosaces, sur le linteau de la magnifique porte qui communique d'Érechtée en Minerve, il y a dans chacune un trou au milieu,

comme s'il y avait eu là un ornement *extérieur* rapporté, un bouton de métal, une pierre précieuse.

PROPYLÉES.

Ce chemin tournait, sans doute, au pied de l'aile droite des Propylées (aile plus longue que celle qui est en face), sur laquelle est bâti le petit temple de la Victoire aptère; le chemin qui montait entre les deux ailes pouvait avoir des escaliers sur des côtés, quoiqu'on n'en voie pas de trace, mais au milieu il avait une voie dallée en marbre, avec des cannelures en relief, comme seraient des troncs d'arbres, pour faciliter la montée des chevaux. Séparé de l'aile gauche (Pinacothèque) et devant elle, est un piédestal en marbre bleuâtre, dont les couches de pierre sont séparées par des pierres plus minces, dalles mises à plat.

L'entrée du temple de la Victoire aptère est à l'Est et regarde la tour carrée bâtie en face de la Pinacothèque: cette aile des Propylées a été complètement détruite.

Le temple n'est pas bâti sur la même ligne que le mur de l'aile qui le supporte. Quatre colonnes ioniques pour portique, puis, pour supporter l'architrave du temple même, deux piliers plus étendus en long qu'en large.

L'autre face du temple (occidentale) a de même quatre colonnes ioniques, frisées, sculptées tout autour. — Élégance des colonnes, moindre pourtant que celles de Minerve Poliade et d'Érechtée, parce qu'ici les colonnes sont moins hautes.

On monte au niveau de la colonnade des Pro-

pylées par quatre marches; trois colonnes doriques de chaque côté, en tout six. Un mur transversal, percé de cinq portes, la plus grande au milieu, puis deux petites et deux plus petites, sépare les Propylées en deux parties; on monte à ce mur par quatre degrés. Après ce mur, un autre compartiment, puis pour clore, trois colonnes doriques de chaque côté, avec une porte au milieu qui donne entrée sur la place de la citadelle (derrière la troisième colonne à droite, côté gauche, se trouve à l'extérieur le petit autel de Périclès). Le chemin pour aller au Parthénon tourne à droite, le Parthénon étant situé plus sur la droite.

La Pinacothèque s'ouvre par un portique de trois colonnes doriques, terminé à ses deux extrémités par un pilastre; la troisième colonne (extrémité droite) de ce portique est sur la même ligne (si vous vous retournez pour faire face au portique des Propylées) que la troisième colonne de gauche des Propylées : ainsi, lorsqu'on regardait les Propylées, elle en allongeait la façade. Ce portique, carré long, est percé d'une porte carrée au milieu, et de deux fenêtres, une de chaque côté; fenêtres longues et étroites par rapport à leur largeur.

Pour rentrer dans la Pinacothèque même (2e pièce), une marche. Les pierres des murs sont si bien jointes que l'on distingue à peine les joints, c'est une ligne mince seulement. Sur le mur de droite, deux fenêtres l'une au-dessus de l'autre, de dimensions inégales, celle d'en bas plus large, d'ornementation différente, et qui ne sont pas sur la même ligne.

La plus petite a une corniche ornementée et des

linteaux tournés, demi-fûts en relief, tandis que la plus grande est à même enlevée net dans le mur, à angle droit.

A l'extérieur de ce mur (lorsque, par une voûte moderne qui se trouve à gauche, une fois sorti des Propylées, vous avez pénétré dans une sorte de petite cour pleine de décombres où il y a une masure turque) on voit des tenons à toutes les pierres. Y avait-il en dehors une autre construction?

PARTHÉNON.

La façade occidentale (entrée) a son tympan brisé, surtout dans la partie droite (celui de la façade orientale l'est complètement); seulement à gauche on voit un torse d'homme nu, comme affaissé sur ses genoux et se tournant vers une femme drapée et debout, sans tête; la jambe gauche de l'homme est entourée de draperies.

Portique de huit colonnes, espace égal entre elles; seize colonnes sur les ptéromes, y compris les colonnes d'angles.

La porte ouvre sur l'intérieur même du temple, fermé d'un mur carré sur les quatre faces. — Dans cette enceinte, à remarquer : 1° au milieu, vers la droite, les restes de quatre colonnes ioniques. Était-ce là, au milieu, que se trouvait la *cella* proprement dite, le sanctuaire? 2° Après cet espace carré, ces quatre colonnes n'en étant qu'une des faces, au bout du naos il faut monter une marche, vestiges de terrasse, et sur ce plancher, supérieur au niveau de tout le reste du naos, se voit un reste de construction curviligne, faisant

comme la courbe de l'arc dont la marche serait la corde. *Est-ce là l'opisthodome ou trésor public?* Au delà de la partie la plus convexe de cette courbe, c'est un mur haut de deux pieds et demi environ. Le mur du naos se présente, ouvert par une porte, trois marches, la première plus haute que les deux autres, vous ramenant dans la galerie extérieure, côté oriental. Sur la face occidentale du naos, se voient encore assez nettement des cavalcades de même style que les tablettes exposées dans l'intérieur du Parthénon. Ces sujets (courses olympiques) devaient régner tout le long de la frise du naos.

Aujourd'hui *23 janvier, jeudi*, j'ai été dire adieu à l'Acropole.

Dans le Parthénon, aux pieds d'une des tablettes, un fémur rongé, tout gris.

Il faisait grand vent, le soleil se couchait, le ciel était tout rouge sur Égine; derrière les colonnes des Propylées, il s'épatait en jaune d'œuf.

Comme je revenais du temple de Neptune, deux gros oiseaux se sont envolés de dessus le fronton et sont partis dans l'Est, du côté de Smyrne, de l'Asie.

En poussant la porte de l'Acropole, j'ai remarqué qu'elle grinçait péniblement, comme celle d'une grange.

J'étais sorti et je regardais le théâtre d'Hérode, quand un soldat est venu me vendre, pour deux dragmes, une petite figure de femme à coiffure retroussée sur le sommet de la tête.

Une femme en haillons et que je n'ai vue que de dos montait dans la citadelle.

En allant au Parthénon et en y revenant j'ai longtemps regardé cette poitrine aux seins ronds, qui est faite pour vous rendre fou d'amour.

Adieu, Athènes! Autre part, maintenant!

10 heures et demie du soir.

ATHÈNES MODERNE.

Le colonel Touret, philhellène français; il est compris dans ces cinq mots : sa grosse et petite femme.

Le général Morandi. — Anecdotes sur Lord Byron, qui habitait à côté de l'ancienne poste : place aux fiacres; histoire du pucelage de la paysanne Maria à lui vendue comme étant la fille du pacha; superstition de Byron : « il en avait pour vingt-quatre heures à se remettre d'une lampe renversée par terre ». Morandi était l'intime de Gamba, frère de la Guiccioli (que dans son opinion à lui, Morandi, Byron n'a jamais possédée); la Guiccioli n'a pas été la maîtresse de Byron, et cela sur la défense de lui, Byron; il lui envoyait des vers sur les billets mêmes que la Guiccioli lui écrivait. Une partie de cette correspondance a été remise par Gamba à Morandi, qui l'avait déposée à Ancône. Poursuivi par la politique pendant vingt ans, quand il l'a redemandée, le dépositaire était mort et les enfants ne savaient ce que c'était devenu.

École d'Athènes. — Dîner à l'École d'Athènes. — M. Daveluy, gros petit abbé XVIIIe siècle, me

fait penser à M. de Bernis, a la nostalgie et s'embête à crever; — dans les premiers temps, faisait fermer sa fenêtre du côté de l'Acropole; il y a plusieurs monuments d'Athènes qu'il n'a pas vus (la Tour des Vents entre autres). Admire Nisard, exècre Hugo. On a parlé littérature, le *Gamin de Paris* a été cité comme une bonne pièce. Ces messieurs sont ici payés par le Gouvernement pour retremper les lettres aux pures sources de l'antique!

22 janvier.

La reine de Grèce monte à cheval tous les jours et va en voiture. Elle a un costume d'amazone d'un goût rue de La Harpe. Les dimanches, elle vient sur la place écouter la musique, on la regarde, le cheval piaffe, elle le caresse de la main, après quoi, elle fait un tour sur la place au petit galop, saluant de droite et de gauche, suivie d'une demoiselle de compagnie qui a un très long nez, d'un affreux palicare, d'un gros écuyer et de deux laquais.

C'est d'une telle prostitution de soi qu'un homme un peu délicat défendrait cela à sa femme, fût-elle une ancienne danseuse de corde, élevée jusqu'à lui!

J'ai revu Sa Majesté au théâtre; décidément elle est laide, toute la figure de même ton, œil de lapin, sourcils trop blonds, vilains cils. On dit qu'elle a une belle poitrine et une belle peau. Figure sans caractère et disgracieuse! Sa Majesté fait six repas par jour, on ne lui donne aucun amant.

Le peuple est las d'elle, et moi aussi, sans savoir pourquoi.

Vu les *Puritains*. A gauche, dans une loge, Mlle Conduriottis, figure ronde, pâle, magnifiques sourcils noirs, œil à demi fermé, vous faisant de temps à autre le cadeau de s'ouvrir entièrement pour qu'on les voie; belle narine remontée et très ovale, seul trait animé de ce placide et beau visage; toute la tête entourée d'un ample fichu rose à graines d'or, qui passe sur les cheveux, autour du cou, s'entre-croise sur la poitrine à draperies raides et cassées, donnant à la physionomie tout à la fois quelque chose de mignon et d'enfantin.

Mercredi 22 janvier, visite à Canaris. — Petite maison jaune, à réchampis blancs autour des fenêtres, intérieur très propre.

Reçus par Mme Canaris en costume psariote, une bavette à bandes d'or sur la poitrine, sorte de turban rose incliné sur l'oreille gauche, et recouvert de la draperie d'un voile blanc; grosse petite femme dodue, rieuse, aimable, parlant haut d'une voix aigre, riant beaucoup.

M. Canaris était au Sénat.

Salon à meubles d'acajou et noyer; ameublement, salon d'un médecin de petite ville; verres de couleur sur des morceaux de tapisserie à bordures en peluche, gravures modernes aux murs.

Canaris entre, en nous donnant une poignée de main. Petit homme trapu, gris, blanc, nez écrasé et de côté par le bout, figure carrée; air brutal doux, pas de front. Il reste la jambe droite étendue de côté, le genou rentré, le pied en dehors, étant assis sur son fauteil.

Ne fait que parler de M. Piscatory, qu'il paraît admirer beaucoup, rompt les chiens toutes les fois qu'il est question de lui, a entendu parler de

Victor Hugo (je lui ai promis de lui envoyer les pièces qui le concernent); petits yeux. Placé assez loin de lui je ne puis voir le jeu de sa figure.

Un petit portrait de lui, à l'huile, exécrable, où il est représenté avec un compas et une carte.

Vrai bourgeois! visite triste! Voilà pourtant un homme éternel, immortalisé!

Comme ça rehausse l'autre (Hugo), et comme ça le rehausse aussi, lui!

PÉLOPONÈSE.

24 janvier-6 février.

Vendredi 24 janvier. — Il faisait très froid quand nous sommes partis, ce matin à 10 heures, d'Athènes, après les adieux du colonel Toure et de M. Roman, commissionnaire en vins qui nous a remis la carte de sa maison. Nous prenons le chemin d'Éleusis; au haut du défilé du Gaidarion, nous nous retournons et nous disons adieu à Athènes. J'en suis sorti triste, et dans le bois d'oliviers j'ai intensivement songé à l'amertume de mon départ de Kosséïr, quand le père Élias a levé sa main pour me serrer la main et que je me suis penché du haut de mon dromadaire pour la lui donner.

A Daphné, halte d'une minute pour montrer nos passeports; un petit garçon de 7 à 8 ans, en veste et sans culotte, promène mon cheval.

La mer d'Éleusis est bleu ardoise; en face, sur les monts de Salamine, une sorte de demi-lune

couchée sur sa partie convexe, échancrure de la montagne.

Nous repassons devant les marais Rheïti; nous voyons Mandra au loin, à droite, nous continuons la route d'Éleusis.

A une portée de pistolet d'Éleusis, la route tourne à droite, puis on infléchit à gauche, piquant dans le Sud et contournant le long coteau ovale d'Éleusis.

Vue des deux cornes du Keratas.

On monte par une pente douce, on revoit la mer, dont on se rapproche; tout en s'élevant, la route suit les sinuosités de la côte, terrain gris et pierreux à gauche, sur les pentes de la montagne; quelques rares oliviers et myrtes. Le soleil est chaud lorsqu'on est à l'abri du vent; la mer est bien belle dans le canal de Salamine. La route s'abaisse; il y a, à gauche, quelques pierres au bord de l'eau, Aldenhoven les indique comme les restes d'un môle; nous nous rapprochons de la mer, nous humons l'odeur du varech.

Descente, quelques pins rares, la route s'écarte un peu de la mer, bois d'oliviers, plaine qui s'étend à votre droite, ayant à son extrémité le blanc Cithéron; devant vous, un monticule sur lequel quelques ruines et maisons, mais dont la plus grande partie nous est cachée, car le pays est tourné dans l'autre sens, vers la mer.

Comme nous passions là, deux hommes nous ont appelés, ils venaient de découvrir, en travaillant la terre, une citerne.

Mégare, très grand, en amphithéâtre, maisons carrées. Quand on se tourne vers la mer, on a au premier plan une plaine, puis toute la mer, golfe

enfermé par des montagnes aux formes allongées et très découpées sur leur galbe : ce sont les montagnes de Salamine; à gauche, on retrouve encore une autre mer, c'est celle qui va jusqu'à Éleusis. Sur le bord des flots, à gauche, Nisée (dodeka *ecclesiai*); *nous y distinguons des pierres. Près de* là, vers le Sud, deux petites îles; sur la droite, de l'autre côté du golfe, une île plus grande en forme de tortue.

Nous sommes conduits par un vieillard qui nous mène jusqu'au haut du pays, au pied d'une tour franque bâtie en vilaines pierres grises entremêlées de briques. Dans un mur, une inscription placée à l'envers. Traces des fondements d'une grande construction franque.

De l'acropole (j'appelle ainsi le point le plus élevé), vue de la mer quand on se tourne vers le Sud, vue de la grande plaine quand on se tourne vers le Nord. Au fond de la plaine, verdures fortes, la plaine est verte et très grasse de ton, surtout à son extrémité; les montagnes d'en face, qui vous séparent de la Béotie, grises et contrastant comme ton avec le Cithéron tout blanc, qui est à gauche, au dernier plan, et la verdure qui s'étend au premier.

Mégare, 9 heures du soir.

Samedi 25. — En partant de Mégare, la route, inclinant sur la droite, s'enfonce dans les terres et bientôt monte légèrement; dans un pli de terrain, nous rencontrons un troupeau de moutons et de petits agneaux dont les voix éplorées font retentir la campagne.

La route monte, il y a quelques oliviers, le ter-

rain est en pente, couleur grise : cela me rappelle des aspects de Palestine. Le temps est beau et nous promet une belle journée.

Bientôt on se trouve en face de la mer, le golfe s'étend, la route est étroite et cramponnée à la montagne, dont elle suit toutes les sinuosités; sur la pente, à droite, des petits pins, quelquefois des caroubiers. On monte, on descend, le soleil brille; la mer tranquille, à pic sous vous, a par places, au delà de la bordure blanche de son sable fin, de grandes places vert bouteille au milieu de sa couleur glauque claire; la vague paisible expire et se retourne sur la grève. Pendant quelque temps nous sentons une violente odeur de charogne; sont-ce les cadavres des victimes du Sciron?

> Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.
>
> (*Phèdre.*)

La place était bonne, un homme y arrêterait un régiment, le chemin est si étroit que, si votre cheval faisait un faux pas, on tomberait dans la mer, resserrée entre le précipice et la montagne. Le sentier est soutenu parfois par des pierres reliées avec des branches non dégrossies; de temps à autre, restes de soutènements anciens de l'ancienne route. La couleur des roches qui vous dominent est grise, avec de grandes plaques rouges en long, à peu près de la couleur du Parthénon, mais plus brique, moins bitume; entre les roches et vous, la pente est plantée de pins.

Soleil, liberté, large horizon, odeur du varech. De temps à autre la pente se retire et le chemin, tout à coup devenu bon, se promène au petit trot

entre des pins-arbrisseaux qui forment comme des bosquets; le paysage entier est d'un calme, d'une dignité gracieuse, il a le je ne sais quoi antique, on se sent en amour. J'ai eu envie de pleurer et de me rouler par terre; j'aurais volontiers senti le plaisir de la prière, mais dans quelle langue et par quelle formule?

Kaki-Scala *est l'endroit où l'on descend plus rapidement en se rapprochant de la mer.* Le chemin, très en pente, tourne sur lui-même en descendant, il y a danger de se casser le cou.—Restes d'une vieille voie taillée à même le rocher qui, adoucissant sa coupe, fait de chaque côté comme le vaste dossier d'un siège. A un endroit, au détour de la route, un pin incliné; on ne voit que lui se détachant sur la mer, pénétré de lumière et seul, là; il était peu jauni à sa partie gauche. On est de niveau avec la mer et on va quelque temps au milieu du bois.

Kineta, rares maisons espacées, nous déjeunons dans l'une d'elles. — Petite fille de 10 à 12 ans, brune, grand nez, yeux noirs en amande, expression mûre et fatiguée, air aristocratique, regard avide et étonné. — A la fin du repas, un homme du pays entre avec un enfant de 2 ans à la main, à qui je donne un sandwich.

A partir d'ici la montagne à plan abrupt cesse, les chaînes qui la continuent sont beaucoup plus reculées et semblent plus basses; nous cheminons à travers le bois de pins, ils sont plus grands que tout à l'heure, des arbousiers aussi; la pente à l'extrémité de laquelle nous marchons est plus douce et va se perdant, en montant du côté des montagnes.

Le golfe se rétrécit devant nous, à droite, resserré par les montagnes qui s'abaissent; quelques rares maisons, neuves, espacées, sont au bord de la mer : c'est Kalamaki. Nous tournons à droite, nous sommes sur le quai.

KALAMAKI. — Sur le quai il y a deux ou trois hommes, une vieille guimbarde à quatre roues, *dételée*, un épicier. — Café où nous fumons un narguileh et laissons souffler nos chevaux un quart d'heure. Nous repartons, doublant le fond du golfe, qui s'étend sur la droite; la route revient sur la gauche, en face Kalamaki.

A droite, une sorte de longue terrasse, soutenue par des soutènements naturels de rochers, place où se célébraient les jeux isthmiques; c'est une sorte de petite plaine, de stade naturel, c'est situé dans le sens de travers de l'isthme.

A droite, un peu plus loin, restes d'une sorte de canal, à murs de chaque côté, fragments d'anciens ouvrages.

La route monte légèrement; en face de nous, un gros pâté s'élevant sur l'horizon : c'est l'Acrocorinthe; à droite, l'Hélicon tout blanc. Au point le plus élevé de la route on voit facilement les deux mers.

La campagne est grasse à l'œil, l'Acrocorinthe se trouve un peu sur la gauche; plus loin, masses de verdure s'allongeant du Nord au Sud; ce sont des bois d'oliviers à l'horizon; le golfe de Corinthe s'élargit.

PETIT VILLAGE D'HACAMILI. — La route descend, Corinthe est au pied de l'Acrocorinthe, à pic derrière; de l'autre côté de la baie, en face Corinthe, un peu sur la droite, Loutraki, au pied des montagnes.

Nous prenons à travers champs labourés et, retournant sur la gauche, nous trouvons un ancien petit cirque, sur les bords duquel se promène un troupeau de moutons. François demande au berger pourquoi les brebis n'ont pas encore mis bas; elles sont en retard ici. Le berger répond que les agneaux sont déjà venus, mais qu'ils sont séparés de leurs mères pour qu'on puisse traire celles-ci, le soir. Le cirque est très petit, des éboulements aux deux bouts lui ont donné une forme ovoïde; en bas des gradins inférieurs, excavations noires. Nous passons sur des roches, nous entrons dans Corinthe.

CORINTHE. — Rien! rien! Où êtes-vous, Laïs? où est ton tombeau couronné d'une lionne tenant un bélier dans ses pattes?

Au milieu de la ville, à sa partie la plus élevée, sept colonnes de vieux dorique très lourd, d'un seul fût; la pierre grise est d'un vilain ton. Celles-ci sont très abîmées de trous, la dernière des cinq a son chapiteau déplacé comme celle de Sardes; un bourrelet rond au chapiteau.

Les montagnes en face Corinthe vont en s'élevant à partir de gauche et montent graduellement par des plans successifs déchiquetés sur leur galbe.

Aujourd'hui une des bonnes journées du voyage, des plus profondément senties, des plus intimement plaisantes; de Mégare à Kineta, ça restera pour moi comme un des instants de soleil de ma vie. Pauvre chose que la plume, rien même que pour se rappeler cela!

Corinthe, 9 heures moins 20.

Dimanche 26. — Journée pénible et pluvieuse. En partant de Corinthe, on marche quelque temps dans le sens de la plaine, puis on tourne à gauche et la route monte. Un torrent jaune à droite, l'eau tombe du haut d'un rocher. — Moulin de la Veuve. — Après avoir traversé un ruisseau le long duquel on marche longtemps pour trouver un gué, on se trouve bientôt dans une espèce de lande mamelonneuse dont la route suit les inégalités.

Hauteur, plaine sous nous, le terrain remonte une autre montagne.

Au milieu de cette plaine, à droite de la route, trois colonnes, chapiteau dorique, cannelées, du temple de Jupiter Néméen; la pierre est grise, fort laide, très rongée; tout autour des colonnes, ruines amoncelées; à cinquante pas plus loin, ruines d'une petite chapelle construite avec des matériaux antiques. La petite plaine où est le temple est très unie, plate et propre à des jeux.

La route remonte. Il pleut si formidablement que je ne vois rien; engourdi par le froid, j'ai à peine la force d'ouvrir les yeux. On traverse un ruisseau derrière lequel est immédiatement le petit village de Dervenati, que l'on aperçoit tout à coup en descendant une colline.

La route se resserre et va dans des gorges basses, qui se succèdent les unes aux autres. Pluie, pluie! on finit par arriver sur une hauteur d'où l'on découvre un grand horizon : à droite et à gauche, montagnes; devant vous, le terrain s'abaisse en une grande plaine qui va jusqu'à la mer; tout au fond, une espèce de rempart, c'est Naupli; Argos est de l'autre côté, à droite, au bas de son acropole.

La route descend, nous prenons à gauche, à

travers des blés verts, un homme de la campagne nous crie des malédictions pour ce méfait. Nous continuons à doubler un mamelon, devant nous s'étend un petit mur bâti de pierres cyclopéennes, nous tournons et nous entrons dans une sorte de petite rue ou couloir ayant de chaque côté un mur cyclopéen.

Lions de Mycènes. — Au fond, établis sur le chambranle de la porte (pierre unique appuyée sur deux autres, comme les trilithes de Bretagne), se voient les deux fameux lions : sculpture lourde, mais vigoureuse; à tous les deux, à la place du jarret, des anneaux ou bourrelets ronds; la queue est puissante, la dernière fausse côte indiquée.

MYCÈNES. — Verdure et pierres grises sur un monticule entre deux collines de forme à peu près pyramidale, très hautes par rapport à lui.

Un peu plus bas, Trésor des Atrides, édifice souterrain, en forme de cornet très évasé, ouvrage cyclopéen. Une porte et, au-dessus de la porte, une ouverture de forme pyramidale, à même les pierres, qui sont taillées : ce monument est très grand et d'un bel effet. A côté, à droite en entrant, une chambre souterraine, plus petite, taillée à même le roc. Les murs du Trésor ont des trous sur le bord supérieur de chaque pierre, comme si elles avaient été revêtues de plaques métalliques.

La route descend, la plaine s'étend devant elle, sur la gauche; les montagnes qui la bordent de ce côté nous sont cachées par la brume; à droite, montagnes plus près; dans leurs rides, il y a de la neige. Nous passons à gué une rivière, où nous voyons la culée de l'arche d'un pont détruit.

Le soleil perce les nuages, ils se retirent des deux côtés et le laissent couvert d'un transparent blanc qui l'estompe; le ciel, noir sur la gauche, devient bleu outremer très tendre, avec des épaisseurs plus foncées dans certains endroits; le bleu a un ton gris perle fondu sur lui. Les masses se dissipent, le bleu reste bordé de petits nuages blancs déroulés; derrière l'acropole d'Argos, à notre droite, près de nous et sur elle, un petit nuage blanc, cendré. La lumière, tombant de ma droite et presque d'aplomb, éclaire étrangement François et Max à ma gauche, qui se détachent sur un fond noir, je vois chaque petit détail de leur figure très nettement; elle tombe sur l'herbe verte et a l'air d'épancher sur elle un fluide doux et reposé, de couleur bleue distillée.

Avant d'arriver à Argos, deux moulins.

Argos, très grand bourg, rue droite avec un trottoir sur le côté, boutiques à auvents, aspect turc, un café sur la place avec un toit avancé.

Logés dans une cour, dans une chambre au rez-de-chaussée. Dans la cour boueuse, un cochon traîne un bâton au bout d'une corde.

27 janvier. — En sortant d'Argos, sur le flanc de l'acropole, restes d'un aqueduc, la ligne court à même la montagne; au milieu de la pente de l'acropole, une maison blanche.

Ruines du théâtre, adossé à la montagne : les marches sont petites, le théâtre devait être fort grand; des deux côtés des gradins, deux avancées en terre. Il y a encore trois petits escaliers longitudinaux dans toute la longueur des gradins, ils partent d'en bas et montent.

A côté du théâtre, en retour au monticule de

gauche, autres gradins : c'étaient probablement les marches servant à parvenir à quelque édifice supérieur disparu. Près des ruines du théâtre, restes d'une église en pierre et mortier revêtus de briques, construction byzantine (?).

La route continue par la plaine (on voit très bien Nauplie à gauche) jusqu'à un coude où il y a une caverne dans le rocher; un fort ruisseau sort en cet endroit; sur la paroi intérieure du rocher, une croix peinte : c'est une chapelle grecque.

Nous entrons dans la montagne, où nous cheminons pendant quatre heures, nous entrons dans les nuages et nous en sortons tour à tour. Partout le terrain stérile est couvert de petites touffes de chênes nains. Quelquefois nous découvrons, au milieu d'un vallon longitudinal, une chaîne qui le remplit; il y a de grandes pentes de verdure abruptes. Une heure avant d'arriver à la station, nous marchons sur une route nouvelle, horriblement faite, avec des tournants qui ont l'air imaginés pour faire verser les voitures.

Après-midi triste et pluvieux, j'étouffe sous ma couverture, qu'il faut pourtant mettre sous peine d'être trempé jusqu'aux os. François nous soigne, nous nous bourrons outrageusement aux repas pour nous prémunir contre le mauvais temps : dîner avec une soupe grasse, roastbeef, poisson de mer, merles, pruneaux cuits, figues et amandes, une bouteille de vin de Santorin.

Nous sommes logés dans un khan, le bois épineux du chêne nain brûle dans le foyer, nos affaires sèchent autour; j'entends sous moi manger les chevaux au râtelier. Un enfant nous apporte du bois, Max est couché, j'ai bien peur que nos

pauvres bêtes ne puissent nous mener jusqu'à Patras, elles ont l'air harassées dès maintenant.

Achladhokambos, 8 heures du soir.

Mardi 28. — Nous descendons dans la plaine; cinq minutes après être partis, nous voyons le village de Achladhokambos, au-dessus de nous, sur la pente de la montagne, étagé, à notre droite.

Pendant une demi-heure, la plaine entourée de montagnes de tous côtés; la route tourne à gauche et nous entrons dans une gorge étroite entre deux hautes montagnes, comme un immense fossé sinueux; la route, accrochée au flanc droit de la montagne, étroite et difficile, monte par une pente très rapide. Au-dessus de nos têtes nous voyons des paysans couverts de manteaux blancs, avec des chevaux chargés de broussailles de chênes nains, qui descendent. La route a, de places en places, un petit parapet de pierres sèches. Nous entrons dans les nuages, nous ne voyons rien que le brouillard humide qui nous entoure, il fait froid. Passe à notre droite un troupeau d'une douzaine de femmes en guenilles : elles n'ont pour compagnon et protecteur qu'un enfant de 10 ans, mais leur laideur, et leur saleté surtout, les protègent plus qu'un régiment de dragons. — Traces d'une ancienne route. — En haut de la montagne, à gauche, une maison, khan abandonné (?) où un cheval de notre bagage veut entrer.

Nous descendons pendant vingt minutes à peu près, et tout de suite nous nous trouvons inopinément dans une grande plaine vaseuse, où nos chevaux entrent jusqu'au jarret; nos hommes vont

nu-pieds pour n'y pas laisser leur chaussure. Après avoir pataugé dans cette effroyable gouache pendant trois quarts d'heure, la route par places redevient passable; il y a des champs de vigne sur la gauche.

Nous haltons une minute au village de Agiorgitika, il n'est que 10 heures. Nous continuons, nous passons une rivière qui a de grandes berges de sable, plaine unie.

Déjeuner au village de Akouria, en face un maréchal ferrant qui forge, chez une sorte d'épicier où nous gelons.

La route continue par la plaine, nous traversons un potamos. Des gens crient après nous : ce sont des gendarmes qui nous demandent nos passeports; nous continuons; un d'eux, soldat irrégulier, nous apostrophe de l'autre côté du fleuve et brandit son pistolet; nous trouvons le procédé trop militaire et nous l'attendons, décidés à le sermonner ferme. Lui et l'autre pauvre diable passent le fleuve et viennent à nous : on leur a dit dans le village qu'il était passé des Européens se rendant à Sparte, et comme il y a, dans la montagne, quatre bandits redoutés, ils ont voulu nous accompagner et se sont tout de suite mis à courir après nous; le gendarme, en effet, est à peine vêtu; son compagnon a l'air d'un gredin achevé, avec ses jambarts rattachés par des ficelles, sa mine blonde et pâle, son nez fin d'oiseau de proie; c'est lui qui retourne au village chercher du renfort que nous attendons vingt minutes au pied de la montagne, assis sur de grosses pierres; la pluie commence, nous remontons à cheval sans attendre les gendarmes et nous entrons dans la montagne.

Côtés élargis, terrains gris et stériles, petites collines, ensemble pauvre.

D'une hauteur, nous voyons au fond de l'horizon, à droite, comme un grand lac : c'est encore un fleuve que nous devons traverser; derrière lui, montagnes élevées couvertes de neige; il y a de la neige par places, tout près de nous. Descente.

On traverse le fleuve, qui se trouve bientôt encaissé entre deux hauts pans de montagnes, murs inclinés, avec des courbes nombreuses qui arrêtent la vue et la renouvellent. Le sentier, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suit avec difficulté le bord du fleuve; nous le traversons *quarante fois*, nos chevaux par moments ont de l'eau jusqu'au poitrail et elle n'est pas chaude; la pluie tombe à torrents, cela devient si beau que nous en rions; le bagage ne chavire pas, ce qui nous étonne; le malheureux gendarme le suit, ainsi que nos muletiers, nu-pieds, dans la boue, l'eau et les pierres; Lephteri claque de son fouet dont la mèche mouillée fume. La dernière fois que nous passons l'eau, c'est au grand galop, en poussant des cris. Nous entrons dans le khan en sautant par-dessus le petit mur; pas de cheminée, nous perdons nos yeux avec la fumée. What an uncomfortable house! Il y a de quoi faire gueuler les moins difficiles. François est un très bon compagnon, dont les excellentes blagues « bravent l'honnêteté »; on voit qu'il est Grec, ses plaisanteries courtes et solides sentent le terroir.

Comme il pleut! quelle sacrée pluie! demain Sparte.

Criavrissi, 7 heures et demie.

Mercredi 29. — On traverse encore, en sortant du khan, le Saranda Potamos. En face le khan il y a, sur la montagne, les ruines d'un château. Le fleuve se resserre, la route continue dans le Sud; ce sont, des deux côtés, de petites montágnes à base très large et formant de temps à autre des sortes de bassins; les terrains, fond gris, sont couverts de la chétive verdure des chênes nains. Paysage grêle pendant quatre grandes heures. Quelque temps avant d'arriver au khan de Kravata, on descend, la végétation augmente, les monticules se succèdent, il faut les monter et les descendre; dans des champs cultivés, sur la droite, oliviers. On passe entre des arbousiers, des poiriers sauvages, des lentisques, un petit torrent coule sur des pierres vertes; terrain végéteux des deux côtés, la route ombreuse passe au milieu.

Le khan de Kravata sur une éminence : une prairie, avec des mûriers et des platanes (le tout sans feuilles), les platanes, comme des têtards, ont poussé au bord de l'eau; au bout de la prairie coule un fleuve; derrière le fleuve, la prairie, puis des montagnes basses à ton roux, très épatées de base. La neige cesse de craquer sous nos pas; ce matin, nous avons traversé une campagne où il y en avait par places de grandes épaisseurs. Comme il a gelé depuis, la marque des pieds des chevaux est restée dedans comme une sculpture en creux, ainsi que cela se voit sur le roc, dans les passages étroits de la route. — Combien a-t-il fallu de caravanes pour creuser ainsi le rocher!

A partir de Kravata on descend la montagne (mont Parnom); une sorte de plaine, bassin en-

touré de montagnes, où François nous dit qu'il s'est livré un grand combat entre les Thébains et les Spartiates. Lequel ?

Lentisques, arbousiers, poiriers sauvages; par terre, plante à fleur jaune, plusieurs petites tiges à feuille lancéolée, très laiteuse, odeur pourrie se rapprochant de l'urine de bête fauve (euphorbe?).

Bientôt, devant nous, derrière des montagnes vertes, le Taygète, bleu ardoise foncé, avec des sommets blancs; il a l'air très mamelonné en long, couvert de nuages; entre lui et nous, la plaine où est Sparte; sur la gauche, en amphithéâtre, le village de Vourlia.

Nous passons un torrent qui coule sur du sable, affluent de l'Eurotas, que nous trouvons bientôt devant nous, et nous tournons tout de suite sur la droite. L'Eurotas, tout jaune (à cause des pluies), me paraît grand comme la Touques à peu près; il y a sur ses bords des lauriers-roses, des troènes, des mûriers. Nous passons un pont en compas, très élevé, très grêle, très élégant. Pour l'écoulement des eaux, on a (contre toute symétrie) pratiqué deux arcades à droite et une seule à gauche. Après qu'on a passé le pont, on revient sur la gauche et l'on marche, en plein, au milieu de la vallée de l'Eurotas. A droite, une petite chaîne de collines vertes, derrière lesquelles, par moments, le Taygète apparaît en pic bleu sombre, drapé de neige sur sa tête; à gauche les montagnes, au delà du fleuve bordé d'arbres, affectant la forme d'un long rempart, allant, s'abaissant à mesure qu'il va vers Sparte, d'un ton roussâtre et d'un galbe droit. Je ne sais pourquoi cela me rappelle le dorique et me plaît étrangement, plus que le

Taygète même (si beau pourtant) : ce sont des montagnes stoïques ou bien spartiates.

Quand on a gravi la colline qui est sur notre droite, la route fait un coude dans ce sens; on a au fond le Taygète, presque à pic, à mamelons pressés, plaques rouges dans sa couleur grise, piquée de verdure; à mi-hauteur, verdure sombre des pins; plus haut, neiges; à droite, Mistra et son acropole turque, aspect gris, bâti sur la dernière pente de la montagne; à gauche, sur une éminence, au milieu de la plaine, maisons blanches de Sparte. Cinq minutes avant d'entrer dans la ville, ruines d'un théâtre. Des chiens aboient après nous, des petits agneaux bêlent. La route va entre deux enclos bordés de murs; pour entrer dans la ville même, elle monte un peu.

Sparte. — Une grande rue, bordée de boutiques à la turque et de maisons dont quelques-unes ont des balcons en bois, couverts.

Pendant que nous cherchons un gîte, une foule de soixante à quatre-vingts personnes nous contemple, elle nous suit dans le café où nous nous réfugions, et se range en cercle autour de nous à nous regarder : je nous fais (?) l'effet de sauvages salle Valentino, que l'on vient voir pour de l'argent.

François, à la fin, nous découvre un logement où il y a une cheminée, le public nous y accompagne, on se met aux fenêtres pour nous voir passer, et, au détour de la rue, nous apercevons le clergé qui est sorti de l'église.

Sparte, 9 heures

Jeudi 30 janvier. — Passé la matinée à coudre les bretelles de mes éperons, ce qui m'agace con-

sidérablement. A 11 heures et demie, le commandant de la gendarmerie, chez lequel Max a été pour s'informer s'il est nécessaire de prendre une escorte, vient nous faire une visite et reste une grande demi-heure à nous assommer en causant politique.

Il fait du vent et froid, le temps a l'air de se décrasser un peu ; nous sortons de Sparte, escortés de deux gendarmes, nous retournons au théâtre. Il n'y a plus guère que la forme demi-circulaire, en terre, et deux assises ou bouts de mur en pierre de chaque côté. Les agneaux, dans leur espèce de parc rond, tournent en rond et bêlent tous.

Nous suivons la même route qu'hier, entre les collines vertes et l'Eurotas, ce sont de petits mamelons qui se succèdent; sur les bords du fleuve, carrés verts, roseaux, des mûriers, des peupliers blancs mais rares, iris, euphorbes; de l'autre côté du fleuve, l'espèce de mur rouge et droit, à ligne nette par le sommet uni.

Le Taygète va en s'abaissant à mesure qu'on le suit dans la direction de l'Ouest; les crêtes de ses mamelons longitudinaux sont grises, les entre-deux vert foncé et couverts de sapins, ce qui renfonce des ombres, des creux, les parties proéminentes étant dans la lumière; le sommet est couvert de neige, et les neiges de nuages, ils s'entassent de ce côté, sur la montagne, et laissent graduellement toutes les autres parties du ciel plus pures.

Suivant toujours le pied du Taygète, ou plutôt de la petite chaîne basse de collines qui lui fait bourrelet, nous quittons bientôt l'Eurotas, et nous nous trouvons sur les bords d'un fleuve de même

caractère, c'est l'Iri (Ηρη). Peupliers blancs, grèves blanchâtres, la route par moments est tout contre la montagne. Nous passons au pied d'un petit aqueduc qui mène l'eau d'un moulin, ensuite le chemin tourne à droite.

L'Iri est assez large, jaune comme l'Eurotas à un endroit; de l'autre côté, sur la rive gauche, restes de quai, pierres cyclopéennes.

A mesure que nous avançons, le Taygète semble s'abaisser et les montagnes de l'autre côté reculent; toute la vallée, étroite jusqu'à présent, s'élargit et finit en vaste cul-de-four.

A gauche, sur une petite hauteur, village de logitzanika. — L'église en bas, maison plus haut. — Nous descendons dans une maison blanche, un cochon et des poules d'Inde mangent à même sur une sorte de disque pavé, aire à battre qui fait terrasse dans la cour.

François revient nous dire que la plus belle chambre du logis est occupée par un moribond, et nous cherche un autre abri; je reste à regarder le Taygète et encore plus le porc, les deux dindons et quelques poules. Le cochon mange avec une avidité et une préoccupation exclusives, il fouille de son groin la bouillie grise jetée par terre; les deux dindons font la roue et gloussent en même temps. Frissonnement en large de leurs plumes du dos lorsqu'elles sont hérissées. Ils ont sur la poitrine deux gros rouleaux de plumes qui descendent comme deux cylindres mobiles. Un autre porc est venu et s'est rué sur ce qui restait, ce qui a engagé le précédent à manger plus vite.

Il y avait dans cette maison une vieille femme

qui portait dans sa coiffure une longue mèche en filet rouge sortant de dessous son mouchoir et tombant jusqu'au-dessous du mollet.

On nous loge dans une autre maison : vieille femme à cheveux noirs, nez fin, figure aristocratique. Combien n'y a-t-il pas de marquises nées, qui pataugent nu-pieds dans la crotte!

Le chien d'un de nos gendarmes aboie contre les passants, mais se cache et se réfugie sous les jambes du cheval de son maître lorsqu'il aperçoit plusieurs chiens.

Pendant que le porc et les dindons mangeaient et se pavanaient, il y avait, assis sur son train de derrière et les contemplant, un chien jaune, flegmatique, à museau noir.

Iogitzanika, 7 heures et demie.

Vendredi 31. — La vallée ne finit pas tout de suite, fermée en cul-de-four, comme il m'a semblé hier de loin, à cause du mamelon qui paraît la boucher et sur lequel est Iogitzanika. Le Taygète, à gauche, s'abaisse, et les montagnes qui sont à droite se rapprochent et s'abaissent aussi. Petits cours d'eau sortant de dessous l'herbe, cascades d'un pied de haut, arbustes, ligaria, etc., bassins successifs. On va dans une succession de petites gorges couvertes de chênes nains; le chêne nain compose à lui seul les trois quarts et demi de la végétation du Péloponèse. Quelques arbousiers, rares.

Nous passons un torrent, nous quittons la gorge qui s'étend devant nous et nous en prenons une qui est de suite à gauche. De temps à autre, parmi les chênes nains, un chêne; il est sans feuilles, celles

qui lui restent sont roux blond, racornies et frisées par le bout, le bleu du ciel cru passe à travers ce feuillage doré, qui est plus pâle sur sa ligne extrême.

Nous déjeunons sur le bord d'un torrent, auprès d'une fontaine en ruines, nos chevaux sont attachés à de petits chênes grêles, au bord de l'eau.

La route, montant et descendant, monte sensiblement, le makis de chênes nains cesse; nous avons sur la droite de grandes pentes, grisâtres, stériles, sur lesquelles, de place en place comme un jalon, un chêne tout seul : ce n'est plus la charmante et gracieuse végétation de ce matin, avec ses arbrisseaux au bord de l'eau. La montagne des deux côtés a cessé, nous sommes à son niveau, ou plutôt elle a disparu pour nous; la vue est restreinte par des bois, ce sont toujours des chênes; ils ont leurs troncs biscornus, leurs branches tordues, quelques-unes à moitié calcinées par le bas.

Nous arrivons sur une hauteur d'où l'œil plonge dans une grande vallée (vallée de Mégalopolis); la plaine, couverte de bois, est d'un ton puce, les montagnes derrière elle, à droite, gris bleu, avec de grandes plaques de renforcements bleus, comme peintes par-dessous, exprès. Mégalopolis est au milieu et, d'où nous sommes, semble plutôt un peu au pied de la montagne.

Nous nous détournons trois pas de notre route pour faire le tour d'une ancienne petite église (Érimoclisi), pierres entourées de briques plates (de champ), construction byzantine. Sur le côté Nord de la petite éminence ou promontoire sur

laquelle est l'église, un grand chêne nain; de là, vue de la plaine.

Nous continuons dans les bois, descendant tout doucement, écoutant mon cheval qui butte sur les cailloux; je suis triste, et le soleil est très beau pourtant!

LÉONDARI se découvre tout à coup, sur une éminence qui domine la plaine de Mégalopolis. Grande quantité de ruines turques, gros bourg. Nous mangeons des oranges chez un épicier, où j'achète une peau de renard pour réparer ma peau de bique, pendant qu'on repique des clous aux fers de nos chevaux.

De Léondari jusqu'ici, on descend à travers des chênes, la vue de la plaine vous est cachée par de perpétuels mouvemens de terrain. — Un torrent, le Xérillo, affluent de l'Alphée.

Les chênes, d'abord broussailles, deviennent ensuite de véritables arbres; c'est une forêt, puis place plus clairsemée, sans feuilles, où ils sont arbrisseaux, leur tronc est très noir. Dans la forêt nous rencontrons un homme avec une petite fille que l'affreux chien du gendarme veut mordre; plus loin, deux jeunes gens; celui qui marchait derrière portant un long bâton recourbé de pasteur, et maigre, avait sous son bonnet de longs cheveux noirs, épars, très découverts.

Avant d'arriver à Macriplagi, vue de la plaine de Messénie

Logés dans un khan avec grand balcon, d'où en se retournant à droite on voit la plaine.

Coucher de soleil : le ciel noir, finissant par une ligne droite, rectangulaire, s'épatant par les deux bouts; en dessous, longue bande large, blanc

orangé, vermeille, dominant la silhouette de deux petits pics, pyramides de montagnes; montagnes noires.

Macriplagi, 8 heures et demie.

Samedi 1er février. — Nous descendons dans la plaine de Messénie, sur le versant droit de la gorge qui dévale vers lui; sur ce versant, oliviers. Bientôt nous entrons dans la plaine, la mer est à gauche et cachée maintenant par des monticules qui ferment la plaine. L'hiver dernier a fait mourir les nopals, il y en a des enclos; nous entrons dans un enclos de nopals où il y a des mûriers. — Parc d'agneaux en branches sèches. — François achète un dindon qu'a peine à soulever la petite fille qui le va chercher. — Nous continuons par la plaine, nos chevaux enfoncent dans l'herbe détrempée.

Déjeuner au village de Meligala. Des femmes passent, chargées de bois; elles sont si effroyablement sales que l'on sent, en les effleurant, l'odeur de l'étable, du fumier, de la bête fauve, je ne sais quelle senteur aigre et humide.

Nous sommes ici au pied du mont Ithome, nous le tournons pour aller à Messène; nous passons sur la lisière d'un bois, chênes, arbrisseaux verts, chênes verts. — Village de Vourcano. — Des chiens hurlants nous suivent quelque temps dans un petit chemin creux couvert d'arbres. — A une place, beaucoup d'iris sur l'herbe, des vaches noires à poil roux sur le dos, qui broutent.

Messène, à l'entrée d'une vallée qui descend sur la mer, vallée verte et plantée. La porte principale de Mégalopolis forme la base d'un grand V très évasé, dont les deux côtés sont représentés

par une montagne; celui de droite plus long, mais moins élevé.

Le mur court du sommet de la pente de droite jusqu'aux deux tiers de celle de gauche, dont la partie supérieure est grise, ardue, à pic. En arrivant, c'est d'abord les murs de droite, terminés par une tour et serpentant suivant le mouvement du terrain, que l'on voit. En suivant le mur qui s'étend à votre gauche, mur en pierres presque cyclopéennes, très bien taillées, épais de 7 pieds environ, on trouve en haut une tour carrée, à deux étages; en dedans, le premier étage (rez-de-chaussée) est plus épais, il y a une rentrée du mur sur lequel s'appuyait le plancher du second. Sur le pan qui correspond au Sud-Est, deux meurtrières très bien faites; sur le pan d'en face et qui regardait la ville, rien; le mur est plein; sur chacun des deux autres côtés, une seule meurtrière.

Au second étage, deux petites fenêtres carrées sur les trois côtés; à chaque angle de ces petites fenêtres quadrangulaires du second étage, il y a un trou dans le mur. Un côté du mur de cette tour, celui qui regarde la porte de Mégalopolis, est lézardé par une fissure oblique qui, séparant les pierres, les a disjointes comme en deux escaliers emboîtés l'un sur l'autre.

Après la tour, le mur continue à monter, dans le sens de la montagne, encore environ soixante pas, après quoi sont les ruines d'un seconde tour carrée.

La porte de Mégalopolis, rotonde de vingt-trois pas de diamètre, bâtie en grosses pierres taillées, convexes et guillochées en long au ciseau, pour

tenir un revêtement qui a disparu. A l'endroit où le revêtement s'arrêtait, à trois pieds du sol actuel, une sorte de bandeau circulaire succède à l'alignement des pierres, disposition qui se retrouve au dehors, aux entrées de la porte. Des deux côtés de la porte, ruines de tour carrée; l'épaisseur de la porte même a cinq pas.

En dedans, près de la porte, en arrivant de Mégalopolis, deux fenêtres ou niches, avec corniche et console saillante (celle de gauche est la mieux conservée); tout autour, une rainure comme pour y appuyer une fermeture en bois. Cette niche n'était pas creusée dans le mur, mais enlevée à même; le fond est à jour et bouché par une grande pierre (de l'époque de la construction), mais qui est loin de fermer hermétiquement. Sur la pierre qui forme le plafond de la fenêtre à votre droite, une rainure large de 2 pouces et demi environ.

Les linteaux qui forment la partie supérieure des deux portes, énormes; celui de la porte qui regarde la mer est tombé et est soutenu encore, incliné, par une des pierres éboulée, elle-même, du mur. — Dans la fenêtre de droite, des lentisques. — Après la porte qui regarde la mer, restes d'une voie, en très larges et belles dalles, qui descendait vers la ville.

Nous revenons au khan, où nous avons déjeuné, et nous repassons sur le vieux pont qu'il y a là sur le torrent (Mourozoumena). N'est-ce pas le Pamisus dont les sources étaient bonnes pour les petits enfants? Le pont fait un coude et sur son coude vient s'adjoindre un troisième bras.

Nous allons pendant deux heures dans le vil-

lage de Constantinos, la plaine de Messénie nous est fermée par des montagnes, le mont Ithome est tout à fait derrière nous, sur la gauche.

Une colline; nous la doublons et prenons sur la gauche.

Le village de Bogazi, où nous devons coucher, est assis au pied de la montagne. Avant d'arriver au village, un aqueduc amenant l'eau à un moulin, il est vêtu de lianes sèches qui pendent; un torrent que nous traversons, le village étagé, un peu comme Eiden dans le Liban.

Le logis où nous sommes est la maison du pappas. Il y a dans l'unique pièce nos deux lits, nos selles, toutes les affaires de François, des tas de grains, la cuisine, des tonneaux, une femme et un homme qui y couchent, de plus deux enfants, des tamis, des cuves, du linge, des hardes, des oignons secs au plafond, etc., etc. Accrochés au mur : un lièvre et un dindon, etc., etc. Rien ne ferme, la quantité de vents coulis qui soufflent donne un rhume de cerveau à nos deux bougies, elles coulent abondamment. Par les trous du toit, on voit le ciel.

Bogazi, 7 heures et demie.

Dimanche 2. — En sortant du village, on monte; toute la journée s'est passée dans la montagne et parmi les chênes.

Les mamelons du mont Ira sont secs et grisâtres. Bientôt l'on découvre toute la plaine de Messénie, que domine le mont Ithome comme un grand mur. Il n'est pas surprenant que Sparte ait tant envié cette plaine, elle vaut un peu mieux que la sienne. — Quand on a quitté de vue la

plaine de Messénie, on ne tarde pas à apercevoir la mer d'Arcadie sur la gauche.

Montées, descentes, quelquefois la route revient si brusquement sur elle-même, dans les pentes, que votre cheval a peine à tourner; puis on entre dans un petit bassin, et l'on remonte. — Passage sous des chênes nains, élevés, ombreux; froid, qui doit être, l'été, délicieux. Les chênes ont des caleçons de velours vert en mousse.

Un quart d'heure avant d'arriver au village où nous déjeunons, traversé un large torrent (avant le torrent, une longue chute d'eau qui tombe de la montagne, à droite de la route; après cette chute une autre plus petite et moins belle), le Bazi; un platane renversé arrête l'eau et la barre, ça fait cataracte, elle passe par-dessus et tombe.

Déjeuner au village de Dravoï, dans une maison aux poutres calcinées par la fumée. Nous marchandons à deux belles filles qui se trouvent là des mouchoirs brodés qu'elles se mettent sur la tête; j'en achète un. — Une surtout, petite, grosse, figure blanche et carrée; c'est elle qui, tenant un enfant par la main et debout sur le seuil de la maison, avait reculé quand elle m'avait vu arrêter mon cheval.

Pendant notre repas, pose d'un vilain petit chien qui reste assis sur son cul, les jambes de devant levées et retombant le long de sa poitrine.

Le jeune garçon, pâle et nu-tête, qui avait tenu nos chevaux pendant que nous déjeunions, marche devant nous pour nous servir de guide au temple d'Apollon Épicureus; nous devons gravir maintenant le mont Lycée.

Au bout d'une heure et demie, nous arrivons

au temple d'Apollon. Quand on lui tourne le dos, voici le paysage que l'on a :

Deux mers : le golfe de Messénie, en face, et à droite la mer d'Arcadie; entre elles deux, sur la droite de la plaine de Messénie, le mont Ithome; l'entre-espace des deux mers vous est bouché par une colline au premier plan, bombée comme un dos de tortue, derrière elle s'aperçoivent d'autres montagnes; de derrière l'Ithome, à sa gauche, descendent deux chaînes qui s'abaissent obliquement en allant vers la mer et finissent en pointes allongées. A main gauche, au deuxième plan, montagnes à gorges, d'un ton roux, à ombres noires dans les creux; derrière elles, deux chaînes successives, de dessins semblables, l'une apparaissant derrière la ligne de l'autre, toutes deux bleu sombre; enfin derrière celles-ci, on aperçoit le sommet de montagnes couvertes de neige (surtout en se retournant sur la gauche); sur les neiges sont des nuages blancs, immobiles comme elles, mais moins blancs, enroulés, floconnés, longs, de même forme que le sommet des monts, et qui ont l'air de les continuer s'il n'y avait en dessous, à leur partie inférieure, une grande ligne de base, droite.

Au premier plan, à votre droite (c'est par là que nous sommes arrivés au temple), un vallon avec des chênes à perruques blondes, sur un terrain pierreux, gris, piqué de rare verdure; dans l'angle évasé du vallon s'aperçoit la mer d'Arcadie. L'Ithome, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, et la partie de la plaine de Messénie qui y touche, sont noyés dans une lumière vaporeuse, bleuâtre, foncée, du même ton que la mer, qui

cependant s'en différencie un peu par un petit glacis vert.

Le *Temple d'Apollon* est bâti dans un renfoncement de la montagne, en cul-de-four, simulant si l'on veut le dossier concave d'un vaste fauteuil; le côté droit (en tournant le dos à la mer de Messénie), côté Est, est un peu plus bas que l'autre.

Le temple est d'une couleur grise uniforme; les colonnes doriques, cannelées (trois rainures sous le bourrelet du chapiteau), sont, par places, tachetées de taches roses comme seraient des taches de vin; dans ces taches roses (lichens), des petits points ou plutôt lignes blanches ondulées, il y a aussi quelques taches jaunes.

Le temple, orienté au Nord, regarde la montagne qui est derrière lui quand on y arrive. Bâti en beau calcaire ridé et cassé par le temps; les caissons du plafond, tombés par terre, sont en marbre. J'ai ramassé des morceaux mi-partie calcaire et marbre de Paros, le calcaire avait une surface de marbre.

Je n'ai pas trouvé dans l'intérieur la colonne corinthienne dont parlent Hackbleberg et Donaldson.

Sur chaque façade, 6 colonnes, en comprenant les deux colonnes d'angle; sur les ptères, en comprenant les colonnes d'angle, 14 de chaque côté; le côté Ouest qui regarde la mer d'Arcadie n'en a plus que 13.

Au milieu, la disposition de la *cella* est encore très visible : cinq bases de colonnes ioniques de chaque côté, une est presque entière; elles étaient engagées dans le mur, qui allait s'appuyer en contre-

fort contre la muraille du naos même, la dernière cannelure de la colonne se trouve de même plan que le pilier. — Mur.

Première partie : entrée carrée, la première assise des pierres subsiste, les pierres sont grandes comparativement au temple. L'architrave règne en entier, si ce n'est sur une colonne de la façade et sur les colonnes de l'antifaçade (côté qui regarde le golfe de Messénie).

C'était fort beau, ça dominait presque tout le midi du Péloponèse, au milieu des chênes, en vue de deux mers et des montagnes.

En partant du temple, on monte toujours, la route se resserre, on arrive sur un sommet étranglé et sans horizon, d'où tout à coup s'ouvre un tableau d'autres montagnes. — Vallée immense sur la pente de laquelle est le village d'Andvitzena, où nous sommes.

Toute la journée nous avons tourné dans les montagnes boisées, le sentier faisant des coudes. Marchant le dernier (c'est la bonne place), je voyais quelquefois Max et François remonter en trottant sur l'autre coté de la gorge. Quelquefois, au fond de la gorge, le ravin n'a pas d'eau, les pluies se sont écoulées par un autre côté.

Une fois, cet après-midi, je ne sais plus où, un vallon escarpé dans toute la longueur de ses bords, régulièrement ridé par des petites gorges parallèles, très profond, s'en allant dans la mer d'Arcadie, et qui m'a rappelé celui qui passe sous Delphes et va vers Cirrha.

En sortant de déjeuner, François et son cheval se sont accrochés dans un arbre et ont eu du mal à en sortir.

Sur le bord de la route, dans les buissons, petites fleurs bleues.

Andvitzena, 8 heures.

Lundi 3. — La vallée va du Nord au Sud, contrairement au sens dans lequel nous y arrivons. Ce n'est pas une vallée proprement dite, mais une portion de pays, que nous dominions hier au soir, et qui, pour nous, couverte de mamelons et de petites vallées, s'en va vers notre gauche.

En partant d'Andvitzena, la route descend d'abord. — Montagnes stériles, grises, couvertes d'une verdure rare, puis de chênes; de temps à autre une fontaine. — Une place sur une pente, comme une petite prairie inclinée; au bout, un bois d'arbustes. — Le chemin sous la voûte verte; comme François devant nous y entrait, en est sorti un troupeau de chèvres. A propos de chèvres : sur une grosse pierre à pans presque à pic, groupes de chèvres (je m'étonne toujours à considérer comment elles peuvent se tenir sur des pentes semblables); elles étaient posées, immobiles, quand nous sommes passés, chacune dans sa posture, comme si elles eussent été de bronze.

Nous nous trouvons au bord d'un fleuve, éparpillant ses eaux en plusieurs branches sur des grèves blanches étendues; il est bordé d'arbustes sans feuilles, à couleur grise, lavandes, ligaria, etc., de temps à autre un sycomore, dont le tronc blanc saillit de loin. Des deux côtés de la vallée où tourne paisiblement le fleuve, montagnes de hauteur moyenne, d'un ton généralement roux : c'est l'Alphée, nous le passons à gué, ayant de l'eau jusqu'au-dessus du genou, l'eau m'entre par

le haut de mes bottes, le courant pousse nos chevaux, je travaille le mien à coups d'éperon; à force de bonds, je l'amène à l'autre bord.

Nous longeons quelque temps la rive droite du fleuve, le soleil est chaud, çà et là un bouquet d'arbres sans feuilles, sur une hauteur le petit village de Hagios Joannis (emplacement d'Herca).

De Hagios Joannis jusqu'ici (Polignia) c'est une charmante route, paysage classique s'il en fut, tranquille; on a vu cela dans d'anciennes gravures, dans des tableaux noirs qui étaient dans des angles, à la place la moins visible de l'appartement.

Nous traversons deux fleuves : le Ladou. Giorgi, notre moucre, reste en arrière, nous sommes obligés de payer un paysan qui va avec son cheval le chercher, il était resté sur un îlot de sable caillouteux; dans le courant de l'eau et arrêtés, troncs d'arbres; sur la rive du fleuve, de l'autre côté, celui où nous abordons, des paysans assis. Le second fleuve que nous traversons est l'Érimanthe.

Tous ces trois fleuves, Alphée, Ladou (Ruphia), Érimanthe (Doana), les deux derniers affluents du premier, ont le même caractère; seulement, quelque temps avant d'arriver ici, l'Alphée, qu'on retrouve, est un véritable fleuve, il est large (à peu près comme la Seine à Nogent).

Cheminant par beau soleil, sur l'inclinaison d'une pente, ce sont sans cesse des chemins dans des bosquets de lentisques verts; par places, des pelouses d'herbes, de temps à autre un grand arbre. O art du dessinateur des jardins! A notre droite, la montagne; à notre gauche, au bas de la lisière du bois, coule le fleuve, gris sur son lit

blanc; de l'autre côté, prairie, arbres à ton roux, à cause de l'absence de feuilles, et, après, les montagnes. Partout le paysage a ce caractère de simplicité et de charme, on sent de bonnes odeurs, la sève des bois s'infiltre dans vos muscles, le bleu du ciel descend en votre esprit, on vit tranquillement, heureusement.

Le paysage, suivant la courbe des montagnes, fait des coudes perpétuels.

Nous arrivons au soleil couchant au khan; il se couchait juste en face de nous et nous aveuglait, j'étais obligé de mettre ma main sur les yeux pour voir le chemin, quand mon cheval galopait.

Dans trois jours nous serons à Patras!

Polignia, 9 heures du soir.

Mardi 4 février. — Nous avons couché dans une grande chambre de khan, aux poutres vernies par la fumée; pour avoir du feu, j'ai récolté pendant une demi-heure des sarments de ligaria épars dans la cour, et arraché des bourrées épineuses à un enclos. Nuit froide et pleine de puces.

Nous partons à 8 heures du matin, par beau temps, nous longeons toujours la rive droite de l'Alphée, les montagnes s'abaissent, couvertes de sapinettes et de pins, quelques-uns très beaux, la vallée s'élargit.

Une heure après notre départ du khan, le côté de la montagne que nous longions a un renfoncement, cela s'ouvre en un large cul-de-sac bordé de collines rares, boisées (restes de l'Altis?). Dans deux trous, fouilles de l'expédition française: traces de murs énormes, grosses pierres très bous-

culées, une base de colonne cannelée, énorme comme grosseur, voilà tout ce qui reste d'Olympie. Un peu plus loin, à droite, dans la plaine, un reste de mur romain.

Pour que les fouilles fussent fructueuses, il faudrait qu'elles fussent profondes; l'Alphée a dû, dans son cours très capricieux, apporter beaucoup de terres, l'alluvion se reconnaît à chaque instant; parfois sur le bord du chemin nous voyons des pans de terre remplis de galets, c'est comme un plum-pudding où il y aurait plus de raisins de Corinthe que de pain.

Deux paysans nous rejoignent et nous offrent à acheter une petite monnaie des princes de Morée et une chétive urne lacrymatoire fausse.

Bientôt la montagne cesse et tourne complètement à droite, l'Alphée s'en va vers la gauche dans la direction de la mer, nous entrons dans la grande et boueuse plaine de Palumba. Cultures de place en place, roseaux au bord des petits cours d'eau, l'Alphée a avancé quelques petits bras dans les terres plates et molles, comme des criques. Nous déjeunons au bord d'un petit ruisseau à côté des ligarias secs.

De temps à autre, dans l'herbe, une fleur d'iris.

Nous nous perdons et sommes obligés de revenir sur nos pas; mon cheval, entrant dans la boue jusque par derrière les jarrets, manque d'y rester.

Un paysan laboure avec deux petits bœufs et sa charrue de bois, qui entre dans la terre comme dans du beurre, il ne la pousse pas, il la maintient seulement (hier j'ai rencontré un homme qui la portait sur son dos), les deux bœufs noirs marchaient devant lui, n'ayant que le joug.

Nous cheminons au pas dans la direction de la mer, l'Alphée serpente (réellement) dans la plaine, qui est au niveau de ses rives.

Pyrgos est derrière une éminence qui est à notre droite; nous la montons et la descendons, nous avons alors la mer à notre gauche et Pyrgos en face sur une hauteur étalée.

François n'a plus tant de rhume, il reblague.

Entré à Pyrgos à 3 heures. Longue rue, pleine de boutiques noires, de marchands de clous, de cordes et de cuirs; devant les boutiques, des deux côtés de la rue, galerie couverte à piliers de bois. Le Turc pèse encore là, comme couleur, mais sous le rapport du confortable, ça ne le vaut pas; il nous a été impossible de nous procurer un mangal.

Pyrgos, 7 heures du soir.

Mercredi 5 février. — La journée, courte et peu fatigante (six heures de marche), n'a eu qu'un épisode, mais qui fut charmant, à savoir le passage du Jardanus, rivière située à une heure et demie de Pyrgos environ. Toute la nuit une pluie torrentielle avait sonné sur les tuiles de notre logis et dégouttait à travers elles, sur nos têtes; nous sommes néanmoins partis à la grâce de Dieu, à 10 heures du matin. Le temps se décrasse un peu et je retire de dessus mon dos mon affreuse couverture pliée en double et qui me pèse horriblement, nous marchons dans la plaine nue, sous le ciel gris, par un temps doux.

Passage du Jardanus. — François s'avance le premier, bientôt son cheval perd pied et va à la dérive; Maxime et moi passons côte à côte; son

cheval, plus faible que le mien, est poussé par le courant; il en a jusqu'au milieu des hanches et moi seulement jusqu'aux deux tiers des cuisses. — Sensation de l'eau froide quand elle vous entre par le haut des bottes. — Enfin nous arrivons tous sur l'autre bord, ayant lâché la bride à nos bêtes, qui s'en sont tirées comme elles ont pu.

Restait le bagage, nous l'attendons. Conseils et délibérations; le parti fut vite pris, à savoir de traverser quand même. Des bergers nous indiquent un endroit, un peu plus bas, où il y avait une sorte de petit radeau de branchages et deux îlots d'herbes. On défait le bagage, que l'on portera à la main, et les bêtes, nues, traverseront à la nage. Maxime et François remontent pour assister à la natation des chevaux, tandis que je reste avec Dimitri (le cuisinier), Giorgi (le saïs) et un jeune berger qui nous aide; lui et moi nous faisons la chaîne. Glissant avec mes grosses bottes sur le talus boueux du fleuve, j'allais dans l'eau jusqu'au bout du petit pont, où le berger, ayant du fleuve jusque par-dessus les genoux, m'apportait le bagage, que nous avons ainsi passé un à un. Pendant que nous étions occupés à cela, arrive un troupeau de moutons : embarras, résistance des bêtes à cornes, qui f...... le camp de tous les côtés; les bergers gueulent et courent après. Muni d'un long roseau, j'aide à *cacher* le bétail; on prend les premiers par la laine et on les passe de force, les autres suivent, moitié sautant, moitié nageant ou barbotant. Après quoi nous avons recommencé notre exercice de facchino; je m'enfonce dans le pont et j'y reste accroché par un éperon, la mécanique s'était détraquée sous le poids des moutons. A partir de

ce moment, je me suis contenté de rester au bas du talus, mon compagnon de fardage m'apportait le bagage jusque-là.

Maxime et François reviennent avec les chevaux de bagage, mouillés jusqu'aux oreilles; ce n'a pas été non plus facile. Il pleut, nos selles sont trempées, je les bouchonne avec l'écharpe péloponésienne que j'ai achetée dimanche à Dravot, et nous repartons.

La plaine est viable, la pluie se calme; à gauche la mer, bleu gris sale, avec Zante dans la brume; plus près de nous, Gastuni sur une montagne, en acropole. Nous rencontrons, allant dans le même sens que nous, de bons gendarmes, dont l'un tombe de cheval en voulant sauter un fossé large de 18 pouces.

Avant d'arriver à Dervish-Tcheleby, clôtures d'aloès; ils sont fort beaux, touffus, avec leurs grandes palmes épaisses, recourbées.

Depuis le passage du fleuve jusqu'à notre arrivée, je m'exerce à faire *le burleur;* François y excelle et me donne des leçons, le soir j'étais arrivé à une certaine force; mais j'avais, comme disait Sassetti à propos des chevaux qui trottaient dur, « l'estomac défoncé ».

Pendant que nous sommes sur le balcon de notre maison, à Dervish-Tcheleby, attendant notre bagage, nous voyons un maître chien noir hurler après deux hommes et les poursuivre. Ce sont des musiciens ambulants : l'un joue du biniou et l'autre le suit en portant un énorme bissac accroché à son côté; ils viennent à nous, tous deux couverts de ces lourds manteaux blancs des

manches et le capuchon, seulement dans les cas extrêmes. Le premier, jeune homme de vingt ans environ (coiffé comme l'homme de Chéronée), a ses sandales de toile noires de pluie, de vétusté et de crasse; pendant que l'air s'échappe de sa vessie, il regarde de droite et de gauche, et de temps à autre il abaisse la bouche sur le bout de la flûte engagée dans l'outre pleine. Son compagnon n'a pas plus de 12 ans, il le suit et porte le bissac. Dans une maison voisine, une femme lui donne quelque relief qu'il met dans son sac de toile. Après qu'ils nous ont eu joué leur air, ils partent et le chien se remet à hurler et à les suivre. Pourquoi le vagabond, musicien surtout, me séduit-il à ce point? la contemplation de ces existences errantes et qui semblent maudites partout (il s'y mêle du respect pourtant) me tient au cœur. J'ai vécu quelque part de cette vie, peut-être? O Bohème! Bohème, tu es la patrie de ceux de mon sang! Il y avait sur eux (les Bohèmes) quelque chose de mieux à faire que la chanson de Béranger. Walter Scott sentait fortement (sous le rapport du pittoresque surtout) cette poésie-là (Édie, O Kiltris, etc.).

En face de nous, dans cette maison: servante bossue avec de gros seins; de quel côté la prendre si son mari aime les tetons durs?

Nous sommes logés sans feu; le fils de la maison, jeune gredin à œil gauche à demi fermé, vient nous regarder et s'assoit sur un coffre, il tâche de voler le bâton de gellab de Maxime et puise sans se gêner dans mon sac à table. Le lendemain matin, la maîtresse fait barouffe avec François, trouvant qu'on ne l'a pas assez payée. Nuit exécrable, presque blanche à cause des puces.

Jeudi 6. — Nous avons pris un guide, qui porte nos deux sacs de nuit, un quatrième cheval avait été pris la veille à Pyrgos pour alléger les autres; le bagage viendra derrière nous, comme il le pourra, notre intention est d'aller coucher le soir même à Patras.

Nous allons sur la plaine, nue, sans maisons, sans arbres, sans culture, sans habitants et sans voyageurs; elle est d'un ton blond pâle uni, comme le ciel, qui est blanc gris; de temps à autre, des glaïeuls ou de grandes herbes minces, desséchées, effilées.

A gauche nous avons la mer. Traversé le Pénée (rivière de Gasturi) en bac, le bateau est à quille et roule sous le sabot de nos chevaux, qui tremblent de peur.

A 10 heures, déjeuner au village de Tragano, chez un épicier grec.

Nous continuons, piquant dans le Nord-Ouest. A notre droite, une montagne de ton bleuâtre foncé, atténué par la brume, et derrière elle, très loin, bien au delà, s'avançant en pointe, une autre se dessinant en blanc, dans le ciel gris pâle : c'est derrière et au pied de celle-là, que se trouve Patras.

La plaine continue, nous trottons; de temps à autre on s'arrête au pas, pour passer une fondrière pleine d'eau, et le cheval reprend son allure. Pas de culture, personne; la terre est grasse; çà et là, quelques arbres, bientôt cela devient presque régulier, ce sont des chênes comme plantés de place en place sur l'herbe (restes d'une forêt disparue?).

Il y a deux ou trois sentiers parallèles, filant en

long devant nous, ça fait des rigoles carrées à demi pleines d'eau stagnante; de temps à autre un troupeau de moutons, dont la présence nous est annoncée par des chiens velus et forts qui accourent sur nous en aboyant et poursuivent quelque temps nos chevaux. Après avoir aboyé ils s'en retournent; en vain nous cherchons des pierres pour en emplir nos poches, nous n'en trouvons pas, si ce n'est une fois que je descends exprès et que j'en ramasse trois.

Il était deux heures quand nous nous sommes arrêtés à une sorte de khan, où l'on nous a dit que nous en avions encore pour neuf heures de marche.

Nous repartons au grand trot et au galop pendant une heure; autre khan, il était trois heures.

Le jour baisse, il devient plus sombre, toute la journée, ç'a été la même lumière immobile et blanchâtre, le soleil caché ne montrait pas même sa place, le ciel était porcelaine dépolie.

Les chênes sont un peu moins espacés, il faut se baisser pour passer sous les branches inférieures, j'y accroche mon tarbouch qui tombe dans l'eau. A notre droite, à travers les arbres, de temps à autre la masse pâle de la montagne du fond, celle qui est plus près de nous se rapproche et devient d'un bleu plus distinct; à notre gauche, au delà de la mer que nous ne voyons pas encore, sommet neigeux des montagnes du continent. Nous allons, nous allons, au trot, toujours le même, les chênes n'en finissent.

Rencontré des gens à cheval et qui passent devant nous; à ma gauche : « Calimera, Calimera ».

Les chênes s'éclaircissent, nous apercevons la

mer devant nous, le chemin y descend. Arrivés sur la plage, il y a un tas de bois. Nous nous sommes évidemment trompés, nous revenons sur nos pas pendant un quart d'heure, nous retombons dans le bon sentier, il côtoie le bord de la mer. Le jour tombe, il ne fait pas froid, la mer est calme; nos pauvres chevaux vont toujours. Nous avons encore un fleuve à traverser, nous poussons pour y atteindre avant la nuit. Le terrain est très fangeux, nos bêtes y enfoncent leurs sabots et ont peine à se tenir debout sur la crête de petites chaussées de terre élevées entre des fossés. Un khan où l'on nous dit qu'à une heure et demie de là est un autre khan; y resterons-nous? allons toujours! Un village, espèce de route carrée très boueuse, nous suivons le bord de la mer.

RALYVIA. — Cabanes de paille; dans les cabanes il y a du feu, que l'on voit par la porte; l'intérieur a l'air animé, en passant près de l'une d'elles, j'entends crier un petit enfant.

Passage du *Pirus* ou *Peiros*. Un jeune homme nous indique le gué, nos chevaux n'en ont que jusqu'aux sangles; le fleuve, en cet endroit, passe entre des bosquets d'arbustes, le terrain descend avant le fleuve et remonte après.

Une demi-heure après, halte au khan de Petraki-Asteno, l'écurie est pleine de chevaux et de mulets; au fond, un feu. Nous débridons nos chevaux et allons nous asseoir sur une natte, auprès du foyer; un pappas grec nous propose une chaise sur laquelle il est assis; François en profite, je reste debout à me réchauffer les pieds, que j'ai douloureusement humides. Nous man-

geons une ratatouille d'œufs et quelques tranches de jambon. A 6 heures 38 minutes, nous remontons à cheval; un guide, que nous avons pris là, nous précède; quant à l'autre, depuis midi environ, il ne nous suit plus.

Jusqu'à Patras, nous allons tout à fait au bord de la mer, quelquefois nous marchons dedans, le gravier bruit lourdement sous les pieds fatigués de nos montures; j'ai, comme fatigue, le bras droit las de tenir la bride. La nuit est douce, on y voit, quoique la lune soit cachée; l'air frais me fait du bien à la tête, on sent l'odeur des buissons de lentisques et l'odeur de la mer, son bruit est faible. Je vais derrière François, suivant la croupe blanche de son cheval; vers 8 heures, je passe devant et vais derrière Maxime. — Le golfe a l'air de se rétrécir. A notre droite, grande clarté d'un feu de pâtres, qui se chauffent dans la nuit; aboiements lointains des chiens qui, sans doute, nous sentent; tout au fond, à l'horizon, deux lumières qui ont l'air d'être à ras des flots.

A 9 heures, un grand bâtiment carré à ma droite : c'est l'église Saint-André, nous sommes à Patras[1].

PATRAS. — Une avenue plantée et qui descend; à gauche, une maison illuminée. Nous descendons une grande rue, c'est illuminé (à cause de la fête de la reine, nous dit-on le soir). Quelles tristes illuminations! et quelle triste ville!

Nous faisons trois visites à trois hôtels sans trouver de logement; tout est plein. Enfin, on nous met dans une grande maison inachevée,

[1] Voir *Correspondance*, II, p. 41 et 47.

sans rideaux, sans meubles, et sans feu (sans feu!!!), où il y a des gens qui chopent dans le corridor et des chiens qui aboient.

A 11 heures moins le quart, un garçon boiteux nous apporte deux poulets résistants et une bouteille d'affreux vin sucré, mousseux.

François couche dans l'escalier, Maxime par terre et moi dans une couche (il faut que je m'y habitue, on me l'a redonnée) où je suis à la fois étouffé et brisé; mais que j'y ai bien dormi!

Le lendemain, à 7 heures, nous déménageons. — Hôtel aux Quatre Nations, gargote infâme. — Le jeune Christo, charmant petit domestique à moustache naissante, qui fait toute la besogne.

Patras, ville neuve. — La saleté du Grec dans toute son épaisseur; il n'y a pas eu moyen de prendre un bain turc. Plus de bains turcs! plus de voyage! tout a une fin. Que l'homme est bête!

Aujourd'hui samedi, anniversaire de la naissance de Maxime, beau temps. — Nos pelisses sur le balcon, au soleil. — François a nettoyé nos deux selles. — On ne *démange* pas dans la salle voisine; dans l'étage au-dessus on ne *dé-marche* pas.

C'est mardi que nous devons partir pour Brindisi. Autre pays! autres journées.

Patras, samedi 8 février, 3 heures un quart.

ITALIE

ITALIE.

PATRAS. — Théâtre. — Dames dans l'église Saint-André, femme grecque de la campagne qui baise les images crasseuses avec un mouvement de reins de derviche. — M. Bertini, sa femme. — Départ par le vapeur. — A bord, M. Malézieux.

ZANTE, feux.

Au milieu de la nuit, CÉPHALONIE. — Lune, nuages d'argent ronds.

Côtes d'Albanie, pays turcs. — Les bons Turcs qui disent *vapour*.

Le soir, CORFOU. — Maison du gouverneur. — Départ. — Brave homme malade. — Le capitaine ressemble à Panofka, de profil.

BRINDISI. — Vue de *Brindisi*, côtes basses, fort, port. — Attente. — Les marins en tricot. — Estimation de la capote. — Musicien ambulant et jeune môme, rouge, en redingote de velours, casquette sur le coin de l'oreille. — Hypertrophie du cœur. — Douane. — M. le commissaire de police. — Rues blanches et courbes à Brindisi,

théâtre, hôtel de Cupido. — L'agent français. — Dîner. — Promenade hors la ville, route aloès, coin fortifié, couleur de soleil orange, calme. — Paysans et paysannes qui reviennent des champs : « Buona sera! » — Retour à l'hôtel. — Théâtre, *la Fille du comte Orloff*. — Nuit dans de grands lits.

Mardi, 11 février. — J'attends, le matin, Max qui est parti faire le tour de la ville. — Police. — A midi juste, partis. — Vieux carrosse, tapissé de rouge, haut sur roues; trois chevaux noirs, plumes de paon sur la tête. Le padrone, gros homme en bonnet de soie sous son chapeau blanc, nous accompagne; il y a, en outre du cocher, un garçon derrière, sur nos cantines.

Sortis par l'endroit où nous avons été hier soir nous promener. — Route droite, plaine plate, très verte, bien cultivée; la mer à droite, bientôt on la quitte de vue. — Une ferme. — Mauvais pas, nous mettons pied à terre, la terre est poussiéreuse, friable, épaisse. — Petit bois de chênes nains. — Des ouvriers travaillent à faire des ponts pour les inondations.

Santo Vito, petit village de quelques maisons.

Caro-Vigro, que nous laissons à droite, est sur une hauteur. Continuant la route qui y mène, une rue infecte, maisons blanches, grises, élevées. Après Caro-Vigro, il y a beaucoup d'oliviers; culture de fèves dessous, carrés de lin.

Asiuni, sur un mamelon s'élevant au-dessus de la plaine. La ville est groupée autour de l'église, qui la domine; d'elle à la mer, à droite, grande plaine couverte d'oliviers d'un seul ton, avec quelques maisons blanches dedans, tranchant

dessus : c'est du vert, puis la mer bleue. Au milieu de la ville, une place carrée, fontaine avec une statue d'évêque, le bras levé. — Santo Ronno. — L'albergo en dehors de la ville : en bas, pièce où nous nous chauffons, petites lampes antiques accrochées au mur, fumeuses; un jeune môme qui nous questionne. — Visite de MM. de la police. — Difficulté de se procurer à manger, depuis deux heures nous attendons notre dîner, nous avons maintenant des oranges, de la salade et des câpres.

Mercredi 12 février. — Toute la journée, encore plus d'oliviers que la veille, belle campagne. — Arrêtés, à 11 heures, à Monopoli, où nous sommes escortés par toute la population du pays qui s'empresse pour nous voir.

MONOPOLI. — Grande place blanche, où toutes les maisons sont blanchies à la chaux, ainsi que tout le reste de la ville. — Nous entrons dans une église où des menuisiers travaillent au maître autel.

Monopoli est sur le bord de la mer. — Deux ou trois barques. — A droite de la crique où elles sont, restes de fortifications. — Place escarpée qui domine la mer. — Un vieux mendiant, aveugle, déguenillé, qui a servi Napoléon et qui nous fait l'exercice. — Belle route. — Les sellettes énormes des voitures dorées. — Aspect propre et aisé de toutes ces populations. — Hors la ville, des prêtres en tricorne, qui se promènent avec des jeunes gens en costume séculier.

Le soir, arrivés à Bari, à la nuit presque close, nous faisons toutes les auberges du pays sans pouvoir trouver de logement. Enfin nous usons

de la recommandation de l'agent de Brindisi pour un M. Lorenzo Miulla; nous entrons dans une salle où des enfants jouent et crient le mot Puccinello. — Amabilité de notre hôte, homme dans le goût (physiquement) du sieur Délaporte, mais mieux. — Petits verres de rosolio. — Don Federico Lupi, moustaches, favoris rouges, nous mène à son hôtel. — Sa chambre, sa conversation; idées de fusion et d'extinction des nationalistes sont répandues partout, quoique sous des formes différentes.

Salle d'attente. — Un jeune prêtre; son frère, avocat.

Partis à 11 heures et demie.

Jeudi 13 février. — Le jeudi matin, pris le café à Barlette. — Déjeuner à 1 heure, à Foggia.

Temps froid. — Notre compagnon nous chante du Béranger, parle de la nature et porte sur sa poitrine une amulette en papier bleu de la Vierge du Carmel. — Pauvre Italie! les régénérateurs du passé ne te feront pas revivre; le parti libéral souhaite le protestantisme, c'est selon moi un anachronisme inepte.

Journée triste et froide, la diligence m'éreinte; notre compagnon nous embête; la nuit, la route monte; vers le matin, elle descend. — Chênes dans des vallées étroites, ressemblant à celles qui sont aux environs du mont de la République, avant d'arriver à Rouanne. Nous rencontrons pas mal de chapeaux pointus.

A Nola, nous marchons devant la diligence pour nous réchauffer les pieds. — Une femme nous donne à boire; nous nous mettons à l'abri sous la porte de sa maison; elles étaient deux et

faisaient de la toile. — Route plantée de je ne sais quels arbres (peupliers de Virginie?); des deux côtés, champs de mêmes arbres; allant de l'un à l'autre, grandes vignes grimpantes, qui font corde. — Arrêtés longtemps à la barrière, où l'on visite attentivement les malles de notre compagnon qui, depuis le matin, est remonté dans le coupé avec nous. A notre gauche, le Campo Santo, grand cimetière neuf; en face de nous, la forteresse qui domine la montagne au pied de laquelle est Naples.

NAPLES.

Entrés par la porte Capouane. Il pleut, les citadines trottinent sur le pavé; il me semble que je rentre à Paris, comme au mois de novembre 1840, en revenant de la Corse.

Du bureau de la diligence nous allons à la poste, qui est à côté; un ruffiano nous aborde et nous offre ses services.

Descendu à l'Hôtel de Genève. — Grande salle à manger au premier, copies du Valentino, balcon sur la place.

L'après-midi, visite à notre banquier, M. Meuricoffre Sorvillo.

Samedi 22. — Promené à la Chiaia. — Visite à M. Grau, chancelier de la Légation, course à la grotte du Pausilippe. — Le soir, demoiselles. Nous sommes agréablement assaillis par la quantité de maquereaux. — Le matin, marchandes de

violettes qui nous mettent des bouquets à la boutonnière et nous font, comme signes d'engagement, des gestes de m..... — Le soir, promené dans Tolède, pris une glace dans un café; un curé à côté de nous.

Dimanche 23. — Promené à la Chiaia. — Au théâtre San Carlo : représentation de jour, la fin d'un ballet, *la Prova d'un opera seria*, ouverture de la *Semiramide*, le premier acte de *Bélisaire*. — Après le dîner, reçu la visite de M. Grau, sheik.

8 heures un quart du soir.

Jeudi 27. — Jeudi gras. Aujourd'hui les studii ferment à midi. — Pris un wurtz à deux chevaux, passé sous la grotte du Pausilippe, des lanternes l'éclairent. Haute à l'entrée, elle va en montant, puis le terrain redescend et là elle est moins élevée. Au bout de la grotte, un village à maisons blanches alignées sur le bord de la route; aux portes et aux fenêtres, des guirlandes d'écorces d'oranges qui sèchent au soleil (absent).

Après avoir passé la grotte, vallon enfermé de montagnes et plein de plantations pareilles à celles qui sont avant d'arriver à la porte Capouane, avec des vignes d'un arbre à l'autre. La route perce ensuite une autre montagne, travail analogue à celui des chemins de fer; les deux bords sont très escarpés et très hauts, presque à pic. On descend. — Vue du lac, ancien cratère de volcan entouré de montagnes d'un ton roux pâle; au bord du lac, longs roseaux desséchés, vert pâle. Sur la pente du cratère, çà et là quelques villas blanches; sur le haut, en face de vous, quand vous arrivez, le

couvent des Camaldules; à gauche, du côté de Solfatare, quelques pins parasols.

A gauche quand on arrive, un cabaret; à droite, kiosque de Sainte-Marie, une écurie et quelques arbustes, intention de bosquet.

C'est en suivant de ce côté qu'est la *grotte du Chien*, plus petite que je ne m'y attendais, ayant une porte et une clef. Je refuse l'expérience qui coûte 6 carlins; les flambeaux s'éteignent effectivement, le sol fume et vous chauffe les pieds. — De ce côté, en revenant près du kiosque du roi, grotte ammoniacale : une porte et une clef, 4 piastres.

Bains de vapeur de Santo Germano : par ces trous une violente chaleur sort; en soufflant sur un morceau d'amadou, on voit sortir de ces trous beaucoup de fumée.

Villa de Lucullus : restes de bains antiques, avec des conduits pour déverser l'eau, construction en pierres et ciment avec un revêtement de pierres en losange.

En revenant, rencontre de chasseurs.

En passant par le village qui est après la grotte du Pausilippe, vu, dans une maison, une femme qui buvait, la tête renversée, dans une bouteille de gros verre de forme pirale.

Rencontré quelques corricolos. Les femmes en corricolo me semblent pleines de couleur.

MUSÉE BORBONICO[1].

TABLEAUX.

Rembrandt. *Portrait de Rembrandt peint par lui-même*, 386. — En pelisse de velours grenat, bordée de fourrure, il porte au col un collier avec une décoration, la toque de velours noir est inclinée sur le côté gauche. Front large et plein, bossu, en pleine lumière, du côté droit; œil rond, menton rond, petite bouche rentrée, nez en pied de marmite; sa joue par le bas fait bajoue et s'appuie, en plis, sur le col de la chemise, qui paraît un peu. Il était laid mais bien beau, l'œil ne se détache pas de cette peinture vivante et d'un relief inouï, c'est peint d'une grande et forte manière et comme sculpté dans la couleur.

Spielberg. *Chanoinesse assise.* — Toute en noir, avec une fraise également tuyautée tout autour de la tête. Robe gris noir, les tempes maigres et rentrées, les sourcils blonds et rares; les yeux très beaux et encore jeunes sourient avec finesse, ainsi que la bouche dont les commissures à boulettes et à chairs molles sont très soignées; les paupières très régulières. C'est une blanche et gaie figure de dévote mondaine; ses mains fortes et nourries, très bien faites. De la main gauche elle tient des gants en peau.

Lucas de Leyde. *Un dévot avec sa famille adorant le Calvaire*, triptyque. — Le Calvaire est au milieu.

[1] Voir *Correspondance*, II, p. 54.

Dans le compartiment de gauche est le mari (avec ses fils), qui sans doute a commandé le tableau: dans celui de droite, la femme avec ses deux filles et une autre femme; jeune fille blonde, debout, fort belle, qui fait pendant à un autre homme, en même posture dans le compartiment du mari. Le père a deux fils à genoux, derrière lui, comme la mère a deux filles *idem*. À côté de la femme, agenouillée sur un prie-Dieu et un livre à la main, paraît la figure monstrueuse du diable-dragon, qui rit; il a l'intérieur des oreilles coloriées comme si on y avait figuré des fleurs. Dans les fonds, paysage à eau et à rocher. Charmante figure, comme ressemblance et naïveté, d'une des petites filles, celle qui est plus à droite. Au pied de la croix, la Madeleine, qui l'embrasse, et la Vierge debout; à droite, un homme. Un petit ange, en vol, recueille dans un calice le sang qui dégoutte des pieds du Sauveur; un autre recueille dans un calice le sang de sa main droite et de son flanc droit, et un troisième celui de la main gauche.

Lucas de Leyde. *Adoration des mages*, triptyque. — Un mage de chaque côté. Dans la Naissance, un homme baisant la main de l'enfant; à droite, est un nègre tenant de la main droite un calice d'or, et ayant à hauteur de son genou gauche un lévrier, gris, de profil, piété en avant et qui porte des écussons à son collier noir. Le nègre a pour pendants d'oreilles, une grosse perle blanche; par-dessus une calotte de drap d'or, ou plutôt à fils d'or tressés, une toque rouge inclinée sur l'oreille droite, à losanges noirs sur le bord qui est relevé; entre les losanges noirs de ce rebord, de petits

boutons d'or comme pour les tenir; une plume d'autruche est passée sur le côté gauche, le bout en reparaît, elle a été arrachée quelque part et enfoncée, simplement. Une chemisette blanche, plissée, lui monte, en collant sur la poitrine, et se termine par un collet bas ayant en dessous un transparent jaune. Il a sur les épaules un grand manteau à vastes manches coupées, pendantes, rouge et doublé de peau de léopard; en dessous il porte un pourpoint vert à large galon d'or, échancré carrément sur la poitrine. Sur le cou passe à deux tours une petite chaîne tenant au bout une médaille bigarrée. Les manches du pourpoint crevées et laissant voir, dans leurs fentes, la chemisette, sont vertes à grandes bandes d'or. Des gants gris, et qui devaient remonter haut comme des gants à la crispin, mais mols, amassent des plis retombés autour des poignets et sont terminés par un gland, qui (main gauche) arrive à la hauteur de l'œil du lévrier. La jambe et la cuisse sont serrées dans une étoffe collante rayée à grandes bandes blanches et bleues; c'est crevé aux genoux, pour que le genou puisse mouvoir, le dessous est jaune; en guise de jarretière, une ample écharpe violet pâle, largement nouée. Souliers de velours noir, carrés du bout, très découverts, à oreilles carrées rouges, c'est le revers qu'on voit; le pied droit est très en dehors et porté sur la partie gauche. Que c'est crâne! quel costume! quelle tournure!

Les Bambinos de l'école allemande. — Façon de traiter le Christ nouveau-né. — Dans deux tableaux de l'école allemande, 475 et 460, le Christ, bambino, est représenté dans (460) une *Nativité*

comme un avorton, et dans une *Adoration des Mages*, il a des formes de squelette. Est-ce déjà la Passion qui prévaut? (dans une autre *Nativité* on voit au fond Judas Iscariote amenant les soldats), la douleur qui pèse sur l'enfant dès le ventre de sa mère? Dans les Nativités et Adorations de mages espagnoles et italiennes, le Bambino est tout autre. Ou bien les peintres allemands ont-ils copié servilement le modèle? le nouveau-né des pays froids est-il ainsi? cette dernière hypothèse me paraît moins raisonnable que la première.

ALBERT DURER. *La Nativité de Notre-Seigneur* (342, Galerie des chefs-d'œuvre). — Immense et profonde composition à soixante personnages. Il y aurait dessus tout un livre à faire. Pauvres figures, pâles, comme vos yeux sont tristes et pleins d'amour!

Au milieu, le Christ, qui vient de naître, entre la Vierge et saint Joseph; de chaque côté, des hommes et des femmes en costumes du xv° siècle, qui prient le doigt dans un livre et l'œil perdu. De partout quantité de Chérubins qui arrivent, ceux du premier plan jouent et chantent de la musique, lisant le plain-chant; d'autres, suspendus aux corniches de l'espèce de temple à colonnes et à arcades où la scène se passe; un d'eux encense le Christ couché. Dans les fonds, une mer avec des nefs, une ville avec des églises, une montagne couronnée d'une forteresse vers laquelle montent des cavaliers, un pré où paissent les troupeaux, et les moutons vont boire à la rivière; sur le bord du toit, une colombe, et un autre oiseau blanc qui vole.

Les femmes, toutes des religieuses en béguin, sont à droite : au fond, trois en béguin blanc, laides et se ressemblant, avec le nez de travers; plus près de nous, une vieille religieuse en noir, la main dans le livre (je n'en vois pas dans ces peintures qui lisent dans le livre de messe, le livre est là, mais on rêve, on prie de cœur : il y a aussi à cela une raison esthétique, dont l'artiste à coup sûr ne s'est pas rendu compte), dessous de la mâchoire creux et ridé, tempes plates, mains supérieurement faites.

A gauche sont les hommes : un homme à genoux fait pendant à la religieuse ci-dessus, de même qu'un, debout après le groupe des hommes agenouillés, fait pendant à la splendide jeune femme debout (après le groupe des femmes agenouillées), vêtue de brocart et portant une croix d'or très ornée.

Mains de la Vierge!... Des points lumineux pétillent dans sa chevelure blonde, et s'en échappent en rayons.

Les Chérubins, contrairement à tous les autres personnages, sont gras, ronds, joufflus, frisés et bien plus modernes par rapport à nous. Au premier plan, ils font de la musique; un, debout, soufflant dans une sorte de flageolet, est piété et s'écore sur sa cuisse le pied, portée en avant; un autre, assis, joue d'une espèce de tehegour, dont il pince les cordes avec un long crochet. Le Chérubin qui encense a un mouvement de jambe pareil à celui de son encensoir : l'encensoir revient, et le Chérubin, suspendu en l'air, a les jambes qui s'en vont en arrière, en une courbe analogue, il encense de tout son corps et de tout

son encensoir, le corps suit l'encensoir, les deux ne font qu'un. Le Chérubin lui-même est-il autre chose?

CORRÈGE. *La Sainte Vierge* connue sous le nom de la *Zingarella*, ou de la *Madona del coniglio.* — Les pieds embobelinés de bandes et la tête *idem*, coiffure très vraie; accroupie de fatigue sur l'enfant, qui repose endormi sur son sein; vêtue d'une draperie de drap bleu; sur les épaules, une manche blanche. A gauche, un lapin blanc qui broute. Beau, d'intention et d'effet, c'est bien la Bohémienne proscrite et harassée. Très empâté, très riche de couleur. Pourquoi des tons bleus et rouges sous la manche de chemise blanche du bras droit?

BASSANO. *Le Christ ressuscite Lazare.* — Grande toile, recherche de la couleur. Lazare se lève de dessus une pierre où sont écrits des caractères hébreux. A droite, une femme qui a un dos et un bras couleur brique. La teinte de Lazare est fausse, ardoise et rouge au lieu de livide? La tête assez belle, ainsi que celle du Christ. Ensemble peu fort.

FABRICIO SANTAFEDE. *La Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus.* — La Vierge exaltée, les pieds posés sur le croissant de la lune, présentant le sein au Bambino. Tête charmante de la Vierge, blonde; ses cheveux, couronnés d'un diadème d'or, à améthystes peu nombreuses, s'en vont de droite à gauche. Petit sein fin. En bas, saint Marc ou saint Jérôme (et lion) : belle tête, douce, barbe en deux pointes par le bas. De l'autre côté de saint Marc, un autre homme (un évangéliste? saint Pierre?). Petite draperie violette sur le bras

droit de la Vierge. Au bas du tableau, cette inscription :

BEATVS PETRVS GA
BACVRTA DE PISIS

RAPHAËL? *La Sainte Vierge* connue sous le nom de la *Madona del passaggio.* — Jean-Baptiste (enfant) rencontre Jésus enfant et l'embrasse, baissant la tête et le regardant d'en bas; la Vierge tient Jésus. Au fond, saint Joseph de profil, portant une besace sur l'épaule, détourne la tête et regarde. Paysage à eaux tournantes dans le fond. Un ton blond sur toute la toile (de chevalet).

CARAVAGGIO. *Judith coupe la tête à Holopherne.* — Elle l'égorge comme un poulet, lui coupant le col avec son glaive; elle est calme et fronce seulement le sourcil, de la peine qu'elle a. De la main gauche, elle lui tient la tête empoignée par la chevelure, et tout son corps étant ainsi penché vers la gauche, son sein droit entrevu tombe de ce côté. La servante appuie sur Holopherne qui, du bras droit, le poing fermé, la repousse. Judith a une robe bleue. Le sang (vrai, noir, rouge brun, et non pas rouge pourpre comme d'ordinaire) coule sur le matelas. Tableau très féroce et d'une vérité canaille.

LÉONARD DE VINCI. *Jésus-Christ apparaissant à Marie-Madeleine sous les traits d'un jardinier* (Galerie du Prince de Salerne). — Toile inappréciable. La Marie-Madeleine, manches de velours vert. Quel modelé de bras! Elle a, par le bas, une robe de brocart jaune à arabesque d'argent. Tête enfantine, naïve, étonnée. Le Christ marche, le

pied droit en avant, se détourne, et la touche de la main droite à la tempe.

Bernardo Luini. *Saint Jean-Baptiste* (3[e] gal. des écol. ital.). — Tenant la croix de la main gauche et montrant de la droite écrit sur le mur : « Ecce Agnus Dei ». — Chevelure en tire-bouchons, la bouche sourit et remonte en demi-lune, les yeux sourient et remontent par les coins; mignardise du facies exagérée, ça finit par devenir grimacier; le bras droit très mauvais. Peinture solide, d'un joli ton blond chaud, mais la figure du saint Jean-Baptiste me paraît déplaisante au suprême degré, le type de l'école est exagéré ici de façon à dénaturer l'idée même du tableau.

Salvator Rosa. *Jésus disputant au milieu des docteurs de la loi.* — C'est dans le clair-obscur, Jésus est vu de profil et même moins que de profil; il est, à coup sûr, moins important là que le dos jaune d'un docteur en turban blanc, couleur magnifique. Tête chauve d'un homme qui est en face Jésus. Admirable couleur qui passe sur tout.

Salvator Rosa. *Jésus allant au Calvaire succombe sous le poids de la croix.* — La scène se passe de nuit. — Véronique, en jaune, hommasse, bras énormes, se penche vivement en tendant le mouchoir qu'elle tient du bout des doigts; le Christ, succombant, est très empêtré dans sa tunique; tombé sous la croix, il s'appuie de la main gauche. Au fond, de face, en raccourci, un soldat à cheval, portant un bâton, pousse sa bête en avant pour qu'on relève le Christ et qu'on se dépêche. La lumière, venant de côté, passe sur le dos jaune de la Véronique, sur le torse nu d'un homme, en tête de la croix, sur le bras un peu verdâtre du

Christ et sur le casque et le bras gauche d'un soldat armé (bel effet) qui se penche pour relever la croix.

Dans la galerie du Prince de Salerne :

Un *Napoléon* (atroce croûte) coiffé de lauriers, nu et tenant la foudre à la main; ça vient du palais de Murat.

Une *Joséphine*, en robe de velours grenat, sourcils noirs épais et longs, bouche très rose, petit air polisson et sensuel.

INGRES. *Françoise de Rimini.* — Détestable, sec, pauvre de couleur; le col du jeune homme qui va pour embrasser Françoise n'en finit.

GÉRARD. *Les trois âges de la vie.* — Peinture à faire périr d'ennui; très léché, très soigné. Joli pied de la femme (tête de Marie-Antoinette ou dans ce genre) apparaissant sous la draperie; le crâne de l'enfant reposant naturellement sur elle très bien dessiné. Le jeune homme, le torse tourné, assommant, avec sa chevelure frisée. Quelle prétention! quelle pose! quel froid! il gèle à 36° dans cette école! Aimait-on peu le soleil sous l'Empire!

RIBÉRA. *Silène ivre, couché à terre et entouré de satyres.* — Très beau. Silène, tout nu. Ce n'est pas Silène, la figure est toute espagnole, noire, au lieu d'être rouge, le nez non camus, l'œil rond, ouvert, et singulièrement pur et beau; il est tout rasé, tons bleuâtres de la barbe; il tend la main pour qu'un satyre lui verse à boire dans une coquille; ventre trop rond, trop hydropique, trop dur. La cuisse gauche, à plis, très belle, quoiqu'il me semble que le second pli se rapproche un peu

trop des plis de chair des petits enfants. La tête est bien bête! c'est un Sancho brutal. A gauche, au fond, tête d'un âne qui brait, relevant les gencives et montrant les dents; en dessous, jeune homme couvert d'une peau de bête, mi-nu, qui vous regarde en riant (?). A droite, un satyre à cornes (*sic* celui qui verse). Dans la confection des cornes mariées à la chevelure, la tradition ici est suivie. En bas, le nom de Ribéra écrit sur une feuille de papier déchirée que mord un serpent; de l'autre côté, une tortue.

PARMESAN. *La Sainte Vierge et l'Enfant Jésus.* — Elle lui met le doigt dans la bouche, sur le bord des lèvres. Vilaine main, doigts en salsifis, trop relevés du bout, mais quel joli profil de femme! Le nez, tout droit, continue le front, l'œil est à demi fermé, plein de langueur, de tristesse, de bonté.

PARMESAN. *Lucrèce s'enfonçant le poignard.* — Le sein droit est découvert; figure blonde rosée, chevelure archi-blonde, presque blanche sur les tempes; la bouche ouverte, le nez un peu retroussé du bout, l'œil ouvert et regardant en haut. Vilain bras droit, petite oreille charmante (comme dans tous les portraits du Parmesan). Adorable petite femme à mettre dans un nid.

PARMESAN. *La ville de Parme sous les traits de Minerve.* — Elle caresse je ne sais quel petit Farnèse, cuirassé, figure agréable de gamin, avec ses petites cuisses serrées dans un maillot rouge. La tête de femme est tout à fait de même genre que celle de la Lucrèce, et coiffure analogue.

ANNIBAL CARRACHE. *Composition satirique contre son rival Michel Ange Amerighi de Caravaggio.* — A

gauche, un homme avec un chien et un perroquet sur son épaule, le perroquet mange des cerises que lui présente le personnage du milieu, assis; ce personnage a la figure toute couverte de poils, mais cela n'empêche nullement de distinguer ses traits. Entre ses jambes, un chien donne la patte à un singe; il a sur son épaule un singe qui lui gratte la tête. A droite est un homme qui rit et vers lequel se tourne le personnage à figure couverte de poils, d'un air langoureux et doucereux.

Holbein. *Portrait d'Erasme.* — Tout en noir, figure en lame de couteau, nez pointu, petite moustache; à la place de pointe, une simple ligne de poils sur le menton; le chapeau est très enfoncé sur le front; sourcils fins et partant de très bas, peu de distance entre le nez et la bouche; son encrier et son cahier. Air tranquille et malin, quelque peu renfrogné, physionomie profondément fine.

Titien. *Portrait de Philippe II* (en pied). — Manches bleues à arabesques grises, très épaisses et dures (les manches), pourpoint jaune à tons d'or pâle, manteau de velours bleu à fourrure noire, sandales de grosse toile; barbe naissante, mâchoire en avant, paupières épaisses et lourdes, œil ivre et froid. Fort beau.

Sébastien del Piombo. *Portrait du pape Alexandre VI.* — Petit bonnet et pèlerine rouge, figure brune, rasée, austère, grands traits longs et forts, paupière large, bouche dessinée, sourcils épais, le regard est de côté et d'aplomb. Figure beaucoup plus noble que celle que l'on s'attend à trouver d'après l'idée faite d'Alexandre VI.

Raphaël. *Portrait du chevalier Tibaldeo.* — Parmesan. *Portrait de Christophe Colomb.* — Le premier, en petit chaperon noir, barbe petite et courte, œil brun, front carré; le second est un beau cavalier, avec toute sa barbe très soignée et une grande moustache fauve qui descend dessus; œil bleu, nez très fin, front large, chevelure brune blonde soigneusement séparée sur le front, œil bleu foncé ouvert et charmant, ensemble coquet et très troussé. Derrière lui, un casque et une masse. Manches grenat pâle, à crevés. C'est là bien plutôt un cavalier, et le portrait indiqué comme celui de Tibaldeo pourrait bien être celui de Christophe Colomb; j'ai peine à croire qu'il n'y ait pas méprise dans le catalogue. Ce portrait n'est guère non plus dans la façon du Parmesan, si blond d'habitude; tout, au contraire, ici est brun et très mâle.

Parmesan. *Portrait d'Améric Vespuce.* — Est-ce du Parmesan? en tout cas ses portraits d'hommes ne ressembleraient guère à ses tableaux? Même observation que ci-dessus. Belle peinture. Toque, barbe roux brun, courte, deux longues pointes de son rabat tombent en avant sur sa poitrine; tout en noir, un livre ouvert.

M. Spadaro. *Portrait de Masaniello fumant sa pipe.* — Petit chapeau retroussé, avec une médaille et une plume; de la main gauche il tient un petit pot à tabac avec un couvercle; l'épaule gauche découverte, visage rond, physionomie gaie et insouciante, air gamin, bouche dessinée, pas de barbe, nez pommé, un peu rouge par le bout. Peu de type méridional, nullement l'air féroce, au contraire l'air joyeux et gaillard.

PEINTURES MURALES.

Architecture et paysages :

Trois grands bas-reliefs peints, 25-24-23. — 25. Une femme ouvre une porte et va descendre l'escalier qui vient vers vous; la porte entre-bâillée est en perspective. Effet cherché et qui se retrouve dans *24* deux fois, à chaque extrémité du tableau. Cette recherche de l'effet produit par la perspective me paraît constant dans les reproductions d'architecture; on l'observe ici, *25*, sur la ligne supérieure d'un baldaquin près de la porte; sous ce dais carré une femme nue assise sur ses genoux; un autre baldaquin semblable, *23*, avec une femme pareille.

Le fond des portes, panneau principal, est rouge avec de larges bordures jaunes, les linteaux sont jaunes; en dessus des corniches, très en relief, femmes à queue de dragon et sphinx ailés.

Sur les piliers et les corniches, statues : ainsi, dans un *salon à colonnes d'un ton jaune* (ancien n° *240*), couvert sur les boiseries d'arabesques Louis XV, se voit un lion sur le large socle carré d'une lourde statue; le socle est très large pour pouvoir servir de piédestal au lion; ainsi dans le n° *15*, sur le bord d'un entablement, un éléphant serre dans sa trompe son petit. Quelquefois la représentation se borne à une perspective de portiques et de colonnades : *ex-ancien n° 201*, le dessus, après une bordure où il y a des personnages peints, représente la partie supérieure d'une maison avec une terrasse défendue par un balcon de bois en X; sous l'X semble être une tenture;

les murs sont verts et les fenêtres (auvents des fenêtres) chocolat rouge.

Peintures de moyenne grandeur et fantaisies :

Un vieillard à cheveux blancs, torse nu, un satyre en érection et un Amour. — Le satyre est près d'un Amour qui le tire par la main, il a passé son jarret sous le genou de l'Amour pour l'enlacer, et son sabot cache le pudendum de l'Amour; il est en pleine érection; ses cornes, sa barbe en pointe et deux autres cornes partant à côté des oreilles et allant en descendant, le font ressembler au Diable. La figure plastique du Diable vient-elle ainsi du Pan exagéré? Mais que signifie le vénérable vieillard qui regarde tranquillement cette scène?

Deux satyres qui se battent avec des chèvres. — Celui de droite, fort remarquable, pose ramassée et puissante, la cuisse droite levée de niveau à la hanche, le genou faisant angle; la chèvre présente le front, cela rappelle tout à fait les vers de Chénier :

> Le Satyre, averti de cette inimitié,
> Affermit sur le sol la corne de son pied.

Excellente petite peinture.

Peintures murales :

Bacchus et Ariane. — La plus belle peinture peut-être du Musée. Ariane, couchée, est endormie, l'aisselle gauche appuyée sur le genou d'une femme (ou d'un jeune homme?) qui porte un petit vase dans ses mains, le jarret gauche sur le genou droit, et le bras droit levé sur sa tête, faisant angle, et le poignet retombant; la main

gauche repose extérieurement à terre. La bouche est entr'ouverte et les yeux fermés, ligne des cils rapprochés; tête ronde, charmante, pleine de repos et de volupté. L'Amour la montre à Bacchus, retirant de dessus elle la gaze transparente qui lui couvre le torse nu. A partir des cuisses, il y a en dessous une draperie lie de vin atténuée par la blancheur de la gaze de dessus. Au centre du tableau, Bacchus debout, appuyé en posture triomphale, la jambe droite en avant, sur son long thyrse; à gauche, un Bacchant, très rouge, œil rond écarquillé, montre d'un air lubrique et empressé à un Silène (la figure n'est pas celle de Silène, la tradition aurait-elle été déjà perdue? en tout cas, le ventre y est) la femme endormie, et lui tend la main comme pour le tirer à lui et l'aider à monter.

Mars et Vénus. — Vénus est assise sur un fauteuil et vêtue d'une robe lilas; Mars, debout par derrière, ayant une plume droite de chaque côté de son casque, lui prend de la main droite le téton gauche. Dans tous les sujets érotiques, pour bien indiquer l'action, l'homme caresse toujours ainsi la femme. A gauche du tableau, une femme portant une robe de même couleur est accroupie par terre, les talons au cul, et cherche quelque chose dans un coffret. Généralement les yeux des femmes sont grands et ouverts tout ronds, quelque ovale que soit la forme extérieure de l'œil, le sourcil très allongé et fin. Toute la figure forte et pleine, le nez droit, les joues colorées, apparence d'une santé solide : les Romains aimaient la femme royale.

Io conduite en Égypte par un Triton. — Le

Triton a l'expression et la tête amoureuses, mélancoliques, données ordinairement au taureau qui enlève Europe. La figure d'Io, cornes naissantes dans la chevelure, est enfantine et étonnée, avec quelque inquiétude. L'Égypte, figure de même caractère que toutes les autres, tenant un serpent entortillé au bras gauche, lui tend la main droite, elle est entourée de voiles blanches. Pour faire saillir le jet du regard, on enfonçait les ombres dans les coins des yeux (témoin la *Médée 96*) et dans les bouches, qui rarement sont complètement fermées, tandis que dans le sommeil, au contraire, ils s'attachaient à dessiner la ligne mince des cils réunis (l'œil aux trois quarts fermé, comme il l'est la plupart du temps dans la nature, eut-il été trop laid, et aurait ressemblé à la mort?).

PORTRAITS.

La Servante indiscrète. — Peinture assez sérieuse, surtout la servante, coiffée d'une sorte de coiffe rouge. Me paraît être le portrait de deux femmes; la maîtresse tient un stylet et les tablettes, de même que dans la prétendue *Sapho 42*, la position est la même. On se faisait peindre avec un stylet et des tablettes ou couronné de feuillages, comme maintenant la main appuyée sur un livre et en cravate blanche.

ANIMAUX.

Une cigale sur un char traîné par un perroquet vert. — Fantaisie exquise, les Romains connaissaient

aussi le Granville. Les deux rênes partent des deux côtés de la tête de la cigale et ses antennes, en arrière, imitent des cordes; le char est couleur d'acajou foncé, les brancards et les roues couleur paille.

Deux paons sur le haut de candélabres au bout d'un mur. — Entre eux deux un candélabre arabesque; ils n'ont point la queue déployée et sont vus de profil, celui de gauche baisse la tête comme pour regarder en bas.

Deux oiseaux près de petites marguerites. — Œil rond des oiseaux, air naïf et calme. Comme vérité et intensité de nature, c'est peut-être dans la peinture d'animaux (les oiseaux surtout avec leur air paisible et remplumés) que les Romains me semblent avoir été le plus avant.

DANSEUSES D'HERCULANUM.

Rien au monde de plus *rêveur* que ces figures en *vol* sur leur fond noir; elles ont le caractère d'un songe, vagues, aériennes, colorées. Ce qui fait le charme de ces figures, c'est leur peu de fini; quoique de petite dimension (quatre pouces au plus), elles sont très largement traitées et faites pour être vues de loin.

BRONZES.

(Statues, groupes, chevaux.)

Mercure assis. — La jambe gauche repliée, le dos infléchi, l'avant-bras gauche posant sur la

cuisse gauche et le poignet de cette main tombant libre naturellement, tandis que la droite s'appuie sur le rocher; la jambe droite, le bout du pied levé, et le talon par terre. Les ailes (chaussure talonnière) sont attachées par une courroie qui passe sous la plante du pied et se rattache sur le cou-de-pied. Dos charmant et très étudié. Extérieurement la cuisse gauche de profil est vilaine, toute droite comme une poutre et dure; même observation pour la main droite, celle qui est appuyée sur le rocher. La jambe droite, celle qui est en avant, un peu trop incurvée en dehors et rococo. Ensemble mouvementé et plaisant. Rien de plus charmant que cette chaussure; comme les ailes, partie postiche des pieds et qu'on sait n'en pas faire partie, ajoutent de mouvement et de légèreté! Supériorité sur les ailes des anges, appendice choquant, qui a toujours l'air d'une monstruosité et qui ne se prête jamais à l'expression gesticulative des autres membres.

Faune ivre. — Le bras appuyé sur une outre, porté sur la partie gauche du corps, appuyant son bras gauche sur une outre à demi pleine et qui est sur un rocher recouvert d'une peau de bête féroce, il lève en l'air son bras droit et son pied droit. La main (droite), le médium sur le pouce, l'index en l'air, l'annulaire et le petit doigt fermés, il claque des doigts comme pour chanter ou danser; sa bouche, où les dents du côté droit manquent (je ne crois pas que ce soit une cassure, mais plutôt intentionnel), rit et montre ses dents supérieures. Dans sa chevelure en mèches hérissées (assez mal faites), petites grappes de raisin, deux petites cornes naissantes et qui semblent faire pen-

dant avec deux petites loupes qu'il a au cou, sous la ligne des carotides. (Mêmes petites loupes sous la mâchoire dans un *Faune endormi*, mais ici les cornes, en forme de vignot et non plus de bouquetin, sont plus rapprochées sur le front et se confondent moins avec la chevelure.) Ses cornes naissantes ne sont pas plus grandes que ses deux petites loupes. Le ventre flasque, charnu, à peaux molles, plein de vin doux mousseux et de pets qui gargouillent, s'en va de gauche à droite dans le sens de la jambe droite qui se lève. Les membres sont maigres, la chair peu ferme sur les os; la débauche a vieilli cet être. Vilaines mains, doigts mal faits. *La jumelléité du 2e et du 3e doigt du pied ne me semble observée nulle part* jusqu'à présent, elle est pourtant constante dans la nature.

Faune dansant, statuette. — Très jolie chose comme mouvement, entente des cheveux et des cornes confondus ensemble; la chevelure en mèches hérissées des Faunes n'a peut-être pas d'autre sens que de pouvoir se marier aisément avec les cornes, dont on tâche par ce moyen d'atténuer l'excentricité qu'elles ont par rapport au crâne humain et au visage. Les jambes trop longues, comme dans toutes les statues de danseurs et de danseuses. A observer que la queue chez les Faunes est toujours placée au-dessus du sacrum et non au bout du coccyx, comme chez les animaux.

Bacchus et un Faune. — Le Bacchus a une chevelure et une tête de femme, le reste est un corps d'homme. La juvénilité de Bacchus et Adonis, arrivant par gradation à des formes femelles, est-ce là ce qui a conduit à l'hermaphrodisme? En tout cas, esthétiquement parlant, c'en est la transition.

CHEVAUX.

Cheval du quadrige de Néron. — Râblé, plis nombreux sous le cou; la tête est sèche comme toujours, et les narines très ouvertes; poitrine large, base de l'encolure énorme, un bouquet de poils aux paturons et sur la sole. Son collier est en deux bandes de cuir plates et s'attache de chaque côté sur le haut des épaules avec de petites courroies. *Les anciens ne brûlaient pas le poil dans l'intérieur des oreilles* des chevaux; ici il est peigné dans son sens, et dans la *tête colossale 83*, on dirait qu'on les a arrangés pour leur donner une espèce de forme de palme. La crinière toujours taillée toute droite, comme au Parthénon.

BUSTES.

Buste d'un inconnu. — Chevelure sur le front en véritables tire-bouchons; il y en a deux rangs, 42 en tout. Le tire-bouchon du rang d'en haut descend sur l'entre-deux des tire-bouchons du rang d'en bas. Les sourcils sont très longs et fortement indiqués. Vilain buste.

Ptolémée, Apion. — Chevelure en tire-bouchons plats. Au lieu d'être un gros fil tordu, c'est une petite bande tordue; les tire-bouchons sont retenus par un bandeau noué par derrière, plus courts sur le front et s'allongeant à mesure qu'ils se rapprochent des oreilles. Cette chevelure prise sous son bandeau, rappelle comme galbe le coufieh pris sous la corde en poils de chameau. Les tire-

bouchons entourent complètement la tête, tandis que, dans le buste précédent, ils s'arrêtaient aux oreilles; ils sont au nombre de 75 (sans compter ceux qui, faisant partie du buste même, sont collés contre le cou; ils ont été rajoutés après coup). Bouche mi-ouverte dans une expression souffrante, visage ovale carré par le bas, front très épais dans l'entre-deux des sourcils.

Tibère. — Buste tout vert, avec des yeux d'argent devenus bruns. Tête discrète et fine, répondant à l'idée qu'on se fait de Tibère, aplatie sur le sommet (absence des bosses de la bienveillance et de la religion), mais fournie sur les côtés au-dessus des oreilles; la bouche est petite, le front bas et large sous les mèches plates des cheveux courts, qui tombent carrément dessus; paupières très étroites, menton saillant. Grand air de distinction et de réserve, aucune expression du chat, du renard, ni de l'oiseau de proie.

Scipion l'Africain. — Grand air de ressemblance. Vieillard chauve et sans barbe, chauve sur le devant et les tempes; la chevelure, partout ailleurs, est indiquée par des pointillés. Le front est creusé de trois grandes rides et d'une supérieure qui s'efface un peu vers le milieu du front. Sur le front une loupe, au-dessus du sourcil droit; sourcils épais, les poils très indiqués; les joues sont maigres et tombent, on sent que cette mâchoire-là n'a plus de dents. Aux deux coins de la bouche, sur le bas des joues, comme deux petites boules qui semblent pousser du dedans. Le nez s'infléchit par le bout, la narine est épaisse, la bouche coupée toute droite sans dessin, l'oreille très détachée de tête (trait commun aux bustes antiques).

Platon. — Une des plus belles choses antiques que l'on puisse voir, le bronze a pris des couleurs veinées de marbre vert foncé. La tête, infléchissant le menton sur la poitrine, est coiffée d'un bandeau qui retient sur le front les cheveux peignés. Admirable travail des cheveux, il semble que le peigne vienne d'y passer; les cheveux sortent du bandeau, se divisent en deux et repassent par-dessus, où leur bout faisant un peu coque ovale ou bourrelet sur les oreilles, est réuni par lui; pour faire transition entre ce rouleau et le commencement de la barbe, qui prend assez bas, frisée largement sur les pommettes, puis peignée, et se terminant par le bas en rares petits tire-bouchons, il y a entre la barbe et ce rouleau, au-dessous de lui et s'en échappant, de petits anneaux de cheveux tordus (creusés à jour). Le col très fort, surtout de profil. Expression sérieuse et mâle, beauté, idéalité, puissance, et quelque chose de tellement sérieux qu'il y a un peu de tristesse. La *sérénité,* cachet du divin antique, absente.

Bérénice. — Les cheveux sont tirés vers le haut et montés (pour agrandir la ligne du front et du nez) comme à la chinoise; une double couronne de cheveux tressés sur le sommet de la tête, point de chignon; les tempes et le front son également découverts par cette chevelure remontée. Visage ovale, menton carré, très grands yeux, grande distance de l'angle interne de l'œil au méplat du nez, qui est tout droit. La ligne droite du front et du nez est plutôt même convexe à l'entre-deux des sourcils, le front est *très* charnu. Le bord extérieur de chaque lèvre fort marqué par la ligne

de la peau qui arrive là, très nette. Ligne du sourcil longue, à arête aiguë. Fort belle tête et des plus grecques.

Archilas. — Coiffé d'un turban petit et rond comme une anguille; il est serré par une bande diagonale croisée par-dessus une autre.

COLLECTION DES PETITS BRONZES.

Système d'éclairage composé d'un pilier carré supportant quatre lampes. — Le support, sur lequel est planté le pilier, est en argent et carré, portant à terre par quatre griffes; il est échancré à sa partie antérieure, sur la droite de laquelle est un petit autel avec un bûcher et un feu qui brûle; de l'autre côté, à gauche, c'est un Amour, nu, tenant de la main droite une corne d'abondance et à cheval sur un léopard. De l'extrémité du pilier partent quatre bras, recourbés, sur lesquels courent des arabesques, et au bout de chacun desquels est suspendue à une chaînette par un anneau une lampe de forme différente. Sur le dessus de la première, deux dauphins dos à dos, appuyant leur queue l'une contre l'autre, dont la réunion fait pyramide cintrée. Des deux côtés de la lampe (toutes sont ovales de forme) partent deux têtes d'éléphants. Sur la seconde, ce sont des têtes-de bœuf qui sortent; sur le dessus de la troisième, deux aigles, ailes déployées; la quatrième toute simple.

Système d'éclairage composé d'une colonne cannelée supportant trois lampes. — La base n'est pas échancrée sur l'avant, comme la précédente. Sur la

partie du milieu, un peu en retrait, s'élève une tour, à pans, surmontée d'une boule.

Système d'éclairage composé d'un tronc d'arbre à nœuds et d'un bout de branche supportant quatre lampes. — Les lampes, toujours suspendues à des chaînettes, ont leur anneau passé aux quatre bras du tronc, qui sont des branches. La quatrième lampe est suspendue à une branche, plus basse et plus courte, partant du milieu du tronc à peu près.

Système d'éclairage composé d'une colonne supportant quatre lampes. – Comme dans la précédente, la base d'où s'élève la colonne est complètement carrée, les lampes toujours de formes différentes; la colonne ici est placée juste au milieu.

Un tronc d'arbre se bifurquant supporte deux lampes.

A un autre *tronc d'arbre* supportant trois lampes, les lampes sont en forme d'escargot, l'animal sort de sa coquille.

Quantité de candélabres : tiges droites en haut desquelles est un petit plateau pour mettre des lampes. — La tige est un tronc de palmier, un roseau, une épine (plus rare) avec des nœuds, imitant un bâton qu'on vient de couper. Ces tiges, appuyées sur trois ou quatre pieds, terminées par des pattes de biche ou des griffes; elles sont toutes fort longues, celles qui sont simples sont généralement cannelées. L'une a un bracelet long qui glisse dans toute la largeur de la tige et qui supporte, par une tringle faisant col de cygne, un support pour mettre une seconde lampe; ce bracelet s'arrêtait par une épingle que l'on enfonçait dans un trou pratiqué dans la tige et attaché à la tringle en col de cygne par une petite chaînette. Sur le haut de

la tige, une rondelle pour poser la lampe comme à toutes les autres; on avait ainsi, dans le même ustensile, une lumière fixe dessus, et une autre plus bas, que l'on pouvait abaisser et monter (et maintenir) à volonté.

Une petite lampe en forme de pied humain. — Pied gauche. La mèche sortait par le pouce, le trou est la place de l'ongle, l'huile se versait par la place du milieu de l'os, coupé.

Vases à cendre. — Avec des anses mobiles que l'on entre et que l'on défait par la pression. Sur le bord extérieur du vase, sorte de panier oblong, deux têtes de biches dans la bouche desquelles est cachée la conette où entre le goupil de l'anse.

Deux seaux plus minces à la base qu'en haut. — Les anses, toutes plates, se rabattent des deux côtés exactement sur les bords du vase et, disparaissant ainsi à l'œil, font un léger renflement, corniche sur le bord du vase, et semblent adhérents à son architecture. C'est une des choses les plus ingénieuses et les plus profondément sensées comme goût et comme commodité que l'on puisse admirer.

Un rhyton. — Tête de cerf en bronze, à yeux d'argent; les oreilles sont à leur place, mais les cornes sont réunies (pour pouvoir servir d'anses) jusqu'à une certaine distance, où elles se divisent et partent chacune de leur côté.

Des peignes. — Tous en forme de démêloirs, quelques-uns très petits.

Trois poids pour peser des combustibles. — L'un est un cochon, l'autre un osselet, le troisième un fromage; ils ont, sur leur dessus, une poignée de la forme de celle de nos fers à repasser.

Une sorte de gril plein, à manche, avec quatre demi-sphères en creux. — C'était, sans doute, pour mettre cuire des boulettes de viande farcie, ainsi que cet autre, plat, tout rond, beaucoup plus grand que le précédent et à trous nombreux un peu plus profonds; il y a 29 trous.

Ustensile en forme de château fort pour faire chauffer l'eau. — C'est un quadrilatère, ayant une tour carrée à chaque angle, et les tours sont reliées par des courtines; tour et courtines, le tout est crénelé. L'eau se versait en levant le couvercle qui fait plate-forme de la tour; elle était échauffée par des charbons que l'on plaçait au centre du carré, entre les quatre courtines, dans la cour de la forteresse enfin; un robinet, pratiqué sur la face extérieure d'une des courtines, versait l'eau. On maniait ce meuble par quatre anses.

Plusieurs romaines. — Le plateau est supporté par quatre chaînettes carrées, le bras du levier *a toujours pour poids un buste.*

LES CASQUES.

Ont généralement un abat-jour très large, ou rebord, tout autour de la tête, ça encadre le visage, et ça part ensuite presqu'à angle droit à la hauteur des oreilles. Les œillères sont des rondelles composées de cercles à jour, mobiles, attachées en haut par une charnière, et retenues par le bas dans une patte transversale en laquelle est engagée la patte terminant l'œillère. Ce qui abritait la figure est en deux morceaux (sauf dans un casque énorme, chargé de sculptures en relief et d'un

poids effrayant). Pour s'en débarrasser, il fallait d'abord soulever les œillères, les remonter, puis passer la main en dessous, dans le casque, et défaire l'épingle d'une charnière intérieure qui retenait la mentonnière. Cette mentonnière étant divisée en deux, il fallait faire ce qui précède pour chacun des côtés. Ils fermaient, du reste, exactement, croisant même un peu l'un sur l'autre; pour mieux maintenir les deux parties, on les attachait par le bas à l'aide d'une petite courroie passant dans des trous.

A l'un de ces casques, il y a, sur le côté gauche, un bouton avec un bout de lanière, le tout en bronze. La quantité d'ornements, leur poids et leur forme pompeuse me font présumer que c'étaient des casques de théâtre ou d'apparat, il me paraît impossible que ce fussent des casques militaires; de gladiateurs, peut-être? Sur les bords de la crête de ces casques, des trous; à l'un d'eux, des anneaux, sans doute pour attacher des panaches.

A des casques plus simples et plus légers il n'y a pas de ces visières (de casquette), abat-jour, et au lieu d'œillères ce sont tout simplement des trous pour les yeux.

Des casques ont seulement, pour garantir le visage, deux longues oreilles faisant partie du casque même, et qui tombaient sur les joues. A l'un d'eux, elles imitent la silhouette d'une tête de bélier (le nez en bas).

Quant au nez, il était à peine protégé par une petite languette de bronze, très mince et par l'extrémité s'élargissant un peu en trèfle.

Le casque de la sentinelle trouvé avec le crâne

dedans à Pompéi, est ainsi avec une bande descendant sur le nez; les deux côtés protégeant le col avancent comme un vigoureux col de chemise très haut, et ne sont que le prolongement sur les joues de la partie postérieure du casque.

Un casque singulier en forme de pain de sucre, orné de deux bandes plates qui remuent et d'une espèce de fourche sur son sommet.

N. B. — L'expression « la visière baissée », « il baissa sa visière » serait donc ici impropre, puisqu'elle ne pouvait remonter et, par conséquent, descendre dans l'épaisseur du casque, qui est simple. On l'accrochait d'en dedans et on la décrochait du dehors. Car, comme l'abat-jour entoure aussi le casque en bas pour protéger le cou, on devait avoir de partout le col serré, et il n'y avait pas assez de place pour que la main pût passer par en bas, glisser le long du visage, et arriver à la charnière située à la hauteur des tempes. On retirait donc d'en dehors, de par le trou des yeux, l'épingle et toute l'armure du visage tombait. Mais qu'en faisait-on ensuite?

Entraves pour passer les pieds des criminels. — Montants recourbés; le condamné mettait ses pieds entre eux, et une barre de fer passait dans les courbes l'empêchant de pouvoir s'en dégager; il était bien entendu couché sur le dos. La machine, évidemment, pouvait servir à plusieurs à la fois.

Une cuvette ou casserole en forme de coquille.

Vase à lait d'une forme charmante. Deux petites chèvres en haut du vase; en bas, entre les deux branches du vase, un petit Amour.

MARBRES.

Bacchus indien, buste, très beau. — Un diadème retient les cheveux disposés en boucles (creux dans les boucles) sur le front; partant de derrière les oreilles, deux longues papillotes à l'anglaise viennent tomber sur les épaules. La barbe, frisée en boudins réguliers, tombe toute droite; travail pareil à celui des cheveux. Nez droit, globe de l'œil très sorti.

Bacchus indien, buste. — Figure plus carrée, d'un travail très inférieur. La bouche, à lèvre inférieure épaissie et à demi entr'ouverte, tourne presque au satyre; les cheveux, frisés *en roses*, sont disposés sur le front en deux rangs; de derrière chaque oreille part un large ruban qui vient tomber sur le devant des épaules; barbe naturelle.

Bacchus indien. Hermès. — Barbe taillée, ou mieux tirée carrément, frisée en longues mèches ondées parallèles, partant du bas des pommettes et couvrant toute la mâchoire. Malgré la moustache, la lèvre se voit; le dessous de la lèvre inférieure, espace compris jusqu'au menton, est couvert par une petite demi-rondelle de barbe en forme d'éventail. La tête est serrée par une bandelette; de dessous elle, sur le front, partent deux larges masses de cheveux qui s'élèvent sur le côté, et remontent par-dessus le bandeau, puis repassent dessous; là, sur les temporaux, les cheveux s'échappant du bandeau, sont disposés en une masse de trois rangs de boucles, frisés en bouton; de l'occiput, la chevelure tombe d'elle-même sur le dos; deux longues mèches naturelles, se séparant de

cette masse (chacune de ces mèches est composée de deux), viennent tomber en avant sur les deux côtés de la poitrine.

Bacchus indien. Hermès. — Barbe en pointe, bouclée seulement sur les joues, par le bas elle frise naturellement; cheveux retenus par un bandeau noué par derrière. Sur le front, une double demi-couronne de cheveux bouclés en petites boucles (trous dans les boucles); deux mèches (chacune de deux) naturelles partent de derrière les oreilles et tombent sur la poitrine. Bouche entr'ouverte très visible. Cette chevelure vise à faire coiffure. *A remarquer que dans tous ces bustes jamais la moustache n'empêche de voir les lèvres, ni la coiffure l'oreille.*

Bacchus indien. — Les cheveux tombent naturellement sur les épaules; la barbe, naturelle, dans le style un peu de celle des Faunes, très longue, pend sur la poitrine; les cheveux, en un chignon énorme comme ceux d'une femme, sont rattachés derrière la tête.

Bacchus, buste couronné de pampres et de raisins. — La tête ici est carrée et les yeux, au lieu d'être ronds et à ras du visage, comme dans les Bacchus indiens, sont renfoncés; la barbe naturelle en grosses mèches, le front carré sous son bandeau, la bouche mi-ouverte.

Buste de femme à chevelure très ondée sur le front. — La raie du milieu semblant dissimulée autant que possible, le reste de la chevelure fait couronne tout autour de la tête, l'extrémité est cachée. Au-dessus des bandeaux ondés, ou mieux au-dessus de la partie de la chevelure ondée, deux cordes, puis deux petites tresses minces qui font la cou-

ronne; la troisième tresse se trouve en partie appartenir à la couronne et en partie aplatie dessus.

Plotine, femme de Trajan. — Longue figure régulière et froide, nez long (restauré), longs sourcils droits, peu arqués. La chevelure est divisée en deux parties bien distinctes; le chignon, en plusieurs tresses, est tordu et attaché ensemble sans peigne. Sur le devant, étage à sept degrés, dont l'ensemble fait une visière plantée le plus droit possible, à peu près sur la même ligne que le front; le dernier et l'avant-dernier, à partir d'en haut, sont des rouleaux très réguliers; le premier à partir d'en bas est un rouleau aplati, terminé de chaque côté par deux petites papillotes tombant sur les tempes (pour faire, comme effet et vu de face, l'office de pendants d'oreilles ?); le deuxième et le troisième rouleau sont ronds, ceux du milieu un peu moins symétriques.

Julie, fille de Titus. — Ressemble au précédent, comme traits et comme coiffure. La coiffure-visière est plus régulière encore, est terminée par quatre petites papillotes de chaque côté sur les tempes.

Buste d'impératrice à coiffure-visière double. — La coiffure sur le front est complètement double et dentelée en queue de paon; la seconde, plus haute, apparaît derrière la première (celle qui est immédiatement sur le front).

Julia Pia, buste vilain. — Épaule et moitié du sein gauche découverts; les cheveux, simplement peignés, collent sur la tête et vont jusqu'à l'oreille; à partir de là, réunis en une large plaque tressée qui remonte en s'amincissant, jusque sur le sommet de la tête, et arrive carrément sur la raie du milieu

qui les sépare sur le devant. La draperie est attachée sur l'épaule droite.

Plautilla, buste. — Devait être blonde. Figure douce et fade, visage ovale, plein, un peu bouffi dans le haut; yeux à fleur de tête, la prunelle est levée en l'air, les sourcils arqués se réunissent par quelques poils sur le nez; petite bouche, petit menton, le front est plein vers le milieu, joli col. Les cheveux sont peignés naturellement. Derrière la tête, d'une oreille à l'autre une torsade qui descend comme le derrière d'un casque grec, prenant la forme du cou et s'appuyant sur les mastoïdes, l'extrémité des cheveux est ramenée en cercles concentriques sur le col, cercles allongés, ovales.

Agrippine, mère de Néron, buste médiocre. — Visage carré du haut, pointu du bas; menton carré, en galoche; grands yeux ouverts. Sur le front, cinq rouleaux lâches et peu serrés entre eux, le reste est peigné naturellement; derrière la tête, des cheveux sont noués en catogan; sur le col, de chaque côté, deux petits rouleaux qui tombent.

Agrippine. — Meilleur. Même tête, le travail ici est plus indiqué, le premier buste doit être l'ébauche de celui-ci. Le nez est un peu bombé au milieu, les pommettes sont plus saillantes. Elle est ici plus vieille et plus belle que dans le buste précédent. Les cheveux sont séparés sur le front en petites mèches ondées.

Néron, buste. — Ressemble à sa mère, la figure est également très large du haut et pointue du bas; dépression au milieu du front, proéminence de l'angle interne du sourcil. Les yeux sont rentrés et le nez un peu bossu comme celui de sa mère; le

menton est plus carré, en galoche; la bouche petite et a la lèvre inférieure large. De profil, la base du nez a une dépression considérable et la partie inférieure du front avance dessus. Jolie tête puissante, couronnée de pampres.

Cléopâtre. — Est-ce Cléopatre? Petite tête mignonne, pleine de gentillesse, joues pleines en haut, visage pointu du bas, petit menton, l'entre-deux des sourcils est de niveau avec la base du nez, plein. Ses cheveux sont disposés en 19 bandes parallèles, tout autour de sa tête, en long; bandes rondes, les cheveux sont en large de la bande, par derrière réunis en chignon rond. Physionomie éveillée et agréable; de profil, plus d'élévation comme caractère. L'oreille a été négligée, le trou est énorme.

Agrippine, femme de Germanicus, statue assise. — Dans une pose pensive et naturelle, les jambes étendues en avant, le mollet de la gauche sur le tibia de la droite; le sein est petit et très saillant sous la chemisette de dessus; elle tient sa main droite dans sa main gauche. Frisée en cheveux très bouclés, qui font presque comme des anneaux levés droit, et qui rappellent la frisure d'un caniche; par derrière, ils sont rattachés en catogan. Travail des cordes qui attachent la sandale.

Fille de Balbus. — Statue à cheveux d'un ton d'argile. La chevelure est petite, peignée naturellement et ondée, peinte en jaune, le ton est entre le roux et le jaune. Sa tunique à longs plis lui tombe sur les pieds, le vêtement de dessus est ramené et pris sous l'aisselle droite et collé ainsi contre le haut de la hanche droite. Figure ressemblante, assez laide, nez un peu retroussé, pom-

mettes rondes, le bout du nez et le menton pointus.

Fille de Balbus. — Autre selon le catalogue; est la même? Pire, moins de trace de peinture sur les cheveux, la couleur est moins vive. Le bras droit drapé est porté sur l'épaule gauche, la main droite couverte par la draperie (le pouce et l'index seuls paraissent) tient et semble présenter un pan du peplum. qui passe nombreux entre le pouce et l'index.

Vieille femme très drapée, Viricia Archas, mère de Balbus. — La tunique tombe à plis droits sur les pieds; le bras gauche est collé au corps par la face interne de la main, et embobeliné par la draperie du peplum; il recouvre également le bras droit dont la main à demi fermée remonte vers la clavicule droite. Tout le vêtement, à plis secs et nombreux, est tiré, collé sur le ventre et les hanches. Inscription. Effet désagréable.

Balbus père (inscription). — Statue debout, draperie abondante, très amplement rejetée sur l'épaule gauche et supportée par le bras. Tête chauve, visage rasé.

Marcus Nonius Balbus. — Figure ronde et insignifiante, haut de la mâchoire saillant, tempes plates. La draperie énorme est rejetée sur l'épaule gauche, un bout vient passer par-devant, sous la partie de la draperie qui vient du côté gauche, laquelle partie arrive sur le haut du ventre en forme de ceinture plissée. Ce même mouvement de draperie se retrouve dans la statue en bronze de Marcus Calatorius, moindre qu'ici, il est vrai; la draperie de l'autre est portée sur l'épaule gauche et l'avant-bras gauche, autrement tout

tomberait, et cet amas de plis transversal ne pourrait tenir.

Nerva, buste. — Figure souffrante et mélancolique, chauve, front ridé, ayant seulement des cheveux sur les côtés de la tête, l'entre-deux des sourcils creusé, visage complètement rasé; une grande ride part d'au-dessus de chaque narine et entoure la bouche. Cuirasse à draperie boutonnée sur l'épaule droite. Sur les épaules la draperie tombe en plis épais, carrés, longs, et séparés les uns des autres, terminés par des franges; ça tombe jusqu'au milieu du bras à peu près, ces franges sont-elles l'origine de la graine d'épinards? Sur le milieu de la poitrine, une tête ailée de singe.

Caracalla, buste. — Très beau buste, la tête tournée vivement sur l'épaule gauche (nez restauré). Figure petite, carrée, animée; barbe et cheveux frisés; le travail de la chevelure, frisée en petites mèches naturelles, sans prétention, se marie avec celui de la barbe (peu fournie). La nuque est herculéenne, se continuant droit au col. Front bas, charnu, gras, ridé; sourcils épais, yeux enfoncés, ensemble brutal; l'entre-deux des sourcils très gras. Le regard fixe et soupçonneux, la draperie est attachée sur l'épaule droite.

Sénèque, buste. — Cheveux plats, en mèches tombant inégalement sur le front, visage maigre et ridé, pommettes saillantes, nez un peu de corbeau, la bouche mi-ouverte. Figure chagrine, ergoteuse, spirituelle, inquiète.

Philosophe, tête d'un inconnu. — Est la tête que l'on donne sur les pendules de médecin comme étant celle d'Hippocrate, ayant sur l'épaule trois plis épais et ronds, en forme de collet d'habit un

peu. La tête est avancée en avant, au bout du col qui est long. Figure sans barbe de vieillard chauve.

Euripide, deux bustes. — Fort belle tête, la tempe est considérablement déprimée, le front monte ensuite et s'élargit, l'arcade sourcilière saillante avec une bosse à l'angle interne de chaque sourcil, l'angle externe du sourcil saillant à cause du retrait des tempes; la face est maigre et la pommette fait angle, le crâne très vaste par derrière. La chevelure, en mèches plates, courtes et rares sur le front et plus nombreuses sur les côtés, contribue à l'élargissement du crâne. Tête méditative et profondément philosophique plutôt que lyrique.

Celius Caldus. — Très beau buste, d'un aspect sévère et élevé, bouche toute napoléonienne, joue maigre, tempes aplaties et partie supérieure du front très développée, surtout vers les coins; la chevelure est rare et courte, rejetée en arrière, faite en petites mèches plates; le nez, fort dès la naissance, est un peu tordu à droite; dans les yeux, restes de peinture bleue.

Deux bustes d'hommes, casques en forme de casquettes de jockey. — Un des bustes a par-dessus son casque une couronne civique; toute la mâchoire, jusqu'au niveau de la pommette, est protégée par une mentonnière, attachée sous le menton par deux rubans entre-croisés, se boutonnant à gauche.

Roi Dace prisonnier, petite statue d'un style rustique. — Il est debout, la jambe droite a le gras du mollet appuyé sur le tibia de la gauche, le coude droit est sur la main gauche, et la main fermée sur la bouche. Pantalon, sandales, tunique et chiton. Bonnet pointu d'où sort, sur le front,

une ligne de cheveux bouclés à petites boucles, trous dans la chevelure. Expression triste de la physionomie.

Petite statue de Priape (Herculanum). — Remarquable par l'expression forte de la figure, debout et nu, appuyé à un tronc d'arbre, la tête est baissée sur la poitrine; haut des bras et du torse puissant. La barbe, tourmentée largement, est divisée en quatre pointes qui tombent sur la poitrine et les épaules. Figure mouvementée et pleine de fantaisie.

Deux Hermès terminés par des figures rustiques. — L'un complètement drapé, la forme du bras droit est seule indiquée dessous; la tête herculéenne, un peu inclinée à droite et d'expression triste.

Hermès représentant un histrion. — Tunique et chiton, une ceinture large, visage épaté, barbe de satyre, répandue; coiffé d'une sorte de turban en forme de cheminot. A la main droite une patère, tient de la gauche un cylindre creusé, comme serait un fémur évidé.

Hermès à capuchon, indiqué comme un Hercule. — La tête sans barbe est puissante, surtout de profil; je l'avais d'abord prise pour une tête de femme. La tête est entourée d'un capuchon dont les deux côtés s'avancent en oreilles, sur la figure, à la hauteur des pommettes, laissant le haut de la tête découvert; le capuchon est terminé et noué sur la poitrine par deux pattes de lion. Bras vigoureux. Sur les [illegible] une peau de lion, à la main droite un cylindre creusé (os?); la gauche (restaurée) tient des fruits (pommes d'or du jardin des [illegible]).

Pe[illegible] — Le genou droit en terre, ses

bras, à demi levés, croisent leurs mains qui sont portées vers l'oreille gauche. Formes dodues du premier âge, surtout dans les cuisses et dans les pieds, notamment celui de gauche dont le talon est relevé et les doigts levés en l'air. Tout le corps est couvert de poil très frisé, l'intérieur de chaque boucle a un trou.

Diane Lucifer, statue. — Mauvaise. Marche le pied droit en avant, tenant un flambeau à la main. Son voile derrière elle fait conque et l'enveloppe de dos. Le pied très court et empâté, surtout sur le cou-de-pied. Cette statue n'a pour elle que le mouvement. Plis du chiton mouvementés, mais raides et durs.

Groupe de deux hommes occupés à écorcher un sanglier. — Le porc tué a été jeté sur la marmite, sa tête pend derrière. Un homme, debout, tête carrée (trous dans la chevelure et autour des parties naturelles), racle avec un tranchet les poils du sanglier; un second personnage sans barbe, la main gauche appuyée sur le rebord de la marmite, se baisse pour souffler le feu (joues enflées en soufflant) et tient dans la droite un morceau de bois qu'il pousse sous la marmite. Tous deux sont nus et n'ont autour des reins qu'une peau d'animal pour se couvrir. Petit groupe un peu lourd, mais plein de vérité et d'amusement.

Silène ivre, petite statue. — C'est un personnage rustique, appuyé sur une outre pleine et ouverte. La tête est inclinée sur la poitrine; la barbe, en tire-bouchons, avec des trous, fait de loin l'effet de madrépores?

Diane, petite statue charmante. Elle marche le pied droit très en arrière. Tuyaux [illegible] du vête-

ment de dessus, dont la bordure est encore peinte en rose violet. Une petite chevelure ondée (par derrière nouée en catogan) encadre le visage; un diadème avec des boutons roses. Deux mèches naturelles sur chaque épaule. Le baudrier, partant de l'épaule droite, lui passe sur la poitrine. Physionomie souriante, pleine de charme.

BAS-RELIEFS.

Sous la porte, *deux trirèmes* (Pompéi). — Sur l'une, 25 rames; sur l'autre, 20. Sur la trirème de gauche en entrant, il y a à l'avant un homme debout, nu; sur la trirème de droite est la poupe, une sorte de petite cachette ou dunette. Le corps des hommes se voit jusqu'au coude, le bordage paraît épais; pour gouvernail, une rame. Dans celle de gauche (partie malheureusement endommagée), le patron a l'air de la manier avec des cordes; dans celle de droite, il y a des tenons de chaque côté du gouvernail en haut, comme des bras pour manier cette rame à très large palette.

Chasseur en repos (Pompéi). — Rappelle le guerrier de style grec primitif qui est à Athènes dans le temple de Thésée, un peu moins sec cependant, moins pur comme style. Il est vu de profil et le corps est fait de trois quarts; de même on voit la rotule de la jambe droite, et le pied de cette même jambe est complètement de profil (vu par le côté extérieur du pied). Le mollet de la jambe gauche (de même que les deux rotules) est très indiqué, très détaché de l'os, la clavicule et les tendons du col saillants, la barbe en pointe. La tête est ce qu'il

y a de plus caractéristique comme style. Il s'appuie sur un long bâton posé sous son aisselle gauche, où il a ramené les plis de son vêtement pour faire coussinet et empêcher le bâton de le blesser. A ses pieds, son chien lève vers lui sa tête dans un mouvement, la tête est à l'envers; les pattes du chien étudiées, ongles très saillants. Au poignet gauche, un poignard; près de cette main, dans le mur, collée, suspendue (comment?), une petite fiole ronde.

Bas-relief mithriatique. — Lourd et vilain. Grandeur : petite nature. Un homme en bonnet phrygien, tunique, chiton, manteau (envolé au vent par derrière), appuie son genou gauche sur le taureau (les cornes manquent) que le serpent mord à l'épaule gauche; le chien saute à son poitrail. Aux deux angles supérieurs du tableau, deux têtes de femmes : celle de droite a un croissant sur le front, celle de gauche une couronne en fer de lance; sous celle-ci, un oiseau (geai?). Aux deux angles inférieurs, deux petits bonshommes qui tiennent à la main un instrument de musique (?). Exécution détestable, l'homme à droite plus petit que le chien, quoique celui-ci soit à un plan plus reculé. Inscription dont la première partie est sur la bande supérieure du cadre et la seconde sous celle d'en bas : OMNIPOTENTI DEO MITHRÆ APPIUS CLAUDIUS TYRRHENIUS DEXTER V. C. DEDICAT.

Bas-relief mithriatique. — Mauvais. Deux Amours sacrifient chacun un taureau; au milieu du tableau une sorte de candélabre; autel, ayant sur chacune de ses faces pour ornement un hippocampe. Le Génie ailé, un Amour, a le genou gauche appuyé sur le garrot de l'animal, dont la jambe est pliée

sous soi; le Génie est armé d'un glaive, celui de l'Amour de droite cassé. Intention d'étude dans les fanons des taureaux, très en relief, aigus.

Bas-relief mithriatique. — Le taureau, queue retroussée, en colère, se cabre; l'homme, le genou appuyé sur le garrot, est complètement monté sur l'animal et le tient par les naseaux. A chaque angle supérieur du cadre, une tête de femme; celle de gauche est coiffée de rayons, sous elle un oiseau sur un rocher; la femme de droite a un croissant sur la tête. A chaque angle inférieur, un homme tenant un flambeau, renversé chez l'homme de gauche, élevé chez celui de droite. Le chien saute au poitrail du taureau, le serpent le mord à l'épaule.

Deux chameaux sur l'eau (Pompéi). — Ce sont des chameaux *syriens;* l'eau coule de la bouche d'un fleuve; l'un des chameaux est sur un radeau.

Nègre sur un char, petit bas-relief. — Tête nue, figure camuse, cheveux courts et crépus, il se penche vers les chevaux et a l'air de leur tendre la main; un homme portant un glaive au côté, à pied devant les chevaux, a l'air de les tirer à lui comme pour les faire partir; les chevaux sont écorés sur les jambes de devant, et reculent. Sur le poitrail du cheval de droite (le plus en vue), pour ornement une très large figure épatée.

Sacrifice (Œdipe assis et voilé avec Antigone?), petit bas-relief. — Debout, une femme, de chaque main, tient un long faisceau; un homme, assis et voilé, tenant un faisceau; devant lui, autre homme (à droite), ceinture par-dessus le chiton, barbe, turban (?), verse du liquide sur le feu; à gauche, un arbre.

Un homme et une femme sur le même cheval (Caprée). « On croit que c'est Tibère avec une de ses maîtresses !! » (Catalogue). — La femme est devant l'homme qui, tout nu, porte seulement au cou un collier; la femme, n'ayant qu'un drapeau au bas des hanches, tient un flambeau qu'elle dirige vers un arbre, un esclave tâche de faire avancer le cheval, qui s'arrête sur la jambe droite; à droite, un arbre; de l'autre côté de l'arbre, debout, sur un piédostal enroulé d'une guirlande, un enfant nu, portant des fruits Morceau joli, quoique la sculpture ne soit guère bonne et d'un style licencieux; quoiqu'il n'ait rien d'obscène, il a une corruption interne.

Festin d'Icarius. — Le fond représente une maison avec des fenêtres; vue par l'angle, on la voit dans tout son côté et de face, les toits sont en tuile; plus près de vous, une seconde maison, ou corps de logis plus bas et, dedans, une chambre ouverte, tentures aux murs. Sur un lit, un homme est sur son séant et se détourne; couchée sur le même lit que lui, une femme, appuyée sur le coude et le menton reposant sur sa main; devant eux, une table chargée; aux pieds du lit, un candélabre. L'homme se soulève de son coussin et fait signe d'entrer à un personnage nouveau venu, auquel un petit Faune (queue en trompette) dénoue sa sandale. Le gros et grand personnage, très barbu, a l'air endormi, un autre Faune le soutient, le bras gauche du dieu fait toit sur sa tête. En dehors de la porte, quatre autres personnages dans un couloir : un jeune homme, couronné, tout nu, et portant un bâton démesurément long (terminé par des fleurs et des épis et

orné en haut d'une banderole nouée), a l'air de vouloir repousser du pied un gros Silène barbu, dont la robe retroussée montre exprès le phallus, et qui souffle, ivre, dans une double flûte; derrière lui, un jeune homme (très joli), sur la pointe des pieds, se détourne en souriant vers une femme (pose suppliante? tête très levée) qu'un cinquième personnage (sans tête) tient par la taille.

Deux esclaves en marbre phrygien. — Portant des vases carrés sur le dos, ils fléchissent sous le poids et mettent un genou en terre; les pieds et les mains noirs. Le marbre imite à l'œil la bigarrure d'un vêtement étranger.

Sarcophage bas-relief représentant un mariage. — Treize personnages et deux petits. L'action semble divisée en trois parties distinctes : 1° En partant de l'angle gauche, cinq hommes, qui sont : deux, un, deux, celui du milieu plus drapé et plus jeune fait centre, il tient à la main un rouleau et se détourne vers l'homme qui est à sa droite; 2° Trois personnages, deux hommes d'âge semblable, celui de gauche tient un rouleau; entre eux deux, un homme, barbu, parle et se tourne vers l'homme de droite; 3° Trois femmes et deux hommes; la première pose une couronne sur la tête d'une jeune fille à visage mélancolique, vis-à-vis de laquelle un jeune homme barbu, qui la regarde. Entre ces deux personnages, une matrone qui se tourne vers le jeune homme; derrière celui-ci, un homme, torse nu, amulette au cou, et tenant à la main une corne d'abondance. Que signifient deux petits bonshommes (tête absente) qui viennent comme hauteur au genou des autres?

le premier (à gauche) est placé entre le quatrième et le cinquième personnage de gauche, le deuxième est au bas de la femme qui pose la couronne sur la tête de la jeune fille, ils sont tous deux debout et de même mouvement que les autres personnages.

Diane d'Éphèse, couronnée de murs avec trois portes. — Sur le disque qui est debout derrière sa tête, lions ailés de chaque côté qui sont un, deux, un; une grosse guirlande de petites roses fait le tour de la poitrine en demi-couronne. Sur la poitrine, constellations? (les Gémeaux sont sculptés en large, une femme (la Vierge?), le Scorpion, une femme); au-dessous de la guirlande, collier de glands de chênes. Sur chaque bras, trois lions qui tournent la gueule vers la déesse.

Elle a 20 mamelles, d'inégales grandeurs; la gaine du corps divisée en trois bandes, celle du milieu et deux latérales, chaque sujet dans son petit cadre.

Première bande en descendant : 1er carré, lions ailés la jambe repliée sous eux; 2e carré, *idem;* 3e carré, *idem;* 4e carré, trois cerfs, jambe repliée; 5e carré, deux taureaux; 6e carré, abeille.

Bandes latérales : 1er carré en descendant, une femme ailée; le torse finit en haut des cuisses dans une espèce de conque qu'elle tient elle-même de ses deux mains; 2e carré, un bouton, rosace et un papillon en dessous; 3e carré, une femme comme la précédente; 4e carré, griffon à tête de femme, vu de profil; 5e carré, abeille; 6e carré, rosace ou rose épanouie.

Deuxième file à gauche : 1re carré, sphinx femelle de profil; 2e carré, femme ailée, le corps

s'arrêtant dans une conque qu'elle tient à la main; 3e carré, rosace; 4e carré, abeille; 5e carré, rosace; 6e carré, est vide.

Les deux bandes (chacune en deux files) latérales sont semblables, pieds, mains et tête de bronze, le reste d'albâtre oriental.

Sortant de l'emmaillotement qui la serre, la draperie tout à coup s'évase en liberté et arrive jusque sur le milieu des pieds, qui en sortent, jusqu'au bas du cou-de-pied environ.

Cratère. — Mercure, coiffé du pétase et sans ailes aux pieds, apporte un enfant, Bacchus, à la nymphe Leucophoë, qui est assise et tend un lange pour recevoir l'enfant. Derrière Mercure, et le suivant, s'avance sur la pointe des pieds (il danse) un Bacchant soufflant dans une double flûte et portant sur l'épaule gauche une peau de bête féroce, léopard ou tigre, aux ongles aigus; derrière lui, une femme échevelée, la tête renversée et portant le menton au vent, joue d'un grand tambourin; derrière elle, un Bacchant, peau de bête féroce sur l'épaule et tenant à la main un long thyrse surmonté d'une pomme de pin.

Derrière la Nymphe (Mercure vient du côté gauche, la Nymphe est à droite), trois personnages, debout, portant également un long bâton surmonté d'une pomme de pin, sont debout dans une attitude calme, au repos. La troisième femme (en partant de la Nymphe) a le torse nu et appuie sa main droite à un tronc d'arbre qui la sépare de la seconde. A la chaussure, le second personnage peut-être un homme? il me semble y avoir des sortes de bottes.

Sur le centre, entre Mercure et la Nymphe, en haut se lit : Σαλπιων Αθηναιος εποιησε. Ce beau vase a longtemps servi sur la place de Gaète à amarrer les barques; la corde a usé tous les personnages aux cuisses, il fut ensuite transféré dans la cathédrale de cette ville, où il servit de baptistère.

Apollon et les Muses, bas-relief composé de trois femmes et d'un homme. — A gauche, une femme debout, ayant un long vêtement léger qui se sépare au haut de la cuisse gauche et fait fente, tient dans sa main des cymbales dont elle va frapper; elle se détourne tout à coup vers Apollon, en frôlant sa tête sur son bras. Apollon, le corps porté vers la partie droite, du côté où est la femme, étend sa main droite (qui passe sur le col de la femme); cette main porte le grattoir de sa lyre, le bas de son poignet s'appuie sur le dessus de la main de la femme; de la gauche il tient sa lyre (énorme montant en forme de cornes de bœuf) dont il jouait tout à l'heure. Il est un peu appuyé le dos au mur, dans une pose pleine d'abandon; il est nu, son vêtement est derrière lui et fait draperie contre la muraille; ventre, et poitrine fort belle, gracieuse et forte; la tête est restaurée.

Sur un lit sont deux femmes, la première a la jambe droite repliée sous elle, le genou est très étudié; elle est nue, sa draperie s'est dérangée dans le mouvement qu'elle fait pour aller toucher le bas de la lyre d'Apollon, qui est occupé avec l'autre femme et complètement tourné vers elle; cependant elle détourne un peu la tête pour écouter une troisième femme qui, à genoux sur le

lit et tenant une lyre de la main gauche (lyre semblable), vient de se lever tout à coup (d'après les plis amassés et qui viennent de tomber sur le milieu de ses cuisses) dans un mouvement rapide et s'avance vers elle.

Charmant morceau, bas-relief complètement sorti; la sculpture est peut-être un peu longue, mais cela contribue à l'élégance. Les seins des femmes fort écartés, les côtes se voient sous la chair, admirable ventre de la femme qui tend le bras (la seconde).

POMPÉI.

AMPHITHÉÂTRE.

Deux entrées, une du côté du Vésuve, une autre du côté de Castellamare. Pour arriver sur l'arène, il faut par toutes les deux descendre; l'entrée tournée du côté du Vésuve avait une rampe, ce qui se reconnaît à des trous placés dans le dallage et destinés à tenir les bâtons qui supportaient la rampe; l'autre entrée n'arrive pas droit sur l'arène, elle fait un angle. En entrant par le côté du Vésuve, il y a plus de gradins conservés à gauche qu'à droite, c'est la partie qui est du côté de Castellamare qui a moins souffert; ses constructions supérieures existent encore.

Les gradins, à partir du haut, sont au nombre de 18, puis un petit couloir de circulation pour les gens qui avaient à se placer sur ces gradins; le

couloir est fermé par un mur au-dessous duquel sont 12 gradins. En bas de ces gradins, un couloir fermé par un mur au delà duquel sont, *au milieu seulement*, 4 gradins très larges. Vers les deux entrées, de chaque côté, ce ne sont plus 4 gradins, mais 5; l'escalier qui amenait les spectateurs de ces quatre et de ces cinq gradins, pénétrait d'en dessous et se dégorgeait en dedans, de manière qu'il n'y ait aucune confusion, c'étaient les entrées à part.

Sur le côté gauche en regardant le Vésuve existe une petite porte, c'était par là que l'on faisait entrer les bêtes féroces dans la *cavea;* l'entrée donnant sur Castellamare était celle des gladiateurs (?) (à ce que nous dit le cicerone), on les emmenait par l'entrée d'en face, celle qui a la rampe. Il est à remarquer que les gradins sont entaillés pour les pieds, afin que les spectateurs du rang supérieur ne gênassent point ceux qui étaient assis en dessous.

La partie supérieure de l'amphithéâtre est un mur circulaire, creusé de portes voûtées; audessus de ce mur en retrait, piliers de briques et de pierres, ruines d'un ordre supérieur; ce deuxième ordre n'existe que du côté de Castellamare. Ces portes ici ouvrent sur la campagne, qui se trouve de plain-pied par derrière, le mur est plein pour pouvoir soutenir le second ordre.

PETIT THÉÂTRE.

Sur la scène, large de quatre pas, trois portes, une de chaque côté et une plus grande au milieu;

de plus, à chaque bout, deux petites, bouchées du côté de la scène, mais qui se voient encore très bien du côté du postscénium. Le postscénium a cinq grands pas et est donc plus large que le scénium. Il y a sur le scénium deux grandes portes latérales, de même hauteur que la porte du milieu du fond.

Le public entrait par deux grandes portes latérales, voûtées, au-dessus desquelles est une tribune (c'est là le podium), une pour le préteur, une pour les vestales. Cette tribune est ainsi composée : d'abord une plate-forme, large de trois pas, puis des gradins allant en montant jusqu'au mur.

A quoi servait l'espèce de fossé, entouré d'un double mur et large de deux pieds et demi environ, qui est à l'avant de la scène? était-ce pour rouler les toiles ou pour mettre les musiciens? Qu'y avait-il dans la *cavea* même?

Les quatre derniers gradins d'en bas sont plus larges et séparés des supérieurs par un mur; au delà de ce petit mur, gradins et escaliers pour le public, il y a six escaliers. Au bas de chaque escalier des côtés, celui qui longe le mur extérieur au podium est une cariatide d'homme (terminant l'escalier) qui supporte une tablette sur laquelle sans doute était une statue.

Devant cette cariatide est l'entrée du couloir qui circule derrière le mur séparant les quatre grands gradins; ce mur est terminé à ses bouts par un sphinx correspondant aux cariatides.

On arrivait de suite aux gradins supérieurs du théâtre par un escalier extérieur compris entre deux murs.

GRAND THÉÂTRE.

Le postscénium est plus étroit et la scène plus large, elle s'ouvrait également sur le postscénium par trois portes; ainsi il y avait une porte plus grande au milieu, flanquée en avant de deux piliers, ou plutôt piédestaux qui devaient supporter des statues.

Ce mur, se courbant, s'avançait et son avancée semble destinée à supporter quelque chose, sans préjudice des statues placées derrière, dans des niches; il y avait encore un retrait du mur, puis une avancée et une porte, après quoi une avancée et une retraite; enfin, sur les deux côtés de la scène, une porte latérale.

Dans le fossé entouré d'un double mur qui est sur l'avant de la scène, il y a dans le sol des trous carrés, assez profonds; le long du mur qui regarde le scénium, entaillement carré longitudinal destiné (?) à recevoir des piliers carrés qui y auraient été adossés; le peu de largeur de cet entaillement ne permet pas de supposer que c'était la place destinée aux musiciens (?). Quant au côté extérieur de ce même mur, celui qui fait face aux spectateurs, voici ce qu'il présente (en le regardant le dos tourné au public) : au milieu, une demi-rotonde, puis, de chaque côté, une petite niche carrée, un escalier de quatre marches (montant sur la scène? alors on passait sur le fossé, entre deux murs qui auraient été recouverts?), le mur, un pilier en briques, le mur.

TEMPLE D'ISIS.

Enceinte carrée, entourée de colonnes de briques recouvertes de stuc, colonnes cannelées et plus larges à partir du milieu; le bas est en rouge, le haut est en jaune. A l'entrée, deux piliers carrés, peints en rouge.

A gauche, se voit une petite construction carrée, enduite de stuc, couverte d'arabesques, rinceaux et sujets dans les grands panneaux.

Sur la face de l'entrée : un Génie ailé portant une boîte, homme et femme en vol, la femme vue de dos, l'homme vu de face, ayant des ailes aux pieds et entraînant la femme qui pose sa main droite sur son épaule; un Génie ailé.

Des deux côtés de la porte : femme drapée régulièrement, debout, cuisses et jambes rapprochées et la draperie les entourant régulièrement, à plis obliques et larges; côté qui regarde le temple : Génies ailés mutilés; la quatrième face n'offre rien, elle a été complètement restaurée.

A l'entrée de ce petit monument carré, à droite de sa porte (en la regardant), un large autel carré; de l'autre côté, en face, faisant vis-à-vis, une fontaine contenant à présent de l'eau du Sarno.

Le temple est sur une plate-forme de quelque 4 pieds, carré. De chaque côté, un pilier; on monte par un petit escalier de huit marches et l'on est sur la plate-forme, flanquée de chaque côté d'une niche ronde surmontée d'un tympan pyramidal. Sur cette plate-forme ou petit por-

tique, deux colonnes de chaque côté de l'escalier, puis, sur les côtés (de la plate-forme), une ronde unie à gauche, une cannelée à droite.

En face est la porte du sanctuaire, escortée des deux niches ci-dessus. Le sanctuaire est divisé en deux parties, c'est-à-dire que s'élève, dans toute la largeur de la pièce, une construction en briques à hauteur d'homme à peu près, telle qu'un long et haut fourneau de cuisine; le dessous de cette construction est voûté, c'est-à-dire qu'elle repose sur une petite voûte dans laquelle on pénètre par deux petites portes, hautes de deux pieds et demi environ. Sur le dessus de cette construction, au milieu, une borne carrée (piédestal? socle d'autel?).

Sur les murs latéraux du sanctuaire, à mi-hauteur, il reste des avancées de pierre (modillons sculptés, qui devaient supporter les poutres du plancher du second étage? ou des statuettes? s'il n'y avait pas de second étage).

Les niches des deux côtés citées plus haut reposent sur une base très large qui ressort du plan extérieur de la plate-forme du temple, et extérieurement fait saillie sur cette ligne. — En dehors du mur du fond du sanctuaire est une petite niche, avec un tympan et décorée de rinceaux.

Tout autour du carré qu'enferme la colonnade quadrilatérale, et en dedans d'elle, court une rigole pour l'écoulement des eaux. Parmi les colonnes, sur leur ligne, entre elles, se voient des espèces de larges piliers en briques, à hauteur de la poitrine à peu près, avec, sur le dessus, une gorgerette de dégagement; il y en a deux sur la

ligne de colonnes qui regarde le mur de fond du sanctuaire, et un sur chaque côté.

MAISON DU BOULANGER.

Le four est exactement comme les nôtres : une cheminée, une voûte au fond de laquelle on enfournait par une ouverture carrée, et en dessous, au niveau du sol, une seconde voûte. Des deux côtés du four (de cette seconde voûte) sont, dans le sol, deux petites cuvettes ou vasques en maçonnerie. Les cônes des meules sont tous creusés par le haut; pourquoi?

BAINS.

Se composent de quatre pièces. On entre, par un corridor voûté, dans la première pièce, qui est un carré long, sorte de galerie voûtée, avec un banc tout autour de la muraille. Au bout de cette pièce s'ouvre, par une porte, le *frigidarium*, rotonde voûtée coniquement, ne recevant de jour que par en haut; une vasque ronde, en marbre, occupe toute cette pièce. Autour du mur, quatre niches rondes pratiquées dans le mur. Sur le linteau circulaire, au pied de la voûte qui court en dessus des niches, sont représentés en bas-reliefs des courses de chars (joli mouvement) et des hommes à cheval.

Au fond, en face la porte, au milieu du mur, un bec, en bronze, carré et à ouverture étroite, de façon à laisser échapper l'eau en nappe.

On descendait au fond de la vasque par deux marches assez élevées, ce qui permettait de s'asseoir.

La troisième pièce, parallèle à la première et s'ouvrant sur le flanc droit de celle-ci, est toute entourée de niches, séparées les unes des autres par des petites cariatides d'hommes nus, à visages rustiques et barbus, et qui ont des caleçons à petits losanges descendant comme des lames triangulaires l'un sur l'autre; d'autres de ces bonshommes ont simplement un caleçon d'étoffe (ou de peaux?). Ces cariatides supportent un large plateau. Parmi les bas-reliefs en stuc de cette pièce, Ganymède enlevé par l'aigle.

La quatrième pièce, s'ouvrant sur la droite de la précédente, avait tout son sol chauffé d'en dessous par des fourneaux; le sol est supporté par de petits piliers en briques. A droite quand on entre, il y a une vasque de marbre, carrée, en façon de grande baignoire; au fond de cette pièce, dans la demi-rotonde qui la termine, une vasque supportée sur un cône de pierre; du milieu de cette vasque s'élevait un jet d'eau.

Cette pièce a trois ouvertures à sa voûte, deux de chaque côté et une au milieu; de plus, un œil-de-bœuf à sa demi-rotonde, et, en dessous de cet œil-de-bœuf, au-dessus de la vasque à jet d'eau, sort de la muraille une sorte de carré en maçonnerie avec un trou au milieu, ce qui se retrouve dans la première et dans la troisième pièce, quoique, dans la première, le fond semble bouché. Étaient-ce des bouches de dégorgement pour la chaleur, ou des niches à lanternes? Ces carrés sortants sont très mal faits, et semblent (comme

travail) ajoutés là après coup. La première et la troisième pièce ont au fond une fenêtre carrée.

MAISON DU JUGE.

On entre par un petit corridor donnant sur la rue. Sur le mur de droite de ce corridor, une femme jouant de la double flûte; dans la cour, à droite en entrant, un petit autel.

A côté du corridor, ou mieux allée d'entrée, et dans le même sens, une petite pièce, carré long, logement du portier. La cour a, sur chaque côté, deux chambres; c'est dans la chambre de gauche qu'est représenté sur le mur de fond un Faune avec un prodigieux phallus rouge (incliné de côté pour qu'on puisse mieux le voir), caressant une femme qu'il étreint; la femme est couchée, lui debout.

Au fond de la cour (*Impluvium*), espace mosaïqué carré; au delà est le jardinet. A côté de la salle mosaïquée, à droite, grande pièce avec grandes peintures. Sur le mur de fond, un Triomphe de Bacchus ou d'Hercule : tête d'homme sur laquelle le héros passe le bras, il a sa tête prise sous l'aisselle; une femme à droite, coiffée d'une peau de lion, tient la massue; un enfant, sur les épaules du dieu, lui souffle le son dans l'oreille avec une double flûte.

Par un escalier, sur la gauche de la salle à sol de mosaïque, on monte dans le jardin et dans les nombreux autres appartements qui lui sont de plain-pied; sur le mur de droite de cet escalier, il y a peint un gros masque de femme et un paon.

Au milieu du jardinet est un petit bassin de marbre, tout autour du bassin sont disposés des animaux qui le regardent : un canard, une vache, des petits chiens; plus loin, un lapin qui mange une grappe de raisin. Petit groupe d'un enfant retirant un caillou de dedans le sabot d'un Faune. Le jardin est décoré à ses angles d'hermès double : une tête de Bacchus indien et une tête de femme (ou de Bacchus adolescent, quoique cependant les traits du visage me semblent bien être ceux d'une femme). Au fond du jardin, une petite grotte factice, en mosaïque bleue avec des lignes de coquilles naturelles; au fond de ce berceau à voûte, un Silène appuyé sur une outre (sur un tronc d'arbre), d'où sortait l'eau, qui cascadait sur un escalier à marches placé au bas du berceau et allait s'amasser dans le bassin. Il est imposible de voir quelque chose de plus profondément rococo, le propriétaire de ce logis était en même temps un libertin. Quel bourgeois!!

PŒSTUM.

Il y a trois temples à Pœstum : celui de Neptune, le plus beau, est au milieu; celui de Cérès est le premier en arrivant, et la basilique est le dernier; tous trois sont à droite de la route quand on arrive de Salerne.

TEMPLE DE NEPTUNE.

Dorique lourd, en pierre poreuse, de couleur

roussâtre; mais quelle différence avec le Parthénon!

Le tympan est bas, l'entablement fort épais et dépassé par le dé du chapiteau, triglyphes avec *guttae* ainsi que sur les tablettes du larmier; il y a dix métopes.

En comptant les 2 colonnes d'angle, 6 colonnes sur les faces, 14 sur les côtés.

De chaque côté du naos, encore très visible à cause du surhaussement du terrain sur lequel il était, il y a un pilier carré, sans chapiteau, et finissant seulement avec une incurvation légère comme quelques piliers d'Égypte. Entre ces deux piliers, deux colonnes de même style que les autres.

Les colonnes intérieures de la cella existent encore, il y en a 7 de chaque côté; un second ordre est encore debout sur elles, composé de 3 colonnes d'un côté et de 7 de l'autre.

Le bourrelet du chapiteau a en dessous trois raies circulaires; au-dessous de ces trois raies, quatre pouces plus bas environ, juste au haut du fût de la colonne, il y en a trois autres, mais brisées et faites dans le sens des cannelures de la colonne, c'est-à-dire arrêtées par l'arête montante de la cannelure. Ensemble lourd, mais puissant et solide.

BASILIQUE.

Dimension énorme du dé du chapiteau, qui dépasse de beaucoup l'entablement; l'amincissement des colonnes par le haut contribue encore à rendre cet effet plus frappant.

18 colonnes sur les côtés, 9 sur les faces, en comptant les 2 colonnes d'angle.

Au milieu du naos, ou plutôt du bâtiment même, il reste une colonnade de trois colonnes, avec leur architrave, et deux chapiteaux par terre. Le chapiteau a de largeur ma brasse (le chapiteau pris, bien entendu, de son sens le plus étendu, à savoir dans le sens du dé). Le bourrelet de ces chapiteaux semble très lourd; les colonnes sont presque bombées au milieu, car elles sont plus étroites à la base, c'est d'un effet désagréable.

L'intérieur s'ouvrait par cinq colonnes, dont deux piliers carrés à chapiteau carré.

Sur l'entablement, intérieurement, il y a encore quantité de trous carrés pour les poutres de la toiture, qui allaient sans doute s'appuyer sur la colonnade du milieu; ces trous sont placés sur la ligne de jonction des pierres, ligne qui correspondait juste au milieu du dé du chapiteau.

La couleur générale de la basilique est grise.

TEMPLE DE CÉRÈS.

Les chapiteaux me semblent un peu moins lourds que dans la basilique. Cella plus haute; sur le côté gauche de la cella, trois tombeaux chrétiens; toit conique. 13 colonnes sur les côtés, 6 sur les faces.

ROME [1].

Avril 1851.

MUSÉE DU COLLÈGE ROMAIN DES JÉSUITES.

Petite collection de bronzes et d'ustensiles antiques très curieuse, provenant des fouilles opérées dans les domaines des Jésuites. Au milieu de la salle, quelques-unes des plus vieilles monnaies romaines et un *très beau vase en bronze*, en forme de seau, sur lequel est représentée au trait l'histoire des Argonautes (?). Le sujet ne m'en paraît pas clair : un satyre, un fleuve ou une fontaine coulant de la bouche d'un lion, un vieillard attaché à un arbre. Le couvercle, plus beau encore comme dessin, représente une chasse au sanglier, au cerf.

Petite statuette d'Atys. — Haute de deux pouces à peine, même costume que l'Atys du Musée Chiaramonti au Vatican; sa chemise est ouverte des deux côtés sur le ventre, qu'elle laisse voir et qu'elle encadre circulairement; bonnet phrygien et pantalons.

Un petit bœuf de Sennabar avec une bosse au garrot.

Torse d'un petit squelette, les côtes et la poitrine très bien évidés et creusés.

Amulettes. — Des jettatura, comme les mains

(1) Voir *Correspondance*, II, p. 56.

modernes de Naples; deux têtes de bœufs ou de béliers à un seul corps, une tête à chaque extrémité du cylindre figurant le corps, au milieu un anneau, comme pour passer l'objet à une corde. Quelques-unes des têtes de bœufs ont des cornes prodigieuses par rapport au reste. On en voit aussi de chevaux.

Bracelets en fer, cercles roulés en spirales.

Grandes plaques ou bandes d'airain surmontées d'une tête, sortes d'hermès. — Des mains sortent toujours, à hauteurs inégales; d'autres fois la main saillit de la plaque même, et non du bord, elle est alors en relief dessus au lieu d'être sur le bord.

A remarquer une, où les jambes, monstrueusement longues, sont indiquées; la main droite se trouve à la hauteur de la hanche et le coude est très en arrière; la main gauche, sortie du bord de la lame, tient un serpent.

A côté, *deux statuettes qui sont entre ce style et l'étrusque le plus fruste.* — Toutes deux ont un casque à ailes et à crête : le premier a une crête énorme sur son casque, il est serré dans un pourpoint étroit ou cuirasse du bord duquel dépasse en dessous, comme une cotte de mailles, une chemisette, ce peut être un *Mars* (?); la seconde, une Minerve, marche et a les jambes très écartées et couvertes jusqu'en bas d'une chemise tirée et tendue par le mouvement des jambes. Ces deux statuettes n'ont pas d'épaisseur, on dirait qu'elles ont été aplaties, laminées; de quelque point qu'on les regarde, elles ne semblent jamais qu'un profil.

Un soldat portant un chariot dans son dos, de la manière dont les Arabes portent le chibouk, si ce n'est qu'ici c'est sur le vêtement et non entre

le vêtement et la peau. Le timon s'engrène dans deux crampons fixés au dos du bonhomme, ça se retire à volonté. La statuette a environ 10 pouces de hauteur et le char, en l'air, dépasse bien la tête de 4 bons pouces. Il porte sur la tête une sorte de bonnet ne recouvrant pas les oreilles, coiffure molle, ayant en avant deux pointes levées qui se recourbent et avancent; au bout de ses bras tendus (les coudes sont appuyés sur la poitrine) il présente un très grand bouclier rond, ayant à son centre une pointe (*umbo*). La sculpture qui a son point de départ dans les premières lames semble arrivée ici à la perfection de ce style, ça en sort presque, mais ça le rappelle? le Mars ci-dessus en serait la transition?

SAINTE-AGNÈS-HORS-LES-MURS.

On arrive dans l'église, après avoir traversé une cour pleine de rosiers, par un escalier d'une cinquantaine de marches espacées de cinq en cinq par de grands paliers; les murs sont couverts de place en place d'inscriptions rapportées. Au bas de l'escalier on fait un coude et l'on entre à droite dans l'église.

Elle est divisée en trois nefs et a deux ordres. A remarquer une cannelure particulière : un bourrelet au milieu, puis une moulure droite de chaque côté du bourrelet, ensuite deux bourrelets, deux lignes carrées, et enfin la gouttière ou creux même de la cannelure.

Mosaïque de l'abside. — Sainte Agnès au milieu, debout, nimbe, large étole d'or, robe d'un violet

chocolat; elle a de chaque côté un homme tonsuré, tunique de même couleur que la sienne; celui de droite (qui est à sa gauche) tient un livre, celui de gauche une petite maison à deux étages (le second moins large) et dont l'entrée a des rideaux blancs disposés comme ceux de l'alcôve d'un lit, c'est-à-dire en châle croisé; il porte, ou mieux il offre cette maison sur ses avant-bras.

SAINTE-PRAXÈDE.

Mosaïque de l'abside. — Jésus-Christ au milieu, robe jaune d'or, à bandes rouges, tenant un rouleau à sa main gauche, lève son bras droit; à sa gauche, un homme en blanc. Femme portant une double couronne, assez semblable de forme à un miroir turc qui serait creusé; ses yeux sont tout ronds, grands ouverts et regardent fixement; sur ses cheveux noirs un diadème de diamants, de ses oreilles pendent d'énormes boucles d'oreilles carrées d'en bas; au bas de sa robe et au haut des bras, des étoiles rondes. Le troisième personnage est tonsuré, en blanc, et tient un livre; puis un palmier avec des dattes.

A droite du Christ, homme en blanc qui passe son bras droit sur l'épaule d'une femme (celui qui est à gauche de Jésus fait le même geste) qui porte la même chose que la précédente; puis un homme portant une petite maison, mais qui n'est plus couronné du nimbe comme tous les autres personnages, mais d'une sorte de quadrilatère bleu outremer qui lui entoure la tête; enfin, comme de l'autre côté, un palmier. Sur une branche du pal-

mier se tient un échassier d'un ton brun doré, la tête entourée d'un nimbe bleu dont la ligne extérieure du cercle est inégalisée triangulairement de pointes d'argent.

Tout autour du Christ, de chaque côté, montent à partir de ses pieds jusqu'à ses épaules quantité de choses (pains? poissons? nuages?), rangés les uns sur les autres et alternativement rouges et verts. Au-dessus de Jésus, ces espèces de saumons de couleur se représentent; là, ce sont évidemment des nuages; une main en sort tenant une couronne.

Les pieds des personnages sont appuyés sur un sol d'or, au bas duquel coule horizontalement le Jourdain (*Jordanis*).

Sous cette mosaïque est une bande de moutons, comme à Sainte-Marie-du-Transtévère; celui du milieu qui se trouve sous Jésus-Christ est entouré de nimbe et a une figurc presque humaine, il est monté sur une sorte de disque vert, élevé de terre et supporté par quatre pieds qui ressemblent assez à des troncs d'arbres mal dégrossis.

La chapelle où l'on montre la colonne de la Flagellation, très puissante d'effet; à l'extérieur elle est décorée de quantité de petits portraits en mosaïque. Expression presque effrayante de portraits plus grands (alignés en face la chapelle de la Colonne), avec leurs grands yeux ouverts, blancs. Aux joues, pour imiter la couleur des pommettes, la mosaïque tranche en rouge sur la pâleur, comme du sang, et la rehausse.

J'étais tellement occupé de ces prodigieuses

mosaïques, que je n'ai presque pas vu le tableau de la *Flagellation* de Jules Romain, dans la sacristie; il ne m'a pas frappé, et je suis ressorti. Qui est-ce qui a étudié le byzantin?

SAINTE-MARIE-MAJEURE.

Mosaïque de l'abside. — Jésus et la Vierge sur un beau et large triclinium; il lui pose la couronne sur la tête, c'est un roi et une reine, ils ont chacun un tabouret sous leurs pieds.

De chaque côté, trois hommes, nu-tête et nimbés, s'avancent, chaque groupe précédé d'un petit évêque à genoux.

Jésus et la Vierge, sur leur triclinium, sont dans un grand rond d'or; sur les flancs de ce rond, chœur d'anges nimbés, aux ailes de couleur, à genoux, et étagés les uns sur les autres, en perspective.

De chaque côté de la mosaïque, dans les angles, un grand arbre, candélabre à arabesques régulières au lieu de branches, et sur ces arabesques ou rinceaux sont perchés de grands oiseaux, paons, aigles, poule, un perroquet (?).

Jusqu'à l'endroit de la courbe, l'arbre est orné de trois espèces de bracelets.

CORSINI.

Murillo (*La Vierge* de). — Elle porte le Bambino sur la cuisse gauche, dont le pied est posé sur une marche; le genou droit, plus bas par con-

séquent, est éclairé, la lumière tombe dessus. Elle le tient du bras gauche, et la main gauche est appuyée sur son épaule gauche; de sa main droite avancée elle retient un linge blanc qui passe sur le ventre du Bambino, le poignet de cette main est à nu; au delà du poignet, la chemise blanche retroussée et la doublure bleu pâle de sa robe violette. Un fichu jaune est sur son épaule, transparent à mesure qu'il descend, et laissant passer à travers lui la teinte enflammée de la robe. La robe est ouverte pour donner à teter et le sein gauche à nu; c'est un sein poire, petit, chaud, d'une inconcevable beauté comme douceur et allaitement. Belle ligne qui descend du col jusqu'au bout de ce sein. La tête est un peu tournée vers le côté droit et il y a une ombre sur la mâchoire de ce côté.

C'est une tête ronde, ayant autour d'elle sur le front (ils ne descendent pas sur les tempes) des cheveux noirs de suie avec un ton roux brun pardessus; derrière la tête et en contournant la ligne extrême, un voile grisâtre amassé en bourrelet irrégulier. Les yeux sont noirs, calmes, purs, vrais, regardent d'aplomb et descendent en vous. Des tons un peu bleuâtres entre les sourcils au haut du nez, le nez droit, fin, les narines petites, la gouttière du nez à la lèvre est très creusée, la bouche petite, fort dessinée, petit menton rond.

L'enfant ressemble à sa mère : même couleur de cheveux mais plus clairs, le blanc des yeux bleu et la pupille très lumineuse; la poitrine est large et d'une anatomie splendide comme force et vérité, c'est bombé, plein et carré par les deux lignes externes. Bon petit bras gauche, dont la

main s'appuie sur le revers de la chemise de sa mère. Son linge lui cache la fesse gauche comme le ventre, et passe ensuite sous le jarret droit. Sa jambe droite est toute allongée (plante du pied vue) sur la cuisse gauche de sa mère; il est assis sur le manteau bleu qui couvre cette cuisse et qui est parti plus haut du bras gauche, dans l'ombre.

Fond : à droite, derrière Jésus, une sorte de pilier grisâtre; derrière la Vierge et au-dessus, nuage gris, épais; elle est assise sur un banc de pierre d'où s'élève, derrière, un petit arbrisseau à feuilles brunes.

Holbein. *Luther* (6e ch.), petit portrait.—Toque noire, houppelande violette à plis longitudinaux réguliers et à collet droit, cheveux grisonnants coupés carrément et tombant plus bas que les oreilles, grosse figure grasse, à chair molle, double menton, nez épaté du bout; largeur de la paupière supérieure; l'air bonhomme rehaussé par une sorte de fierté rustique, œil brun.

Holbein. *La femme de Luther,* petit portrait. — Coiffe blanche et bonnet à grandes barbes carrées par-dessus, tombant sur les épaules; figure blanche et ridée, de 55 à 60 ans et plus; peu de sourcils; expression douce et souriante.

Van Dyck. *Portrait d'homme chauve,* au front très éclairé, grand rabat de guipure. Toile d'effet.

Murillo. *Portrait d'homme à grands cheveux noirs.* — Soin du dessin de la bouche, très beau comme éclat de la pâleur, rouge dans le coin de l'œil. Les moustaches sont ainsi : la lèvre supérieure est rasée, sauf un léger fil de poil, qui prend le plus près possible du bord interne de la cloison du nez, descend verticalement pour arriver au coin de la

lèvre, la moustache décrit ainsi un accent circonflexe très ouvert et laisse voir parfaitement toutes les finesses de la lèvre. (A propos de la manière de porter les moustaches à l'époque de Louis XIII.)

Rembrandt. *Portrait de vieille femme.* — De face, ridée, terreuse, avec un voile noir sur la tête lui descendant jusqu'au milieu du front, et tombant sur chaque épaule.

Titien? *Philippe II,* portrait, jusqu'au haut des cuisses. — Pourpoint noir doublé de fourrure grise, la main droite appuyée sur une table, la gauche sur le pommeau de son poignard.

Bien moins beau que celui de Naples, quoique ce soit tout à fait le même visage et la même taille.

La face a un vilain ton gris, pareil à celui de la fourrure, et quelque chose de terne qui ne me semble pas devoir être du Titien?

Callot. *La vie du soldat*, douze petits tableaux. — *L'arbre aux pendus :* à un seul arbre il y en a vingt d'accrochés, un vingt et unième est sur l'échelle, précédé du bourreau et suivi d'un moine qui lui montre un crucifix, tandis que lui, les mains jointes, regarde au loin dans la campagne.

Au pied de l'arbre, un moine en exhorte un autre qui va tout à l'heure y passer à son tour, il écoute à genoux. De l'autre côté de l'arbre, à droite, deux hommes, deux condamnés, en chemise, jouent aux dés sur un tambour; à droite au premier plan, un moine, un crucifix à la main, confesse un condamné, debout comme lui.

Les condamnés sont en chemise et en culotte, mais les pendus n'ont plus rien que la chemise.

Homme pendu par le milieu du corps, la tête et les pieds retombant, les mains derrière le dos : à gauche, quatre hommes en chemise, les mains attachées derrière le dos, sont à califourchon sur un cheval de bois, assez haut pour dominer la foule.

Des soldats rangés semblent braquer leurs fusils vers la poterne où est accroché le patient dans la position susdécrite; foule de soldats, régiments en ligne.

Potence : un pieu supporte un bras terminé d'un bout par une corde et de l'autre par le patient pendu; cette corde s'enroule à un cylindre, qui a l'air de faire s'abaisser et s'élever le bras de la potence. On monte à cette potence par une échelle. La corde peut-être glissait sur le bras de la potence, et le supplice consistait à le monter et à le descendre continuellement.

Le cheval de bois sur lequel sont les condamnés était sans doute une espèce de pilori.

CAPITOLE.

Bustes. — *Un Bacchus indien*, et comme les plus vulgaires, c'est-à-dire avec le nez à lignes carrées sur le pied duquel (buste-hermès) : ΠΛΑΤΩΝ.

Buste de femme, avec deux mèches sur les épaules, une sur chaque, et la coiffure en petits vignots (deux rangs) comme les bustes-indiens, avec cette inscription : ΣΑΠΦΩ ΕΡΕΣΙΑΣ.

Faune avec des raisins et le pedum; à la place des carotides, deux petites loupes oblongues, comme aux Studi.

FARNÉSINE.

(2e chambre du 1er étage, en face la fenêtre.)

Jean Antoine dit le Sodome. *Alexandre offrant la couronne à Roxane*, fresque. — Roxane est assise sous un lit à colonnes cannelées et à rideaux rouges, des Amours lui retirent sa chaussure, les seins sont voilés d'une gaze blanche que va ôter un Amour; derrière le lit, trois femmes : une négresse à bracelets d'or, une autre de dos qui porte un vase sur sa tête, une autre qui s'en va.

Elle se déshabille, elle retrousse sa draperie jaune. Délicieuse tête blonde, pleine de luxure, rêveuse; l'œil est noyé de langueur lascive, le ventre, vu sous la gaze sur laquelle par le haut circule un filet d'or, est tourné dans la torsion du torse, car elle est assise un peu de côté.

Mouvement très étudié de l'Amour qui retire sa sandale avec peine, un autre se découvre sous son jarret; une rangée d'Amours soulèvent sur la corniche du baldaquin une énorme draperie verte, à grand'peine, et sont pris dessous, l'un d'eux en est enveloppé tout autour du visage, d'une manière ingénieuse qui lui en fait un capuchon et l'encadre. Dans le ciel, quantité d'autres Amours lancent des flèches.

Alexandre (stupide) présente la couronne.

Dans l'autre coin du tableau, Alexandre est avec Éphestion.

Dessin lourd, décadent, mastoc, rococo, mais j'ai vu peu de choses plus excitantes et plus profondément cochonnes que la tête de la Roxane.

BORGHÈSE.

TITIEN. *L'Amour sacré et l'amour profane* (Xe ch., no 23). — Deux femmes assises sur un sarcophage antique : l'une, à gauche, habillée, celle de droite nue, la première est en robe de satin blanchâtre gris perle, elle tient des fleurs noires, elle a des gants gris de fer un peu lâches (un gant juste, une main bien gantée doit être une chose exécrable en peinture, il faut que le gant fasse des plis); sa chevelure rousse est épanchée sur l'épaule gauche, le coude gauche est en arrière et la main de ce côté appuyée sur un vase rond découvert.

Entre les deux femmes, un Amour, penché sur le sarcophage plein d'eau (elle s'en échappe en bas par un goulot), y plonge son bras droit.

SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS.

(RENCONTRE).

Nous venions de voir l'église Sainte-Hélène et nous étions venus à Saint-Paul-hors-les-Murs, en passant devant la pyramide de Cestius. De la pyramide à Saint-Paul, c'est une route plantée; à gauche, dans la voiture, la poussière sortait de dessous les roues, de mon côté; les chevaux allaient lentement, personne, l'air chaud.

On reconstruit la basilique Saint-Paul. Notre cocher nous indiqua pour y entrer le mauvais côté, celui de l'entrée principale ; c'était vide, des menuisiers rabotaient des planches et varlopaient.

Grande boutique, nue, belle par sa dimension; sur des tables des rosaces en bois tourné, destinées à être mises au plafond. Par la porte toute ouverte, le grand jour entrait; à côté d'un menuisier, un soldat (du pape) avec son fusil.

La basilique a cinq nefs; sur les côtés de la principale, en dessins, médaillons destinés à contenir des mosaïques modernes, portraits de saints, un de saint Damase et un autre de X? Au fond de la nef, à l'endroit où la croix se va bifurquer, un immense établi qui monte jusqu'en haut; à chaque angle de l'établi, un faisceau de poutres reliées par quatre morceaux de bois qui sont cloués dessus, ça monte en colonnes; là, à droite, une petite porte provisoire, en bois, qui pénètre dans la partie de l'église achevée, c'est-à-dire dans la tête et les bras de la croix. Près de là, assis au pied d'une colonne, un ouvrier lisant ou priant dans un petit livre. M. Lacombe a voulu entrer par cette porte, une voix de l'intérieur lui a répondu de faire le tour.

Nous sommes sortis de l'église et nous avons fait le tour. Nous sommes rentrés par la porte qui donne sur une petite rue; à la porte était une méchante calèche, la capote déployée, et le cocher sur le siège.

Nous avons passé par une espèce de petit vestibule carré, avec des médaillons, portraits à la mosaïque, anciens et de figure grotesque, et nous avons pénétré dans l'église. C'est blanc, et très haut. Un custode nous avait vus et nous suivait; nous regardions, sur la coupole qui domine l'autel, une mosaïque antique fort belle : Jésus-Christ au milieu des évangélistes, assis sur un

triclinium ; à ses pieds et tout petit, le pape Honorius III, couché et rampant comme un animal.

En tournant la tête à gauche, j'ai vu venir lentement une femme en corsage rouge, elle donnait le bras à une vieille femme qui l'aidait à marcher ; à quelque distance un vieux en redingote, et ayant autour du cou une cravate en laine tricotée, les suivait. J'ai pris mon lorgnon et je me suis avancé, quelque chose me tirait vers elle.

Quand elle a passé près de moi, j'ai vu une figure pâle, avec des sourcils noirs, et un large ruban rouge noué à son chignon et retombant sur ses épaules ; elle était bien pâle ! Elle avait des gants de peau verdâtres, sa taille courte et carrée se tordait un peu dans le mouvement qu'elle faisait en marchant, appuyée du bras droit sur le bras gauche de la vieille bonne.

Une rage subite m'est descendue, comme la foudre, dans le ventre, j'ai eu envie de me ruer dessus comme un tigre, j'étais ébloui !..... Je me suis remis à regarder les fresques et le custode qui tenait des clefs à la main.

Elle s'était arrêtée et assise sur un banc, contre le grand carré d'échafaudage ; je l'ai regardée et j'ai..... de suite, à la douceur envahissante qui m'est survenue.

Elle avait un front blanc, d'un blanc de vieil ivoire ou de paros bien poli, front carré, rendu ovale par ses deux bandeaux noirs derrière lesquels fulgurait son ruban rouge (bordé de deux filets blancs) qui rehaussait la pâleur de sa figure. Le blanc de ses yeux était particulier. On eût dit qu'elle s'éveillait, qu'elle venait d'un autre monde,

et pourtant c'était calme, calme! sa prunelle, d'un noir brillant, et presque en relief tant elle était nette, vous regardait avec sérénité. Quels sourcils! noirs, très minces et descendant doucement! il y avait une assez grande distance entre le sourcil et l'œil, ça grandissait ses paupières et embellissait ses sourcils que l'on pouvait voir séparément, indépendamment de l'œil. Un menton en pomme, les deux coins de la bouche un peu affaissés, un peu de moustache bleuâtre aux commissures, l'ensemble du visage, rond!

Elle s'est levée et s'est remise à marcher; elle a une maladie de poitrine? ou de reins? à sa démarche; elle est peut-être convalescente, elle avait l'air de jouir du beau temps; c'est peut-être sa première sortie, elle avait fait toilette.

Le custode a passé devant elle et lui a ouvert la petite porte qui donne dans la basilique; le vieux monsieur, que j'avais cessé de voir, lui a donné la main pour l'aider à descendre les trois marches qu'il y a; j'étais resté béant sur la première, hésitant à la suivre.

Puis nous avons été voir le cloître, avec ses colonnes tordues, granulées de mosaïques vertes, or et rouges; j'ai senti l'air chaud, il faisait beau soleil. Moins de roses que dans le cloître de Saint-Jean-de-Latran, auquel il ressemble tout à fait. M. Lacombe a demandé au custode s'il connaissait cette dame malade, le custode a répondu que non.

En sortant de l'église, je l'ai revue au loin, assise sur des pierres, à côté des maçons qui travaillaient.

Je ne la reverrai plus!

J'avais eu dans l'église envie de me jeter à ses pieds, de baiser le bas de sa robe; j'ai eu envie, tout de suite, de la demander en mariage à son père (?)! Dans la voiture, j'ai pensé à avoir son portrait et à faire venir pour cela de Paris Ingres ou Lehmann... si j'étais riche! J'ai pensé à aller me présenter à eux comme médecin pour la guérir!... et de la magnétiser! Je ne doutais pas que je l'aurais magnétisée et que je l'aurais guérie peut-être!

Que ne donnerais-je pas pour tenir sa tête dans mes mains! pour l'embrasser au front, sur son front! Si j'avais su l'italien, j'aurais été vers elle, quand elle était sur ces pierres; j'aurais bien su trouver moyen de lier la conversation.

Quel beau temps! la campagne d'ici me semble bien belle, nous avons repassé par la porte près de la pyramide de Cestius.

Rencontré deux ecclésiastiques en grandes robes rouges et à chapeaux pointus.

Nous avons tourné le Palatin et nous sommes trouvés au bord du Tibre, devant la douane; nous sommes descendus de voiture près le pont rompu, au bas de l'île du Tibre, délicieuse vue de chic, avec ses filets qui tournent dans l'eau.

Rentré à l'hôtel à 4 heures.

Déjà ses traits s'effacent dans ma mémoire.

Adieu! adieu!

Mardi saint, 15 avril 1851.

VATICAN.

CHIARAMONTI.

Buste de femme drapée. — Une tresse ronde, comme une anguille posée sur le sommet de la tête, en fait le tour comme une couronne; de dessous cette tresse à la naissance des cheveux les cheveux sont tirés; sur le devant de la tête un diadème montant à trois bandes de chaque côté; de dessous le diadème en bas sortent des accroche-cœurs.

Buste de femme. — Sur le sommet du front une mèche ou plutôt une houppe de cheveux, hérissée, séparée en deux petites masses. Est-ce une imitation de la fleur du lotus? Le catalogue attribue à ce buste quelque ressemblance avec Zénobie, reine de Palmyre, d'après les médailles.

Tête de femme. — Mignonne, vraie figure Pompadour et XVIIIe siècle s'il en fut; une raie de chaque côté de la tête; entre les deux raies court parallèlement une large mèche de cheveux, ayant au milieu et dans le même sens une tresse; à la hauteur de l'oreille les cheveux sont ramenés en dessous, en champignon, il en reste peu à partir de là (où ça fait différence de niveau), c'est-à-dire sous les oreilles et aux alentours de la nuque; sur le chignon, tresse enroulée en vignot.

Isis, buste colossal. — Elle avait sur le sommet du front une fleur de lotus. Rétabli en stuc. Trois colliers ou mieux trois gros chapelets à grains longs, oblongs, entourent son cou; un quatrième,

passé sous son voile, est posé sur sa tête et tombe des deux côtés avec son voile, pris dedans, et suivant ses plis.

Tête bachique couronnée de pampres. — Expression d'ivresse, charmante; la bouche, entr'ouverte, sourit et montre les dents; le col tendu; la figure est portée en avant; le pampre ciselé, déchiqueté, très mouvementé, retombant de sa couronne lui couvre la mâchoire en manière de barbe; aux deux coins de la bouche, le pampre lui fait deux loupes.

Athys? statuette. — Mauvais. Il est debout, à un tronc d'arbre; à sa droite sont accrochées des crotales; de la main gauche il tient un tambourin, et de la droite un bâton recourbé dont il semble le frapper; il est vêtu d'une camisole à manches, nouée en haut et toute ouverte sur la poitrine, qu'elle laisse à nu, ainsi que le ventre jusqu'à la hauteur du pubis; ses jambes sont enfermées dans une sorte de pantalon à plis, plus petit par le bas et noué au-dessus des chevilles, il est coiffé d'un bonnet phrygien.

Plotine (Tête supposée de), femme de Trajan. — Coiffée en longs boudins montant, lesquels, dans leur largeur, ont des trous comme pour y mettre des perles ou des pierres précieuses. Ce genre de coiffure montée et frisée se trouve quelquefois sans boudin; les cheveux ne font qu'une seule masse sur le devant de la tête, et semblent tout crêpés d'un seul bloc; ça imitait la plume, le duvet, la gorge de canard ou de cygne? en tout cas, c'est fort laid en sculpture. Cette dernière chevelure devait se prêter à la poudre. Quelquefois, comme dans le buste que l'on croit de Matidie,

mère de Trajan, la chevelure ainsi montée est faite en quantité de petites mèches frisées.

VATICAN.

Chevaux marins portant des femmes sur leur dos. — Malgré la ressouvenance du sabot, comme forme générale, le bout des pieds est palmé; à l'angle interne des épaules, nageoires; la crinière aussi, divisée en larges mèches plates séparées, ressemble à des crêtes de dos de poisson.

Lucille, buste. — Chevelure pareille à celle de la Cléopâtre du Musée de Naples, yeux sortis de tête, très ronds, très grands; les narines sont ouvertes et remontent, nez fin et large du bas; la bouche, petite, est avancée et fait la moue.

Buste d'un *inconnu* et de *Salluste* (non l'historien). — Ce dernier, drapé dans une draperie d'albâtre oriental. Ouvrages médiocres. A considérer le travail de la barbe qui est *installée en lignes droites*, figurant une barbe plate et peignée et non pas frisée, comme d'habitude.

Bustes : les deux premiers *inconnus*, le troisième de *Philippe*. — Drapés du *cinctus gabinus*, ou du laticlave? Une épaisse bande de draperie, et partant toujours de l'épaule gauche, leur passe carrément sur le bras, sur la poitrine, et va se remplier en dessous à peu près au niveau du sein droit. Cette bande me paraît faite de plusieurs duplicata collés l'un sur l'autre. Dans un des bustes il y a, figurés dans l'épaisseur du marbre de cette bande transversale, quatre plis. Comment cela pouvait-il avoir lieu? et d'où venait cette draperie?

CLEMENTINO.

(Cabinet de Mercure.)

Bas-relief représentant une procession d'Isis. — En commençant par la droite : 1° une femme, portant un seau de la main droite, a le bras gauche enroulé d'un serpent qui lève la tête ; ses cheveux sur son dos sont séparés en deux tresses, sur le sommet de la tête un lotus ; 2° homme nu-pieds et nu de tout le torse, à partir de la ceinture seulement drapé ; il porte un rouleau à la main, la tête est ornée d'ailes d'épervier (?) ; 3° homme, la tête rasée, son vêtement (il est très enveloppé dedans) lui passe sur la tête et fait voile, il tient dans ses mains un grand vase ventru et à anse, il est chaussé de sandales à bandelettes nombreuses ; 4° femme nue jusqu'au-dessous des seins, cheveux tressés tombant sur le dos, elle tient le xyste de la main droite et de la gauche un instrument.

L'amour que les anciens semblaient avoir dans la peinture pour les jeux visant à la surprise, témoin ces peintures de Pompéi où des portes sont à demi ouvertes avec une femme qui entre, se retrouve dans un bas-relief au crayon, non dans le catalogue.

Le centre du bas-relief est occupé par une porte à deux battants ; à gauche, un personnage drapé est assis entre deux autres debout, celui qui est près de la porte a un pantalon ; à droite, personnage drapé, également assis entre deux autres debout ; celui qui est près de la porte a le

corps engainé dans une sorte de cotte de mailles (?) toute pointillée à la tarière. Le battant gauche de la porte est à demi ouvert et fait saillie, bien entendu; les panneaux carrés de la porte sont ornés de têtes humaines barbues, avec des anneaux passés dans la bouche. Sous chaque personnage assis est un gros masque. Que veulent dire ces masques qui reviennent partout?

Silène. — Avec la peau de bête (féroce?) sur l'épaule gauche. De la main gauche il tient une grappe de raisin, de la droite une coupe; couronné de pampres très détachés, très sortis de la tête. Statue courte et lourde, le type n'est pas pur, c'est entre le Bacchus et le Silène. Serait-ce Silène enfant? Le ventre excessif et la face cyniquement et bouffoniquement hilariante manquent. Sur le ventre, les *poils sont indiqués* fortement en petites mèches, ainsi qu'autour du bouton des seins et sur le torse; autour du phallus, ils sont saillants. Travail madréporique. La jambe gauche est restaurée.

Polymnie (?). — Jolie statue, mignonne. Couronne de roses, elle fait le geste de rejeter sa draperie sur l'épaule gauche; sous la draperie de ce côté, la main saillit voilée par elle, le pied droit en arrière infléchi.

Aspasie, hermès voilé. — Coiffée comme la Cléopâtre du Musée de Naples, un voile sur les cheveux, visage fort et grave, peu d'intervalle entre la paupière et le sourcil (ce qui donne dans la nature beaucoup de vivacité à l'œil, le regard étant renforcé du sourcil, surtout lorsqu'il est brun); petit menton pointu, saillant. Le bout du nez est restauré.

Dieu marin dit l'Océan, hermès colossal. — La chevelure nouée par un cep de vigne, avec une feuille de vigne de chaque côté de la tête; sur le front, chevelure léonine. Les cheveux et la barbe sont traités en longues mèches descendantes. Il a deux cornes, quatre grappes de raisin mariées à la chevelure tout autour de la tête; à peu près à l'extrémité de la barbe du menton, deux dauphins montrent leurs têtes. Une peau de poisson couvre la face du dieu jusqu'au-dessus des sourcils, où elle s'arrête déchiquetée; il en est de même sur la poitrine, où elle finit comme une pèlerine escalopée. Au-dessous sont figurés des flots.

Junon Sospita ou *Lanuvina*, statue colossale. — Les bras et les pieds sont restaurés. Sur la tête une peau de chèvre dont les cornes sont par derrière, un diadème par-dessus; la peau fait capuchon sur les côtés de sa face, couvre en pèlerine les épaules et est attachée entre les deux seins, les pattes à sabot fendu qui la terminent pendent en bouts; le corps entier est pris dans une autre peau en forme de paletot noué par une ceinture mince autour des reins; les pattes à sabot fendu pendent en pointes par le bas, des deux côtés. Sous cette peau est un second vêtement long, et sous celui-ci un troisième à plis droits, plus longs et tombant jusqu'en bas. L'ensemble est fort laid, la restauration moderne l'a, de plus, affublée d'une lance et d'un bouclier nature.

Tête de femme avec un ornement en forme de concombre. — Tout autour de la tête les cheveux sont lisses, une corde la ceint, les cheveux des tempes y sont contournés autour, sur le sommet du front,

et au milieu de cette corde est un ornement en forme de concombre ou mieux d'épi de maïs à six cylindres. La chevelure totale est divisée en trois, une de chaque côté, séparée par une raie ; entre ces deux raies, la troisième partie de la chevelure court de la nuque vers le côté intérieur de l'épi oblong (où elle s'enroulait peut-être ?). Je ne vois pas le travail des cheveux autour.

Buste de femme avec la testudo (?) sur la tête. — Trois pointes s'avancent et font comme un dais très escalopé sur la tête ; par derrière ça fait mur ou capuchon très élargi ; sur le front et autour des joues, les cheveux sont peignés, divisés par différentes petites plaques successives figurant assez bien le treillis de certains paniers d'osier.

Buste d'une matrone voilée. — Coiffure en trois ordres ; le premier, celui qui touche au front, en petites boucles ; les deux autres en carrés recroquevillés en avant.

Buste de Domitia, femme de Domitien, très restauré. — Cinq véritables rouleaux ou boudins minces, comme ceux des perruques XVIIIe siècle, étagés les uns sur les autres ; seulement, de place en place, quelques interstices dans le rouleau par où le fer s'est introduit, car il n'a pu d'un seul coup friser tout le rouleau cintré, qui suit la forme du visage ; coiffure sèche et grêle ; par derrière, les cheveux sont réunis en catogan. Ces derrières de coiffure, dont le type se trouve dans les Pandrosiennes, devaient être d'un fort bel effet sur les épaules, c'était ample, ça jouait sur le haut du dos et l'enrichissait ; avec des cheveux noirs la peau blanche devait reluire de blancheur, effet cherché dans l'antiquité. Comme forme, ce ca-

togan donnait du contrepoids à la tête et la forçait à se tenir droite.

Triton demi-figure de grandeur naturelle, les bras mutilés, une peau écailleuse sur les épaules. — La peau est nouée sur la poitrine, couvre les épaules, passe sous l'aisselle et revient sur la saignée du bras. Expression souffrante du visage. Les oreilles sont très longues, pointues, séparées de la tête et non mariées à la chevelure largement massée; la bouche est ouverte, la langue sur les incisives de devant et collée au palais. La fraise du sein gauche très basse et très portée en dehors; je ne puis croire que ce soit même la fraise du sein; qu'est-ce? une verrue? Celle du sein droit est beaucoup trop haute, la place des bouts de sein doit se trouver sous les bouts de la peau marine nouée sur la poitrine.

Bacchus indien dit *Sardanapale.* — Remarquer la chaussure, composée d'une semelle et d'un véritable filet en corde qui enveloppe le pied.

Auriga, statue. — De la main droite il tient une palme, dans la gauche un morceau de ses guides coupées (?); il a le corps entouré de cordes, par derrière il n'y a aucun intervalle, c'est tout uni, ça fait cuirasse, les cordes commencent sous l'aisselle et s'arrêtent au milieu des hanches; sous celles du côté gauche, sont passés une harpe, cangiar, poignard recourbé. Il est bras nus, un petit chiton descend jusqu'à mi-cuisse, la cuisse droite sous le chiton est entourée d'un ruban noué, la cuisse gauche en a deux; pourquoi? et qu'est-ce? Il a des sandales comme celui de l'Apollon Citharète de la même salle, c'est-à-dire composées de rubans plats entre-croisés.

Sarcophage, les fils de Niobé dardés par Apollon et Diane. — Que signifie un vieillard à longue barbe, portant par-dessus ses vêtements une peau de mouton (personnage rustique et très en dehors, comme couleur, des autres), qui tient un enfant comme pour le protéger? L'enfant a l'air de se réfugier vers lui.

Jeune Romain en toge avec la bulle. — La bulle est portée par un ruban large.

Vase orné de feuilles. — Du fond du vase partait un jet d'eau; tout autour du vase, à l'intérieur, sont rangées de longues feuilles dont les pointes pendent en dehors un peu recourbées. Quand le vase était plein, l'eau devait couler dans la rainure interne de la feuille, et se suspendre en gouttes à la pointe des feuilles avant de tomber à terre. Ce sont de grandes feuilles longues, de laurier?

PÉROUSE.

CATHÉDRALE DE SAINT-LAURENT.

Sur la place, devant la fontaine de Jean de Pise. C'est de là, en tournant le dos à l'église, qu'on voit le magnifique palais, d'un ragoût si franc, avec son double escalier, ses fenêtres romanes et ses murs couronnés de moucharabiehs.

Dans la sacristie un vieux tableau de l'école allemande (ou italienne?) primitive, la Vierge assise et lisant dans un livre; Jésus est sur ses genoux et lit aussi dans le même livre. On n'a pas

assez remarqué, il me semble, l'importance du livre, au moyen âge, comme attribut de l'idée; tout se résume dans le livre, c'est le symbole le plus élevé de la pensée humaine, et lire, par conséquent, la plus haute action de l'esprit; sous le rapport de la représentation, l'artiste a la commodité, par là, de cacher les yeux, toujours baissés naturellement. Aux pieds de la Vierge, par terre, au premier plan, un ange est assis et pince d'une guitare ou viole dont il serre les chevilles, en prêtant l'oreille et baissant la tête de côté dans une position très attentive et très étudiée. De chaque côté de la Vierge, deux hommes : à gauche, saint Jean-Baptiste et un autre saint qui a un caleçon de feuillage et dont les genoux sont ridés, comme la peau de saint Jérôme dans la *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin; à droite, deux hommes, en chape, dont l'un tient un livre.

IL CAMBIO.

Fresques du Pérugin dans deux salles voûtées ne recevant de jour que par la porte.

Parmi les *Sages de l'antiquité* (première salle, paroi de gauche en entrant), à remarquer le Salomon avec une couronne à pointe; c'est déjà du Raphaël.

Transfiguration. — Le Christ en haut, en robe pâle; le rayonnement s'échappe ovoïdement de tout son corps; de chaque côté, à genoux, dans une pose d'adoration, Élie et Élisée; en bas, par terre, assis, deux apôtres; un troisième à genoux, à droite, se détourne. Admirable tête d'expres-

sion. Tous sont blonds et avec le nimbe. Sous les pieds du Christ est écrite cette singulière légende : BONUM EST NON HIC ESSE.

Sur les autres parois, des Sybilles et des guerriers.

Scènes de la vie de saint Jean-Baptiste (seconde salle). — *Décollation.* Au premier plan, à genoux, et sans tête, les poings l'un sur l'autre, et les coudes en dehors, saint Jean; le sang saillit de son cou, et tombe, devant lui, devant vous, en face, au premier plan; le bourreau, levant sa tête, la met sur le plat que tient Marianne.

Nativité de saint Jean. Sa mère est couchée dans un grand lit. Intérieur : au premier plan, femme qui lave l'enfant dans un bassin.

Marianne à table recevant la tête de saint Jean. Hérode, le sceptre à la main, est assis; un domestique, à droite, crevés aux genoux, le poing sur la hanche, et présentant un plat; domestique, en maillot rouge et à grande chevelure blonde, verse du vin d'une bouteille dans une autre, en se penchant, très vrai et très beau mouvement, la chevelure tombe en grande masse du côté gauche.

UNIVERSITE.

Sur des feuilles de bronze, repoussées en dehors, travail du plus pur étrusque, *Homme (casqué) et femme se donnant la main.* La barbe pointue est l'arrangement artistique de la barbe égyptienne; rien ne ressemble plus à l'art égyptien que ces deux personnages, figure, costume et action, mouvement du dessin.

Des animaux broutant. — Même observation. J'ai vu cela cent fois, à Hamada entre autres.

FLORENCE.

TOSCANS.

Fiesole. *La Vierge au tombeau.* — Derrière elle rayonne le Christ, debout avec la croix dans son nimbe, comme aux mosaïques byzantines et *tenant un petit Jésus dans ses bras ??* Aux quatre coins du tombeau de la Vierge, de grands candélabres d'or; tout autour sont rangés des saints et des apôtres; le Christ la considère, le sourire aux lèvres et étendant le bras droit vers elle. Au fond, palmiers et montagnes des deux côtés, qui encadrent l'action.

Les Christ de Fiesole ont généralement la mâchoire carrée du bas; dans le *Couronnement de la Vierge,* c'est frappant; la Vierge est ainsi du reste, et ressemble par là à son fils. S'il y avait eu, comme idéalité céleste, autant de différence entre la Vierge et Jésus et les bienheureux et bienheureuses, qu'il y a de distance entre ceux-ci et les mortels, où serait-il monté, sainte Marie! jusqu'à vous tout à fait!

Quel homme que ce Fiesole! quel cœur et quelle foi! rien n'est plus propre à rendre dévot... à souhaiter ces joies, à s'y perdre l'âme d'aspiration.

Fiesole. *Les Noces de la Vierge.* — Le grand-

prêtre, barbe et cheveux épanchés majestueusement, coiffé d'un bonnet pointu (comme ceux des derviches) avec une large bordure d'or, prend Joseph et Marie par le bras et les attire doucement l'un vers l'autre, en regardant la Vierge d'un regard attentif et indescriptible. A droite, groupe de femmes qui s'avancent en joignant les mains et dans des poses recueillies; elles ont de grands manteaux bleus et rouges à franges d'or et des voiles transparents, elles me rappellent les femmes de Constantinople. A gauche, des hommes, mais moins beaux que les femmes.

Comme dans le tableau du Pérugin, même sujet, symbole du bâton rompu. Au fond, de ce côté, des hommes soufflant dans d'énormes trompettes.

Au fond, un mur blanc, un large et bas pot de fleurs sur le mur; derrière le mur, un *palmier doum* (quoiqu'il ait un tronc unique, ce qui est inexact, mais c'en est bien sûr, aux feuilles en éventail de carton), un palmier, deux autres arbres.

La maison est en bois, on y monte par un escalier droit à plusieurs marches, balcon circulaire comme à un chalet. Les panneaux de la maison, au rez-de-chaussée et au premier étage (on n'en voit pas davantage), sont peints de marbre rose avec des veines, à moins que ce ne soient des panneaux de bois précieux.

Fiesole. *Le Couronnement de la Vierge*, sur cuivre. — Des lignes, enlevées au burin sur la plaque, font des rayons dans lesquels se perdent en bas, au premier plan, deux anges qui jouent du violon et de l'orgue; les nimbes des bienheureux sont réservés sur la plaque, et tracés au poinçon entre les

couleurs des vêtements et des têtes; de petites entailles, plus profondes et rondes, semblent indiquer qu'ils étaient destinés à être incrustés de pierres précieuses.

Tout en haut, au milieu, assis, Jésus et la Vierge. Jésus rassure le nimbe, ou le place sur la tête de sa mère; leurs pieds reposent sur des édredons de nuages bleus. De chaque côté, entassement d'anges jouant du clairon et d'immenses trompettes, minces, évasées du bout, et de couleur noire; devant cette cour, en avant du couple céleste, de chaque côté, deux grands anges aux longues ailes, minces, fulgurantes, qui ont l'air d'introduire la cour. A gauche, foule d'hommes; à droite, de femmes et d'hommes; en bas, au premier plan, vus de dos et noyés dans les rayons qui descendent du Christ et de la Vierge sur eux, deux anges musiciens, et deux autres plus en avant, qui encensent.

A remarquer parmi la foule des hommes, à gauche, la figure d'un évêque, de face, portant la croix en relief sur le cuivre (repoussé); un autre évêque en manteau bleu, vu de profil. Ce sont de belles mitres d'évêque, de belles chevelures douces, blondes ou blanches, quelques-unes brunes mais rares; pas de femmes autrement que blondes.

Au deuxième plan, à gauche, et formant bordure, tête de femme avec une coiffure de fleurs dans ses cheveux blonds retroussés sur le front; de son oreille pend une chaînette d'or qui tient à son bout une perle. Profil d'une religieuse coiffée d'un voile bleu étoilé d'étoiles d'or, sa joue et le menton voilés d'une mousseline.

CHRISTOFANO ALLORI. *Madeleine couchée et lisant.* — Une tête de mort à côté d'elle : c'est exactement le même tableau que celui du Corrège; au lieu d'être une grotte, l'entourage est la campagne; la peinture ici est plus dure.

CHRISTOFANO ALLORI. *Judith tenant la tête d'Holopherne.* — Une servante à côté. Admirable petite toile.

Elle est nu-tête, en robe jaune; la servante, par derrière, à droite, se penche, une draperie sur la tête; physionomie travaillée, creusée, peinte comme dans l'école flamande.

La Judith est bien belle, paupières épaisses, visage plein de volupté et de hardiesse.

LÉONARD DE VINCI. *Tête de la Méduse coupée.* — A côté, deux crapauds. Fort belle étude de vipères (coiffure de la tête), les écailles sont rudes, on sent le froid de la peau.

MAZACCIO. *Un portrait de vieillard ridé*, sur toile, avec un petit bonnet. Grande expression de ressemblance.

ARTÉMISE LOMI. *Judith égorgeant Holopherne.* — C'est le même tableau qui est à Naples sous le nom du Caravaggio.

MARIOTTO ALBERTINELLI. *La Visitation de sainte Élisabeth.* — Il n'y a que sainte Élisabeth et la Vierge dans le tableau, qui en est plein; c'est de la plus grande peinture.

Élisabeth arrive et se penche vers la Vierge en lui parlant bas, elle porte sa main gauche sur le bras droit de la Vierge, elles se serrent les mains; le haut du visage de sainte Élisabeth est dans l'ombre portée sur elle par le visage de la Vierge. La Vierge est en rouge, couverte d'un manteau

bleu; Élisabeth en vert, couverte par le bas d'une draperie jaune; elles sont sous une architecture à petits piliers Renaissance rehaussés d'arabesques; fleurs sous leurs pieds.

André del Sarto. *Son portrait,* jusqu'au buste. — Fort beau. Robe grise, chaperon noir, cheveux brun roux, nez fort, bouche dessinée, yeux cernés et noirs, la physionomie ardente et attentive.

Ridolphi Ghirlandajo. *Translation du corps de saint Zénobe porté à la cathédrale.* — Éclat gras de la couleur, aucune idéalité, au sens raphaëlesque du mot; les têtes sont surtout expressives. Grande manière de peindre, vraie et forte.

Georges Vasari. *Portrait de Laurent de Médicis.* — Assis, en robe verte à fourrure tachetée aux parements; le visage est maigre, le nez bombé, la mâchoire inférieure carrée et avancée, un peu en gueule de singe; le nez creusé en dedans, fin et relevé du bout; le front bombé, le teint général bistré, pas de barbe; mains grandes, maigres et vigoureuses, très étudiées.

Alexandre Allori. *Le Sacrifice d'Isaac.* — Curieux pour la composition. D'abord, en commençant par la gauche, on voit dans le fond une maisonnette. Scène rustique : 1° Isaac et Abraham se mettent en marche; 2° plus près de nous, Isaac fait le paquet de bois, l'âne est là; 3° au premier plan, nous voyons l'âne chargé des provisions, un chien qui fouille dans un panier à terre et deux hommes qui dorment sur l'herbe; 4° Isaac et Abraham sont en marche.

(Comme dimension, nous sommes ici au sujet principal de la toile, Isaac porte le bois et Abraham un brandon allumé. Belle draperie rouge et jaune

d'Abraham, étude d'anatomie et de couleur, surtout dans les bras nus.)

5° Au haut de la montagne, Isaac sur le bûcher, et l'ange qui arrive; 6° même motif répété plus loin dans le fond à droite, mais il n'y a dans la pensée de l'auteur évidemment de principal que la montée et le bûcher.

Tout ce qui précède est sur un plan plus reculé, comme un lointain au sujet, comme un précédent à l'action; mais pourquoi avoir répété deux fois la scène du bûcher avec l'ange qui arrive?

Quelque chose de gêné dans l'exécution de tout ce tableau, cet art n'est pas encore arrivé à la liberté de sa forme.

SALLE DU BAROCCIO.

Rubens. *Une bacchanale.* — Un Silène nu est assis sur une barrique; entre le bois et sa fesse, un drap de velours brun; il tend une coupe que remplit une Bacchante assise près de lui. De la coupe un peu inclinée coule le vin blanc; un petit Faune se renverse la tête en arrière pour boire; de l'autre côté, un vieux Faune, cornu et chauve, boit à même le goulot d'un vaste flacon, et au premier plan, devant la barrique, un petit enfant, relevant sa chemise et tendant son ventre en avant, pisse; le jet d'urine troue la terre.

De l'autre côté, un lion est couché sur le flanc, mâchant des raisins dont le jus découle de sa gueule; sur lui est posé le pied du Silène.

La Bacchante est blonde, d'un blond blanc vert, à cause du reflet des feuillages; son bras, sa

tête, sa chevelure, la coupe en verre du Silène, et le vin qu'elle verse, tout cela est à peu de chose près du même ton, c'est de la lumière qui se joue là dedans. Le sein de la Bacchante, rond et pesant, est sorti de sa robe rouge dans le mouvement qu'elle fait en levant le bras pour verser; sa bouche est petite, rose, ouverte; son nez assez fin, pointu, aux narines très remontées.

Dans les plis des ombres des chairs du Silène, tons ardoise; aux endroits lumineux, tons de brique; c'est là de l'admirable viande, de la graisse ferme et en pelote serrée sous la peau.

La tête renversée du Faune qui boit, vue en raccourci par derrière (celle du petit Faune l'est de profil), est en plein frappée du soleil. Admirable cambrure crâne de l'enfant qui pisse.

Tableau dont on ne peut se détacher et qui attire à soi chaque fois qu'on veut sortir de la salle.

Carlo Dolci. *La sainte Marie-Madeleine.* — Tenant une urne ou un vase de baume sur son cœur. Est une chose ennuyeuse et prétentieuse, quoique la tête indépendamment soit belle; mais cette femme, pressant avec amour un pot, ça semble niais.

Rubens. *Portrait d'Hélène Fourment, sa seconde femme.* — Elle tient un fil de perles dans la main, elle a autour du cou un petit collier de perles, une grande collerette blanche empesée remonte derrière elle; corsage et manches jaunes à crevés; chevelure très blonde, sans prétention; des yeux noirs ou du moins brun très foncé, ce qui contraste avec ce teint si blanc et si rose et ces cheveux si blonds. Les sourcils, quoique blonds, suffisamment fournis et très dessinés; fossettes au

menton et aux joues; visage ovale, nez mignon et pointu (Rubens aimait les nez pointus). Dans sa chevelure, deux petites fleurs blanches et une rouge.

Fort beau portrait.

SASSOFERRATO. *Vierge voilée de bleu, la tête penchée sur l'épaule et joignant les mains.* — Fort beau, ça me semble moins blanc que les Sassoferrato ordinaires.

ÉCOLE ALLEMANDE OU FLAMANDE.

NICOLAS FRUMENTI. *Lazare ressuscitant; Marthe aux pieds de Jésus; Madeleine lavant les pieds de Notre-Seigneur,* triptyque. — Lazare sort de son tombeau, les mains jointes et attachées; l'homme (en pourpoint jaune, chauve et barbu) qui le lève, les lui détache. Lazare est maigre, presque un squelette déjà et tourne les yeux vers le Christ debout. De face près du Christ, un homme qui lit dans un livre comme s'il faisait des exorcismes; à gauche, une femme (la Vierge sans doute, à son nimbe) éplorée se met un mouchoir sur la bouche. A droite, un homme debout, en riche pourpoint brodé; sur son bras un bracelet (en dessus) d'or incrusté de pierreries et d'où pendent de longues franges; il est coiffé d'une sorte de haut bonnet pointu, autour duquel passe une écharpe blanche nouée, qui devait pendre très bas et dont il prend un bout pour se boucher le nez; ses cuisses et ses jambes sont enfermées dans un maillot rouge très collant, souliers à la poulaine très pointus; sa main gauche, vue en dedans par le spectateur et tournée la face externe contre la hanche, est passée jus-

qu'au pouce dans la ceinture qui tient son poignard, dont on voit seulement le pommeau; il fait la grimace.

A droite, *Madeleine lavant les pieds.* Jésus est au bout de la table; en bas, Madeleine doucement lui lave les pieds, la main gauche portant délicatement le pied et la droite le caressant; elle est en pleurs. Près du Christ, le même homme en pourpoint jaune, chauve et barbu, coupe du pain et regarde de travers le Christ; plus loin, homme debout, en rouge, qui boit dans un verre; à gauche, près du Christ, homme debout, en vert (c'est le disciple avare, qui désigne la Madeleine du doigt et fait une grimace); sur la table, des côtelettes.

Expressions basses et bourgeoises des figures. Très fort, scènes profondément senties. Le parfum est contenu dans un petit gobelet long.

Francesco Frank. *Un Triomphe de Neptune.* — Neptune et Vénus au milieu, sur un char, coquille traînée par des chevaux marins. Vénus a les jambes prises dans un filet qui descend jusqu'aux doigts (sorte de mitaine pour les jambes); chaussure héroïque des femmes, que j'ai déjà remarquée ailleurs.

Les Néréides portent des bâtons en croix, au bout pendent des poissons; sous un rocher plus loin, une tablée; au fond, un volcan ou du feu sur une montagne. Bleu foncé de la mer et du ciel.

Peinture animée, belles femmes mouvementées, dans l'eau.

Holbein. *Portrait de François Ier armé, à cheval,* petite toile. — Il tient le sceptre et est coiffé d'une toque. Cheval blanc, noir aux jambes, crinière peignée et égalisée (imitant l'effet d'une cheve-

lure), un mors effroyable, [illegible] caparaçon rose vif; sur la tête du cheval, [illegible]uet de plumes jaunes, vertes et rose pâle; le caparaçon couvre toute la croupe et de longs cordons, terminés par des glands, pendent jusqu'aux jarrets, à la façon des [illegible]s du dromadaire.

Le roi est enfermé dans une riche armure d'acier ciselée d'or, et engravée de sujets; la genouillère est formée par un masque, l'arçon de la selle est très haut et creusé de façon à pouvoir prendre les cuisses en cas de chute.

Ugue van der Goes de Bruges. *La Vierge, le Bambino, sainte Catherine à genoux et une autre femme.* — Les cheveux des deux femmes sont, sur le front, rasés, ou du moins tellement rejetés en arrière qu'on n'en voit mèche; la femme à gauche, qui présente une pomme au Bambino, a une belle chevelure épandue, couleur blond roux, de même ton que sa robe. Sous sa couronne d'or est pris un voile empesé, gaze mince et raide, qui s'avance carrément en forme d'auvent et laisse à travers sa transparence voir à nu son crâne; il en est ainsi pour la femme de droite qui tient un livre, on ne lui voit aucun cheveu; sur le côté droit de la tête elle a une sorte de calotte d'or très dur, posée sur l'oreille, c'est-à-dire tenue entre l'oreille et la tête. Cette calotte (qui semble formée de la réunion de plusieurs bandes concentriques) est dure, lourde et garnie de pierreries. Sur son casaquin de velours vert elle porte au bras gauche un bracelet incrusté de pierres précieuses, d'où pendent de longues franges d'or jusqu'au coude; de dessous ces franges, sort la manche.

Mierris. *Intérieur.* — Femme debout, en robe

de satin blanc, tenant une guitare sous le bras; un jeune garçon présentant un plateau; femme en casaquin de velours violet garni de fourrure blanche et buvant dans un verre. Derrière, homme debout, tenant le manche d'un gros instrument. Sur une table, fruits, un singe qui mange, bouteille et flacon d'or avec une chaînette. Du plafond pend un Amour suspendu par un fil.

Chef-d'œuvre du genre, comme dirait le catalogue.

GALERIE DU PALAIS PITTI.

Parmesan. *La Vierge au long col.* — Non seulement le col est long, mais le grand Bambino qu'elle porte sur ses genoux. La femme de gauche, qui porte une buire : style de la jambe maniéré, la jambe fait arc et est très contournée. Les têtes sont charmantes, comme toutes celles du Parmesan; ton des chevelures blond gris. La Vierge a une robe grise; par-dessus, un manteau vert. Dans le fond, trois colonnes et un homme qui déroule un rouleau.

Giorgione. *Un concert de musique,* grand tableau de chevalet. — Trois personnages. Au milieu, un homme joue du clavecin et détourne la tête, l'œil est ouvert et interrogateur, il a peu de cheveux et est habillé de noir; à gauche, jeune homme en jaune, toque à plume blanche; à droite, homme en pèlerine ecclésiastique, chemise plissée en dessous, tient le manche d'une basse et met la main droite sur l'épaule du musicien. Admirable tête du musicien, réalité exacte.

Guide. *Cléopâtre se tuant.* — Elle a le coude posé

sur des coussins bleus, et tient l'aspic par le bout des doigts comme une lancette; à côté est le panier de figues. De la main droite elle retient sa chemise sur le creux de l'estomac. Blanc, joli, caressé, agréable, on ne peut plus embêtant.

RAPHAËL. *Portrait de Thomas Feda Inghirani.* — En rouge, toque rouge, il écrit, œil blanc, de travers.

MICHEL-ANGE. *Les Trois Parques* (Jupiter). — Trois vieilles femmes : celle de gauche tient les ciseaux et interroge du regard celle qui file à la quenouille, lui demandant s'il est temps de couper, il est impossible de voir quelque chose de plus *expressif;* la troisième regarde les deux autres, la bouche ouverte.

Peinture d'un ton gris, cela sent la fresque.

RUBENS. *Nymphes attaquées par des Satyres,* avec un paysage au fond, largement fait. Grande toile pleine de mouvement.

ALLORI. *Judith tenant la tête d'Holopherne à la main,* est le même en grand que le petit qui est aux Offices.

VAN DYCK. *Portrait du cardinal Bentivoglio.* — En pied, assis, chauve et carré du haut de la tête, pointu du bas; mâchoire étroite, figure fine d'une grande distinction et très spirituelle; il y a à côté :

RUBENS. *Son portrait avec deux autres hommes.* — Livres et papiers sur une table recouverte d'un tapis; un chien; buste de Sénèque dans une niche, avec des tulipes.

TITIEN. *Portrait de Cornaro.* — Comme ça écrase et le Rubens et le Van Dyck, qui seraient d'admirables toiles, placées ailleurs!

Vieillard chauve, à petite barbe blanche rare,

teint animé en dessous, maigre, pas de dents, vêtu de noir.

GUIDE. *Saint Pierre en larmes entendant le coq chanter.* — Composition absurde et d'une sentimentalité ridicule. Il est posé sur le genou gauche et écarte les bras en levant la tête de côté et pleurant, le col tendu. Draperie jaune sur son vêtement vert. Dans un coin, le coq.

REMBRANDT. *Son portrait, jeune.* — De face, toque noire, hausse-col de fer, manteau et chaîne d'or par-dessus, figure hardie et attirante. Très belle toile, mais quelle différence comme peinture et intensité morale avec son portrait vieux, à Naples!

SALVATOR ROSA. *La Conjuration de Catilina.* — Au premier plan, deux hommes se donnent la main. Clair-obscur général, la lumière éclaire vivement le bras de l'homme (de droite) qui tient une coupe; ce bras a une cotte de mailles et sur la cotte de mailles une chemise; un manteau terre de Sienne par-dessus son armure. Figure ardente et animée. Les autres conjurés sont dans le fond.

TITIEN. — *La maîtresse du Titien.* Robe bleue à broderies, manches violettes, collier et chaine d'or, boucles d'oreilles d'or en corail et en perles, cheveux roux avec des yeux noirs, sourcils très soigneusement arqués, figure raide, tenue gothique et empesée. Tableau de caractère, mais d'une exécution médiocre relativement au Titien. Quelle différence avec le portrait de Cornaro!

BOTICELLI. — *La Belle Simonette.* — Tout à fait de profil, maigre et mince, robe couleur purée de lentilles; ses mains, ou plutôt sa main est dans sa poche; le col, excessivement long et mignon,

est relevé d'un cordonnet noir qui coule dessus; les cheveux, sur le derrière de la tête, sont pris dans une coiffe blanche, une mèche se détache naturellement de son bandeau blond gris pâle. Profil calme et d'une douceur charmante, œil tranquille, très ouvert.

Toile d'un grand ragoût.

SALVATOR ROSA. *La Forêt des philosophes*, paysage!!! *La Paix brûlant les armes de Mars.* — A droite, massif d'arbres rose tabac, qui vont s'abaissant en perspective vers le fond et s'éclaircissant de ton à mesure qu'ils s'éloignent; au pied de cette ligne d'arbres, de l'eau.

Au premier plan, à gauche, un grand arbre et un autre plus petit; au pied du grand arbre, la Paix brûle les armes de Mars.

TRIBUNE.

ANDRÉ DEL SARTO. *Sainte Famille.* — La Vierge au milieu, debout sur une sorte d'autel votif, portant le Bambino sur son bras droit; à ses côtés, plus bas, un moine en gris portant une croix, et une femme en rouge portant un livre; des deux côtés du piédestal sur lequel est la Vierge, des enfants ailés. La chevelure des deux femmes est rouge brun. La Vierge, vêtue en robe rouge, retient sur sa cuisse gauche une draperie verte avec un livre appuyé dessus par la tranche; sur la poitrine et le bras, passe une draperie jaune; sur sa tête, un voile blanc tombant sur l'épaule gauche. Sa main droite est sous la fesse du Bambino, qui appuie son pied droit sur le haut de sa cuisse et

qui, portant la main et le bras à son col sur lequel il s'écore, s'efforce de monter jusqu'à elle.

Ici, le besoin artistique du mouvement fait de la représentation de Dieu un sujet dramatique. Se fût-on permis cela au moyen âge? le Bambino m'y semble toujours immuable. Le sens profondément religieux de l'enfant. Dieu assis dans les bras de sa mère, sans bouger, comme vérité éternelle, fait place ici au sentiment de la vie et du vrai humain; la religion perd, l'art empiète. Le Bambino en mouvement se trouve dans le tableau suivant.

RAPHAËL. *Le Bambino, saint Jean-Baptiste enfant, et la Vierge.* — Ici seulement la main de la Vierge (assise) est sur l'épaule du Bambino, pour l'aider à monter; à ses pieds le petit saint Jean, avec la peau autour des reins, va s'agenouiller devant eux, et leur montre la légende sur une banderole enroulée. Le bout du pied de la Vierge dépasse de sa draperie verte. La main et le bras gauches du Bambino sont étendus sur le col de sa mère pour monter jusqu'à son visage.

RAPHAEL. *La Vierge au chardonneret.* — Saint Jean-Baptiste enfant (couvert de la peau avec une petite tasse accrochée à la ceinture de corde de sa peau) présente un chardonneret à Jésus-Christ debout entre les genoux de sa mère; son pauvre petit charmant corps est tourné vers saint Jean, qu'il regarde d'un œil mélancolique, tandis que la tête de saint Jean, au contraire, est très vive, très animée et joyeuse sous sa chevelure frisée (dans le même système à peu près que le buste d'Othon). La Vierge, tenant un livre de la main gauche, regarde saint Jean avec de longues paupières

baissées. Raccourci du profil de sa main appuyée sur l'épaule et vue du spectateur, de face, par le bout des doigts.

Les cheveux du Bambino sont rares et plats, laissant ses tempes plus à découvert, ce qui ajoute encore à l'expression profondément pensive de la physionomie, et en fait, avec le regard, quelque chose de profondément mûr sous ses traits jeunes. Sur le bas de son ventre, entre le pubis et le nombril, une petite bande de mousseline. Son pied droit (le genou est fléchi en dedans) est appuyé sur le pied de sa mère.

Pour fond, des arbres grêles à la Pérugin, des terrains verdâtres, un pont, un bois, des montagnes. La Vierge est en robe rouge et en manteau vert.

RAPHAËL. *Saint Jean dans le désert.* — Tout nu, assis de face, montrant la croix (3[e] manière).

Raphaël a peut-être atteint l'apogée de sa force dans sa seconde manière, c'est là qu'il est tout à fait lui et me paraît avoir l'individualité la plus tranchée; pour les tableaux de chevalet du moins, cela me paraît incontestable.

Cette toile est d'un effet désagréable; la musculature du bras droit est très étudiée; le talon du pied droit est appuyé sur une pierre, le bout du pied levé. Une peau de léopard sur le bras gauche, le flanc et la cuisse droite. Recherche d'animation dans la figure, teinte d'un blanc brillant et mort tout à la fois : c'est d'une école française fort ennuyeuse, les peintres de l'Empire devaient regarder ce tableau comme le prototype de la peinture.

MICHEL-ANGE. *Sainte Famille.* — A l'air de loin

d'une peinture de Boticelli, comme ton. La Vierge se retourne pour donner le Bambino à saint Joseph; elle est agenouillée et couchée sur ses jambes; elle se retourne vue de trois quarts, et le Bambino, appuyant ses deux mains sur la tête de sa mère, met son pied droit sur son bras.

Dans le fond, académies d'hommes tout nus, inutiles, appuyés sur une sorte de parapet; on dirait qu'ils sortent du bain, un groupe de deux à gauche, de trois à droite. La Vierge, comme traits, est vraiment plutôt laide.

La Vierge est en robe violet clair, blanchi par les places de lumière aux *saillances;* par le bas une draperie verte et bleue. Même observation pour la draperie rouge de saint Joseph. Effet cru.

Lucas Cranach. *Ève.* — La même femme que la Vénus du palais Borghèse, que je préfère du reste; elle est ici nu-tête; de sa main gauche contournée sur la hanche, elle tient une branche de feuillage, qui cache le pudendum; à la main droite elle tient une pomme. Sa chevelure blonde a la plus grande masse épanchée sur l'épaule droite.

VOYAGE À CARTHAGE

DU 12 AVRIL AU 12 JUIN 1858

VOYAGE À CARTHAGE[1]

DU 12 AVRIL AU 12 JUIN 1858.

Lundi 12 avril 1858.

Mélanie a été me chercher un fiacre, Foulogne sonne. — Au chemin de fer, marin; mes trois compagnons, bêtes de nullité : 1° blond, à pointe; 2° vieux mastoc, blanc, collet de fourrure à son manteau; 3° monsieur bien; étant « du Nord » et s'occupant d'agriculture, il disserte sur les huiles. — La nuit est belle et les étoiles brillent, je fume et refume en retournant en moi toutes mes vieilleries.

A Lyon, la place où la statue de Niewerkerke déshonore l'univers. — Un barbier au coin de la rue. — Je lis : *Café du Monument.*

Je m'empiffre à Valence, avec rapidité et dé-

[1] Ces notes sont celles que Flaubert a tracées au jour le jour sur son carnet de route, au cours du voyage qu'il fit en Afrique à l'intention de *Salammbô*. (Voir *Correspondance*, III, p. 163.)

lices. — Ma joie de voir des montagnes et le Midi.

A AVIGNON, des sorbets à la glace. — Mes trois compagnons se sont changés en trois autres plus supportables. — Grand étang à droite, bastide.

MARSEILLE. — La mer bleue! — Omnibus : deux vieilles dames. — Chez Parrocel, tout est plein pour le maréchal Castellane; on me loge tout en haut, dans une petite chambre. — Télégraphe. — Bureau des paquebots. — Je me bourre de bouillabaisse et je vais au café : amateurs marseillais jouant aux dominos.

Le lendemain *mercredi*, bain. La maîtresse des bains a mal aux yeux comme moi. — Je cherche et je retrouve l'*Hôtel de la Darse;* le rez-de-chaussée, ancien salon, est un bazar maintenant; c'est le même papier au premier!

Visite à bord de l'*Hermus*, dans le port neuf. — Jardin zoologique délicieux; des montagnes (de Saint-Loup) brunes et sèches, couvertes d'un glacis bleu; une cascade tombe et babille pendant qu'un lion rugit doux comme une pompe; des paons sur des arbres; un paon blanc. C'est un endroit délicieux. — Soir, café.

Jeudi. — Promenade au musée. — Re-visite à l'Hôtel de la Darse. — Les rues du vieux Marseille. — Un débit de tabac où l'on ne connaît pas les *londrès.* — Place du Puget. — Un agent de police engueulant un marchand de rubans. — Les murs des maisons s'effritent. — Rues en pentes!! — Maison meublée tenue par X. — Les femmes petites, noires, en cheveux, évidemment le type italo-arabe; pas une ne m'accoste, même de l'œil. Quel bel éloge de la police!...

Un verre de malaga dans le Chalet. — Promenade au Prado pour aller demander une table à Courty, mais je ne retrouve pas Courty; course qui n'en finit, c'est un quartier triste; *forcé*, un fiacre me conduit au bout, où je reconnais la place pour être venu avec le père Cauvière.

Retour à l'hôtel. — M. Touraide ou Touraine, avocat d'Aix, tout blanc, un père Lormier passé à la mélasse, met son bonnet de velours pour dîner; son épouse le regarde. C'est un avocat d'Aix que les cors aux pieds préoccupent vivement : « Mes bottes... » et la femme *idem* : « Je ne peux mettre que de vieilles bottines ». — Le soir, Gymnase-Dramatique, où l'on chante diverses romances. L'odeur des latrines est tellement forte que je m'enfuis.

Vendredi midi, embarquement : beaucoup de troupiers, des émigrants pêle-mêle sur le pont; tout cela se calme, le vent fraîchit, on disparaît dans ses cabines. Jamais je n'ai vu de personnel plus insignifiant ni plus taciturne. (Je n'ai pas depuis huit jours échangé dix paroles.) Le navire roule, engourdissement et mal de tête. Le soir, la lune se lève, mince et recourbée comme le patin d'une Chinoise; il fait froid, je rentre me coucher.

Toute la journée du samedi, malaise et engourdissement, sans maux de cœur; je dîne dans ma cabine, couché. L'ancien remède indiqué par le père Borelli (du Nil), du pain frotté d'ail, m'a réussi, et, le soir, je prends le thé tout seul. J'entends, la nuit, les dégueulades de mes compagnons.

A 5 heures, dimanche, je monte sur le pont, la terre d'Afrique est devant moi. A droite, mon-

tagnes noires, de médiocre hauteur; la mer foncée, *marmora ponti* est une expression réaliste. On ne sait pas très bien où est Stora. — Un petit officier de cavalerie ressemble un peu à Pendarès. Une femme de chambre sylphide, avec un œil à demi clos, a été dans l'Inde : chapeau de soie puce, éreinté. Les émigrants sont toujours sous le capot, pêle-mêle; les troupiers enveloppés dans de grandes couvertures grises, comme des cadavres. Le navire se balance et balance tout cela monstrueusement. Un Russe, grande redingote (M. Suc), très malade, l'air *rébarbaratif;* son compagnon, grand, blond, un peu sot, répète : « Les hommes forts sont plus malades, tandis que les faibles supportent mieux; ainsi, moi. » Mais la plus belle balle, c'est un bourgeois hideux, le Ferrand des *Mystères de Paris*, cravate blanche, habits noirs fripés, chapeau blanc très haut et défoncé; couturé de petite vérole. Une destinée ignoble est gravée là : il a fait tous les métiers et il doit être ou maître d'école ou pharmacien; il tire de sa poche un grand portefeuille.

Débarqué dans une barque maltaise qui est de Naples; l'homme qui la conduit a de gros favoris, nez de vautour, il sourit; ses cheveux noirs sont par petites mèches, comme des paquets de ficelles goudronnées.

Hôtel des Colonies. — Télégraphe, une mosquée à droite. Pour y aller, « Maison de la porte de fer » avec 2 pots au premier qui contiennent des fleurs, m'a l'air d'un b.... — Des Arabes couverts de grands linges grisâtres; un, surtout, un vieux, chassant un âne qui porte des fagots.

La rue principale a des arcades genre rue de

Rivoli; des Arabes jouent des couteaux au tourniquet, beaucoup de cafés, café Defoy sur la place, en vue de la mer. — Deux petits rochers à l'entrée du golfe. — L'*Hermus* est en face de moi, devant Stora; à gauche, sur les rochers, la route de Stora à Philippeville; sous ma fenêtre, allant à droite, un chemin. La mer est toute bleue, des cormorans jouent dans l'air. J'ai pris une bouteille de limonade gazeuse sur la terrasse de l'Hôtel des Colonies, au rez-de-chaussée.

Philippeville est bâtie dans une espèce de ravin qui descend vers la mer.

Dimanche, 4 heures et demie du soir.

Philippeville. — En regardant la mer, au fond, un bout de la montagne; rocher et, à droite, deux casernes. La ville au milieu. En bas, maisons à toits en tuiles, elles sont blanches et toutes modernes. Je suis sous la mosquée qui est bâtie sur le versant droit (tournant le dos à la mer); j'ai passé par la rue de Kébir : roses, nopals, petites fleurs bleues.

En regardant la vallée, on a : à gauche, montagne; à droite, *idem* qui la rejoint; très vert, avec des bouquets plus foncés, taches d'or par places. Le mur des fortifications est devant moi.

Rencontré trois religieuses et des enfants qui faisaient s'envoler des écouffles. — Il y a devant la mosquée où je suis beaucoup d'herbes, des oiseaux crient dans les créneaux de la mosquée; en face de moi, derrière une quatrième caserne, une grande meule de foin; çà et là un bouquet de genêts. Le ciel bleu pâle.

À mon second séjour à Philippeville, le soir,

baraques de saltimbanques; vue des hauteurs, de la même place. — Deux espèces de nains, parmi les ruines, recueillis dans le théâtre, trapus, têtes énormes, vêtements striés; — travail évidemment punique.

CONSTANTINE. — Parti le soir, dimanche, sur la banquette. Il y a derrière moi deux Maltais, un spahi et un Provençal ou Italien. La voiture craque et gargouille comme un ventre trop plein. Ces animaux, derrière moi, puent et gueulent; le Provençal veut blaguer le spahi, qui rit en arabe; les Maltais hurlent; tout cela n'a aucun sens qu'un excès de gaieté. Quelles odeurs! quelle société! « Macache! macache! » A ma droite, un petit monsieur tout en velours, entrepreneur de toute espèce de choses, assurances, terrains, etc. Il a été spahi.

La route est bordée de saules, les montagnes sont basses, cela ressemble au centre de la France; la poussière obscurcit la lumière des lanternes, il fait très chaud, j'ai mal aux yeux. En montant à pied une côte, mon voisin me montre une place où il a, une nuit, en p...ant ainsi avec d'autres voyageurs, aperçu trois lions, couchés tranquillement; le pays en est plein.

Au milieu de la nuit, nous nous sommes arrêtés dans un village. Auberge comme en Italie : grande salle nue, au premier au fond d'un corridor; une longue table, des hommes qui dorment, un comptoir et des tonneaux. On entre dans une écurie; escalier droit. Les auberges, qui sont pleines, ont l'air d'abord désertes.

Aperçu un incendie sur la droite; de temps à autre, des files de charrettes dételées et stationnant

dans les villages; les ponts sont plus étroits que le chemin.

La végétation diminue, les montagnes grandissent, nous montons toujours. Elles sont d'un vert épinard à ma gauche; celles de l'horizon, grises par le sommet.

On commence à descendre. De pauvres Arabes couverts de haillons (pas une femme) chassent des ânes couverts de branches avec leurs feuilles; des jardins au bord de la route, des roses, un palmier, mais vilain; une chèvre jaune et sans cornes broute sur une pente à droite; troupeaux de chèvres.

Les montagnes du fond s'accumulent les unes derrière les autres. On tourne sur la gauche pour gagner Constantine et l'on monte, à pied. Interminable ascension. Un de nos compagnons (un horloger), horriblement pied bot, monte avec sa béquille.

Sous les remparts de Constantine, place grise, en pente, couverte d'Arabes. Leurs cahutes, en forme de loges à chien, ont un toit (ce qui les différencie de celles des fellahs); elles sont en pierres et en boue, hautes de trois et quatre pieds. Le terrain est très en pente, les hommes font de longues masses blanc sale flottant; ce qu'il y a de plus brun, ce sont les visages, les bras et les jambes; cela est d'une pauvreté et d'une malédiction supérieures : ça sent le paria. Ce sont d'anciens habitants rejetés hors la ville.

On entre par la place d'Armes. — Zouaves faisant l'exercice. — En face, la pyramide du général Damrémont. — Des garçons d'hôtel vous assaillent. — Hôtel du Palais.

M. Vignard, chef du bureau arabe. — Des décombres devant la porte, entrée par des petits couloirs à porte basse, patio, colonnes, murs blanchis à la chaux. Son salon donne sur le marché par où je suis venu et la montée qui mène à Constantine.

Visite chez le pharmacien, le Dr Reboulot, élève de J. Cloquet. — Le secrétaire de M. Vignard, Salah-bey, petit-fils du bey de Constantine, grand jeune homme pâle, à tournure distinguée et un peu molle; il a pris une seconde femme et s'échigne dessus. Il me mène dans les bazars, lesquels me rappellent ceux de la Haute-Égypte : tous les hommes en blanc, à figure brune; je sens (je re-sens) cette bonne odeur d'Orient qui m'arrive dans des bouffées de vent chaud.

Visite à trois mosquées ; elles sont fraîches, les tapis alternent avec des nattes. Dans l'une, un homme accroupi écrit à un petit pupitre, à côté du tombeau d'un marabout; dans une autre, des figuiers dans la cour abritent des tombes. A la mosquée de Sid-el-Kitam, Salah-bey me montre celle de son grand-père. Il y en a quelques autres; dans un compartiment entouré de grilles en bois, tombe d'une femme entourée de voiles verts et jaunes : c'est là que dort une de ses aïeules, une vierge mystique, qui n'a jamais voulu se marier et qui est devenue maraboute; deux hommes dorment au pied.

Salah-bey me conduit jusqu'aux bords du Rummel, près des débris du pont d'Elcantara.

Retour chez M. Vignard. — Promenade à cheval. Il me montre, en descendant, trois gaillards grêles et étranges : ce sont des mangeurs de

haschisch, chasseurs de porcs-épics; quand ils en ont pris un, ils font un grand dîner. Ces mêmes hommes prennent les hyènes vivantes, les amènent à Constantine et les lâchent à leurs chiens. Pour prendre une hyène, ils vont à sa caverne, bouchent l'ouverture avec des toiles, et y laissent un trou. Ils poussent une sorte de zagarit, l'hyène vient au bord, le chasseur lui parle : « Tu es jolie, on te peindra de henné, on te donnera un mari, des colliers, etc. ». L'hyène s'avance, l'homme passe sa main enduite de bouse de vache : cette graisse, dont il frotte la patte de l'hyène, plaît à cet animal; on y passe un nœud coulant. Alors les autres chasseurs, placés derrière, tirent à eux et la bâillonnent.

Nous mettons pied à terre, on contourne le rocher sur un petit sentier bordé d'un parapet, et l'on entre dans le Rummel. Cascades, peu d'eau au fond du torrent, énormes, à pic, couleur rouge, des trous d'oiseau; des gypaètes tournoient dans l'air. — Une arche naturelle, elle a bien de hauteur deux cents pieds (c'est par là que des gens de Constantine, lors de la prise de la ville, sont descendus au bout d'une corde; quant au bey, le tableau de Court est faux : il était dans l'intérieur), puis une sorte de tunnel; en continuant, on arrive au pont d'Elkantara.

Le Rummel me rappelle Gavarnie et Saint-Saba, c'est dans le goût. Quelquefois le rocher s'élargit en manière de cirque, c'est un endroit féerique et satanique. Je pense à Jugurtha, ça lui ressemble. Constantine, du reste, est une vraie ville, au sens antique, un *acros, asty*.

Légende : un nègre et un Romain se trouvaient

au passage d'une rivière en même temps qu'une jeune fille; le Romain avait un cheval. Contestation pour passer la fille afin d'en jouir, elle se défend. Le Romain lui prête son cheval et elle passe seule; ils passent ensuite tous les deux, et, là, la bataille commence entre eux à qui l'aura. Le nègre est tué, la jeune fille, au moment d'être ......, est changée en rocher et les deux hommes en deux rivières, le Rummel et le X..., condamnés perpétuellement à tourner autour d'elle et à lui baiser les pieds.

Dîner avec le directeur des postes et trois autres messieurs. — Ils connaissent la *Bovary!*

Nuit affreuse en diligence.

Arrivée à PHILIPPEVILLE à 6 heures; au lit jusqu'à 3.

Visité le jardin de M. Nobels, en vue de la mer. Rosiers en fleurs embaument. Une mosaïque, trouvée sur place, représente deux femmes, l'une assise et conduisant un monstre marin à bec d'aigle; une autre assise et conduisant un cheval, des iris entre les oreilles font des flammes rouges; une troisième danseuse, avec des anneaux aux chevilles, pieds et jambes remarquables de forme et de mouvement, la droite sur la gauche; le champ est semé de poissons. Le nègre jardinier qui m'a conduit va m'emplir un arrosoir et asperge la mosaïque pour me la faire voir. Je suis pris de tendresse dans ce jardin! Le temps est brumeux, les soldats de la terrasse en face jouent des fanfares.

Difficulté pour avoir une voiture; la mer est mauvaise, toutes les barques parties. — Cabriolet que je mène.

Départ de Stora à 6 heures, nous mouillons à 8 heures et demie à l'abri du Cap de Fer.

Écrit le soir à 10 heures,
le navire roule un peu sur ses ancres.

Le vent d'Est nous force à passer la nuit au Cap de Fer. Le lendemain mardi et le mercredi, restés au Fort Gênois, à cause du mauvais temps et de l'hélice prise dans une chaîne de bouée.

Jeudi, débarqué à Bône. Plage d'où la mer se retire : les chevaux se baignent à une grande distance du rivage. C'est désert, bête et lamentable; les montagnes sont vertes. — Hippone, mamelon vert dans une vallée entre deux montagnes, inclinant un peu sur la gauche. — Nous montons à la casbah : prisonniers militaires terrassant une terre blanche en plein soleil; inscriptions exaspérantes sur les murs, tout en est maculé; M. de Bovie et M. de Kraff trouvent cela tout simple.

Le gouverneur, grand blond, à barbiche; l'abbé de la Fontan, charmant, un Fénelon brun.

En redescendant, nous voyons nos plongeurs napolitains qui sortent de l'église Saint-Augustin, où ils avaient été prier pour que le ciel leur accordât une augmentation de paie.

Histoire de l'amulette de M. de Kraff; *il y croit* quoi qu'il dise. La faculté d'assimilation des Russes est-elle une puissance? ne faut-il pas, *pour vaincre*, un élément nouveau, une originalité quelconque? Qu'apportera une pareille race d'hommes?... merveilleux comme des mécaniques.

Je passe la nuit à causer avec le commandant. Il sait par cœur bon nombre de vers de Virgile et

d'Hugo, c'est un ancien voltairien devenu catholique, il accomplit toutes ses pratiques; est-il sincère? Front élevé, exalté, petite taille, bouche épaisse et très sensuelle.

Anecdote : dans la Polynésie, toutes les femmes, lorsqu'elles sont vieilles, se font ...... par des chiens; elles poussent des cris affreux lorsqu'on en tue un.

La nuit est douce, humide, claire, cependant la lune de temps à autre voilée; les étoiles brillent et la mer est calme.

A notre droite, nous passons près des « Deux-Frères », qui ont l'air de vagues éléphants ou d'hippopotames, de je ne sais quels monstres sortant de la mer; ces grandes masses noires sont effrayantes sous la lune au milieu du désert des flots. Les falaises, qui se suivent depuis Philippeville, finissent au cap Blanc; le rivage s'abaisse et continue à plat; au loin, à gauche, les Cani.

L'entrée par la Goulette me rappelle l'Égypte : terrains bas, murs blancs, du bleu, du bleu; une silhouette d'homme ou de maison se dessinant là-dessus; douane, barque, deux grandes voiles. Bon vent, nous penchons. La couleur jaune du lac me rappelle le Nil.

Hôtel de France, dans une ruelle, comme l'Hôtel du Nil, un tas de femmes qui cousent et repassent dans le patio. Petite chambre.

Promenade dans les bazars, conduit par M. de Kraff. Babouches.

Cimetière qui domine la ville. — En nous en retournant par le quartier maure, un Aïssaoua qui faisait danser des serpents; vieux, en haillons,

maigre; ses dents canines supérieures très proéminentes, seules dents qui lui restassent, le font ressembler à une bête féroce. Il a tiré d'un sac deux serpents à tête très plate. En face de lui, un joueur de tambourin et un fifre; un enfant dansait, ou plutôt sautait, et lui, le vieux, criant, gesticulait, tirait la langue et imitait le balancement des serpents qui se traînaient sur le ventre en faisant osciller leur tête. Le cercle des spectateurs, entièrement composé de Maures, était tout blanc gris, et généralement la tête couverte; figures et bras bruns.

Le lendemain *dimanche*, promenade au Belvéder, avec M. Dubois, dans les oliviers. Le terrain monte doucement, ça me rappelle certains aspects de la Palestine. De temps à autre, une banquise entre les arbres, traces de l'aqueduc; la terre est très labourée sous les oliviers. Nous montons sur le sommet d'une colline très haute, d'où l'on voit la mer, le lac derrière Tunis et la plaine de la Medjerdah.

Brume. — Retourné à l'Ariana : charmante, délicieuse, enivrante chose. Les terrasses blanches des maisons à volets verts saillissent au milieu de la verdure, le tout est dominé, en échappées, par des montagnes bleues; champs d'oliviers, caroubiers énormes; des haies de nopals où les feuilles, vieillissant, sont devenues des branches.

La terrasse du café : juifs et juives avec des jambarts d'or; une p....., les sourcils peints, complètement joints; une miss, belle-sœur du consul anglais, sur un cheval blanc. — Retour avec MM. Dubois, de Sainte-Foix, de Kraff. — Soir au cercle.

Lundi 26. — Journée perdue, visite à MM. Wood, Rousseau, de Marcel; visite dans le quartier maure.

Mardi. — Parti à 8 heures du matin, au pas dans toute la plaine de Tunis. Les oliviers, rares, cessent; une grande plaine d'herbes, verte maintenant; sur la droite, à l'embranchement de la route de la Goulette, un café. Le terrain monte, haies de nopals, la Marsa. — La tente du dey sur la place, au fond de deux lignes de canons. — Station chez un maréchal. — Hôtel.

MALQUA. — On entre dans des caves, voûtées çà et là, où habitent de pauvres gens; elles sont très enfouies et l'on touche le haut de la voûte avec la main.

Monté à Saint-Louis, enclos de murs. — Déjeuner dans une chambre délabrée. — Gardien français, ancien domestique du colonel Pélissier. Je suis venu avec lui de Marseille à Malte. — Deux statues dans le jardin.

Descendu vers le port. — Deux maisons rouges au bout, à droite. — Fait le tour des deux ports; pas une trace de mur autour des ports. — La colline est pleine de coquelicots, au milieu des blés verts et de petites fleurs jaunes. — Promenade au bord de la mer, mon cheval marche dans les flots. A quoi servaient les murs qui descendent vers la mer comme des cloisons? Restes d'une cale, d'un môle, juste en face Saint-Louis; il devait y avoir un chemin en ligne droite pour y monter. — Des coquilles, la pluie, citernes, un vieux drapé comme une statue.

Retour au puits artésien. — La famille du contremaître. — Pluie, temps de galop, halte

au cap. — De bons Turcs dans de bons cabriolets.

Le soir, station dans un café chic. Un banc de chaque côté du mur; au milieu, une longue estrade. Trois musiciens juifs : un aveugle, jouant de la mandoline, long nez, aveugle et balançant sa tête continuellement comme un éléphant; un pâle, haut front, jouant d'une sorte de violon sans corps; un gros, bête, jouant du tambour de basque. Enfant de 12 à 13 ans, veste couleur vin d'Espagne, un trou au coude (il jouait de la mandoline avec une plume d'oiseau), front élevé, teint pâle, yeux superbement noirs, l'émail brillant, les narines relevées et fines, la bouche en cœur et les lèvres charnues, les dents un peu longues; il restait dans la même attitude, le regard levé. Au plafond, quantité de cages d'oiseaux : on entendait le cri des petites bêtes, qui avaient l'air de se réjouir de la musique.

Aux murs, une lithographie coloriée, représentant une femme; des images de manœuvres militaires (Épinal). Au fond, deux lions gigantesques tirant la langue.

Les spectateurs sont impassibles. Odeur de tabac, de café, de musc et surtout de benjoin. — Un gentleman qui nous fait brûler de l'encens sous le nez; ses haillons de toutes couleurs lui donnent l'air d'être revêtu d'écailles bigarrées.

J'ai rencontré à la Marsa un santon, couronné d'herbes comme un dieu marin.

Mercredi 28. — Achat de parfums, d'une ceinture, de petites bouteilles. — Pluie, boue atroce. — Le musée de l'abbé Bourgade. — Écoles religieuses. — Dîner chez M. Rousseau. — Prome-

nade, le soir, dans les rues pleines de boue; il est trop tard pour voir Carragheuss!...

Quand on sort par Bah-Kaddrah, plaine, à droite; le lac et Hammam-lif en face. Si l'on se tourne vers Hammam-lif, on a d'abord la plaine, puis le lac, et, ayant le flanc droit tourné à la porte de la chapelle Saint-Louis, en face : le port double et un espace de gazon, la mer; Hammam-lif un peu à gauche, le Zaghouan dans le fond.

Jeudi 29, jour de courrier, écrit à ma mère. — Le soir, promenade sur la place de la Casbah, avec MM. Sainte-Foix, d'Haubersaërt, etc. Lune magnifique et les minarets illuminés quand nous arrivons sur la place. A gauche, cafés pleins de monde et de bruit, de la musique qui grince et bourdonne, avec des voix glapissantes par-dessus; en face, un énorme caroubier à côté du grand mur blanc de la casbah, un mur coupé violemment par une large draperie d'ombre, qui a l'air de faire la suite du sol, la terre (dans l'ombre) étant comme un tapis.

Le ciel était d'un bleu extrêmement pur et profond, avec des étoiles couleur de diamant; çà et là, au-dessus des terrasses blanches, un minaret carré entouré de lumières jaunes (lampes à huile qui brûlaient). — Odeur de tabac et de benjoin.

En face de la casbah, un peu à gauche quand on lui tourne le dos, des monticules de terre, immondices ou décombres devenus collines, étaient perdus dans l'ombre; les places de terre éclairées par la lune étaient grises, et les murs d'une étonnante blancheur. En face de la casbah, un peu à droite des monticules, un palmier se découpait sur

le ciel bleu; des tambourins résonnaient, des voix chantaient; tout cela était très joyeux et d'une extrême douceur.

Nous avions, en venant là, vu un Carragheuss; il avait une bosse et une espèce de costume espagnol, les Arabes se ruent pour le voir : « Barra! barra! ».

Avec M. de Krafft, j'en vois un autre : celui-ci est mieux. Dans une salle étroite et longue, et si pleine de monde qu'on y étouffait, les Arabes tassés sur deux bancs, en haut du théâtre, un homme qui faisait des paniers, et Achmet, le domestique de M. de Krafft, qui y était monté à l'aide d'un perchoir. Il ne paraissait encore rien derrière le transparent. Un homme, entre les deux bancs, dans l'étroit passage qu'ils laissent, marchait en cadence en relevant très haut les genoux, ou bien dansait sans les remuer, agitant le bassin à la mode égyptienne (mais avec quelle infériorité!). Ce qu'il y avait de beau, c'était les trois musiciens qui, de temps à autre et à intervalles réguliers, reprenaient ce qu'il disait, ou mieux *réfléchissaient* tout haut à la façon du chœur; cela était très dramatique et il me sembla que j'avais compris. Quant au Carragheuss, son pénis ressemblait plutôt à une poutre; ça finissait par n'être plus indécent. Il y en a plusieurs, Carragheuss; je crois le type en décadence. Il s'agit seulement de montrer le plus possible de phallus. Le plus grand avait un grelot qui, à chaque mouvement de reins, sonnait; cela faisait beaucoup rire! Quel triste spectacle pour un homme de goût! et pour un monsieur à principes!!!

Vu des ombres chinoises déplorables dans le bouge d'un Maltais, même quartier.

Vendredi. — Visite au palais du bey. Rien n'est ravissant comme le patio, incrusté de bandes noires sur le fond blanc du marbre. Au-dessus, des ornements en plâtre!!! Les murs des appartements, en petits carreaux de faïence; puis, au-dessus de la faïence, la bande de plâtre. Pas un des carrés pleins d'ornements ne ressemble à l'autre, quelquefois les vis-à-vis se ressemblent. — Merveilleux plafonds, profonds, creusés, peints en vert, en bleu et en or.

Le mobilier (Empire et Restauration : pendules dorées à sujets, canapés et fauteuils en acajou), avec les lithographies coloriées (vieux Devéria, *Amour, François Ier et sa sœur*), déshonore cette merveille de l'architecture arabe.

Il en est de même pour le palais de la Manouba, où nous avons été l'après-midi. — Rencontré des Bédouins armés de coutelas énormes. — Aqueduc espagnol. — Le Bardo. — Jardin de la Manouba : on embaume; quantité de petites colonnes sur lesquelles sont des vases pleins de plantes en fleurs. — Un plafond à poutrelles bleues; le tranchant est doré, ça fait comme de grandes lames d'épées bleuâtres, dont le fil serait d'or. — Jardinier français passablement idiot, camus.

Retour par le lac derrière Tunis, une immense bande de flamants est au milieu. — Monticule. — Quartier maure. — Fait le tour de la ville, rentré par la place. — Le soir, au cercle.

Samedi, 1er mai. — Porté mes lettres au consulat. — Sellier. — Juive : on est enfermé sous les rideaux qui pendent carrément.

EN ALLANT À UTIQUE. — Plaine; à gauche, des montagnes basses à grandes ondulations

bleuâtres; à droite, un bout de terrain vous cache la vue.

Au bout de cette première plaine, une seconde; la végétation cesse tout à coup après les oliviers (la première s'appelle Rastabiah et la seconde Menihelah; arrêté à Sabel-Settabah, fontaine à trois colonnes) et on entre dans une plaine aride. Les montagnes disparaissent; à droite, un santon abandonné. Des Bédouins passent près de nous, armés jusqu'aux dents. C'est dans les oliviers que l'on a tué le père de Bogo.

La vallée finit. Petite montagne, et tout à coup se déploie une autre plaine qui est immense, elle se présente plate comme la main, toute unie; on arrive de suite au fondouk du Pont.

La Medjerdah est large comme la rivière de Bapaume et de couleur jaune; les montagnes reparaissent sur la gauche. — Un grand troupeau de moutons blancs à tête noire. — Une heure après, arrivés à Mézel-Goull (Halte du Diable).

Le douar est au fond ou plutôt à l'entrée d'une gorge, nous descendons de voiture et allons à la chasse des scorpions, la montagne est nue et couverte de petites épines. — Un enfant du douar, avec un double bâton crochu. — Le ravin est sur notre gauche; nous redescendons et nous installons dans un gourbi, sur des planches, très gaiement; ce sont les planches de son lit que Amorr-Ben-Smidah a défaites pour nous les donner.

Nous fumons des pipes dehors, dans l'enceinte faite en bouse de vache desséchée; de petites vaches, dans la cour, sont couchées par terre, nous manquons de tomber dessus; les chiens du douar aboient. Ils ont cette habitude d'aboyer sans cesse,

pendant toute la nuit, afin d'écarter les chacals; s'il se présente un homme (ou un danger quelconque), ils aboient d'une autre façon, pour donner l'éveil. Notre cahute est en terre, plus longue que large; trois arbres fourchus soutiennent le toit, qui est en roseaux, et une lampe suspendue nous éclaire et vacille. Les chiens aboient, nous sommes couchés sur les planches.

Minuit, puces nombreuses.

Nuit gaie, Bogo seul dort, Sainte-Foix ne rêve que képi et revolver; de temps à autre, un de nous se relève et alimente la lampe avec l'huile de notre boîte à sardines.

Le lendemain, *dimanche 2 mai*, partis de bonne heure, à pied, pour les ruines d'Utique.

Le pont de Dzana, vieux pont qui conduit à Bizerte; le Dzana est une petite rivière, sur la droite, à un quart de lieue du douar.

Petites fleurs bleues, d'autres violet foncé, d'autres jaunes. Le ciel est couvert, mes compagnons chassent des cailles, les coups de feu pètent au milieu des petits cris des alouettes, dans les blés verts tout pleins de coquelicots en fleurs. Quand nous nous sommes levés pour partir, il y avait une grande bande bleue sur le ciel, du côté de l'Est.

Nous rencontrons à notre gauche, à mi-côte, deux douars de Bédouins. — Chameaux.

La route monte un peu, en inclinant sur la gauche, et arrive en angle droit sur un vallon; premier, deuxième, puis troisième palmier à gauche. Plaines plates; au milieu, à une lieue de distance, des ruines comme des palmiers et çà et

là, des blocs de maçonnerie : nous marchons sur les restes d'une chaussée romaine.

A gauche, des entrées de caves, de souterrains; elles sont surmontées de petites collines qui ont l'air artificiel et sont à pans droits.

A droite, le bourrelet des collines, extrêmement bas, se relève, finit brusquement et laisse la plaine à découvert, indéfiniment, du côté de l'Est; à droite, c'est comme un grand demi-cirque : montagnes à base très large, mamelonnées, couvertes de bois et de broussailles; elles ont des lambeaux de verdure çà et là.

Un vallon de cent pas de long sur vingt-cinq de large, chemin au milieu, de l'eau, de longues herbes; un palmier se découpe, à gauche; un troupeau qui pâture, au loin, fait comme des bornes noires dans la campagne.

Nous tournons à gauche : ruines informes, grands blocs de maçonnerie comme si un tremblement de terre les eût renversés; à notre gauche, le vallon se ferme en courbe.

Monté sur le sommet du cirque, près des aqueducs. Tournant le dos au soleil levant, on a devant soi, visible, une partie de la plaine d'où la mer s'est retirée. L'eau de l'aqueduc venait de la montagne à gauche (en se tournant vers l'Ouest).

Les citernes sont de même construction qu'à Carthage, à demi enfoncées; mais, bien que Bogo prétende qu'elles se communiquaient, elles ne s'entre-croisent pas.

La face Est des grandes ruines regarde un espace semi-circulaire, qui devait être le théâtre. Le Forum, plus douteux, était placé au-devant de

l'entrée Ouest du cirque, qui a complètement disparu sous l'herbe.

Fontaine sous un palmier jauni, les feuilles du bas dans un négligé charmant; un enfant et un homme battent le linge avec leurs pieds, coutume arabe; cela fait un rythme. — Un vieux qui a une figue au nez.

Nous retournons au douar sur des bourriques. En face, la montagne Quel-Nah est comme un mur; la montagne Metzel-Goull fait une avancée entre la vallée de Metzel-Goull et la plaine d'Utique et les sépare.

Pont de la Medjerdah.

Étant adossé à la montagne, on a devant soi, à vingt-cinq pas après le fondouk une butte de terrains très rapprochés. — Mur antique parallèle à la rivière. — Bac. — Rives argileuses, éboulées à pic. — Un troupeau de bœufs qui se battent.

Du phare de Sidi-bou-Saïd, tourné vers l'Est : au premier plan, la mer, que l'on surplombe; elle se continue, filant à gauche; en face le mont Cobus, le rivage s'abaisse et la plaine, un peu bosselée, continue jusqu'au Hammam-lif. J'ai sous mes pieds le cap de Kamart; la mer est en retrait à droite et à gauche.

Au Sud : le village de Sidi-bou-Saïd, la mer, Hammam-lif avec ses deux cornes; derrière, comme un grand bloc d'indigo, le Soleyman. Une autre montagne, la Mammediah, s'étend, et, à droite, le Zaghouan apparaît par derrière. Le Zaghouan est bleu; Hammam-lif, verte, brumeuse, des lignes rousses. La Mammediah est une longue banquise presque droite.

En face : la pointe de la Goulette; tout Carthage

est beaucoup plus bas que moi, maisons blanches, places vertes : des blés.

A l'Ouest, j'ai la plaine qui s'étend vers Tunis; à gauche, la pointe de Kamart, un golfe, des montagnes basses, au fond.

Au Nord, la pleine mer.

Un dromadaire sur une terrasse, tournant un puits : *cela devait avoir lieu à Carthage.*

Chameau dans les airs, ses oreilles énormes le font ressembler à une grenouille.

Mardi. — Partis de Tunis à 8 heures et demie.

Douar El-Schat. — Ouvriers. — Docteur Heap, mosaïques dans sa cour, lunch.

Sidi-bou-Saïd. — Rue en pente. — Phare. — Revenu aux ouvriers.

La Marsa. — Longé le bord de la mer. — Pavillon de plaisance du bey. — Arrêtés par les rochers, nous rebroussons chemin; montée raide.

Vue du haut de Kamart : sables à droite et Sebkha; à gauche, verdure et conacs entourés de palmiers; en face, les montagnes de Porto-Farina, gris perle

Nous prenons sur la gauche. Maison du docteur Davis : galerie découverte à pleins ceintres en maçonnerie pour entrer, cour, escalier, vasque carrée, portique moresque. — Mme Davis, maigre, gracieuse, petits yeux, os saillants; prête, je crois, à accepter l'invitation à la valse; Mlle Nelly Rosemberg, pur type zingaro, longs cils, lèvres charnues, courtes et découpées; un peu de moustache, des cils comme des éventails, des yeux plus que noirs et extrêmement brillants, quoique langoureux; pommettes colorées, peau jaune, prunelles splendides et noyées. — Visite gaie.

Course au bord de la Sebkha-el-Rhouan. Elle communique à la mer par trois ouvertures entre de grandes banquises plates; la terre, quand il y en a, est couverte de touffes jaunes, en fleurs, pareilles à la fleur du genêt. L'eau s'est retirée; il reste de grandes flaques sèches, couvertes de sel, cela a l'air de neige. Entre les bancs de sable de Kamart, la mer apparaît avec une brutalité inouïe, comme une plaque d'indigo, le ciel bleu en paraît pâle, le sable est blond, des mouettes volent magistralement : ça a l'air de l'écume des vagues qui s'envole, de grands flocons blancs emportés par le vent, dans les airs.

Nous revenons de la Sebkha en longeant la face Ouest de Kamart : bois d'oliviers à notre gauche, troupeaux de moutons à tête noire et à queue carrée. Les bœufs et les vaches ne sont pas plus grands que des veaux.

J'ai rencontré le bey dans une sorte de mylord.

Dîné seul dans une chambre, à l'hôtel italien de la Marsa.

Mardi 9 heures et demie du soir.

Quand on vient de la Marsa par le bord de la mer pour aller à Saint-Louis, on a à droite la montagne de Sidi-bou-Saïd; à gauche, la mer; une fontaine d'eau douce en sortant de la Marsa, à droite. Partout où l'on creuse sur ce rivage, on trouve de l'eau douce.

Dans la mer, rochers carrés, rouges; les falaises en terre, généralement; les ravins qui les coupent régulièrement les font ressembler à des colonnes informes obliquement posées.

Quatre golfes : Kamart, Meria, Sidi-bou-Saïd

et Saint-Louis; — Saint-Louis ayant le sien à sa gauche.

Les terrains, à mesure que l'on se rapproche de Saint-Louis, s'abaissent, inattaquables du côté de Sidi-bou-Saïd à cause des rochers. Dans le golfe de Sidi-bou-Saïd, on ne voit pas même Hammam-lif, un promontoire bas, puis tout à coup on aperçoit l'anse à l'extrémité de laquelle, en haut, est Saint-Louis. De cette pointe, j'ai à droite l'anse, Saint-Louis, les deux maisons rouges; en face, le Zaghouan; un peu à gauche, Hammam-lif.

Du sommet du promontoire, regardant le soleil (10 heures du matin) : en face, le Cobus, brun, vaporeux; la mer en face, à droite et à gauche, bleue, le soleil y fait rouler des étoiles; à droite, au fond, le Zaghouan. Des nuages sur le sommet de Hammam-lif, qui a l'air en bronze, rouge par la base, brun doré en dessus. A droite, trois anses dans une.

Tournant le dos au soleil : au premier plan, la montagne du cap même qui, avançant, empêche de voir les golfes de Sidi-bou-Saïd, de la Marsa et de Kamart.

Les galets, en une espèce de grès, sont blancs et lie de vin; quelques-uns ont comme des bandes de fer plus foncées. De petits rochers à fleur d'eau, pleins de trous comme de grosses éponges; quelques-uns sont divisés naturellement comme des blocs de grands dallages.

De Djebel Sidi-bou-Saïd, le dos tourné à la maison du Kasnadar, à l'endroit où l'on prend de la terre rouge de dessus une butte : en face, la Marsa, plaine, isthme, verdures, maisons blanches, puis la montagne de Kamart et, à droite, le pro-

montoire de Kamart, avec la crête promontoire fermant le golfe de la Marsa; par derrière, montagne de Porto-Farina, gris, brumeux, avec des plaques blanches, la pente du promontoire de Kamart est gris rose; près de moi, à droite, la pente et le village de Sidi-bou-Saïd; à gauche, au fond, montagne brumeuse, bleue, presque gris noir; Sebkha, sables à peine perceptibles, plaine.

En regardant Saint-Louis : en face, plaine, Saint-Louis au delà, et, à droite, le golfe de Tunis; à gauche, Kasnadar, mer bleu vert, Hammam-lif.

Pour venir là nous avons pris un ravin très large, d'argile rouge, ça a l'air de vagues de sang pétrifiées. On y trouve des restes de fouilles, le dessus d'une voûte. Il se bifurque et, au bas de sa branche droite, en regardant la mer, quatre grandes ruines et un mur.

Ces restes sont énormes, l'épaisseur des murs a environ deux longueurs de cheval, le mur isolé à droite (sous la maison du Kasnadar) est en pierres de taille.

La mer rentre et, deux cents pas plus loin, deux entrées de voûtes, un mur à ras du sable; cent pas plus loin, une masse énorme qui fait cap; on y entre : c'est une grande voûte, plus de deux fois haute comme moi à cheval.

En dehors, du côté de Saint-Louis, c'est comme une montagne qui a plus de soixante pas de largeur; c'est bâti avec des galets de la mer. Immédiatement après, les rochers qui descendent font une défense naturelle; ruines mêlées aux rochers, puis, pendant soixante pas (sous le fort), je longe les restes d'un mur énorme qui devait être un quai.

De dessus une butte, ayant le fort à gauche et les citernes à droite, en face, dans la mer, des ruines. Est-ce un môle ou les restes d'une tour carrée? ça a bien, sur chaque face, deux cents pieds.

Sous les citernes, les ruines recommencent : au bord de la mer et dans la mer, colonnes blanches et brunes dans le sable; autre carré de ruines dans l'eau; cinq cents pas plus loin, un blocage carré, juste en face la façade de Saint-Louis.

Il devait y avoir un chemin, c'est le bout de la chaussée ou de la rue, comme la base d'une tour.

J'aperçois, à droite, Sidi-bou-Saïd et, au bas, les citernes; plus à droite, les ruines s'avançant dans la mer à fleur d'eau; à ma gauche, les deux maisons rouges.

J'ai remarqué (sous les citernes) au bord de la mer, des pierres de taille, comme base de blocage, quarante-quatre murs descendant parallèlement vers la mer. Étaient-ce des murs? car, à certaines places, entre le seizième et le dix-septième, l'entre-deux est plein.

Partant de la Marsa, nous allons sur la crête de la Marsa et nous arrivons au sommet des terrains rouges de ce matin.

Après le Kasnadar, au bas du fort, à sa gauche, ruines descendant vers la falaise peu élevée, un mur, une masse de blocage, le haut d'une voûte et des restes informes.

Le dos tourné à la mer et regardant le fort : murs qui descendent comme ceux au bord de la mer, ce devait être un palais en terrasse.

Derrière le fort, dont on nous refuse l'entrée, deux quadrilatères, restes de deux terrasses; celle

de gauche (ayant le dos tourné au fort) est plus basse que celle de droite. Murs de quatre pieds d'épaisseur environ. La terrasse supérieure a une surface de 150 pieds de long sur 50 de large; la seconde terrasse, plus large et plus longue, supporte celle-ci.

Derrière cette seconde, commencent les citernes, dont on voit le dessus, ça fait comme un hippodrome; on a creusé les terres, évidemment. On ne connaît pas toutes les citernes, elles doivent aller souterrainement jusqu'au fond de l'excavation. A l'angle Ouest des citernes et le terminant, il y a un dôme de même travail que les citernes; le dessus, le sommet est tronqué; se terminait-il en pointe? L'intérieur fait une rotonde, briques et blocage alternés.

Dans l'intérieur des citernes, partout, à chaque bassin, sous le stuc, deux rangs de briques à plat, supportant le blocage. Deux bas côtés, une nef, et les bassins sont transversaux, ils ne devaient communiquer que par les côtés. Les trous à la voûte laissent entrer le soleil; des mouches bourdonnent, des herbes pendent par les trous, comme des lustres; Khalifa, avec nos deux chevaux, est couché à l'entrée en pleine lumière; un oiseau s'envole avec un bruit d'aile, un autre chante; poussière très fine, silence, parois vertes sur les murs, de l'eau livide et épaisse dans quelques bassins.

Au-dessus des citernes, pente douce, éminence qui a une forme presque régulière.

Fouilles : mosaïques romaines communes, murs en stuc blanc, avec de larges bandes de chocolat en réchampi.

Au bas des citernes, sous le fort et à sa droite en regardant la mer, grand amas de ruines dans toutes les positions possibles; quand on arrive vers elles, ça a l'air de vagues dolmens : morceaux de voûtes, grands blocs à demi couchés qui se tiennent d'eux-mêmes.

Course à la Goulette. — Langue de terre qui va se resserrant de plus en plus, lignes de murs propres, place européenne, cafés.

Passé de l'autre côté du canal. — Hammam-lif a l'air divisée, par vagues obliques, tons bleus et gris superbes.

Dans un café, j'examine à loisir l'illustre Karoubi, le premier ruffian de la Tunisie et qui a posé devant S. A. R. M. le prince de Joinville, dans une fonction extra virile. Il a l'air très vénérable : chapeau de paille et paletot de matelot, son chic participe du marin et du modèle d'atelier; barbe longue, bagues nombreuses, calvitie sur le devant de la tête : peut poser pour un saint Jean.

Revenu à la Marsa au grand galop; le soleil, comme un bouclier rougi, se couchait à gauche.

Jeudi 7 mai. — Notes prises au clair de lune. — Lever du soleil, vu de Saint-Louis : d'abord, deux taches, celle du jour levant, à droite; la lune sur la mer, à droite; le ciel, un peu après, devient vert très pâle et la mer blanchit sous le reflet de cette grande bande vague, tandis que la tache que fait la lune sur la mer se salit. La bande vert d'eau gagne dans le Nord, la mer s'étend orange pâle; il n'y a plus que très peu d'étoiles, fort espacées; toute la partie Sud et Ouest de Carthage est dans une blancheur brumeuse, la prairie de la Goulette se distingue; les deux ports, les montagnes violet

noir très pâle, estompées de gris, le Cobus est plus distinct; quelques petits nuages dans la partie blanche du ciel, au-dessus de la bande orange.

Un navire (barque de pêche?) comme une grosse mouette noire. Du côté de Tunis, le ciel qui perle et les montagnes violet brun. Le ciel est d'un bleu extrêmement doré; au pied de Hammam-lif, la mer est verdâtre. Il y a encore une étoile, à la droite de la lune, du côté de Tunis. Les maisons blanches de la Goulette sont très distinctes, le cap Bon s'aperçoit très bien; les maisons de Sidi-bou-Saïd; le mont Cobus est estompé d'une brume violette, et tout en général.

La partie Est du ciel est maintenant rose; ce qui domine immédiatement la ligne de l'horizon, blanchâtre et comme poudreux. Derrière le Cobus, d'autres montagnes très indécises; *idem* derrière Hammam-lif.

De la butte des terrains rouges, au pied de Sidi-bou-Saïd, en regardant Carthage, les inégalités de terrain qui existent d'ici à Byrsa disparaissent. Byrsa me cache en partie le lac, que je revois à droite avec Tunis.

Montagnes, puis la Sebkha-el-Rouan, à gauche de Byrsa; la Goulette, les ports, la mer, la Hammam-lif. La mer est verte, le soleil se lève juste derrière les terrains rouges, au pied de Sidi-bou-Saïd; du cap Carthage, le cap Kamart fait comme un croissant.

Du plateau (où sont encore des mosaïques), à droite des citernes, même vue, mais plus belle et plus rapprochée.

C'était sans doute là Mégara, les Mappales étaient aux terrains rouges. Byrsa se détache com-

plètement; toute la plaine de Tunis, l'extrémité du lac et Tunis en rose; tout ce qui est à gauche de Saint-Louis, les ports, la Gouiette, la mer, Hammam-lif, très visible. En se tournant à droite, la Sebkha bleue, bordée d'une ligne blonde; terrains très bas pour y arriver, le coteau de Kamart, couvert d'arbres brun vert.

De là, en descendant vers Saint-Louis, la forme d'un hippodrome. Le cul-de-four est très visible, puis ça s'élargit jusqu'au vallon transversal qui descend de la Marsa vers la mer; ce vallon est très étroit à son entrée (venant de la Marsa).

Il y a au pied Est de Saint-Louis un autre vallon et une petite colline.

Parmi les fragments conservés à Saint-Louis, un bras droit avec une manche lacée.

Du plateau de Kamart, dans les oliviers, regardant l'Est, Sidi-bou-Saïd fait une bosse, puis tout dévale vers la droite; le cap Carthage s'avance, la mer des deux côtés; à droite, en face, Hammam-lif.

Les terrains rouges, au pied de Sidi-bou-Saïd, sont juste en face le plateau de Kamart, où il y a des catacombes.

La Sebkha-el-Rouan, contrairement à ce que j'avais cru, est entièrement fermée; mais, dans l'hiver, quand il y a plus d'eau, elle doit communiquer.

Après le plateau de Kamart, un vallon transversal; venant des sables au bord de la mer et allant à la mer; puis une re-colline, qui est à proprement parler le cap Kamart; mais, vu de la mer, il ne s'aperçoit pas.

Vendredi 8. — Dormi toute la journée. Rhume.

Samedi 9. — Écrit des lettres.

Dimanche 10, parti pour Bizerte. — Jusqu'à Utique, route connue. — Déjeuner sous le pont. — Pierres. — Revolver. — Fusil. — Ils filent. — Hallouf! hallouf!

Laissé notre douar à gauche, monté la route blanche que l'on aperçoit du pont; en haut, la plaine d'Utique. Nous longeons le fond de la baie. — Re-côte, broussailles, verdure, fontaine à gauche, un cirque naturel. On redescend en prenant sur la gauche, à travers des broussailles; on aperçoit un grand lac, à gauche. Au fond de l'horizon, un peu à droite, grand village blanc dans la verdure et les palmiers. — Traversé le village. — En haut, on aperçoit la mer à droite; on laisse les dunes à droite; oliviers, et on arrive à la ville.

Bizerte. — De l'angle Ouest des fortifications, sur une petite éminence, au premier plan, les murs de la ville; à gauche, la courbe de la baie, grève à sables blonds, et les sables en monticules, au fond, font de grandes vagues; par derrière, lignes de montagnes basses.

En face : la ville, l'isthme par où l'on arrive, blond à gauche, vert à droite, deux lacs : le plus petit, le plus éloigné; le deuxième, plus près, se continue en canal pour aller communiquer au grand lac à droite. Par derrière, montagne verte qui va diminuant vers la droite; derrière celle-ci, lignes de montagnes bleues qui vont s'abaissant pour se relever tout à fait sur la droite, derrière le grand lac. Au milieu, une grande montagne en forme de pyramide; il y a dedans des buffles sauvages.

Bizerte était plus à l'Ouest que maintenant.

Sur l'éminence, au bord de la mer, deux disques d'eau comme à Carthage; deux petits villages blancs au bord de l'eau, en dehors des murs. Il y a en avant comme un tumulus sur lequel est un fort; les constructions espagnoles sont bâties (à la partie Ouest) sur des restes romains.

Du bas de Laliah, en face, à gauche, le village sur la montagne se détachant en blanc sur le ciel bleu cru (on contourne cette montagne); au pied, ligne de nopals. Quand on se retourne, vallée verte, avec des plaques noires; au fond, le grand lac de Bizerte, comme une plaque d'acier : le soleil tape dessus, le ciel est tout blanc.

Formes étranges des peupliers dans les rues de Bizerte : on dirait des sycomores ou des pommiers.

Broussailles épineuses, à droite et à gauche; de l'eau, des tortues, puis, entre deux coteaux à pente et évasés et couverts de bouquets (comme en Bretagne), vue de la plaine d'Utique, immense, toute plate, d'un vert blond, la mer au fond et les montagnes de Hammam-lif.

Quand on arrive : porte, un pont à gauche, que l'on passe, et l'on a un lac entouré de murs à droite, c'est le port. En face, quai avec boutique et quelques peupliers qui ont la forme de pommiers.

La maison de M. Monge, consul de France : à gauche, patio sans colonnes; chien de chasse qui aboie; drogmans : un maigre et brun, attaqué de la poitrine; un Turc, ressemble à Joseph.

Visite à M. Suchinaïs, juif, bégayant, à tics dans la figure, ressemble en laid à Fiorentino. —

Mme Costa, anciennement belle, yeux noirs, parle très vite. — Nous revenons pour dîner. — Éreintés sur nos divans. — Arrivée du Père Jérémie et de M. Costa. — Sommeil sans puces.

Le lendemain, bain maure.

La ville est charmante, c'est une Venise orientale à demi abandonnée; l'eau du canal a trois ou quatre pieds de profondeur, très bleue; les voûtes sous lesquelles on passe se comblent par le bas. Maisons en ruines; des chameaux goudronnés sont étendus par terre.

Le Père Jérémie, jovial, ressemble un peu à Bourlet : chéchia sur le derrière de la terre, cheveux ébouriffés, spirituel et très comique, fait cas des « bons vivants » : c'est son mot. Ancien curé de Boufarik, il a mangé, par expérience, du lion, du chacal, de la panthère, de l'hyène : il prétend que le lion est une excellente nourriture. Il élève un sanglier « n'ayant que quatre paroissiens », s'occupe beaucoup de vers à soie.

M. Costa, court, brun, excellent homme, abondance de képis, pantalon verdâtre, bordé de soie sur les coutures; — Mademoiselle leur fille, grosse brune rougeaude du pays de Caux, en robe rose. Aux murs, gravures, images : *Passage du Saint-Bernard*, et des sujets vertuoso-polissons : *le Mari, l'Enfant, l'Accouchée.* On nous montre une belle lettre du fils, qui est en pension à Tunis, et *il casco.*

Après le déjeuner, nous pionçons sur nos divans. — Promenade dans le grand canal : pêcheries, clôtures en roseaux; deux Napolitains nous conduisent.

Débarqué, fait le tour des murs du côté du

grand lac; une montagne au milieu, il y a dedans des buffles sauvages. Des animaux se promènent le long des murs. — Coup de fusil. — Halte, nous regardons la mer. — Après le dîner, nous avons été à un café au bout du port. — Mme et Mlle Costa avec leurs châles sur la tête.

Mardi matin 11. — Retourné à la halte de la veille. Les deux villages blancs qui sont au pied de la ville étaient des repaires d'assassins et de pirates; la ville romaine était plus à l'Ouest, sur l'éminence; la moitié de la ville moderne est dans une île. Le port-canal a une espèce de *rialto;* de dessus, on voit une grille qui ferme le lac à cause des poissons.

Visité les vers à soie du Père Jérémie. Le ver à soie dort la tête levée.

Adieux. Encore des gens et des lieux que je ne reverrai plus!...

Nous repassons sous les oliviers et le charmant village de dimanche; nous laissons la route d'Utique à droite et nous contournons les montagnes. — Nymphéis, roseaux, tortues (Laliah), oliviers, la mer à droite, les montagnes à gauche : elles ont l'air de grandes vagues vertes retirées et qui vont s'abaisser et reprendre leur mouvement. Après les oliviers, plaine; puis on arrive sur le bord de la mer, ou plutôt du golfe de Porto-Farina. Haies de nopals mêlés d'autres verdures (à gauche), beaucoup d'amandiers, des cassiers. Quelle est cette fleur violette qui est toujours dans les haies de nopals? — Beau jardin à grille européenne sur la gauche, abandonné. — Un fort, officier qui reste coi à nous regarder. — Église et capucins. — M. Mosco, Italien, nu-pieds dans

des pantoufles fort sales. — Un Français à haute chéchia, que je prends pour un employé du bey, fils d'un instructeur français.

Dîner. — Appartement en pente. — Le capucin chauve, humble et empressé. — Nous logeons dans les appartements de Monseigneur; on nous dit que nous ne pouvons monter sur les terrasses à cause de la jalousie des Maures. Dans l'Église, ce sont des tasses à café au lait enfoncées dans la muraille qui servent de bénitier.

Porto-Farina est tout à fait adossé à la montagne, en pente. — Un beau café, où nous avons été le soir.

Mercredi 12. — Le matin, promenade au pied de la montagne pour voir la ville. Partis à 8 heures, nous tournons le lac. Plaine, soleil. Ces messieurs nous quittent au passage de la Medjerdah. Toute la journée, nous marchons dans la plaine qui n'en finit; les montagnes de Porto-Farina, vers 3 heures du soir, paraissent grises avec un glacis rose; au sommet, des taches blanches comme de la neige. Sur l'immensité de la plaine, à l'horizon, points noirs carrés; ce sont des huttes de Bédouins, en terre.

Des blés verts, des places où l'eau a séjourné; la terre se fend si régulièrement, en forme de dalles, comme dans la Haute-Égypte.

Nous passons la *Rivière sans eau*, ancien lit de la Medjerdah. Du côté de la Goulette, en face, des fumées filent à ras de terre, cela se représente plusieurs fois. Mirage? les objets supérieurs, estompés à la base par ces fumées, ont l'air suspendu. A gauche, la montagne de Kamart; à l'horizon, les bois de l'Ariana. La Sebkha est à droite.

Nous passons sous un marabout huché sur une montagne, les roches transversales ont l'air de ruines. Bois d'oliviers, troupeaux çà et là; nous les avons vus, à la Medjerdah et dans les grandes flaques, rester dans l'eau.

Accoutrement de Fregy, mon nègre. — Sa réponse à tout est « Arabe ». Notre ânier dort un peu : il a fumé du haschich toute la nuit; de temps à autre, il chante.

Retour de Larsana à Tunis en cabriolet, conduit par un Maltais. — Rencontré en route MM. Dubois, Freeman, etc. — Dîner avec MM. de Kraff et Cavalier.

Jeudi 13. — Je me suis purgé. — Reçu des lettres de ma mère et de Bouilhet. — Visite, après déjeuner, de MM. Dubois, Cavalier et Kraff : conversations libres. — Fregy nettoie mes habits et cire mes bottes.

3 heures et quart de l'après-midi.

Vendredi 14. — Cérémonie du baise-main. — Parti en cabriolet jaune, avec Fregy dans sa houppelande brune et en vieux tarbouch. — Bardo à gauche; mulets, chevaux et guimbardes stationnant. — Entrée : pont-couloir avec boutiques, on tourne à gauche, voûte, cour carrée entourée de bâtiments; autre voûte, cour, escalier, palier, patio.

Un gros homme, habillé de rouge, portant un bâton à trois chaînettes, hurle d'une voix formidable; le bey paraît et s'assoit sur sa chaise en os de poisson; un sabre et des pistolets sont derrière lui, avec sa tabatière et son mouchoir. Figure fatiguée, bête, grisonnant, grosses paupières, œil

enivré, il disparaît sous les dorures et les croix. Chacun, à la file l'un de l'autre, vient baiser l'intérieur de sa main, dont il appuie le coude sur un coussin. Presque tous donnent deux baisers : un, puis ils touchent le haut de la main avec leur front, et un second baiser pour finir.

D'abord les ministres, puis les hommes à turban vert et à turban potiron. Les militaires, en costume, sont pitoyables : gros c... dans des pantalons informes, souliers éculés, épaulettes attachées avec des ficelles, immense quantité de croix et de dorures; les prêtres, blancs, maigres, sinistres ou stupides : l'air bigot est le même partout, l'intolérance du Ramadan m'a rappelé celle du carême des catholiques. Les lignes de troupiers finissent, re-prêtres. Le bey rentre dans ses appartements, le hurleur recommence.

La voiture de parade est attelée de neuf mules. — Un chariot arabe : le conducteur est monté sur une selle qui est au milieu du joug; quatre ou six mules, deux roues, une capote en roseaux, la caisse portée sur l'essieu qui est en bois et serré avec de la sparterie.

Samedi. — Répétition de la veille : corps consulaires! binettes administratives, les bons habits exhibés. — M. Rousseau nous introduit. — Prière des ulémas et notaires, la paume des mains ouverte, tandis que le baise-main continue. — Déjeuner chez M. de Laverne, l'après-midi, place de la Casbah. — Frise michelangesque.

Dimanche — Visite à M. Davis. Dîner à 3 heures, avec le médecin et le capitaine du navire qui doit le mener au cap Bon, lady Franklin et sa dame de compagnie, Mlle Rosemberg (Nelly). Elle est

grande, taille flexible, sans corset, profil un peu allongé, nez fort, peau brûne, dorée, lèvres minces et retournées, rouges comme du corail et très dessinées, large bouche et dents admirables. Les yeux sont archinoirs, sourcils démesurés, en arcs; elle a l'air de toujours sourire. Quelque chose de langoureux et de bon enfant dans tout cela.

Revenu à Tunis à 7 heures, sur un cheval atroce.

Lundi. — Retour du camp : poussière et vent, les blés mûrs remuent dessous, ça leur verse un glacis par-dessus leur ton rose. — Chameaux. — Réguliers. — Les irréguliers. — Fantasia des cavaliers dans la poussière. — Promenade avec M. Dubois sur les hauteurs. — Forteresse, vieux cimetière turc. Du haut, on voit les deux lacs et Carthage en face. — Carrières de pierres, un peu jaunâtres.

Mardi. — Course à Hammam-lif. — Sorti par le vieux cimetière, oliviers; tourné à droite, monté sur le premier mamelon; ravin. — Tout en haut, Fregy a perdu son burnous, il le retrouve. — Descendu à la bride, douar, chiens; remonté. Les nuages font des taches sur la plaine et sur la mer.

Descendu. — Bains, café, au bord des flots bleus, petites coquilles. Pour aller à la Goulette, jardins, figuiers, petit pont en bois, les navires à droite. — Le village de Rhadès, blanc et propre, lieu saint; un prêtre, à la porte d'une mosquée, hurle l'*aseur,* car il n'y a pas de minaret. C'est un rendez-vous de parties fines pour les musulmans, une espèce de Fontainebleau; on y vient passer la

belle saison avec sa maîtresse. — Rencontré sur un mulet un officier du général Khereddine.

Mercredi. — Oudenah.

Au bord du lac, vase, Mohammediah abandonné, un seul palmier sur la droite. Grand fondouk avec des chameaux couchés, champ d'orge. On descend légèrement, Oudenah est à gauche, a l'air d'être au pied de Zaghouan. Les ruines, méconnaissables, sont largement disséminées; l'aqueduc comme la colonnade de Palmyre; à droite, citernes. — Étable, grande quantité de bœufs et des vaches. — Les arcs sont plein ceintre pur et le stuc assez bien conservé. — Tout le village m'accompagne; tentes noires, soleil, chiens, clôtures en pierres et en broussailles sèches.

Marché à pied dans les herbes raides, longues et jaunes. — Paquets d'épines (comme dans la plaine d'Athènes). — On me fait glisser dans un trou. — Autres citernes, qui ressemblent aux thermes de Titus à Rome, c'en est peut-être. Si ce sont des citernes, elles ne ressemblent pas à celles de Carthage ni d'Utique, la construction même en est toute différente, c'est plus régulier et plus propre. — Longé l'aqueduc. — Retour par la Mohammediah. — Ravin large et à sec. — Accès de joie : je chante *Malborough* et je fais claquer mon fouet. — Revenu à Tunis à 6 heures.

Jeudi 20. — Dîner chez M. Wood. — Le soir, Moynier, M. et Mme Rousseau. — Soirée chez M. de Kraff, musiciens juifs que j'ai déjà vus dans un café. Avant d'aller chez M. Wood, visite chez M. Cavalier. — Intérieur d'un célibataire, pots de fleurs à la fenêtre, un petit chat, deux ou trois pauvres curiosités.

Vendredi 4 heures et demie. — Dîner chez M. de Taverne avec M. de Bovy, conversation religieuse.

Je me suis, la nuit du jeudi, et celle du vendredi, couché fort tard à cause de mes paquets et je suis parti de Tunis pour le Riff, éreinté.

Samedi. — Parti à 8 heures moins le quart, par la porte qui est au Sud.

Première plaine (du Bardo). Nous passons entre la route du Bardo et le lac à gauche; à droite, ondulations très larges et douces des montagnes; à gauche, le lac, puis de petites collines grises, montagnes bleues derrière. Au bout d'une heure, on monte; la route, sur un rocher, est resserrée, puis s'ouvre la deuxième plaine, très large et en forme de grand hippodrome. A l'entrée de cette plaine, à gauche, massif de cyprès, palais du bey. Des montagnes, on ne voit plus que le Zaghouan à gauche; au fond, montagne bleue; à droite, c'est plus resserré et plus bas, vert pâle.

Arrêté au beau fondouk de Bordj-el-Amri. Je fais la sieste en haut. Fenêtre : trou carré; sous ma main sous le matelas, une flûte. Grands appartements silencieux; dans la cour, niches ogivales tout autour.

La plaine se resserre en montant insensiblement, et on va dans une gorge élargie qui s'appelle Djarkoub-el-Djedavi; elle est couverte de jujubiers sauvages, parmi lesquels des bouquets d'une verdure plus verte et luisante, feuilles ovoïdes; puis on descend, l'horizon se termine vite à gauche. — Place large et déserte. — Les puits. — Sebabil : réservoir.

Vieille femme qui se dispute contre un de nos cavaliers. — Tentes installées par le bey pour la

sûreté de la route. — Ça ressemble aux puits de Kosséir.

On remonte. A droite : grande ligne de montagnes basses, la première banque toujours noir vert et la seconde grise, estompée de bleu. La nuit vient, la lune me suit, à gauche.

Second paysage de jujubiers, mais plus disséminés. La plaine de Mez-el-Bab a au fond un entassement de montagnes basses, escalopées, bleuâtres, les unes derrière les autres. Quand on la découvre, elles semblent devoir vous boucher la route, puis elles se placent à gauche comme si elles glissaient invisiblement. Les montagnes sont tantôt à droite, tantôt à gauche : on dirait qu'elles se déplacent.

Pont El-Koerichiah, village à droite, en haut; c'est le lieu de jonction de la rivière d'Elsorieh et de la Medjerdah. Une grande ogive, deux petites latérales et deux fenêtres romanes : ça ressemble au pont de l'Eurotas avant d'arriver à Sparte. Traces de murs évidemment antiques; les ruines marquées sur la carte ressemblent à celles de Carthage, comme matériaux. N'est-ce pas ici le pont d'Hamilcar? Trois mamelons avant d'y arriver, puis la plaine est large, toute plate. Orges mûrs : c'est blond uni par terre et bleu rose à l'horizon.

A partir du pont, on entre dans la vallée de la Medjerdah.

Mez-el-Bab. — Sous la mosquée, hommes au café. — Un homme qui passe, au clair de la lune, portant de la braise sur sa tête dans un pot.

Écrit au rez-de-chaussée du fondouk. — Énorme jarre pour me laver, qui a du mal à entrer par la porte.

Dans le premier endroit des jujubiers, on marche sur du sable; au pont, rochers à fleur de terre. La Medjerdah est petite et enfoncée dans la terre.

Nuit terrible par les puces, couché dans la cour. — Chameaux qui entrent au milieu de la nuit et encombrent la cour.

Dimanche. — Partis à 5 heures juste. — Froid. — Nous passons un pont en sortant de la ville, la route suit le côté gauche de la vallée. — Morceau de ruines, carré, en briques, ressemblant à une tour. — Autre plaine, l'horizon est bouché. On passe la Medjerdah à gué. En face, Es-Selougya, village, sparterie, lauriers-roses; le bord d'en face en est si tapissé que l'on dirait un espalier.

La Medjerdah coule au pied des montagnes; à droite, elles sont grises, avec des taches, et deviennent de plus en plus chenues; à gauche, c'est borné et très bas, on ne marche plus dans un ravin plus ou moins élargi, mais dans une véritable vallée, avec un fond plat et deux murs. — Oliviers : voilà les premiers depuis Tunis.

Testour à gauche, blanc et propre. — Deux minarets, cimetière à gauche : porte basse en ruines. — Barbier. — Souks tout le long de la rue principale. — Nous avons rencontré un homme de Constantine qui s'y rend à pied. — Usage des Arabes de brûler leurs enfants avec des charbons pour les rendre forts (Hérodote) : on dirait des marques d'anciens vésicatoires. — Les jambes de nos chevaux font des ombres minces sur le sable, cela les grandit, on dirait des girafes. — Après Testour, on repasse encore la Medjerdah sur un pont, puis on s'engage au milieu de bouquets

épineux dans les montagnes; celles de gauche restent brumeuses, mais celles de droite deviennent de plus en plus grises et même rouges. Un grand rocher saillant, très nu, semblable à une crête de coq.

Tugga. — Dormi sous un gros peuplier, cela me rappelle mes haltes de Syrie; et les puces aussi me rappellent la Syrie!

Trois ruines importantes :

1° Un cul-de-four en maçonnerie, de 80 pas de diamètre;

2° Restes d'un monument carré, en pierres de taille sans ciment; il en subsiste cinq pans;

3° *Idem* mais plus grand (en bas) : c'est là que sont les pierres salomoniques.

En dehors, une colonne par terre, de 9 1/2 de long, d'autres entièrement lisses, des morceaux de frises avec des astragales. Ce qui reste debout du monument est net comme du grec. — Une pierre avec des trous à crampons, feuilles d'acanthe.

Quant au grand monument, il ne reste que les angles et une partie du mur Ouest; le reste est des clôtures postérieures, faites avec des pierres rapportées.

Les petites ruines sont nombreuses.

La ville avait devant elle un amphithéâtre naturel; à droite, la montagne est gris rouge; le rocher Schreras, qui est à droite en sortant de Testour, est ici (sous l'olivier) en face de nous, à gauche. Deux femmes viennent de passer, sur des ânes.

A la hauteur de Glah, la vallée finit et on entre dans une large gorge, boisée de buissons. Ravin au fond, il tourne sur la gauche. — En se retour-

nant, rocher comme le piédestal d'un colosse disparu. — Un quart de lieue après, on descend; plateau, et le lit du torrent desséché que nous avions à droite tombe dans le chemin que nous allons suivre. Nous entrons dans Kellad, il y a des lions. Le plateau n'est pas plat, il en a l'air de loin. — Oliviers sauvages, puis une lande; nous tournons à droite pour aller à Dougga. Montagne en forme de tombeau, un peu sur la gauche; on monte rapidement, champs d'oliviers à gauche. Nous arrivons dans le village, chiens qui gueulent. — Inscription sur un mur d'habitation. — Scheik. — Temple : quatre colonnes à chapiteaux corinthiens et cannelés; dans le tympan, un fragment de statue (une aile et un bras); l'attique supportée par des modillons; au-dessous, astragales, œufs et ruban, cela me semble dans le goût de Baalbek. Deux colonnes latérales seulement; au fond, l'opisthodome est encore très visible.

Sur le côté Ouest de la vallée, trois masses de ruines ou de rochers; une autre dans la vallée, qui est très verte à cause des orges, blanche par places. Les montagnes, des deux côtés, sont moins chenues, nous sommes très haut.

En face et regardant la façade du temple (un peu à gauche), deux mamelons, puis le fond.

Dîner au couscoussou. Gassen me demande, de la part des Arabes, si je connais des femmes « d'une autre jambe » (empuse!); il y en a une dans le pays. Je suis ici dans la patrie d'Apulée.

Nuit sur la terrasse, clair de lune, chiens; le fronton du temple, les maisons blanches, la plaine bleue et perdue dans la brume.

Lundi. — Départ à 6 heures. On descend et on

suit la pente de droite, tournant vers la droite. — Petite rivière : Ouad-el-Rummel, laurier-rose, trois crapauds qui s'entre-dévorent; ruines sur la droite : leur destination est méconnaissable, mais je distingue des pierres salomoniques. Il est difficile de loin de distinguer des rochers des ruines; ces dernières sont presque toujours sur une petite éminence.

Les deux montagnes qui sont au fond de la vallée et qui ressemblent à des tumulus sont, à ce que prétend Gassen, les tombeaux d'un frère et d'une sœur. — El-Khouarte.

Longeant toujours la plaine d'El-Koreb, Bédouins. — Je bois du lait à cheval. — Plus loin, à droite, à mi-côte, rocher avec un grand trou. — Sidiabdrobbou, restes d'un arc de triomphe (ou d'une porte?); deux piédestaux de chaque côté, en larges pierres de taille; une petite corniche à 12 pieds du sol environ. Il y en a une autre de même construction, douze pas plus loin. — Le santon du saint à côté, sur la droite.

Pierres dispersées dans les environs. Sur l'une, qui a encore des trous à crampons, une tête de Christ, dans une entaille; rayons et longues boucles. Sont-ce des boucles ou le cordon de la coiffure? Plus loin, restes d'une autre porte (ou arc de triomphe?); à côté, une voie; on quitte la plaine El-Garca (celle qui pince à cause du froid).

Autre très longue, en couloir, propre aux évolutions militaires; collines basses, vertes à gauche, grises et vertes à droite; au fond, deux montagnes grises, avec des taches blanches, teinte bleue. Rieff est derrière celle de gauche.

Nous sommes dans la plaine de Bednadjat.

Quand on se retourne, le côté gauche des collines a disparu; au fond, à droite, un mamelon comme une tortue. La plaine se soulève, on monte, tourne à gauche. — Manière dont les moutons marchent pour se garer du soleil, par lignes d'un à la file, chacun mettant sa tête, inclinée, contre la cuisse de derrière de son devancier.

Fondouk de Bordj-el-Massaoud. — Dispute avec un Algérien à cause de nos chevaux; Si-Massaoudy entre à la fin de la bagarre. — Fusil de chasse. — Un de ses hommes portant un plat de petits oiseaux, blanc, propre, doux, yeux bleus, chéchia très en arrière, élégant. C'est un chasseur de lions : il en a tué 32. S'amuse très fort, amène des douzaines de femmes et ripaille, boit son café très lentement, accepte de l'eau-de-vie et me demande la bouteille.

On continue à droite, c'est élargi. — Makis, bouquets épineux. Nous arrivons à un cul-de-four, plus développé à gauche; en face, montagnes assez basses. — Une petite rivière, Ouad-el-Louy, « rivière de l'amandier ». — Quelque temps après, on s'engage dans les gorges de Khangget-el-Kedim, charmant : lauriers-roses, oliviers sauvages énormes, puis sur un plateau un peu s'inclinant vers la droite de la montagne de Keff, comme des corniches successives.

Au fond, à l'extrême horizon, comme le haut d'un énorme pain de sucre un peu arrondi, tout noir. Keff est derrière la première montagne, qui est bronze avec une tache blanche.

Sur ma route, à droite, je rencontre une petite Bédouine, le coude dans la main et la joue dans les trois doigts! Qui lui a appris cette pose-là?

Des ruines toutes pareilles et très fréquentes sur des éminences carrées, formées (sans doute) par les décombres et qui permettent de supposer les contours du monument. Cela est très fréquent : de demi-lieue à demi-lieue environ; elles sont généralement à gauche de la route. Ça devait être de petits temples, des stations pour aller au Keff? Au fond, par derrière, un mouvement de terrain bas.

La forme de Hammam-lif, la demi-lune, n'est pas rare.

Rencontré des hommes assis par terre : c'est un marié. — Jeune garçon qui joue d'une flûte longue, jaune, à taches noires, tout seul, pour eux quatre, dans la campagne.

Cette plaine, B'Hiret-el-Khelenkaz, n'en finit! c'est désespérant d'uniformité. — A droite, c'est comme une succession de terrasses vues de flanc, ou bien un mur à divers étages. Puis on tourne à droite.

Keff sur un sommet, tout à droite, mais on a du mal à y arriver à cause des mamelons transversaux, obliques, qui présentent de profil leur ventre; il faut monter sur chacun et le redescendre. D'en bas, à gauche, l'horizon qu'on a de la plaine est plein de montagnes, plusieurs ont la forme de demi-lunes ou de seins (une ressemble à Hammam-lif); mais, d'en haut, cet effet diminue.

Darel-Bey. — Bains. — Nuit excellente. — Fontaine en grosses pierres de taille, eau claire, négresses battant le linge avec leurs pieds, éclaboussures d'argiles blanches partout; une très maigre, dans l'eau jusqu'aux chevilles et retroussée jusqu'au haut des cuisses.

Citernes du Rieff. — Dix couloirs, avec une porte romaine mieux conservés qu'à Oudenah; dix réservoirs parallèles, chacun a 30 pas de long sur 10 de large; il y en a encore deux autres, en tout 12.

Du haut du rocher, vers l'Ouest, à droite, une ligne de montagnes rouges et noires, mamelonnées, Ouad-Mesmedah; puis une longue table, avec une pointe à droite, Djebel-Ourrah-Zo; une comme Hammam-lif, Fegel (Djebel?), Arroubah. En continuant vers la gauche, une ligne très basse, droite et longue, puis deux autres Hammam-lif qui s'appellent Djebel-Araba. Autre table, une montagne pointue, Garn'Alferd, et la ligne droite reprend; tout cela, depuis les deux Hammam-lif, est plus loin.

Vers le Sud-Ouest, une autre chaîne, plus près, Ouaglet-el-Chevur; une pointe écrasée, une alpe, puis, vers le Sud, une grande ligne et, par derrière, une autre en se tournant vers l'Est. Cette seconde grandit et je finis par en voir trois. L'Est et le Nord me sont bouchés par le rocher même sur lequel je suis.

Sortant de Keff, mosquée à droite, immense plaine, noire. Quand on est au bas, Ouad-el-Rummel. — Tourné à droite, rivière, arbres, lauriers-roses, porte (rocher), gourbis à droite. On tourne à gauche très vivement et on laisse à gauche une montagne très boisée, Djebel-Soddim (Khang-get-el-Terrabya); on passe le Meglagh, pays plus plat, assez boisé, puis on monte. — Banques de granit, chênes, aubépines; plateau dénudé sur lequel est un petit ruisseau dit Sakiet-sidi-Ionsen. — Couché.

Le lendemain, bois sur un plateau, puis bas-fond. On côtoie les contreforts d'une montagne à ma gauche. — Ravin, grandes vagues d'herbes à n'en plus finir, toutes à gauche; défilé, Medjerdah, forêt; on aperçoit Souk-Aras sur la gauche; lignes rouges.

NOTES PRISES À CROISSET LE SAMEDI 12 JUIN 1858.

Lundi 24 mai. — Arrivé au Rieff, le soir.

Rieff. — Un tombeau romain, sur la droite; je lis en passant : « Livius ». La ville se recule, à cause des vallons transversaux qui vous en séparent, il faut monter puis redescendre. — La maison du caïd, tout en haut à gauche : banc de maçonnerie à gauche, devant la porte, cour intérieure, énorme escalier droit, grande pièce. — Bain turc excellent; raïs Ibrahim, ne craignant pas la chaleur, vient me voir dans la dernière étuve. C'est encore lui qui me donne l'éternel caouïeh. — Dîner arabe luxueux. — Bonne nuit. — Le caïd, petit homme maigre, grêlé.

Le lendemain, visité la ville. — Parti à midi; départ solennel : cinq cavaliers, puis sept; une vingtaine d'hommes à pied me suivent. C'est maintenant comme un bal masqué dans ma tête, et je ne me souviens plus de rien. Le caractère féroce du paysage finit au fond de la vallée. On tourne à gauche. Dans certains moments, il y a des banques de gazon, des vaches : c'est une place de parc anglais, et puis la montagne reprend.

Couché chez les Bédouins : tente blanche, ouverte; la lune se lève en face, vent terrible. L'ombre

des animaux du douar passe comme des ombres chinoises. J'attends très longtemps, politesses arabes, couscoussous en commun.

Parti au petit jour, nous attendons que le vent soit un peu calmé. Toute la nuit, j'ai pensé à ma première nuit aux Pyramides. Bientôt le paysage devient monotone; sur les hauteurs, grandes vagues d'herbes qui n'en finissent. Gassen est toujours en retard. Pluie fine, continue.

Surprise du douar, femmes au bord des tentes, sans voiles. Je galopais, ma pelisse sur mes genoux, mon takieh sous mon chapeau; zagarit, coup de fusil, fantasia, le fils du caïd en ceinture rouge, Souk-Aras! Souk-Aras! tout cela envolé dans le mouvement. J'ai ralenti devant les tentes, ils vont venir me baiser les mains, me prendre les pieds. De quelle nature était l'étrange frisson de joie qui m'a pris? j'en ai rarement eu (jamais peut-être?) une pareille.

Le fils du caïd et son père galopent longtemps à côté et devant moi, le père s'en va le premier, le fils me demande, deux heures après, la permission. — La pluie n'en finit. — Descente, forêt, un cabaret vide où je demande ma route, les lignes rouges des bâtiments militaires de Souk-Aras.

Souk-Aras. — Ville neuve, atroce, froide, boueuse; M. de Serval, sécot, inhospitalier; Andrieux, l'hôtelier, sa microscopique épouse. — Couché, relevé, dîner. — Table d'hôte : MM. les officiers; ignoble et bête, collet crasseux du directeur des postes; le lendemain, M. Gosse, aliéné : il croit qu'on l'insulte. Ressemblances : le vétérinaire de mon régiment, Carpentier, M. Constant, brave et gros hussard, déjeune avec nous : « Un

bon déjeuner, s.... n.. de D..., un bon déjeuner!!! »

Le jeudi 27, partis à 3 heures. — Deux muletiers excellents. On monte, forêt charmante, le camp, à droite. — Rencontré deux officiers qui n'y comprennent rien. — Nous redescendons; de temps à autre, une grande voiture de charbonnier dans la forêt. Les ordonnances du commandant sont au diable. Nous apercevons un bordj, deux Arabes dedans, deux troupiers de sa colonne, éreintés; l'un a un coup d'air sur l'œil et un coup de soleil sur le nez. Désolés de l'état de leur commandant: « Vous êtes Carpentier! », et il me prend au collet.

Je découvre le moulin de Mezelfah, en bas, au bord de l'eau, la Seybouse. — M. Auberger, gros mastoc, assez cordial; sa femme, brune, distinguée. Le commandant n'y tient pas pendant le dîner, se lève, se promène. — Couché dans le moulin. — Cartille, domestique.

Le lendemain, M. Auberger nous accompagne; fourrure courte, bottes. — Lauriers-roses et saules pleureurs. Passage de l'hyène, passage du lion. Nous passons plusieurs fois une rivière, larges quais; on remonte après. C'est exquis, délicieux, plein de fraîcheur et de liberté. Puis le paysage devient plus sec, les montagnes pelées reparaissent; tout au fond, dune immense; à gauche, les maisons blanches et un minaret : c'est Guelma. Nous allons longtemps dans la plaine.

Milesimo. — Village atroce, tout droit, ligne d'acacias devant les maisons basses, petites clôtures : c'est la civilisation par son plus ignoble côté. — Enseignes de marchands de vin, et les maisons sont vides, les fenêtres sans carreaux;

des femmes, dans les champs, labourent ou sarclent en vestes et en chapeaux d'hommes, portières de Paris transportées au pays des Moresques, la crasse de la banlieue dans le soleil d'Afrique. Et les misères qu'il doit y avoir là dedans, les rages, les souvenirs, et la fièvre, la fièvre pâle et famélique!

Guelma. — Café de M. Aubril. — Les monuments pour la troupe tiennent une grande place : logement charmant et entouré de verdure du commandant supérieur, M. de Vanory; ressemble en beau à E. Delamare. — Déjeuner avec mon commandant; M. Borrel, du bureau arabe, m'en débarrasse.

Parti à 3 heures; mon spahi, sorte de nègre blond, idiot, me précède. Verdure et eau, un grand quai, voitures et carrioles de maître. L'ancien pénitencier, grande bâtisse où je bois du lait; le moulin d'Osman Mustapha, petits bâtiments, peupliers; une montagne assez basse en face.

Je couche dans le pavillon supérieur (bruit de chiens et de chevaux), sur un tapis; nuit atroce de puces. On m'avait fait du feu; nous sommes sur les hauteurs, il fait froid.

Le cawas, maigre, turban vert, yatagan, connaît tout l'Orient; gueulard, officieux; aime l'alcool.

La route du moulin à Constantine est assommante d'ennui : petites montagnes toutes se ressemblant, puis une plaine, les fils du télégraphe tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche; cela est pauvre sans grandeur et monotone sans majesté. Je fouette à tour de bras le mulet de bagages. — Ferme Faucheux : le fermier, monsieur dégradé,

borgne, le bras luxé; bouteille de mon bordeaux de Souk-Aras bue avec délices.

Reparti à 3 heures. On descend presque continuellement, l'admirable Constantine s'aperçoit de loin. — Descente de la rampe du Rummel; aloès sur le bord; mon mulet glisse.

CONSTANTINE. — Entrée triomphante à Constantine, avec mon plumet. — Hôtel. — Payé mon jeune Arabe et mon idiot de spahi, qui s'endormait dans les blés où il laissait brouter son cheval. — MM. Vignard, Viel, Niepce, Vignot. — Bain turc exquis; un nègre admirable pour masseur; celui du Rieff me massait les genoux avec sa tête. — Grand lit de M. Vignard.

Partie de campagne à la Hamma, chez M. Paolo de Palma. — Le petit village nouveau sous un grand caroubier. — Baignade dans la rivière d'eau chaude, déjeuner. Je m'empiffre et je résiste au sommeil. — Danse, Cagnot conduisant la polka. Le notaire (Vignot), en chapeau de meunier, joue aux cartes avec M. Dominique, le fils de la maison. — Un joueur de harpe.

Rentré, le soir, au clair de la lune, qui finit par se lever; j'ai peur de me f..... bas à cause de mon cheval.

Arembourg, procureur impérial, léger, petit, gai, chapeau de paille de matelot, bordé de noir, guêtres.

Lundi. — Reposé. — Parti le soir. — Adieux. — Le spahi saoul : « Je vais consulter mon père, Père Éder! allons, Père Éder ». — L'employé du bureau monté sur l'impériale pour prendre l'air. — On s'arrête pour prendre des « champoreaux », mon spahi se calme.

Journée du *mardi* passée à mes caisses et à dormir. — Le soir, M. le conseiller de préfecture, homme bien et complètement nul. — Restes du théâtre : école municipale; citernes romaines modernisées. — Adieu aux couchers de soleil roses.

Mercredi. — A bord de la chaloupe avec M. Ricordeau, propriétaire de Bône, tout en coutil gris, ressemble à Dainez. — Chaleur, beaucoup de femmes. — Passagers : le capitaine Robert, un avocat de Paris, un vieux en alpaga et à tabatière, conduisant deux jeunes femmes; la petite g.... des quatrièmes et le vieux gendarme galant; un chasseur d'Afrique; le bureaucrate militaire à pantalon bleu, en lunettes, en casquette et en canne rotin; un Alsacien; le comte Polonais, tueur de lions, grand blond à cheveux et à barbe, déplaisant : « Valareck! valareck! ». Un monsieur bien, officier de la Légion d'honneur, grisonnant, parent de M. F. Barrot. — Mes deux nuits sur le pont, les jambes de mon pantalon nouées avec des mouchoirs dans ma pelisse.

Les *Profils et grimaces* de Vacquerie et un volume de critiques de Texier, et *Promenades hors de mon jardin* de Karr.

Arrivé à Marseille à 2 heures. — Intolérable douane. — Odeurs. — Omnibus. — La vieille actrice de Bône, rôle de Mme Laurent, et une demoiselle de Philippeville, fille d'un pharmacien, grosse dondon enceinte.

Hôtel Parrocel. — Bain. — Embarras d'argent. — Fusil, armurier. — Je vais à l'Hôtel des Colonies. — Le père Ricordeau, dans le jardin. — Dîner : il ne vient pas! Je vais chez le père Cauvière : colique. L'idée de M. de Body me vient

enfin, je le retrouve sur le devant de sa porte. — Galop au sieur Parrocel.

Bureau du chemin de fer sur la Canebière; sentiment de débarras, de retour, de bien-être. — Je pars! (M. de lès-Campenne fils) seul dans une calèche; mes affaires se débouclent dans la gare.

Deux employés de chemin de fer atroces! Enfin ils s'en vont, on s'endort. — A Lyon, Saulcy. — Pour compagnons, un chirurgien de marine et son chien, mon bureaucrate militaire qui va à Saint-Quentin, au delà; l'Alsacien est descendu en route pour aller à Strasbourg. — Déjeuner solide à Dijon. — Ennui de l'après-midi, chaleur. Quel sot pays que la France! — Fontainebleau, Melun, la gare!

Le boulevard en été. — Ma maison vide. — Bousculade pour aller chez Feydeau : on me sert à dîner. — Visite chez Mme Pradier, Masquillier, Person, de Tourbey : tout le monde absent. — Crique : « Flaubert! c'est toi, Flaubert! »; elle pleurait : maladie de son neveu. — Souper au Café Anglais. — Je dors sur mon divan. — Déjeuner au Café Turc. — Visite à la Tourbey, Sabatier, Mme Maynier; Mlle a une loupe dans la gueule. — Auteuil, le Parc des Princes, Thérèse, dîner. — Le soir, de Tourbey.

Lundi. — Armurier, fourreur, Duplan, etc., etc. — Café de Foy, Boyer. — Auteuil. — Pradier, Janin, de Pène, de Tourbey. — Dîner chez Feydeau, *pas fort*. — Guimont, Plessy, A. Dumas fils, Uchard, Scholl, Saint-Victor, Pasquier, re-Boyer et son épouse; Person en matelot, perruque rouge. Comme le vrai est peu compris!!!

Mardi. — Courses encore! Sabatier, Sainte-

Beuve, Sandeau, Plessy, Maury. — Dîner chez la Tourbey : Cabarrus, Marchal, Gozlan, Gatayes, Théo, Ernesta, Saint-Victor!...

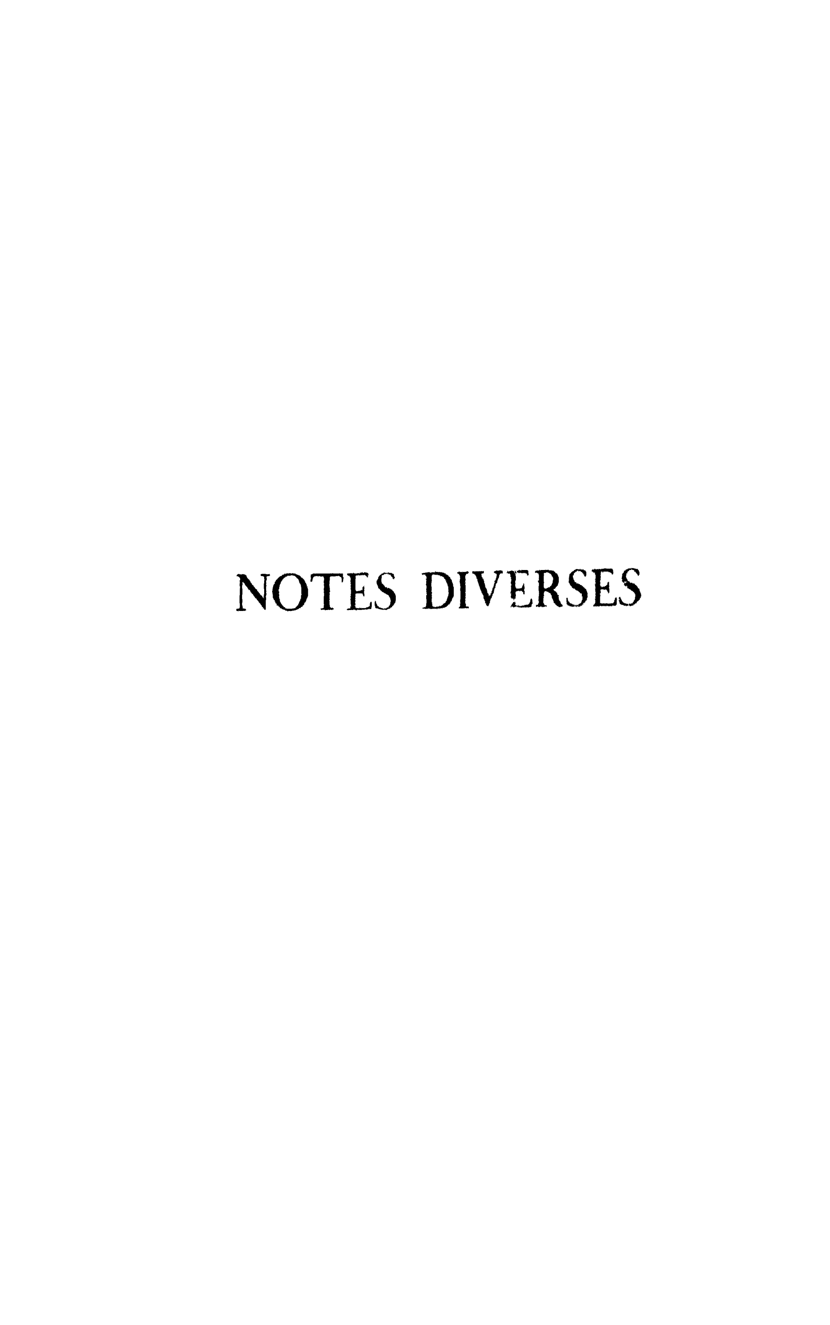
Le lendemain, chemin de fer à 8 heures 30, matin. — Deux bourgeois. — Rouen! Hôtel-Dieu!

Voilà trois jours passés à peu près exclusivement à dormir. Mon voyage est considérablement reculé, oublié; tout est confus dans ma tête, je suis comme si je sortais d'un bal masqué de deux mois. Vais-je travailler? vais-je m'ennuyer?

Que toutes les énergies de la nature que j'ai aspirées me pénètrent et qu'elles s'exhalent dans mon livre. A moi, puissances de l'émotion plastique! résurrection du passé, à moi! à moi! Il faut faire, à travers le Beau, vivant et vrai quand même. Pitié pour ma volonté, Dieu des âmes! donne-moi la Force — et l'Espoir!...

Nuit du samedi 12 au dimanche 13 juin, minuit.

GUSTAVE FLAUBERT.



NOTES DIVERSES

NOTES DIVERSES.[1]

LECTURES.

Juin 1859.

SAINT-PAUL DE RENAN.
(Sur le style.)

Dédié à sa femme comme la *Vie de Jésus* l'était à sa sœur.

M. et Mme Renan, assis sur des blocs disjoints du vieux môle, à Séleucie, portaient «envie aux apôtres qui s'embarquèrent là pour la conquête du monde».

«Tout n'est ici-bas que symbole et que songe.» Qu'en savez-vous?

«La compagne fidè*le* qui ne retire pas sa main à *celle* qu'*elle* a une fois serrée.» Cette dédicace à deux femmes me paraît caractéristique; cette idée-là ne serait pas venue à un homme moins sentimental, plus préoccupé du Juste.

A propos des Actes des apôtres : «une odeur matinale, une brise de mer».

[1] Ces notes et réflexions sont extraites d'un carnet où Flaubert les écrivait au fur et à mesure de ses lectures, de ses conversations et que se déroulaient différents incidents dont il fixait le souvenir par une pensée ou une critique.

«Si j'ose le dire», etc. (p. 12). «Si *j'ose* m'exprimer ainsi», plusieurs fois répété. Il y a un fond d'académicien.

Jésus poète. — «Tantôt il soutenait qu'il était venu continuer la loi de Moïse, tantôt la supplanter (le Christ); à vrai dire, c'était là, pour un grand poète comme lui, un détail insignifiant» (p. 56). Béranger a appelé Napoléon «le plus grand poète des temps modernes», Augier appelle poète un notaire; il faudrait s'entendre sur la signification des mots!

Manque de précision. — A propos de Rome : «Tout cela se perdait dans le tumulte d'une ville *grande comme* Londres et Paris» (p. 107).

Jolie phrase sur la Grèce. — «Terre de miracles comme la Judée et le Sinaï, la Grèce a fleuri une fois, mais n'est pas susceptible de refleurir; elle a créé quelque chose d'unique, qui ne saurait être renouvelé : il semble que quand Dieu s'est montré dans un pays, il le sèche pour jamais» (p. 138).

Pages ravissantes sur le caractère et la vie grecque (p. 202 et *seq.*).

L'épître aux Galates. — «Épître admirable qu'on peut comparer, *sauf l'art d'écrire*, aux plus belles œuvres classiques» (p. 314). En quoi les œuvres classiques seraient-elles admirables sans l'art d'écrire?

«Ils sont des hommes (les apôtres), *tu fus un Dieu*» (p. 328). Évidemment, Renan ne croit pas à la divinité du Christ, c'est donc une manière de parler! un effet de style! comme dans Rousseau : «sa mort fut celle d'un Dieu».

«Ces villes banales, si l'on peut s'exprimer ainsi» (p. 333).

«Une force divine, *si j'ose le dire*, souligne ses paroles» (*Vie de Jésus*, introd., p. 37).

«Le *comble* de la fureur» se trouve deux fois.

Dans les *Apôtres* :

P. 180 : il va mettre le *comble* à ses méfaits.

P. 183 : il fut touché à vif, bouleversé de fond en *comble*.

P. 192 : l'antipathie que les Juifs..... était arrivée à son *comble*.

Dans la *Vie de Jésus* :

P. 195 : les deux disciples trouvèrent Jésus au *comble* de la perplexité.

P. 300 : le scandale fut au *comble*.

P. 371 : l'impiété des hommes était à son *comble*.

Haine de la liberté, fonds socialiste, manchette d'évêque qui perce. — «La question seulement est de savoir si une société peut tenir sans une censure des mœurs privées, et si l'avenir ne ramènera pas quelque chose d'analogue à la discipline ecclésiastique, que le libéralisme moderne a si jalousement supprimée» (p. 293).

«Tout cela faisait une sorte de caravane apostolique *d'un aspect fort imposant*». De quoi s'agit-il? des délégués des églises de Macédoine accompagnant Paul! (p. 459).

Doctrine sur l'humanité, hiérarchie. — «En tête de la procession sainte de l'humanité, marche l'homme du bien, l'homme vertueux, le second rang appartient à l'homme du vrai, au savant, au philosophe, *puis* vient l'homme du beau, l'artiste, le poète!» (p. 567).

VIE DE JÉSUS

(Relue en juillet 1869.)

«Ce qu'il aimait, c'était ses villages galiléens, mélange confus de cabanes, d'aires et de pressoirs, taillés dans le roc, de puits, de tombeaux, de figuiers, d'oliviers, il resta toujours près de la nature». *La nature*, cela est du Rousseau, la nature ne veut plus dire cela pour nous.

«La cour des rois lui apparaît comme un lieu où les gens ont de beaux habits» (p. 39).

Miracles. — «L'homme étranger à toute idée de physique, qui croit qu'en priant il change la marche des nuages, arrête la maladie et la mort même, ne trouve dans le miracle rien d'extraordinaire, puisque le cours entier des choses est pour lui le résultat des volontés libres de la divinité» (p. 41).

«Il (Jésus) fondait cette grande doctrine du dédain transcendant, vraie doctrine de la liberté des âmes, qui seule donne la paix» (p. 49).

«Les jardins, à Tibériade, étaient des massifs de grenadiers, de citronniers, d'orangers» (p. 66). *Les orangers* datent du XII[e] siècle.

«Dans nos sociétés établies sur une idée très rigoureuse de la propriété, la position du pauvre est horrible; il n'a pas, *à la lettre*, sa place au soleil. Il n'y a de fleurs, d'herbes, d'ombrage que pour celui qui possède la terre. En Orient ce sont là des dons de Dieu qui n'appartiennent à personne; le propriétaire n'a qu'un mince privilège, *la nature* est le patrimoine de tous» (p. 151).

«Telle est la faiblesse de l'esprit humain que les meilleures causes ne sont gagnées d'ordinaire que par de mauvaises raisons; exemples : Moïse, Mahomet, Colomb» (p. 259).

La maladie qui fit la fortune de Mahomet était *Hysteria muscularis* de Schœnlein.

«La société, n'étant plus sûre de son existence, en contracta une sorte de tremblement et ces habitudes de basse humilité qui rendent le moyen âge si inférieur aux temps antiques et aux temps modernes» (p. 286).

«Les continuateurs de Jésus sont ceux qui semblent le répudier; toutes les révolutions sociales sont entées sur «le royaume «de Dieu», les rêves d'organisation idéale de la société ressemblent aux aspirations des sectes chrétiennes primitives» (p. 287).

Préoccupation de Lamennais que Renan regarde comme un très grand homme : «Cet homme, qui était *dans le commerce de la vie d'une grande bonté*, devenait intraitable jusqu'à la folie pour ceux qui ne pensaient pas comme lui» (p. 326).

Amour du peuple. — «Le peuple, *dont l'instinct est toujours droit*, même lorsqu'il s'égare le plus fortement sur les questions de personnes, est très facilement trompé par les faux dévots» (p. 329). «Comme tous les grands hommes, Jésus avait du goût pour le peuple» (p. 184).

«Comme il arrive toujours *dans les grandes carrières divines*, il subissait les miracles que l'opinion exigeait de lui bien plus qu'il ne les faisait» (p. 360).

«Le souffle de Dieu était libre chez eux; chez nous, il est *enchaîné* par les liens de fer d'une société mesquine et condamnée à une irrémédiable médiocrité» (p. 449).

«Qui de nous, pygmées que nous sommes, pourrait faire ce qu'a fait l'extravagant François d'Assise, l'hystérique sainte Thérèse?» (p. 452).

«Les plus belles choses du monde se sont faites à l'état de fièvre; toute création éminente entraîne une rupture d'équilibre, un état violent pour l'être qui la tire de lui» (p. 453)

«Sans doute Jésus sort du judaïsme; mais il en sort comme Socrate sortit des écoles des sophistes, comme Luther sortit du moyen âge, comme *Lamennais* sortit du catholicisme, comme Rousseau du XVIIIe siècle» (p. 455).

HISTOIRE DES PERRUQUES (THIERS).

«Constantin, se retirant à Constantinople, voulut donner sa couronne à saint Sylvestre; mais ce pape la refusa à cause du respect qu'il avait pour la couronne cléricale : il ne prit pour diadème qu'une mitre ronde brodée d'or. Selon d'autres, Constantin offrit au même saint Sylvestre une couronne d'or enrichie de perles précieuses; il la refusa comme un ornement qui ne lui était nullement convenable et se contenta d'une mitre blanche brodée» (p. 75).

«Les Maronites, s'ils ne trouvent pas d'eau bénite dans l'église, touchent la muraille du bout des doigts, qu'ils baisent après.»

Voir une page charmante sur les incommodités que les perruques apportent aux ecclésiastiques (p. 341).

Ces moines du mont Athos, *ὀμφαλοψυχής*, ayant l'âme dans le nombril, sont une preuve de plus de l'infiltration boudhiste en Occident vers le commencement du christianisme.

Pourquoi le catholicisme, qui damne la nature, voit-il de mauvais œil les conquêtes sur la nature? C'est qu'il sent au bout d'elles la Science.

Chemins de fer (à propos des pèlerins de Lourdes). — L'invention des chemins de fer fut mal vue par le clergé, témoin le mandement de l'évêque de Besançon, Bouvier, qui les considère comme envoyés par Dieu pour punir les hôteliers de la violation du dimanche. Les libres penseurs, au contraire, les ont considérés comme devant favoriser leurs vues par le rapprochement des

peuples, l'effacement des préjugés, etc. Et voilà que les chemins de fer servent aux pèlerinages d'une manière inespérée. Qui s'est trompé des deux partis? L'un et l'autre.

Mettre en parallèle un banquet gambettiste et un train de pèlerins de Lourdes. — Lourdes m'a l'air d'enfoncer la Salette, parce qu'il est plus nouveau : Lourdes est le Deauville de la dévotion moderne, la Salette en serait le Dieppe.

L'excès est une preuve d'idéalité : aller au delà du besoin.

L'enthousiasme (du peuple) est d'autant plus fort que l'idée est plus vague. Puissance des mots *République, bonneur, gloire*, etc.

Propriété littéraire. — Question odieuse! (et qui se rattache à l'art et à l'économie politique). On peut payer un travail manuel, mais non un intellectuel; considérer l'œuvre d'art comme une denrée, c'est la mettre au même niveau.

Mais «des services s'échangent contre des services»; donc je vous paye le plaisir (le service) que vous me rendez par votre œuvre. — Vous ne pouvez pas me le payer, car j'écris non pour le lecteur d'aujourd'hui, mais pour tous les lecteurs qui pourront venir dans la suite des temps; ma marchandise ne peut être consommée, mon service reste donc indéfini et impayable.

Le dogme du Progrès est la réaction du dogme de la Chute. Première doctrine : on est de plus en plus perverti, etc.; deuxième doctrine : on l'est de moins en moins.

Les affaires! importance des affaires! tout y cède, ça ne souffre aucune objection.

Puissance des mots, ignorance française. — Après la perte du Canada, on dit : «que nous font quelques arpents de neige?» Ils étaient peuplés de 2 millions d'habitants et produisaient par an 500 millions!

Le dernier refuge, la suprême consolation, c'est de savoir qu'on appartient au Cosmos, qu'on fait partie de l'ordre.

PLANS. — IDÉES EN L'AIR.

Spira! spera!

L'hypocrisie sociale doit être maintenant à son état le plus intense en Amérique; ces gens qui disent «inexpressible» pour «pantalon» et qui appuient la théorie de l'esclavage sur la Bible, cela doit faire entre la morale parlée et l'action dramatique des oppositions brutales : un propriétaire, libéral en politique (extérieure), dur pour ses esclaves; une plantation de colon où on veille les nègres à main armée, cependant on parle d'améliorations d'agriculture pour les classes pauvres; l'action féroce coupant par intervalles le dialogue philanthropique, — un ministre.

Quel est l'imbécile qui a dit ceci : Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est tout le monde? — Pas du tout! il y a quelqu'un de plus bête qu'un idiot, c'est tout le monde.

L'impossibilité de tenir un secret quel qu'il soit est le trait distinctif des impures.

NOTES GÉNÉRALES. — LECTURES, ETC.

Octobre 1859.

Le général de Montauban a un petit chien qui est pris d'attaque de nerfs lorsqu'on le contrarie. Quelle jolie preuve pour les partisans de la métampsomatose! Ce toutou-là est une jeune femme mal élevée.

La lèpre considérée comme une bénédiction, ce qui concorde avec la formule de M. Hamon, de Port-Royal : «la maladie est l'état naturel du chrétien». (Voir *Speculum patientiæ*, Norib.,

1509; *Serm. aurei. a Petr. trach.*, 1479, sermo 39; Sermon de Jean de Tambaco et de Jean de Nider.)

Pierre Jurien, tourmenté de coliques, les attribuait aux combats que se livraient sans cesse sept cavaliers renfermés dans ses entrailles. (*Dict. des Sciences médicales, Arts, Lettres.*)

L'art est la recherche de l'inutile; il est dans la spéculation ce qu'est l'héroïsme dans la morale.

L'artiste non seulement porte en soi l'humanité, mais il en reproduit l'histoire dans la création de son œuvre : d'abord du trouble, une vue générale, les aspirations, l'éblouissement, tout est mêlé (époque barbare); puis l'analyse, le doute, la méthode, la disposition des parties (l'ère scientifique); enfin, il revient à la synthèse première, plus élargie dans l'exécution. Si l'humanité doit se développer à la manière d'une œuvre, conçue par la Providence, comme elle est loin encore, miséricorde! de cette troisième phase.

L'idée que «l'esprit procède du simple au composé» explique la nullité poétique du XVIIIe siècle, et c'est parce qu'il ne *sentait pas* l'histoire qu'il a formulé cet axiome.

La littérature n'est pas chose abstraite, elle s'adresse à l'homme tout entier; tel mot qui vous semble hasardé, tel passage libertin n'est peut-être coupable que d'agacer vos nerfs? cela explique la fureur des gens contre certains livres (et les procès de presse?) : ce n'est jamais le fond qui scandalise, mais la Forme. Le style, indépendamment de ce qu'il dit, peut avoir des inconvenances en soi; on trouve un certain caractère de débauche aux épithètes violentes, aux situations franches, à la couleur vraie.

La Critique est la dixième Muse et la Beauté la quatrième Grâce.

N'espérez aucun progrès philosophique, tant qu'on s'acharnera à décorer Dieu d'attributs.

Il y a des gens qui peignent l'infini en bleu, d'autres en noir.

L'idée commune que l'humanité se fait de Dieu ne dépasse point celle d'un monarque oriental entouré de sa cour; la pensée religieuse est donc en retard de plusieurs siècles, nous sommes toujours à brouter l'herbe, malgré les ballons.

Le grand roman social à écrire (maintenant que les rangs et

les castes sont perdus) doit représenter la lutte ou plutôt la fusion de la barbarie et de la civilisation; la scène doit se passer au désert et à Paris, en Orient et en Occident. Opposition de mœurs, de paysages et de caractères, tout y serait, et le héros principal devrait être un barbare qui se civilise près d'un civilisé qui se barbarise.

La Poésie ne sort pas du *monde organique*, quoi qu'on en dise (littérature industrielle, utilitaire, humanitaire est sans beauté et sans entrailles), il lui faut une base sensible et une surface plastique. En ce sens, rien de plus poétique que le vice et le crime; aussi les livres vertueux sont-ils ennuyeux et faux, ils méconnaissent la vie, le moi rejaillissant contre tous, l'homme contre la société ou en dehors d'elle, qui est le vrai homme organique. Voilà pourquoi il est peut-être si difficile de faire rire des vices. Notez que Molière ne s'est jamais attaqué *qu'aux ridicules* (Harpagon fait peur, Arnolphe fait pleurer, Tartuffe épouvante, etc.). Le ridicule, à la bonne heure, chose transitoire, conçue par l'homme, inventée par lui, qui vient de l'esprit et qui y retourne! Comme personnages vicieux, je ne connais que ceux du marquis de Sade qui me fassent rire (et ce n'était pas l'intention de l'auteur, bien au contraire); mais ici le crime arrive à être un ridicule, car la nature est tellement exaltée, poussée à outrance qu'elle devient impossible et disparaît, on n'a plus qu'une *conception* des êtres fantastiques donnés pour humains et en opposition avec l'humanité.

«Il a une femme et des enfants», honorable excuse à toutes les turpitudes.

Le goût est comme la voix, souvent il perd en justesse et en ductilité ce qu'il gagne en hauteur.

Celui qui ne dit pas de mal des femmes ne les aime point, puisque la manière la plus profonde de sentir quelque chose est d'en souffrir.

Quand le goût se raffine, il se pervertit, comme les femmes qui, trop aimables, deviennent coquettes et pires.

Ce qu'elle a produit, la Philosophie? rien du tout; elle a fait grandir Dieu de siècle en siècle.

Une sottise ou une infamie, en se renforçant d'une autre, peut devenir respectable. Collez la peau d'un âne sur un pot de chambre, et vous en faites un tambour.

«Frappe au visage!», c'est ce que César avait fait souvent, en parlant aux dames romaines.

«...il était de ces hommes qui ont les épaules assez larges pour heurter en passant les deux linteaux de toutes les portes.»

Le don de l'observation ne peut appartenir qu'à un honnête homme, car pour voir les choses en elles-mêmes il faut n'y porter aucun intérêt personnel.

«L'homme est un animal terrestre et aérien qui a besoin de beaucoup de lumière.»

STRABON.

«On avait pris à la caserne du Prince-Eugène un dragon pour faire le ménage; il a b... la cuisinière, volé un morceau de lard, et bu tout le restant de la bouteille d'eau-de-vie!»

(Frag. d'un roman réaliste quelconque.)

«Comme une armoire à glace!», expression d'admiration (à propos de lutteurs) de M. Rollin-Rossignol, le cornac d'iceux; il voulait dire *formes carrées?* et nettes, mais il y a aussi là dedans un sentiment de luxe et de beauté, la chose riche, hors ligne.

Il y a dans toute indignation une faute de jugement, une jalousie, envie sourde... et une vertu.

M. de Martignac, en septembre 1830, eut à se défendre devant la Chambre d'avoir secouru les gens de lettres pauvres.

Si le romantisme de 1830 (Hugo, Lamartine, etc.) n'a pas été plus fécond, c'est qu'il n'est peut-être remonté à la Tradition, à la Renaissance, que superficiellement; gothique de couleur et catholique *par genre*, il a dédaigné ou méconnu le naturalisme, qui le déborde maintenant, mais qui n'a pas encore son poète ni sa formule.

«Y a-t-il rien de plus joli qu'un jeune homme qui a reçu de l'éducation, qui peut aller dans les sociétés et causer de tout? ah! oui, ah! oui!»

(Phrase entendue dans un cabaret au Grand-Couronne.)

L'art de gouverner consiste à diriger l'opinion publique (définition libérale), à faire taire l'opinion publique (définition monarchique).

L'*observation* et le *trait* sont deux qualités littéraires qu'il est bien de mépriser, mais qu'il est bon d'avoir.

Si *l'absence de caractère* (d'après Winkelman) est ce qui constitue le sublime, la présence de caractère, *la particularité*, est peut-être la seule cause de la passion, de l'excitation (excitement). Un grain de beauté sur la joue d'une femme est quelque chose de spécial, d'intime, qui fait d'elle un être à part au milieu des autres; de là l'irritation que produisent certaines toilettes, certaines attitudes, certains sons de voix, certains yeux canailles, certaines laideurs : «on n'a jamais vu ça!» C'est une découverte, et comme un sexe nouveau par-dessus l'autre.

L'espoir est un attentat sur la Providence.

Si tu veux des perles, jette-toi à la mer.

Dans l'adolescence on aime les *autres* femmes parce qu'elles ressemblent plus ou moins à la première; plus tard on les aime parce qu'elles diffèrent entre elles.

Aujourd'hui, 4 novembre 1862, été à l'église Saint-Martin, à l'enterrement du père de Barrière. Gens de lettres et cabotins. A cette heure, que le bonhomme est enterré fraîchement, tous les assistants sont dans les cafés, ou avec du fard aux joues sur les planches des théâtres, à débiter des gaudrioles. J'étais entre les deux Lévy; devant moi, Théod. de Banville et Maurice Sand; plus loin, Paulin Menier et Tailhade; à ma gauche, de l'autre côté, Sardou et Déjazet fils; Laferrière seul au milieu des chaises, etc.

Il a fallu attendre la fin de deux enterrements. Rien de religieux, cela se précipite comme des ballots dans une maison de roulage. L'église est éclairée au gaz comme un café, casino catholique; ça ne sent même plus le jésuite, c'est administratif et chemin de fer. Rien pour le cœur, rien pour la poésie, rien pour la religion; toute la hideur du monde moderne est là.

C'est peut-être, après tout, une transition pour amener l'effacement complet des funérailles, quelque chose comme une crémation instantanée. On escamotera la mort dans ce qu'elle a de pire, la tendresse humaine y perdra un certain lien que l'on sentait (à cause du fil coupé pathétiquement), entre ceux qui ne sont plus et vous. Le *drame* s'en va de ce monde.

Qu'est-ce que la gloire? Faire dire beaucoup de bêtises sur son compte!

Le peuple est une expression de l'Humanité plus étroite que

l'individu... et la foule est tout ce qu'il y a de plus contraire à l'homme.

Ce n'est pas contre les dieux que Prométhée aujourd'hui devrait se révolter, mais contre le Peuple, Dieu nouveau. Aux vieilles tyrannies sacerdotales, féodales et monarchiques, en a succédé une autre plus subtile, inexplicable, impérieuse, et qui dans quelque temps ne laissera pas un seul coin de la terre qui soit libre. Vous ne pressez plus sur mon corps, vous ne me forcez même plus à croire, soit; mais où est le progrès du libre arbitre, et, partant, celui de la moralité, si, par le seul fait de l'organisation sociale, je suis fatalement contraint à penser comme vous?

Dans cinquante ans d'ici il ne sera pas possible de vivre même de son revenu sans s'occuper d'argent, comme un banquier; il me semble que (pour l'esprit) cela équivaut à peu près à l'esclavage.

«La pauvre Venise!», c'était Dominico, mon domestique d'hôtel à Constantinople, qui répétait cela.

Moi je dis : «la pauvre littérature!», car elle me semble comme la vieille et belle ville des doges être pleine de mouchards et de soldats; des bourgeois indifférents viennent examiner ses ruines, peu à peu elle s'abîme dans je ne sais quelle universalité morne et infinie, j'entends ses murs tomber dans l'eau, et les crapauds sauter contre les fresques qui s'écaillent.

Autrefois, à Paris, on croyait que la Femme était un moyen d'arriver à une position, on la considérait comme une échelle qui conduisait à la fortune; autant de maîtresses, autant d'échelons. N'est-ce pas actuellement le contraire? car pour leur agréer, c'est la position plus encore que l'argent qu'il leur faut; elles couchent avec le rang, le renom, l'entourage social, tout comme font les hommes. Quant au demi-monde, du moins, cela est incontestable.

Le prodigieux développement musical de ces trente dernières années a dû développer l'hystérie?

A mesure que la prostitution des femmes diminue (se modifie ou se cache), celle des hommes s'étend; le corps peut être moins vénal, soit! mais l'esprit arrive à une banalité, à une promiscuité sans exemples. Bientôt les endroits seront fermés, où je peux prendre une maîtresse pour cinq minutes; mais ceux où je puis avoir des amis pour une demi-heure pullulent, le café remplace le b..., je demande des intimes *en chambre.*

Théorie du gant. — C'est qu'il idéalise la main, en la privant de sa couleur, comme fait la poudre de riz pour le visage; il la rend inexpressive (voir le vilain effet des gants sur la scène), mais typique; la forme seule est conservée et plus accusée. Cette couleur factice, grise, blanche ou jaune, s'harmonise avec la manche du vêtement, et, sans donner l'idée d'une nature autre (puisque le dessin est conservé), met de la nouveauté dans le connu, et rapproche ainsi ce membre couvert, d'un membre de statue. Et cependant cette chose anti-naturelle a du mouvement (différent en cela du masque, mais le masque a du mouvement par les yeux). Rien n'est plus troublant qu'une main gantée.

Les hommes qui aiment beaucoup la Femme ne peuvent pas aimer la Justice.

L'acteur Ravel a créé le genre des amoureux ridicules. Comptez dans combien de pièces, dans combien de livres, l'amour est maintenant ridiculisé; et plaignez-vous ensuite de la bassesse du théâtre et du roman, sans compter celle de la vie!

Autre face de la question : cet acharnement contre l'adultère est peut-être moral? Pour se sauver des passions il faut d'abord en rire.

Comparaison suivie d'une bonne tête et d'une bonne maison; il s'agit de savoir ce que l'on est, le but, si c'est un civilisé :

Au rez-de-chaussée, état inférieur, le salon, meubles simples et commodes; c'est, pour le public, l'amabilité, l'abord facile.

Et la cuisine, donnant sur la cour; les pauvres.

La salle à manger? hospitalité, vie publique.

Le cœur sera dans la chambre à coucher; par derrière, les lieux, où vous jetterez les haines, les rancunes, les colères, toutes les saletés.

La pièce principale, celle qui sera la plus luxueuse et la plus secrète, le cabinet d'études.

Pas de grenier, une terrasse pour contempler le paysage et le ciel.

(A développer.)

28 avril 1872.

Le véritable écrivain est celui qui, sans sortir d'un même sujet, peut faire en dix volumes, ou en trois pages, une narration, une description, une analyse et un dialogue. Hors de là, farceurs ou gens de goût, deux catégories médiocres.

Ne pouvoir se passer de Paris, marque de bêtise; ne plus l'aimer, signe de décadence.

La Nature n'est belle que pour qui sait la voir, preuve que tout dépend du subjectif.

«Goûts hors nature» (lesquels sont répandus). Expression indiquant que nous jugeons extraordinaire, en dehors de la loi, miraculeux, tout ce qui nous étonne.

Il faut être assez fort pour se griser avec un verre d'eau et résister à une bouteille de rhum.

Idéalité de l'art antique, l'usage des masques montre qu'il ne sortait pas des types.

Aujourd'hui 12 décembre 1862, anniversaire de ma quarante et unième année, été chez M. de Lesseps porter un exemplaire de *Salammbô* pour le bey de Tunis; chez Janin; déjeuner chez Ed. Delessert; chez H. Berlioz; au Palais-Royal m'inscrire chez le Prince; acheté deux carcels, reçu une lettre de Bouilhet... et m'être mis sérieusement au plan de a première partie de mon roman moderne parisien???...

Pour connaître la *poétique théâtrale de Voltaire*, voyez, en tête de *Sémiramis*, la dissertation sur la tragédie ancienne et moderne; la préface de *l'Orphelin de la Chine* : «les aventures les plus intéressantes ne sont rien quand elles ne peignent pas les mœurs»; l'épître dédicatoire de *Tancrède* : «Ce sera (l'alliance de la mise en scène et de la poésie) le partage des genres qui viendront après nous, j'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier»; préface de *Marianne* : «C'est contre mon goût que j'ai mis la mort de Marianne en récit au lieu de la mettre en action, mais je n'ai voulu combattre en rien le goût du public; c'est pour lui et non pour moi que j'écris». Dans la préface d'*Oreste*, il se déclare hardiment pour les types, il ne voulait ni demi-teintes ni nuances : «Un amour qui n'est pas furieux est froid, et une politique qui n'est pas une ambition forcenée est plus froide encore». Quant à l'amour, «il n'est pas fait pour la seconde place».

L'idée, le désir d'un théâtre romantique est nettement posée dans l'épître de *l'Écossaise* : «Comment apporter le corps sanglant de César sur la scène»; celle de *Nanine* est pleine de contradictions, et il ne conclut pas. Idée du drame historique dans la préface de *Zaïre*; franchement autoritaire dans la lettre adressée au roi de Prusse. *Mahomet* : «Qu'importent au genre humain les passions et les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne servent pas à nous instruire». Admet *tous* les genres : *l'Enfant prodigue*.

EXPANSIONS.

1870.

L'idée du suicide est la plus consolante de toutes. Comme rien ne peut plus vous atteindre, une fois mort, à chaque douleur nouvelle qui vous saisit, on a par devers soi cette phrase : «Oui, mais quand je le voudrai, ce ne sera plus». Ainsi la vie se passe, lentement!

4 avril — un mardi.

L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue? Comme je me suis répété cela, depuis dix mois!

Le premier m'a quitté pour une femme, le second pour une femme, le troisième me quittait pour une femme. Tous! tous! suis-je donc un monstre? L'homme absurde est celui qui ne change jamais; c'est moi l'homme absurde, pauvre vieux fou, qui porte à cinquante ans le *dévouement* qu'ils avaient (peut-être) à dix-huit!

Indiquez-moi une maison où l'on cause littérature!!!

Révolution française : Grand souffle et petits cerveaux! résultat médiocre; donc l'enthousiasme et l'héroïsme ont besoin, pour accomplir leur œuvre, d'une chose de plus.

Révolution littéraire de 1830 : Théories très médiocres, peu de science, et peu de hardiesse, quoi qu'on dise, mais des gens d'esprit, de véritables vocations (de poète); de là, des œuvres.

*
* *

L'humanité a fait plus de progrès de 1520 à 1600 que de 1790 à 1870; le XVIe siècle a eu moins de doctrines que le XIXe.

*
* *

Si *l'amusant* est le criterium de la valeur littéraire, le procès de Fualdès ou celui de Troppman dépasse *Hamlet*, *Don Quichotte* et le reste. Au temps où l'on était religieux, rien n'était plus amusant que la théologie; les *Ennéades* de Plotin, qui m'assomment, ont ravi les foules. Que de gens se sont délectés avec saint Augustin!

Recette : Pour faire amusant maintenant, parlez de ce qui préoccupe; *l'Oncle Tom*, depuis l'abolition de l'esclavage, est devenu plus vieux que l'*Iliade*.

Il me semble qu'il y a une moyenne entre le passé et l'éphémère, entre l'archaïsme et le réalisme, entre Leconte de Lisle et Sardou, entre ce qui est mort et ce qui ne doit pas vivre.

Règle de conduite : Conseiller l'audace aux hommes et la retenue aux femmes, ce qui est la maxime du monde, peut-être selon la nature; mais n'est-ce pas attenter à la délicatesse des uns et à l'intérêt des autres? Qu'importe pour les premiers un adultère de plus? tandis que le moindre amour peut faire perdre à une femme, si bas qu'elle soit, sa position, sa fortune et sa vie même. Conclusion : c'est à ces dames à nous faire les avances.

Les savants se décernent le titre d'écrivain aussi facilement que les poètes s'attribuent celui de penseur.

Le changement continuel des loyers est une des marques de l'inconsistance moderne, du trouble foncier où l'on vit; la vie n'est posée nulle part.

L'époque contemporaine se résume par deux idées : catholicisme et socialisme; l'intermédiaire est la blague, qui imbibe l'un et l'autre.

On sacrifie l'amour à l'ambition et à l'intérêt, mais cela une fois; c'est un acte pathético-comique dans la vie d'un homme, puis l'éternel féminin prend sa revanche.

L'homme est d'autant plus vache vis-à-vis de la femme, dans le train train ordinaire de chaque jour, qu'il a été dur pour elle à un moment. L'inverse est vrai dans les mariages d'amour, car l'homme se repent tous les jours de la faiblesse qu'il a eue en se mariant.

Ce qui console de la vie, c'est la mort, et ce qui console de la mort, c'est la vie.

Arrivés à un certain état de l'esprit, tout converge à l'orgueil; à un certain état du cœur, tout à la pitié. C'est alors qu'on n'a plus de présomption et qu'on n'a plus de compassion, quoique la sensibilité soit plus délicate et que l'isolement intérieur soit plus profond.

Le comble de l'orgueil, c'est de se mépriser soi-même.

Il faut une vanité peu commune pour qu'on ne s'aperçoive pas que vous en ayez.

Ce qu'il y a de plus imbécile au monde, ce sont les gens dits moyens : la bourgeoisie intellectuelle, de même que les braves gens, sont les plus féroces.

La cruauté par sensualité révolte moins que la cruauté qui s'ignore, la cruauté d'idées, de principes. Est-ce parce que la première est un besoin de l'homme dans sa plénitude de ses facultés et que la seconde est un vice de son intelligence? L'art peut tirer parti de l'une, il s'écarte de la seconde : on n'idéalisera jamais Robespierre; de Marat, la chose serait plus aisée, parce qu'il semble y avoir eu chez lui plus d'emportement, d'instinct, de πάθος. Néron a été poétique de tout temps.

Le crétin diffère moins de l'homme ordinaire que celui-ci ne diffère de l'homme de génie.

Vous ferez comprendre plus facilement la géométrie à une huître qu'une idée aux trois quarts des gens de ma connaissance.

Il n'y a pas d'idée vraie dont l'idée contraire ne soit également vraie : c'est qu'elle ne la contredit peut-être pas, mais lui fait simplement parallèle.

Jusqu'à quel point l'anachronisme en fait d'art importe-t-il au sujet? Je vois beaucoup de gens y faire attention, ce qui me pousse à penser que ça ne signifie pas grand'chose.

(A propos de J.-J. Rousseau.)

J'ai vu aujourd'hui une femme à laquelle un goitre faisait bien. Pourquoi? cela n'a pas encore été réduit en lois.

FIN DES ŒUVRES COMPLÈTES.

TABLE DES MATIÈRES.